



COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME DIXIÈME.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

TOME PREMIER.



LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

AVIS AUX LECTEURS,

Relativement aux trois Volumes in-4°. *de Supplément que les Libraires de Geneve ont ajouté à leur Collection des Œuvres de Jean-Jacques Rouſſeau, en 12 Volumes* in-4°., petit format.

LA Société Typographique de Geneve a fait la Collection des Œuvres de J. J. Rouſſeau en 12 Volumes *in*-4°., *petit format*, mais chacun de ces volumes contenant à chaque page trois lignes de moins que les nôtres, quelques mots de moins à chaque ligne, & quelques feuilles de moins à chaque volume; d'ailleurs le caractere d'impreſſion étant plus gros, plus eſpacé, il en eſt réſulté néceſſairement que leurs douze premiers volumes n'ont pu contenir autant que les nôtres, & qu'il a dû leur reſter pluſieurs articles qui exigeoient un Supplément; mais ces articles ne pouvant former qu'un petit volume d'un prix médiocre, les Libraires de Geneve ont imaginé de donner un Supplément en trois volumes de même format que leurs douze premiers; ce qui fait que leur Collection eſt composée de trois volumes de plus que la nôtre. Cette différence de trois Volumes pouvant prévenir contre notre Edition, il eſt de notre intérêt de faire connoître ce qué contiennent ces trois volumes de Supplément de l'Edition de Geneve; & pour cela, nous ne ferons que copier ce que la Société Typographique en a dit elle même dans l'Avis qu'elle a publié pour annoncer à ſes Souſcripteurs ces trois volumes de Supplément; voici comme elle s'explique:

» Toutes les Pieces dont ſera composé ce Supplément peuvent
» ſe ranger ſous trois claſſes.

» La premiere renfermera les divers écrits auxquels ont donné
» lieu les Ouvrages de M. Rouſſeau.

» La ſeconde, le Recueil des productions de la jeuneſſe de
» M. Rouſſeau, que peut-être il avoit lui-même oubliées, &
» d'autres auxquelles il n'avoit pas mis la derniere main.

» La troiſieme enfin contiendra les pieces relatives à diverſes
» époques de ſa vie, telles que ſon ſéjour à Motiers-Travers,
» ſon voyage en Angleterre & quantité de lettres écrites par
» M. Rouſſeau à différens particuliers qui les ont communiquées
» pour s'en honorer publiquement ».

Il eſt évident que M. Rouſſeau n'eut jamais avoué, ni conſenti la publicité de la plupart de ces articles, & qu'ils ne ſont d'aucun intérêt public.

A la ſuite de leur avis les Libraires de Geneve ont imprimé la table ſuivante des articles contenus dans leurs trois volumes de Supplément. Nous diſtingons par une aſtériſque les articles qui ſe trouvent dans notre Collection. A l'égard de ceux qui ne s'y trouvent point, nous eſpérons que le Public nous ſaura gré d'avoir rejetté les uns parce qu'ils ne ſont point de M. Rouſſeau, les autres, parce que, de l'aveu même des Libraires de Geneve, ils ſont le fruit de ſa jeuneſſe, qu'il les avoit ſans doute oubliés lui-même; d'autres enfin, tels que quelques Lettres, parce qu'elles n'intéreſſent que ceux auxquels elles étoient adreſſées, & tous ces articles, parce qu'ils auroient pu former deux volumes qui auroient augmenté le prix de notre Edition, inutilement pour le Public.

TABLE

Des différentes Pieces contenues dans les trois Volumes de Supplément que les Libraires de Geneve ont ajouté à leur Collection des Œuvres de J. J. Rouſſeau.

TOME XIII.

TOME XIV.

Les Prisonniers de Guerre, Comédie.

Lettres à M. Dutems.

Lettres à M. D. B. sur sa réfutation du Livre de l'Esprit, suivies de deux Lettres d'Helvétius, sur le même sujet.

* Lettre de J. J. Rousseau, à son Libraire de Paris.

Sentimens des citoyens de Genève, contre les Lettres de la Campagne & de la Montagne.

* Pieces relatives à la persécution suscitée à Motiers-Travers, contre J. J. Rousseau.

* Réfutation du Libelle précédent, par M. le Professeur de Montmollin.

Seconde Lettre relative à J. J. Rousseau, adressée à Milord Comte de Vemyss.

Remarques.

Troisieme Lettre relative à M. Rousseau.

* Exposé succint de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & J. J. Rousseau, avec les pieces justificatives.

Déclaration adressée, par M. d'Alembert, aux Editeurs.

Remarques.

* Justification de J. J. Rousseau, contre M. Hume.

Observations sur l'Exposé succint.

Plaidoyer pour & contre J. J. Rousseau & M. Hume.

Le Docteur Pansophe, ou Diatribe de Voltaire, contre J. J. Rousseau.

TOME XV.

* Réplique de M. Bordes à M. Rousseau, sur les avantages des Sciences & des Arts.

L'Homme moral, ou Réfutation du Discours sur l'Inégalité des conditions.

Lettre sur J. J. Rousseau, adressée à M. d'Es....

Note du Journal Encyclopédique, du 15 Novembre 1780, sur la musique du Devin du Village.

Lettre au Rédacteur du Journal de Paris, sur la note précédente.

La Vertu, vengée par l'Amitié, ou Recueil des Lettres de Mad^e^. * * *, pour la justification de Rousseau.

Introduction.

Lettre à l'Auteur de la Justification de J. J. Rousseau.

Réflexions sur ce qui s'est passé au sujet de la rupture de J. J. & de M. Hume.

Extrait du n°. 35 de l'Année Littéraire 1778.

Extrait du n°. 39 de la même Année Littéraire.

Réponse de M. Freron.

Lettre à M. Freron, par Madame L. M.

Lettre d'un anonyme à un anonyme, ou procès de l'esprit & du cœur, de M. d'Alembert.

Extrait du n°. 21 de l'Année Littéraire 1779.

Lettre à M. d'Alembert.

Réponse anonyme à l'Auteur anonyme.

Errata de l'Essai sur la musique, ou Lettres de Madame * * *, à l'Auteur de cet Essai.

Extrait du n°. 37 de l'Année Littéraire 1780.

Lettre à M. Freron.

Note de M. l'Abbé Roussier, sur la page 28 de l'Errata de l'Essai sur la musique.

Lettre à M. l'Abbé Roussier.

Commentaire joint à la Lettre précédente.

Lettres aux Editeurs du Supplément.

Observations succintes sur une anecdote rapportée dans la septieme rêverie du Promeneur solitaire.

Reconnoissance de la remise des manuscrits de musique de J. J. Rousseau à la Bibliotheque du Roi.

Tels sont les articles des trois Volumes du Supplément de l'Edition *in*-4°. de la Société Typographique de Geneve ; la

nôtre a ſur elle & ſur toutes les autres, l'avantage d'être ornée d'une ſuperbe ſuite de Vignettes & de trente-huit Eſtampes ſupérieurement gravées ; ſavoir, les Vignettes par M. Choffard, d'après ſes deſſeins ; Artiſte qui par ſon goût & ſon génie eſt reconnu par ſes confreres mêmes pour n'avoir point d'égal en ce genre.

Les trente-une premieres Eſtampes ſont d'après M. Moreau le jeune, Deſſinateur & Graveur du Roi, & qu'il ſuffit de nommer pour le faire connoître. Ses deſſeins ſont gravés par MM. Martini, Duclos, Duflos & Simonet, dont les talens méritent de grands éloges.

Par M. Le Mire, dont le burin étonnant par ſa légéreté ſemble être conduit par le Génie du goût & par la main des Grâces.

Par MM. de Launay, dont l'aîné a été reçu de l'Académie Royale ſur des chefs-d'œuvre dans tous les genres de gravure, & dont le frere annonce les mêmes talens.

Et par M. de St. Aubin, qui s'aſſocie à la gloire des grands hommes en nous en conſervant l'ame & les traits avec la plus grande fidélité.

Nos ſept dernieres Eſtampes ſont d'après les deſſeins de M. le Barbier l'aîné, Peintre du Roi & de la Nature, auſſi varié qu'elle, auſſi agréable dans tous les genres, excellant ſur-tout dans celui de l'hiſtoire, plein du bon goût de l'antique ; grand & noble dans ſes compoſitions, correct dans ſon deſſein, élégant dans ſes draperies, exprimant, nuançant les affections de l'eſprit & du cœur, &c.

Ses deſſeins ſont gravés par MM. Triere, Dambrun, & Romanet, doués des talens néceſſaires pour copier exactement & avec goût les ouvrages d'un pareil maître.

Par le précieux M. Le Mire, & par M. Ingouf, dont le burin ſavant & facile, fait pour le grand ſtyle de l'Hiſtoire, ſait donner à chaque objet, par une variété de travaux ſentis, le caractere qui lui eſt propre.

Enfin notre Edition a encore les avantages ſur celle de Geneve, de contenir tous les ouvrages avoués par l'Auteur, ainſi que ſes Œuvres Poſthumes ; d'avoir trois Volumes de moins, & d'être par conſéquent moins chere.

LES

LES AMOURS
DE
MILORD ÉDOUARD BOMSTON (1).

Les bizarres aventures de Milord Édouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Édouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux; elle de son côté conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & sensible, extrême & grand en tout, ne pouvoit guères inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome, & que le Marquis servoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Édouard ne tarda pas à parler de mariage; la Marquise allegua la diffé-

(1) Cette pièce qui paroît pour la première fois, a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur, qui appartient & existe entre les mains de *Mad. la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

rence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lièrent ensemble un commerce intime & libre, jusqu'à ce qu'Édouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches; outré de se trouver coupable, sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise, femme sans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adultère fut supprimé, mais les liaisons continuèrent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant : il fallut consentir à voir sans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conserver autrement, & cette barrière volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquise ne négligea pas les soins qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions : elle étoit séduisante & belle; tout fut inutile. L'Anglois resta ferme; sa grande ame étoit à l'épreuve. La première de ses passions étoit la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse; & sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquise & rendit vains tous ses pièges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles, mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élèvent à leur sphère; mais il y en a. Celle d'Édouard étoit de ce nombre. La Marquise espéroit le gagner; c'étoit lui qui la gagnoit insensiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans sa bouche les accens de l'amour, il la touchoit, il la faisoit pleurer; ses feux sacrés animoient cette ame rampante; un sentiment de justice & d'honneur y portoit son charme étranger; le vrai beau commençoit à lui plaire : si le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquise en auroit changé.

L'amour seul profita des ces émotions légères; il en acquit plus de délicatesse : elle commença d'aimer avec générosité;

avec un tempérament ardent & dans un climat où les sens ont tant d'empire, elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractère & celui d'Édouard qu'elle connoissoit bien, pouvoient faire trouver un rafinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins, ni dépense, pour faire chercher dans tout Rome une jeune personne facile & sûre; on la trouva, non sans peine. Un soir après un entretien fort tendre, elle la lui présenta; disposez-en, lui dit-elle, avec un sourire; qu'elle jouisse du prix de mon amour; mais qu'elle soit la seule. C'est assez pour moi si quelquefois auprès d'elle vous songez à la main dont vous la tenez. Elle voulut sortir, Édouard la retint. Arrêtez, lui dit-il; si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison, le sacrifice n'est pas d'un grand prix, & je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi, je souhaite, dit la Marquise, que vous ne soyez à personne; mais si l'amour doit perdre ses droits, souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge? avez-vous peur d'être un ingrat? Alors elle l'obligea d'accepter l'adresse de Laure, (c'étoit le nom de la jeune personne) & lui fit jurer qu'il s'abstiendroit de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoissance lui donna plus de peine à contenir que son amour, & ce fut le piège le plus dangereux que la Marquise lui ait tendu de sa vie.

Extrême en tout, ainsi que son amant, elle fit souper Laure avec elle, & lui prodigua ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. Édouard pénétré se livroit à ses transports; son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes, il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante; à peine la regar-

doit-il. Elle n'imita pas cette indifférence ; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour, un objet tout nouveau pour elle.

Après le foupé la Marquife renvoya Laure, & refta feule avec fon amant. Elle avoit compté fur les dangers de ce tête-à-tête ; elle ne s'étoit pas trompée en cela ; mais comptant qu'il y fuccomberoit, elle fe trompa ; toute fon adreffe ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'eft à cette foirée que fe rapporte, à la fin de la quatrième partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de fon ami.

Édouard étoit vertueux, mais homme. Il avoit toute la fimplicité du véritable honneur, & rien de ces fauffes bienféances qu'on lui fubftitue & dont les gens du monde font fi grand cas. Après plufieurs jours paffés dans les mêmes tranfports près de la Marquife, il fentit augmenter le péril ; & prêt à fe laiffer vaincre, il aima mieux manquer de délicateffe que de vertu ; il fut voir Laure.

Elle treffaillit à fa vue : il la trouva trifte, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir befoin de beaucoup de foins pour y réuffir. Cela ne lui fut pas fi facile qu'il l'avoit cru. Ses careffes furent mal reçues, fes offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en difputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil auffi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre ? Il ufa fans ménagement de fes droits. Laure malgré fes cris, fes pleurs, fa réfiftance, fe fentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrémité de la chambre, & lui crie d'une voix animée ; tuez-moi fi vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le gefte, le regard, le ton, n'étoient pas équivoques. Édouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, fe calme, la prend par la main, la fait raffeoir, s'affeye à côté d'elle, & la regardant fans parler, attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne difoit rien; elle avoit les yeux baiffés; fa refpiration étoit inégale, fon cœur palpitoit; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Édouard rompit enfin le filence pour lui demander ce que fignifioit cette étrange fcène? Me ferois-je trompé, lui dit-il? ne feriez-vous point Lauretta Pifana? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc! reprit-il avec un fourire moqueur; auriez-vous par hazard changé de métier? Non, dit Laure; je fuis toujours la même, on ne revient plus de l'état où je fuis. Il trouva dans ce tour de phrafe, & dans l'accent dont il fut prononcé quelque chofe de fi extraordinaire qu'il ne favoit plus que penfer & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua; pourquoi donc, charmante Laure, ai-je feul l'exclufion? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis fouffrir tout le monde hors vous feul.

Mais pourquoi cela? Laure expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh! m'entends-je moi-même! Tout ce que je fais, c'eft que vous ne me toucherez jamais...... Non! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me fentant dans vos bras je fongerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Édouard apperçut dans fes yeux des fignes de douleur & de défefpoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manières moins méprifantes, un ton plus honnête & plus careffant. Elle fe cachoit le vifage; elle évitoit fes regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle fentit cette main qu'elle y porta la bouche, & la preffa de fes lèvres en pouffant des fanglots & verfant des torrens de larmes.

Ce langage, quoi qu'affez clair, n'étoit pas précis. Édouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué fa perfonne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déja dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible ; assez belle pour faire une passion ; assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avoient perdu leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyoit devant elle ; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes ; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Édouard & de la Marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement délicieux ; elle prêtoit une oreille attentive, ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénétroit par les siens jusqu'au fond du cœur ; un sang plus brûlant couroit dans ses veines ; la voix d'Édouard avoit un accent qui l'agitoit ; le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes ; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amans, se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses ; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux ; sans honneur, sans espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines, & finit son bonheur d'un moment.

La paſſion naiſſante qui l'humilioit à ſes propres yeux, l'élevoit à ceux d'Édouard. La voyant capable d'aimer, il ne la mépriſa plus. Mais quelles conſolations pouvoit-elle attendre de lui? Quel ſentiment pouvoit-il lui marquer, ſi ce n'eſt le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'eſt pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'aſſez pour ſentir ſa honte?

Il la conſola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de ſon état, pas même pour l'exhorter d'en ſortir. Que ſervoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puiſque cette effroi même la faiſoit deſeſpérer d'elle? Un ſeul mot ſur un tel ſujet tiroit à conſéquence & ſembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames eſt qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une ſeconde viſite, Édouard n'oubliant pas la magnificence angloiſe, lui envoya un cabinet de lacque & pluſieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

» J'ai perdu le droit de refuſer des préſens. J'oſe pourtant » vous renvoyer le vôtre ; car peut-être n'aviez-vous pas deſ-» ſein d'en faire un ſigne de mépris. Si vous le renvoyez en-» core il faudra que je l'accepte : mais vous avez une bien » cruelle généroſité ».

Édouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans ſortir de la baſſeſſe de ſon état, Laure y montroit une ſorte de dignité. C'etoit preſque effacer ſon opprobre à force de s'en avilir. Il avoit ceſſé d'avoir du mépris pour elle, il commença de l'eſtimer. Il continua de la voir ſans plus parler de préſent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ſes viſites à la Marquiſe. Il n'avoit nulle raiſon de les lui cacher ; & c'eût été de ſa part une ingratitude. Elle en voulut ſavoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui

qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquise en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'AUTRES circonstances achevèrent d'allumer cette passion furieuse & rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déja remarqué que dans son intègre probité, Édouard manquoit de délicatesse. Il fit à la Marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice, mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel, à la vérité, la Marquise ne perdoit pas. Malheureusement elle vint à savoir la première destination de ce présent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse, & une femme de qualité !

CEPENDANT plus Laure sentoit sa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer ; elle y restoit par désespoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même réjaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fière ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser ; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & se sent à jamais déshonoré ; tout versoit le remords & l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles, leur faisoit oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

LA douleur la consumoit. Édouard qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il falloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déja beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragèrent,

l'encouragèrent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être ; je ne me mépriserai plus. Échappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en sera moins amère. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Édouard m'estimera ? Qu'il voie son ouvrage & qu'il s'y complaise ; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerai plus tes transports. Je ne puis être heureuse ; je ne le serai jamais, je le sais. Hélas ! Je suis indigne des caresses de l'amour, mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jetter dans un Couvent & d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution Quand elle fut dans son asyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre & que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez-

tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand Seigneur considéré, riche, & plaidant avec force la cause de l'honnêteté, y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son Couvent, & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse, & qui ne dépendoient pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant espéré ; elle étoit transportée ; elle se sentoit déja dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disoit ; je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi : Amour, je ne regrette plus les pleurs, les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déja payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompense ; en me faisant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réservé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'élève & m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre, il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Édouard ! quand je redeviendrai méprisable, j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Édouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise qui avoit ses espions fut instruite de tout la première, & ses emportemens qu'elle ne put contenir achevèrent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne ; & l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencèrent ces doubles liaisons, qui dans un pays comme l'Italie, exposèrent Édouard à mille périls de toute

eſpèce; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouſe & vindicative; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que ſa perte mit en fureur. Liaiſons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls ſans utilité le partageoient entre deux maîtreſſes paſſionnées, ſans en pouvoir poſſéder aucune; refuſé de la courtiſane qu'il n'aimoit pas, refuſant l'honnête femme qu'il adoroit; toujours vertueux, il eſt vrai; mais croyant toujours ſervir la ſageſſe en n'écoutant que ſes paſſions.

Il n'eſt pas aiſé de dire quelle eſpèce de ſympathie pouvoit unir deux caractères ſi oppoſés que ceux d'Édouard & de la Marquiſe; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais ſe détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du déſeſpoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale! par ſon imprudente généroſité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres careſſes tout fut employé tour-à-tour pour détacher Édouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que ſon cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné ſon eſpérance & ſon bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naiſſante avoit beſoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de la ſoutenir. Voilà ce qu'il diſoit à la Marquiſe, à lui-même; & peut-être ne ſe diſoit-il pas tout. Où eſt l'homme aſſez ſévère pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de ſe laiſſer aimer? où eſt celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où eſt l'homme bienfaiſant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ſes ſoins? Il avoit rendu Laure trop eſtimable pour ne faire que l'eſtimer.

La Marquiſe n'ayant pu obtenir qu'il ceſſât de voir cette infortunée, devint furieuſe; ſans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une eſpèce d'horreur. Elle frémiſſoit en voyant entrer ſon carroſſe, le bruit de ſes pas en mon-

tant l'escalier la faisoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à se trouver mal à sa vue. Elle avoit le cœur serré tant qu'il restoit auprès d'elle ; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations ; sitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage ; elle ne parloit que de vengeance : son dépit sanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Edouard sortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire assassiner la veille, & toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison, il exposoit la sienne, & nourrissoit sa foiblesse du zèle de sa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de sa blessure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Édouard de la Marquise, ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du Marquis n'avoit point contribué à sa mort effraya son cœur & fit taire ses desirs. Il se disoit : les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre ; mais pour son meurtrier ils lui survivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne prescriroient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver !

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappellé par mille sentimens, & chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer

nulle part. Toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle, quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise perdoit toujours du terrein par ses vices; Laure en gagnoit par ses vertus. Au surplus la constance étoit égale de deux côtés; mais le mérite n'étoit pas le même, & la Marquise avilie, dégradée par tant de crimes finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avoit pu supporter celui Laure. A chaque voyage, Bomston trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle savoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conseillé de lire; elle s'instruisoit dans toutes les connoissances qu'il paroissoit aimer: elle cherchoit à mouler son ame sur la sienne & ce qu'il y restoit de son fond ne la déparoît pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner; & quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plaît & qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidelité, de vertus avec grace; tout cela devenoit ridicule par sa conduite, & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Édouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise: ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle il a vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui, ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses pen-

chans, Édouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent desirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la Marquise, & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & son cœur franchissoit sans y songer la barrière qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise & le dénouement des scènes qui s'y rapportent sont détaillés dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de manière à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Édouard aimé de deux maîtresses sans en posséder aucune, paroît d'abord dans une situation risible. Mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-temps, resta libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux?

ÉMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.

AVIS

AVIS DES ÉDITEURS
SUR LE FRAGMENT QUI SUIT.

IL faut en convenir, les ſeuls biens ſur leſquels les hommes puiſſent compter, ſont ceux qu'ils ont mis en réſerve au fond de leur ame ; auſſi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'eſt de leur donner des reſſources ſûres contre les coups du ſort, ſoit pour les réparer à force de talens, ſoit pour les ſupporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. ROUSSEAU ſe propoſa dans ſon Traité de l'Éducation; l'Ouvrage ſuivant étoit deſtiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant Émile aux priſes avec la fortune, en le plaçant dans une ſuite de ſituations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'enviſageroit pas ſans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis ſa naiſſance, pouvoient ſeuls l'élever au-deſſus de ces ſituations. Ce plan étoit beau ; l'exécution en auroit été auſſi intéreſſante qu'utile ; c'étoit mettre en action la morale d'Émile, la juſtifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M. ROUSSEAU d'élever ce nouveau monument à ſa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ſes Confeſſions.

NOUS donnons au Public le ſeul morceau qu'il en ait écrit, & nous le diſons ſans détour ; nous le donnons avec une ſorte de répugnance. Plus le tableau qu'elle nous préſente eſt empreint du génie de ſon ſublime Auteur, & plus il eſt révoltant. Émile déſeſpéré, Sophie avilie ! Qui pour-

roit ſupporter ces odieuſes images ! J'ai du moins la reſſource des larmes, quand je vois la vertu malheureuſe gémir ; mais que me reſte-t-il quand elle eſt en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultère ? S'il eſt vrai cependant que les éducations auſtères ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation ſeule de Sophie doit faire des filles vertueuſes ; mais des filles vertueuſes deviennent-elles des épouſes perfides & parjures ? Gardons-nous d'imputer à M. ROUSSEAU ces contradictions : nous le ſavons ; elles n'exiſtoient point dans ſon plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même ſon plus bel ouvrage ? Sophie fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaiſons firent ſes fautes & ſes malheurs : une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus, ſans altérer ſon ame pure, ſurprit ſa ſimplicité : un breuvage empoiſonné n'égara ſes ſens qu'en troublant ſa raiſon ; l'infortunée cédoit à ſon époux en ſe livrant au vil ſéducteur qui outrageoit ſon innocence ; elle ſuccomba comme Clariſſe, & ſe releva plus ſublime qu'elle. Mais ſi Émile devoit connoître l'excès du malheur, ne falloit-il pas que Sophie fût infidelle ? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux ? Et qui pouvoit l'en ſéparer ? Les hommes. ... La mort .... Non : le crime ſeul de Sophie.

POURQUOI M. ROUSSEAU n'a-t-il pas achevé ces triſtes récits? Pourquoi ce long tiſſu d'objets funeſtes, de traverſes, de calamités, de fautes, de remords, de déſeſpoir & de repentir, ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire, où vainqueurs du ſort, des hommes & d'eux-mêmes, Émile & Sophie, ivres d'amour & brillans de vertus, auroient,

loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans?

QUEL cœur flétri par le ſentiment de leurs peines, ne ſe ſeroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité?

OUI, ma Sophie, retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laiſſons point effacer la mémoire, après les avoir rendus ſi charmans. Rappellons leurs tranſports, leurs délices; rappellons juſqu'à leurs traverſes, juſqu'à ces temps cruels de ta faute & de mon déſeſpoir. Temps de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont ſi bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas ſouffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas déteſté ſa vie & n'avoir pas vécu!

PLEURS de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaiſirs qui vous ont abſorbés!

SOUVENIRS amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

TENEZ-NOUS lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous ſommes ſeuls ſur la terre, & que le genre-humain n'eſt plus rien pour nous.

SOPHIE, ma chère Sophie, que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je paſſe avec toi, je n'en aurois jamais aſſez pour goûter ma félicité!

ÉMILE ET SOPHIE, OU LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIÈRE.

J'ÉTOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'avez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié, une famille naiſſante ajoutoit les charmes de la tendreſſe paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieilleſſe & une mort paiſible dans les bras de mes enfans. Hélas! qu'eſt devenu ce temps heureux de jouiſſance & d'eſpérance, où l'avenir embelliſſoit le préſent; où mon cœur, ivre de ſa joie, s'abreuvoit chaque jour d'un ſiècle de félicité? Tout s'eſt évanoui comme un ſonge; jeune encore j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, juſqu'au commerce de mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiède amour d'une vie ſans plaiſirs, mais exempte de remords. Si je ſurvis long-temps à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer ? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher : j'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore ſur cette terre d'exil avec votre Émile, où ſi déja vous habitez avec Sophie la patrie des ames juſtes ? Hélas ! où que vous ſoyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous ſans ceſſe. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos ſoins qu'après que la dure néceſſité m'a ſi cruellement fait ſentir ſes coups, & m'a tout ôté excepté moi. Je ſuis ſeul, j'ai tout perdu, mais je me reſte, & le déſeſpoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'eſpérer. Sans doute, ils périront ſans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, il ſont écrits, je les raſſemble, je les lie, je les continue, & c'eſt à vous que je les adreſſe : c'eſt à vous que je veux tracer ces précieux ſouvenirs qui nourriſſent & navrent mon cœur ; c'eſt à vous que je veux rendre compte de moi, de mes ſentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaiſirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puiſſe déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naiſſance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, paſſés dans la liberté, dans la joie, ainſi que dans l'innocence : je n'appris jamais à diſtinguer mes inſtructions de mes plaiſirs. Tous les hommes ſe rappellent avec attendriſſement les jeux de leur enfance, mais je ſuis le ſeul peut-être qui ne mêle point à ces doux ſouvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verſer. Hélas ! Si je fuſſe mort enfant,

j'aurois déja joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets.

Je devins jeune homme & ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions je formois ma raison par mes sens; ce qui sert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre; j'en jugeois sur des principes vrais & simples; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entr'elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : par deux termes connus j'apprenois à trouver le troisième : pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser, il me suffit de me connoître; ma place assignée, tout fut trouvé.

J'appris ainsi que la première sagesse est de vouloir ce qui est, & de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me disiez-vous; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage & toujours le plus malheureux; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement, & ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passions, sans attachemens? Ce n'est pas un homme; c'est une brute ou c'est un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprîtes du moins à les choisir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre, pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, & à me préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demandèrent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoître; cet amour préservoit mon cœur des pièges du vice, il y portoit le goût

des chofes belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les faintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je fentis l'empire de fes charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de raviffant dans une ame, pénétra la mienne d'un fentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premières amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer fans ceffe & remplir déformais tout mon être! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets! fouhaits inutiles! Tout eft difparu, tout eft difparu fans retour..... Après tant d'ardens foupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Époux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille poffeffion un bonheur d'une autre efpèce, mais non moins vrai que dans le délire des defirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchantereffe. O combien vous vous trompez! Vous avez connu ma maîtreffe, ma femme; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute efpèce étoient inépuifables, chaque inftant fembloit les renouveller, & le dernier jour de fa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déja père de deux enfans, je partageois mon temps entre une époufe adorée & les chers fruits de fa tendreffe; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation femblable à la mienne; & ma fille, fous les yeux de fa mère eût appris à lui reffembler. Toutes mes affaires fe bornoient au foin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeufe félicité! trois fois j'ai fenti ton inconftance. Ton terme n'eft qu'un point, & lorfqu'on eft au comble il faut bientôt décliner. Étoit-ce par vous, père cruel, que devoit commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paifible que nous menions enfemble, comment mes empreffemens vous rebutèrent-ils de moi? Vous vous complaifiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le fentois, j'en étois fûr. Vous paroiffiez heureux de mon bonheur; les tendres careffes de Sophie fembloient flatter votre cœur paternel

paternel; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous, & vous nous quittâtes! Sans votre retraite je serois heureux encore; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mère, vertueuse & chérie vivroit elle-même dans les bras de son époux. Retraite funeste, qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort! non jamais sous vos yeux le crime & ses peines n'eussent approché de ma famille; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes le père, la mère de Sophie, & enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce temps, contente & paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du sort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs; aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mère: elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant; elle faisoit retentir de leurs noms & de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes caresses: tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi jusqu'alors: je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chère pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle étoit la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me sentis frappé d'une

impreſſion funeſte que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faiſoient trembler ſur le ſéjour de celle-ci. Je m'effrayois d'expoſer une union ſi pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémiſſois en regardant la triſte Sophie, de ſonger que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont ſe perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, ſûr d'elle & de moi, je mépriſois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain preſſentiment; en m'en laiſſant tourmenter je le traitois de chimère. Hélas! je n'imaginois pas le voir ſitôt & ſi cruellement juſtifié. Je ne ſongeois guères que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y ſuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paſsâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit ſur mon ame & ſur mon ſort ce ſéjour empoiſonné? Vous avez trop ſu ces triſtes cataſtrophes dont le ſouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur ſource. Quel changement produiſit en moi ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imitation contre leſquels vous aviez ſi bien armé mon cœur l'amenèrent-ils inſenſiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois ſu dédaigner? Qu'il eſt différent de voir les choſes, diſtrait par d'autres objets ou ſeulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le temps où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la poſſédois, & ſon charme embelliſſoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma première jeuneſſe. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Uſé peu-à-peu ſur tous ces amuſemens frivoles, mon cœur perdoit inſenſiblement ſon premier reſſort & devenoit incapable de cha-

leur & de force ; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre ; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout ; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre ; je ne me laissois pas le temps de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies, j'avois mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avois plus de votre Émile que le nom & quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même, tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit & faisoit la plénitude de mon existence, en se détachant peu à-peu de moi, sembloit m'en détacher moi-même, & ne laissoit plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vide & d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus, ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroissoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

CHANGEMENT cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui faisoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le désespoir ? Comment décrirois-je un si déplorable égarement ? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche ; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir ; trop décourageant pour la vertu ; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, pièges du vice & de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance & foiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve ? Ah ! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne ? Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui pût revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'EST de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce

qui tient à leur retour à eux-mêmes, & sert à lier les événemens.

SOPHIE consolée, ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite : elle avoit oublié ses pertes, & presque ce qui lui étoit resté. Son fils, en grandissant, alloit devenir moins dépendant d'elle, & déja la mère apprenoit à s'en passer. Moi-même, je n'étois plus son Émile, je n'étois que son mari, & le mari d'une honnête femme, dans les grandes villes, est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manières, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-temps nos coteries furent les mêmes. Elles changèrent insensiblement. Chacun des deux pensoit se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux: le ton du monde nous avoit divisés, & nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de campagne & amis de ville qui nous réunissoient quelquefois. La femme, après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine, se rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie, en devint inséparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, & par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit régulière & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, & ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disoit la femme; que j'aie ma femme pour amie, je suis content, disoit le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il desire ? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce systême, ainsi mis à découvert tout d'un coup, eût fait

horreur. Mais on ne ſait pas combien les épanchemens de l'amitié font paſſer de choſes qui révolteroient ſans elle ; on ne ſait pas combien une philoſophie ſi bien adaptée aux vices du cœur humain, une philoſophie qui n'offre au lieu des ſentimens qu'on n'eſt plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à perſonne, que ſoins, procédés, bienſéances, attentions, que franchiſe, liberté, ſincérité, confiance ; on ne ſait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient, l'union entre les perſonnes, quand les cœurs ne ſont plus unis, a d'attraits pour les meilleurs naturels, & devient ſéduiſant ſous le maſque de la ſageſſe : la raiſon même auroit peine à ſe défendre, ſi la conſcience ne venoit au ſecours. C'étoit-là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empreſſement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit ſubjugués s'outrageoit ſans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien reſpect l'un pour l'autre, que nous ne pouvions vaincre, nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroiſſant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne ſe quittoient point. Ceſſer de s'éviter quand on s'offenſe, c'eſt être ſûrs de ne ſe rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la manière la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint auſſi ſédentaire & retirée qu'elle avoit été diſſipée juſqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint conſtamment triſte & ſombre. Enfermée depuis le matin juſqu'au ſoir dans ſa chambre, ſans parler, ſans pleurer, ſans ſe ſoucier de perſonne, elle ne pouvoit ſouffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint inſupportable ; elle le lui dit & la reçut mal ſans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accuſois un peu de jalouſie : je le lui dis même un jour en plaiſantant. Non, Monſieur, je ne ſuis point jalouſe, me dit-elle d'un air froid & réſolu ; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace ; c'eſt que je ne la revoie jamais. Frappé de ces mots, je voulus ſavoir la raiſon de ſa haine :

elle refusa de répondre. Elle avoit déja fermé sa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous les vîmes plus.

CEPENDANT sa tristesse continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en allarmer; mais comment en savoir la cause qu'elle s'obstinoit à taire? Ce n'étoit pas à cette ame fière qu'on en pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-temps d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur; il falloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être; je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

JE ne la quittois plus : mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les drois d'Époux, trop négligés depuis long-temps; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il falloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle, vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Émile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire? sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faisois un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un Époux ne se ralluma si brûlante & si vive; jamais

durant mes premières amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractère. Je ne me rebutai point, & si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle, de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si long-temps résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil, que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Émile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie; & sur-le-champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé......

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie, ils valent peu la peine d'être écrits; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à

l'inſtant qu'elles ſont faites; elles n'impriment pas ſitôt leurs plus vives douleurs. La nature ſe recueille pour en ſoutenir toute la violence, & ſouvent le coup mortel eſt porté long-temps avant que la bleſſure ſe faſſe ſentir. A cette ſcène inattendue, à ces mots que mon oreille ſembloit repouſſer, je reſte immobile, anéanti; mes yeux ſe ferment, un froid mortel court dans mes veines; ſans être évanoui je ſens tous mes ſens arrêtés, toutes mes fonctions ſuſpendues; mon ame bouleverſée eſt dans un trouble univerſel, ſemblable au cahos de la ſcène au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aſpect.

J'IGNORE combien de temps je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & ſans oſer preſque remuer, de peur de m'aſſurer que ce qui ſe paſſoit n'étoit point un ſonge. J'aurois voulu que cet étourdiſſement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la première impreſſion que je ſentis fut un ſaiſiſſement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me lève, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'eſcalier ſans rien voir, ſans rien dire à perſonne, je ſors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf, qui croit fuir par ſa vîteſſe le trait qu'il porte enfoncé dans ſon flanc.

JE cours ainſi ſans m'arrêter, ſans ralentir mon pas, juſques dans un jardin public. L'aſpect du jour & du Ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obſcurité ſous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laiſſai tomber demi-mort ſur un gazon.... Où ſuis-je? Que ſuis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle cataſtrophe? Inſenſé! quelles chimères as-tu pourſuivies? Amour, honneur, foi, vertu, où êtes-vous? La ſublime, la noble Sophie n'eſt qu'une infame! Cette exclamation que mon tranſport fit éclater, fut ſuivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppreſſé par les ſanglots, je ne pouvois ni reſpirer ni gémir; ſans la rage & l'emportement qui ſuccédèrent, ce ſaiſiſſement m'eût ſans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette confuſion de ſentimens divers

que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendriſſement, la jalouſie, l'affreux déſeſpoir me firent éprouver à la fois? Non, cette ſituation, ce tumulte ne peut ſe décrire. L'épanouiſſement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme ſemble étendre & raréfier tout notre être, ſe conçoit, s'imagine aiſément. Mais quand l'exceſſive douleur raſſemble dans le ſein d'un miſérable toutes les furies des enfers, quand mille tiraillemens oppoſés le déchirent ſans qu'il puiſſe en diſtinguer un ſeul; quand il ſe ſent mettre en pièces par cent forces diverſes qui l'entraînent en ſens contraire; il n'eſt plus un, il eſt tout entier à chaque point de douleur, il ſemble ſe multiplier pour ſouffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant pluſieurs heures; comment en faire le tableau? Je ne dirois pas en des volumes ce que je ſentois à chaque inſtant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiède ne connoiſſez de revers que ceux de la fortune, ni de paſſions qu'un vil intérêt, puiſſiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimère & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils ſe rompent, aux cœurs faits pour les ſentir!

Nos forces ſont bornées & tous les tranſports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuiſement où la nature reprend haleine pour ſouffrir, je vins tout-à-coup à penſer à ma jeuneſſe, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penſer que j'étois homme, & je me demande auſſitôt, quel mal ai-je reçu dans ma perſonne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet inſtant, tel que je ſuis, je tombois des nues pour commencer d'exiſter, ſerois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un inſtant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me ſuffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'uſage de ce moment de raiſon fut de m'apprendre que j'étois incapable de raiſonner. L'horrible agitation qui règnoit dans mon ame n'y laiſſoit à nul objet le temps de ſe faire appercevoir: j'étois hors d'état de rien

voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit sans fruit aigrir mes peines, & mon seul soin devoit être de gagner du temps pour raffermir mes sens & rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne sais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me lève avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, sans suivre de route déterminée : je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur, j'en suis les impressions sans contrainte; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes soupirs tranchans à ma respiration gênée, je me sentois quelquefois prêt à suffoquer.

Les secousses de cette marche précipitée sembloient m'étourdir & me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits & font diversion à la passion : tant qu'on s'agite on n'est qu'emporté; le morne repos est plus à craindre, il est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie & la misère humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours & retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carrosses à l'heure des spectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte; c'étoit un Café. J'y suis accosté par des gens de ma connoissance; on me parle, on m'entraîne je ne sais où. Frappé d'un bruit d'instrumens & d'un éclat de lumières, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde : je me

trouve dans la salle du spectacle un jour de première représentation, pressé par la foule, & dans l'impuissance de sortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit; n'entendant rien que pouvois-je répondre? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée & causa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaisa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon sein durant toute la représentation, je vis mes doigts pleins de sang, & j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penser qu'un spectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Pièce qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment: enfin ne pouvant presque plus me soutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non sans un affreux battement de cœur: je demande ce que fait mon fils; on me dit qu'il dort; je me tais & soupire: mes gens veulent me parler; je leur impose silence; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me lève avant le jour, & traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie; là sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers & bai-

gner d'un torrent de pleurs le ſeuil de ſa porte, puis m'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable, je ſors doucement du logis, réſolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive, mais courte folie, & je rentrai dans mon bon ſens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la paſſion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner enſuite après lui avoir laiſſé quelque eſſor. Le mouvement que je venois de ſuivre m'ayant diſpoſé à l'attendriſſement, la rage qui m'avoit tranſporté juſqu'alors, fit place à la triſteſſe, & je commençai à lire aſſez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille; mais auſſi ſans faire aucun détour. Je ſortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le ſuivre d'une démarche lente & mal aſſurée qui marquoit la défaillance & l'abattement. A meſure que le jour croiſſant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux ſouvenirs vinrent aſſiéger mon cœur ſerré de détreſſe, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images, pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouiſſances paſſées venoient aigrir le ſentiment de mes pertes, & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui eſt-ce qui connoît le contraſte affreux de ſauter tout-d'un-coup de l'excès du bonheur à l'excès de la miſère, & de franchir cet immenſe intervalle, ſans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouſe adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'aſſerviſſoit à ſes loix, qui me tenoit dans ſa dépendance; ſon tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendreſſe, & je jouiſſois même de ſes rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de paſſer le cours des ſiècles dans

cet état trop aimable, à l'eſtimer, la reſpecter, la chérir, à gémir de ſa tyrannie, à vouloir la fléchir ſans y parvenir jamais, à demander, implorer, ſupplier, deſirer ſans ceſſe, & jamais ne rien obtenir. Ces temps, ces temps charmans de retour attendu, d'eſpérance trompeuſe, valoient ceux mêmes où je la poſſédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, ſans eſpoir, ſans reſſource, je n'ai pas même la conſolation d'oſer former des ſouhaits...... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il falloit ſubſtituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & mépriſable! Quels yeux pouvoient ſouffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misère, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit cauſée. Ce tableau déſolant étoit le ſeul que je ne pouvois ſupporter.

La veille, ma douleur ſtupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuſe idée; je ne ſongeois à rien qu'à ſouffrir. Mais à meſure que le ſentiment de mes maux s'arrangeoit, pour ainſi dire, au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur ſource, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étoient échappés en ſortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y falloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriſer.

Mes premières réflexions ſur elle furent amères. Si l'infidélité d'une femme ordinaire eſt un crime, quel nom falloit-il donner à la ſienne? Les ames viles ne s'abaiſſent point en faiſant des baſſeſſes, elles reſtent dans leur état; il n'y a point pour elles d'ignominie, parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adultères des femmes du monde ne ſont que des galanteries; mais Sophie adultère eſt le plus odieux de tous les monſtres: la diſtance de ce qu'elle eſt à ce qu'elle fut eſt immenſe; non, il n'y a point d'abaiſſement, point de crime pareil au ſien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuſe, & qui n'en ai

que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate à donné la mort, de quel droit osé-je la juger si sévèrement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts? Tu l'accuses de n'être plus la même! O, Émile! & toi n'as-tu point changé? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis! Ah! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidelle; & toi, n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré! c'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur; il ne faut point cesser d'être aimable, quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple; il falloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'a trouvée; & où tu devois toujours la laisser? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse? est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu le sais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y passoit son innocente vie à faire le bonheur de la tienne: mais elle t'aimoit mieux que sa propre tranquillité, après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te suivre: c'est toi qui du sein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de misères où tu t'es toi-même précipité. Hélas! il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle ne fût toujours sage, & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile! tu l'as perdu, tu dois te haïr & la plaindre; mais quel droit as-tu de la mépriser? Es-tu resté toi-même irréprochable? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs? Tu n'as point partagé son infidélité, mais ne l'as-tu pas excusée, en cessant d'honorer sa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans les lieux où tout ce qui est honnête est en dérision, où les femmes rougiroient d'être chastes, où le seul prix des vertus

de leur ſexe eſt la raillerie & l'incrédulité? La foi que tu n'as point violée a-t-elle été expoſée aux mêmes riſques? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes foibleſſes, ainſi que les grandes vertus? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop expoſé aux périls par ſes charmes & aux tentations par ſes ſens? O que le ſort d'une telle femme eſt à plaindre! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, ſans relâche, ſans ceſſe, contre autrui; contre elle-même? Quel courage invincible, quelle opiniâtre réſiſtance, quelle héroïque fermeté lui ſont néceſſaires! Que de dangereuſes victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours ſans autre témoin de ſes triomphes que le Ciel & ſon propre cœur? Et après tant de belles années ainſi paſſées à ſouffrir, combattre & vaincre inceſſamment, un inſtant de foibleſſe, un ſeul inſtant de relâche & d'oubli ſouille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée! hélas! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, ſon cœur eſt reſté pur, tout me l'aſſure; il m'eſt trop connu pour pouvoir m'abuſer. Eh! qui ſait dans quels pièges adroits les perfides ruſes d'une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus a pu ſurprendre ſon innocente ſimplicité? N'ai-je pas vu ſes regrets, ſon repentir dans ſes yeux? N'eſt-ce pas ſa triſteſſe qui m'a ramené moi-même à ſes pieds? N'eſt-ce pas ſa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendreſſe? Ah! ce n'eſt pas là la conduite artificieuſe d'une infidelle qui trompe ſon mari & qui ſe complaît dans ſa trahiſon!

Puis venant enſuite à réfléchir plus en détail ſur ſa conduite & ſur ſon étonnante déclaration, que ne ſentois-je point en voyant cette femme timide & modeſte vaincre la honte par la franchiſe, rejetter une eſtime démentie par ſon cœur, dédaigner de conſerver ma confiance & ſa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des careſſes qu'elle a rejettées, & craindre d'uſurper ma tendreſſe de père pour un enfant qui n'étoit pas de mon ſang? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage

qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaiſſer à la fauſſeté & portoit juſques dans le crime l'intrépide audace de la vertu? Oui, me diſois-je avec un applaudiſſement ſecret, au ſein même de l'ignominie cette ame forte conſerve encore tout ſon reſſort; elle eſt coupable ſans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'est ainſi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en ſa faveur à des jugemens plus doux & plus ſupportables. Sans la juſtifier je l'excuſois; ſans pardonner ſes outrages, j'approuvois ſes bons procédés. Je me complaiſois dans ces ſentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conſerver ſans eſtime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je ſentis un ſoulagement ineſpéré. L'homme eſt trop foible pour pouvoir conſerver long-temps des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du déſeſpoir la Providence nous ménage des conſolations. Malgré l'horreur de mon ſort, je ſentois une ſorte de joie à me repréſenter Sophie eſtimable & malheureuſe; j'aimois à fonder ainſi l'intérêt que je ne pouvois ceſſer de prendre à elle. Au lieu de la sèche douleur qui me conſumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir juſqu'aux larmes. Elle eſt perdue à jamais pour moi, je le ſais, me diſois-je; mais du moins j'oſerai penſer encore à elle, j'oſerai la regretter; j'oſerai quelquefois encore gémir & ſoupirer ſans rougir.

Cependant j'avois pourſuivi ma route &, diſtrait par ces idées, j'avois marché tout le jour ſans m'en appercevoir, juſqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus ſoutenu par l'animoſité de la veille, je me ſentis d'une laſſitude & d'un épuiſement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeuneſſe, j'étois robuſte & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon eſprit malade avoit tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des paſſions violentes qu'appris à les ſupporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-ſix heures que je n'avois pris aucun aliment,

je

je ſoupai, & même avec appétit : je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'oſer penſer à Sophie, & preſque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois eſpéré.

Je dormis paiſiblement juſqu'au matin. La triſteſſe & l'infortune reſpectent le ſommeil & laiſſent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laiſſent point. En me levant je me ſentis l'eſprit aſſez calme & en état de délibérer ſur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainſi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés ; je ne tenois plus à rien de la même manière qu'auparavant, je devenois, pour ainſi dire, un nouvel être. Il étoit important de peſer mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un proviſionnel pour me donner le loiſir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui reſtoit à faire juſqu'à la ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître ; & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes eſprits fût tout-à-fait appaiſée, & que je puſſe voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux ſenti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonſtance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impreſſions, facile à troubler, timide à me réſoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même, & capable de conſidérer ma ſituation avec autant de ſang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la néceſſité, je ceſſai mes vains murmures, je pliai ma volonté ſous l'inévitable joug, je regardai le paſſé comme étranger à moi, je me ſuppoſai commencer de naître, & tirant de mon état préſent les règles de ma conduite, en attendant que j'en fuſſe aſſez inſtruit, je me mis paiſiblement à l'ouvrage comme ſi j'euſſe été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je ſuis, à ne jamais faire une choſe & rêver à une autre ; ce qui proprement eſt ne rien faire &

n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions, & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévère, celle-ci paroît plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête ? Etoit-ce un crime d'être miséricordieux ? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allois-je donc me régler ? Avois-je si long-temps dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au désespoir, à qui le remords seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise & se vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuse; toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense est indigne de ménagement; c'est partager son infamie que la

tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine ; on peut la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. Sophie restée estimable jusques dans le crime sera respectable dans son repentir ; elle sera d'autant plus fidelle que son cœur fait pour la vertu, a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve & la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuse & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi ; elle en sera plus soigneuse & moins fière ; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre, & c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidelle, & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, & que préjugés pour préjugés, ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise : que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari s'il en est digne, & s'il sait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir, que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs

honnêtes, & une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentois sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable en étoit plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît ? Oui, Sophie est coupable, parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chère a pu m'outrager, si ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mère de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entière, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir sa première faute, qu'est-ce qui préviendroit des rechûtes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connoît mon cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser.... Elle ne m'aime plus.... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est-là son plus grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute, elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Émile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle : les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les situations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux, on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées, je le sais bien : elle peut être encore digne d'estime, mériter toute ma tendresse, elle peut me rendre son cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & sans la confiance il n'y a plus que dégoût, tristesse, ennui dans le mariage, le délicieux charme de l'innocence est évanoui. C'en est fait, c'en est fait, ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuse & je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide ; j'aime mieux souffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens sont rompus, ils le sont par elle. En violant ses engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore ? Elle n'est plus ma femme : la reverrois-je comme étrangère ? Non, je ne la reverrai jamais. Je suis libre ; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'est-il autant que ma foi !

Mais quoi ! mon affront restera-t-il impuni. Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi ? C'est moi que je punis & non pas elle : je remplis ses vœux à mes dépens. Est-ce là le ressentiment de l'honneur outragé ? Où est la justice, où est la vengeance ?

Eh ! malheureux, de qui veux-tu te venger ? De celle que ton plus grand désespoir est de ne pouvoir plus rendre heureuse. Du moins ne sois pas la victime de ta vengeance. Fais-

lui, s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle ? D'ailleurs de quel droit la punir, à quel titre ? Es-tu son juge, n'étant même plus son époux ? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme, elle ne s'en est point conservé les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds, elle a brisé les tiens & ne s'en est point cachée; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en cessant d'être à toi seule, elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut te rester sur elle ? S'il t'en restoit, tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse & clément par vengeance. Défie-toi de la colère, crains qu'elle ne te ramène à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé! & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mère plus que rien n'avoit fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangère, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raison naturelle & invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent nécessairement; c'est un intérêt commun si tendre, qu'il leur tiendroit lieu de société, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raison, qui plaidoit pour la mère de mon fils appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi ? Quoi! la nature elle-même autorisera le crime, & ma femme en partageant sa tendresse à ses deux fils, sera forcée à partager son attachement aux deux pères! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit m'embrasoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en songeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en

voir à Sophie un d'un autre père. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable ; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée ; car quoique j'eusse affecté d'en penser dans ma colère, & quoiqu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer ; & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément ; tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois ; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare, & la regardant comme une suite nécessaire de la première où j'étois sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me restoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-temps que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il falloit l'en dé-

tacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste ! J'avois à chercher si j'étois cet homme encore, qui fait remplir sa place dans son espèce, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais, où est-elle cette place pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés ? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher ; & dont le sort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne ? Car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misère, pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi ? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les règles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude, de l'espérance, & sûr de prendre ainsi peu-à-peu celle du desir, en voyant que le passé ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé, c'est tirer du néant les sujets de notre misère. Émile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis ; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé,

ſanté, ta jeuneſſe, ta raiſon, tes talens, tes lumières, tes vertus, enfin, ſi tu le veux, & par conſéquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paiſiblement que mes idées s'arrangeaſſent aſſez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'eſt l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raiſon. Si l'on n'eſt pas heureux malgré la fortune, quand on ſait maintenir ſon cœur dans l'ordre, on eſt tranquille au moins en dépit du ſort. Mais que cette tranquillité tient à peu de choſe dans une ame ſenſible ! Il eſt bien aiſé de ſe mettre dans l'ordre, ce qui eſt difficile, c'eſt d'y reſter. Je faillis voir renverſer toutes mes réſolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître ſans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conſervé dans mes vêtemens la ſimplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manières n'étoient pas plus recherchées, & l'air aiſé d'un homme qui ſe ſent par-tout à ſa place étoit moins remarquable chez un menuiſier, qu'il ne l'eût été chez un grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier; mais à ma manière de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avois été, & qu'enſuite avancé à quelque petit poſte, j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inſpire pas une grande conſidération, & l'on me prenoit à-peu-près au mot ſur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réſerve, on me regardoit au travail avec une ſorte d'étonnement; tout ce que je faiſois dans l'attelier (& j'y faiſois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration; l'on ſembloit epier tous mes mouvemens, tous mes geſtes. On tâchoit d'en uſer avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne ſe faiſoit plus ſans effort, & l'on eût dit que c'étoit par reſpect qu'on s'abſtenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêchèrent de m'appercevoir de ce changement auſſi-tôt que

j'aurois fait dans un autre temps : mais mon habitude en agissant d'être toujours à la chose, me ramenant bientôt à ce qui se faisoit autour de moi, ne me laissa pas long-temps ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curiosité qui les intéressoit beaucoup.

Je remarquai sur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce sexe a une sorte de droits sur les aventuriers qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne poussois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute surprise de ce que je ne m'étois pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse ; avez-vous peur que je ne sache pas mon métier ? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre ; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot, je vis que j'étois connu : je voulus savoir comment je l'étois. Après bien des mystères j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, descendre à la porte du maître, que, sans permettre qu'on m'avertît, elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derrière une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit mise à genoux à la porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, & donnant divers signes d'une douleur, dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-temps avec plus d'attention & de recueillement, elle s'étoit levée tout-d'un-coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix : *Non, jamais il ne voudra t'ôter ta mère ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots, elle étoit sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair, n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajoutèrent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se

défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fidèles à la promesse qu'ils lui avoient faite, & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances; qu'ils n'y manquoient qu'à regret; qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure, que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours, sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi durant ce récit! Que de choses tout cela supposoit! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas fallu avoir, quelles recherches n'avoit-il point fallu faire pour retrouver ainsi mes traces! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus? Quel voyage! quel motif l'avoit pu faire entreprendre! dans quelle occupation elle m'avoit surpris! Ah! ce n'étoit pas la première fois: mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O temps, temps heureux! Qu'est devenu cet ange du Ciel?..... Mais que vient donc faire ici cette femme...... elle amène son fils.... mon fils.... & pourquoi?.... Vouloit-elle me voir, me parler? Pourquoi s'enfuir?.... me braver?.... Pourquoi ces larmes? Que me veut-elle, la perfide? vient-elle insulter à ma misère? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé, & cette supposition même étant entrée dans ma délibération, ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-à'un-coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumière, & c'en fut un que

ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mère*, avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la perſuaſion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir; & d'où la tiroit-elle, cette perſuaſion? qu'avoit-elle vu? Émile en paix, Émile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, ſinon qu'Émile en cet état n'étoit point ſubjugué par ſes paſſions & ne formoit que des réſolutions raiſonnables? Celle de la ſéparer de ſon fils ne l'étoit donc pas ſelon elle, quoiqu'elle le fût ſelon moi : lequel avoit tort? Le mot de Sophie décidoit encore ce point; & en effet en conſidérant le ſeul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute? Je n'avois enviſagé que l'enfant ôté à la mère, & il falloit enviſager la mère ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mère à ſon fils, c'eſt lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre ſur-tout à cet âge; c'eſt ſacrifier l'enfant pour ſe venger de la mère : c'eſt un acte de paſſion, jamais de raiſon, à moins que la mère ne ſoit folle ou dénaturée. Mais Sophie eſt celle qu'il faudroit deſirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi ne pouvant plus l'élever enſemble, ou bien pour contenter ma colère, il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je ſuis? J'ai aſſez de raiſon pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je ſous les yeux de ſa mère, pour braver une femme que je dois fuir? Ah! pour ma ſûreté je ne ſerai jamais aſſez loin d'elle! Laiſſons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramène à la fin le père. Qu'il lui reſte ſeul pour ma vengeance; que chaque jour de ſa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'eſt ôté.

Il eſt certain que la réſolution d'ôter mon fils à ſa mère avoit été l'effet de ma colère. Sur ce ſeul point, la paſſion m'avoit aveuglé, & ce fut le ſeul point auſſi ſur lequel je changeai de réſolution. Si ma famille eût ſuivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore;

mais peut-être auſſi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi ; conſolée dans cette chère moitié de moi-même, elle n'eût plus ſongé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier !

Nous nous connoiſſions ſi bien mutuellement, qu'il ne me fallut, pour deviner le motif de ſa bruſque retraite, que ſentir qu'elle avoit prévu ce qui ſeroit arrivé ſi nous nous fuſſions revu. J'étois raiſonnable, mais foible, elle le ſavoit ; & je ſavois encore mieux combien cette ame ſublime & fière conſervoit d'inflexibilité juſques dans ſes fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit inſupportable. Elle ſentoit que ſon crime étoit de ceux qui ne peuvent s'oublier ; elle aimoit mieux être punie que pardonnée : un tel pardon n'étoit pas fait pour elle ; la punition même l'aviliſſoit moins à ſon gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer ſa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la juſtice qu'en ſouffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'eſt pour cela qu'intrépide & barbare dans ſa franchiſe, elle dit ſon crime à vous, à toute ma famille, taiſant en même temps ce qui l'excuſoit, ce qui la juſtifioit peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obſtination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai ſu qu'après ſa mort.

D'ailleurs, raſſurée ſur la crainte de perdre ſon fils, elle n'avoit plus rien à deſirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jalouſe de mon honneur, qu'il ne lui en reſtoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choiſi devoit être au-deſſus d'une lâcheté. Ces rafinemens de ſon amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être ſéparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raiſonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi, mais cette erreur n'en fut plus une auſſi-tôt que j'y eus penſé ; en ne conſidé-

rant que l'intérêt de mon fils, je vis qu'il falloit le laiſſer à ſa mère, & je m'y déterminai. Du reſte, confirmé dans mes ſentimens; je réſolus d'éloigner ſon malheureux père des riſques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être aſſez loin d'elle, puiſque je ne devois plus m'en rapprocher? C'etoit elle encore, c'etoit ſon voyage qui venoit de me donner cette ſage leçon; il m'importoit, pour la ſuivre, de ne pas reſter dans le cas de la recevoir deux fois.

Il falloit fuir; c'étoit là ma grande affaire, & la conſéquence de tous mes précédens raiſonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'etoit plus indifférent que le choix du lieu, pourvu que je m'éloignaſſe. A quoi bon tant balancer ſur ma retraite, puiſque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me reſtoit à faire? Quelle bêtiſe de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéreſſée aux petits événemens de notre vie? N'eût-on pas dit à me voir délibérer ſur mon ſéjour qu'il importoit beaucoup au genre-humain que j'allaſſe habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'eſtimois mon exiſtence que ce qu'elle vaut pour mes ſemblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me ſuivoient pas en quelque lieu que je fuſſe, & qu'il ne s'en préſentât pas toujous autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque ſituation que je ſois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit beſoin des autres ſi chacun vivoit convenablement pour ſoi.

Le ſage vit au jour la journée, & trouve tous ſes devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre exiſtence. Mes devoirs d'aujourd'hui ſont ma ſeule tâche, ceux de demain ne ſont pas encore venus. Ce que je dois faire à préſent eſt de m'éloigner de Sophie, & le chemin que je dois choiſir eſt celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous-en là.

CETTE résolution prise, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arrière; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même, je réglai tout, je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne, aucun ne m'étoit nécessaire, & sans valet, sans argent, sans équipage, mais sans desirs & sans soins, je partis seul & à pied. Chez les peuples où j'ai vécu, sur les mers que j'ai parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.

LETTRE II.

J'Ai bu l'eau d'oubli ; le paſſé s'efface de ma mémoire, & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me diſois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puiſqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ſes vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays, je l'étendois ſur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme, en ceſſant d'être Citoyen.

J'Ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'eſt jamais d'aller à une journée du lieu où l'on eſt, & pourquoi vouloir faire plus, ſi de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les extrêmes, on s'effarouche de l'intervalle ; il ſemble qu'on doive le franchir tout d'un ſaut ; au-lieu qu'en le prenant par parties, on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs uſages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs beſoins factices, ont, pour ainſi dire, une atmoſphère qui les ſépare des lieux où ils ſont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France ; ſi-tôt que quelque choſe de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & ſe croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'eſt pas de la même manière, & ne ſauroit dormir aux Indes, ſi ſon lit n'eſt fait tout comme à Paris.

Pour moi, je ſuivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois ſuivi l'oppoſé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîteſſe que je ne mettois pas à mes courſes, ſe compenſoit par la ferme réſolution de ne point

point rétrograder. Deux jours de marche avoient déja fermé derrière moi la barrière, en me laiſſant le temps de réfléchir durant mon retour, j'euſſe été tenté d'y ſonger. Je reſpirois en m'éloignant, & je marchois plus à mon aiſe à meſure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je ſuivois le même air de vent pour toute règle; je marchois tantôt vîte & tantôt lentement, ſelon ma commodité, ma ſanté, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de reſſources que je n'en avois beſoin pour vivre, je n'étois embarraſſé ni de ma voiture, ni de ma ſubſiſtance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourſe & mon paſſe-port étoient dans mes bras: mon vêtement formoit toute ma garderobe; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois ſans peine à meſure qu'il s'uſoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de perſonne; je paſſois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât ſur les frontières, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je reſtois-là ſans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs, j'y aurois ſans peine paſſé ma vie ſi l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empreſſement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les paſſages. L'air affairé & ſoucieux eſt toujours ſuſpect, mais un homme tranquille inſpire de la confiance; tout le monde me laiſſoit libre, en voyant qu'on pouvoit diſpoſer de moi ſans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare; j'en faiſois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'inſtrument univerſel. Tantôt payſan, tantôt artiſan, tantôt artiſte, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoiſſance de miſe, & je me rendois maître de leur uſage par mon peu d'empreſſement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot ſur ce que je me donnois pour être, & rien de plus; parce que j'étois ſimple en toute choſe, & qu'en rempliſſant un poſte, je n'en briguois pas un autre. Ainſi j'étois toujours à ma place & l'on m'y laiſſoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins, qu'on m'eût refusés peut-être, si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus : ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espèce de droit, l'accorder est presque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blamés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandois : que fais-je ? où vais-je ? quel est mon but ? Je me répondois ; qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons sans soins & sans peine : j'ai répudié mon patrimoine, & je vis ; je ne fais rien d'injuste, & je vis ; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je

passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction, je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon passage ; vous y aviez pourvu en me faisant apprendre la manœuvre : elle n'est pas plus difficile sur la Méditerranée que sur l'Océan, quelque mots changés en font toute la difference. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, espèce de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corsaires, & disoit s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaisseau & il faisoit sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contoit sa vie à qui vouloit l'entendre, & savoit si bien se faire valoir qu'en amusant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient aussi bizarres que ses aventures. Il ne songeoit qu'à divertir son équipage : il avoit sur son bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fusées, on n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi je m'amusois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'ouest. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil & des étoiles, me sembloit contrarier si fort sa direction qu'il falloit, selon moi, que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en se moquant de moi, & comme la mer devint haute & le temps nébuleux, il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours : le troisième nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'étoit la côte de Sardaigne ; il fut hué, & paya de cette façon sa bienvenue ; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement sur ce bord ; ainsi que moi.

Il ne m'importoit guères où que nous fussions ; mais ce

qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curiosité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir si quelque fer mis là par mégarde ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria ; Voile. Le Patron regarda avec sa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois ; comme il avoit le cap sur nous & que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, poussèrent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort ; compte là-dessus* J'avois paru si peu ému, & je lui tins ce discours d'un ton si posé qu'il ne s'en alarma guères, & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le Patron, sans en faire semblant, m'observoit avec quelque défiance : mais sitôt qu'il vit les corsaires dans notre bord, il cessa de faire attention à moi, & s'avança vers eux sans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'esclavage, en purgeant le genre-humain d'un traître & la mer d'un de ses monstres. Je courus à lui, & lui criant ; *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un sabre dont je m'étois saisi, je lui fis voler la tête. A l'instant, voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi, je l'attendois de pied ferme, & lui présentant le sabre par la poignée, *tiens*, *Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice ; tu peux la faire à ton tour*. Il prit le sabre,

il le leva fur ma tête ; j'attendis le coup en filence ; il fourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire ; ce qui me confirma qu'il en favoit affez la raifon. Cette diftinction, au refte, ne dura que jufqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chaffe.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la première agitation ceffée me laiffa réfléchir fur mon changement d'état, & le fentiment qui m'occupoit encore dans toute fa force me fit dire en moi-même avec une forte de fatisfaction. Que m'ôtera cet événement ? Le pouvoir de faire une fottife. Je fuis plus libre qu'auparavant. Émile efclave ! reprenois-je, eh dans quel fens ? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive ? Ne naquis-je pas efclave de la néceffité ? Quel nouveau joug peuvent m'impofer les hommes ? Le travail ? ne travaillois-je pas quand j'etois libre ? La faim ? combien de fois je l'ai foufferte volontairement ! La douleur ? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit fentir un grain de fable. La contrainte ? fera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? & je n'en voulois pas fortir. Soumis par ma naiffance aux paffions humaines, que leur joug me foit impofé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui fait de quelle part il me fera plus fupportable ? J'aurai du moins toute ma raifon pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? N'en portois-je pas une auparavant ? Il n'y a de fervitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en font que les inftrumens. Qu'un maître m'affomme ou qu'un rocher m'écrafe, c'eft le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'efclavage eft de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin fi j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'etat où je fuis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantiffement, j'ai befoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

JE tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus apparent que réel; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre; puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

OUI, mon père, je puis le dire; le temps de ma servitude fut celui de mon règne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

JE n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyés parmi nous; & je connus que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les Nègres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

JE changeai plusieurs fois de Patron: l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non

pas un autre, ne se vendoit assurément pas ; & la preuve de cela est que la première fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité ; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé, si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque manière, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetes l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux Chevaliers de Malte entre autres avoient été delaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Pères ne pouvant racheter tout le monde, donnoient, ainsi que les Consuls, une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite ; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentils-hommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des bandits ;

car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens; ayant renoncé par leur nobleſſe à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corſaires, un corſaire ennemi fait eſclave eſt fort au-deſſous du néant. Je ne pus ſervir le vieux que de mes conſeils qui lui étoient ſuperflus, car plus ſavant que moi, du moins de cette ſcience qui s'étale, il ſavoit à fond toute la morale, & ſes préceptes lui étoient très-familiers; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne ſauroit porter de plus mauvaiſe grace le joug de la néceſſité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, ſe perdoit en projets de révoltes & de conſpirations impoſſibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faiſoient qu'aggraver ſa misère. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ſes bras pour rendre ſon état plus ſupportable, mais il mépriſa mes conſeils & me dit fiérement qu'il ſavoit mourir. Monſieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux ſavoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques ſoulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame noble & ſenſible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ſes trames pour ſe procurer la liberté par un coup hardi, mais ſon eſprit remuant laſſa la patience de ſon maître qui étoit le mien. Cet homme ſe défit de lui & de moi, nos liaiſons lui avoient paru ſuſpectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ſes manœuvres, les entretiens par leſquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler ſous les ordres d'un ſurveillant barbare, eſclave comme nous, mais qui pour ſe faire valoir à ſon maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuſte & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué

marqué ma diligence & la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix; tous mes compagnons, tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités, dépérissoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable, je résolus de m'en délivrer à tout risque : mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma résolution, la partagea vivement. Je le connoissois homme de courage, capable de constance, pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agissoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même, & je n'avois besoin du concours de personne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de misère, & je résolus de le leur proposer, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement & sans intrigues préliminaires. Nous prîmes le temps du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, & je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en

très-peu de temps & ſans aucune reſſource ; je m'en ménage une par ce ſacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inſpecteur & éclairer ſon maître ſur ſon véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon ſort quoiqu'accéléré ne ſauroit être empiré. Cette reſſource ſeroit tardive & nulle, quand mon corps épuiſé ne ſeroit plus capable d'aucun travail ; alors en me ménageant, ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choiſir le moment où ma perte en eſt encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raiſons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fuſſions-nous ſeuls lui & moi, nous n'en ſommes pas moins réſolus à perſiſter dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il ſera ſoutenu.

Ce diſcours ſimple, & ſimplement prononcé, fut écouté ſans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter ſur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout reſta calme. Le Chevalier, mécontent de cette tranquillité, parla aux ſiens dans ſa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des deſcriptions animées de l'état où nous étions réduits, & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre aviliſſement, & leur ardeur par l'eſpoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puiſſance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurèrent de nous imiter, & d'être inébranlables juſqu'à la mort.

Le lendemain, ſur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arrachèrent pas même un ſeul cri. Mais l'œuvre du Cheva-

lier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerfs de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier, tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures, qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue, & que je lui avois prédite. Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs, mais momentanés. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir, se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid & fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénètre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huèrent, les quittèrent à leur tour, & comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres, & bientôt la révolte devint si générale, que le maître, attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit ; c'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain, menacé de sa ruine ; dans un moment où tout maître Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je, en langue franque, tu ne peux nous haïr ; tu ne nous connois pas même ; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas

l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous ſavons porter le joug de la néceſſité qui nous a ſoumis à toi. Nous ne refuſons point d'employer nos forces pour ton ſervice, puiſque le ſort nous y condamne ; mais en les excédant ton eſclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, tranſporte à un homme plus ſage l'autorité dont il abuſe à ton préjudice. Mieux diſtribué ton ouvrage ne ſe fera pas moins, & tu conſerveras des eſclaves laborieux dont tu tireras avec le temps un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes ſont juſtes ; nos demandes ſont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti eſt pris : ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui impoſa ſilence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur atteſtoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au ſurplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Enſuite m'ayant conſidéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme ſenſé : je veux ſavoir ce qui en eſt. Tu tances la conduite de cet eſclave ; voyons la tienne à ſa place, je te la donne & le mets à la tienne. Auſſi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre chef ; cela fut fait à l'inſtant.

Je n'ai pas beſoin de vous dire comment je me conduiſis dans ce nouveau poſte, & ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le ſoin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui, & voyant que je lui plaiſois, lui fit préſent de ma perſonne. Voilà votre Emile eſclave du Dey d'Alger.

Les règles ſur leſquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poſte, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions diſcutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très en petit, dans le cas où

je me trouvois, étoit ſûre & infaillible dans ſes effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes ſuccès m'attirèrent la conſidération de mon patron.

ASSEM Oglou étoit parvenu à la ſuprême puiſſance par la route la plus honorable qui puiſſe y conduire : car de ſimple matelot paſſant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit ſucceſſivement élevé aux premières places de l'État, & après la mort de ſon prédéceſſeur, il fut élu pour lui ſuccéder par les ſuffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il rempliſſoit avec honneur ce poſte difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une ſoldateſque inquiete & mutine, avide de déſordre & de trouble, qui, ne ſachant ce qu'elle deſiroit elle-même, ne vouloit que remuer & ſe ſoucioit peu que les choſes allaſſent mieux, pourvu qu'elles allaſſent autrement. On ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon adminiſtration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes.....

LE LÉVITE
D'ÉPHRAÏM.

LE



Le Barbier l'aîné Inv. 1782 Simonet Junior Sculp.

LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colère de la vertu, viens animer ma voix ; je dirai les crimes de Benjamin, & les vengeances d'Iſraël ; je dirai des forfaits inouis, & des châtimens encore plus terribles. Mortels, reſpectez la beauté, les mœurs, l'hoſpitalité ; ſoyez juſtes ſans cruauté, miſéricordieux ſans foibleſſe ; & ſachez pardonner au coupable, plutôt que de punir l'innocent.

O vous, hommes débonnaires, ennemis de toute inhumanité ; vous qui, de peur d'enviſager les crimes de vos frères, aimez mieux les laiſſer impunis, quel tableau viens-je offrir à vos yeux? Le corps d'une femme coupé par pièces ; ſes membres déchirés & palpitans, envoyés aux douze Tribus ; tout le peuple, ſaiſi d'horreur, élevant juſqu'au Ciel une clameur unanime, & s'écriant de concert : non, jamais rien de pareil ne s'eſt fait en Iſraël, depuis le jour où nos Pères ſortirent d'Égypte juſqu'à ce jour. Peuple ſaint, raſſemble-toi ; prononce ſur cet acte horrible, & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits, celui qui détourne ſes regards eſt un lâche, un déſerteur de la juſtice ; la véritable humanité les enviſage, pour les connoître, pour les juger, pour les déteſter. Oſons entrer dans ces détails, & remontons à la ſource des guerres civiles qui firent périr une des Tribus, & coûtèrent tant de ſang aux autres. Benjamin, triſte enfant de douleur, qui donnas la mort à ta mère, c'eſt de ton ſein qu'eſt ſorti le crime qui t'a perdu, c'eſt ta race impie qui pût le commettre, & qui devoit trop l'expier.

DANS les jours de liberté où nul ne règnoit ſur le peuple

du Seigneur, il fut un temps de licence où chacun, ſans reconnoître ni Magiſtrat ni Juge, étoit ſeul ſon propre maître, & faiſoit tout ce qui lui ſembloit bon. Iſraël, alors épars dans les champs, avoit peu de grandes villes, & la ſimplicité de ſes mœurs rendoit ſuperflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également purs, & les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la ſécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité qui reſtent dans l'oubli, parce que nul ne commande aux autres, & qu'on n'y fait point de mal, un Lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda, tu n'es pas de ma Tribu, tu n'as point de frère ; tu es comme les filles de Salphaap, & je ne puis t'épouſer ſelon la loi du Seigneur (1). Mais mon cœur eſt à toi ; viens avec moi, vivons enſemble ; nous ſerons unis & libres ; tu feras mon bonheur, & je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune & beau ; la jeune fille ſourit ; ils s'unirent, puis il l'emmena dans ſes montagnes.

La, coulant une ſi douce vie, ſi chère aux cœurs tendres & ſimples, il goûtoit dans ſa retraite les charmes d'un amour partagé ; là, ſur un ſiſtre d'or fait pour chanter les louanges du Très-Haut, il chantoit ſouvent les charmes de ſa jeune épouſe. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ſes aimables chanſons ? Combien de fois il la mena ſous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roſes champêtres & goûter le frais au bord des ruiſſeaux ? Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faiſoit ſes délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers, il tendoit aux oiſeaux des pièges trompeurs & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baiſoit en la flattant. Puis l'enfermant dans ſon ſein, elle treſſailloit d'aiſe en la ſentant ſe débattre & palpiter. Fille de Bethléem, lui diſoit-il, pourquoi pleures-

(1) Nombre C. XXXVI. v. 8. Je ſais que les enfans de Lévi pouvoient ſe marier dans toutes les Tribus, mais non dans le cas ſuppoſé.

tu toujours ta famille & ton pays? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point auſſi des fêtes ; les filles de la riante Sichem ſont-elles ſans grace & ſans gaité, les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adreſſe? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaiſirs, ô ma bien-aimée, en eſt-il pour moi d'autres que les tiens?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Lévite, peut-être parce qu'il ne lui laiſoit rien à deſirer. Elle ſe dérobe & s'enfuit vers ſon père, vers ſa tendre mere, vers ſes folâtres ſœurs. Elle y croit retrouver les plaiſirs innocens de ſon enfance, comme ſi elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier ſa volage épouſe. Tout lui rappelloit dans ſa ſolitude les jours heureux qu'il avoit paſſés auprès d'elle, leurs jeux, leurs plaiſirs, leurs querelles, & leurs tendres raccommodemens. Soit que le ſoleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë, ſoit qu'au ſoir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes ; il erroit en ſoupirant dans les lieux qu'avoit aimé l'infidelle, & la nuit, ſeul dans ſa couche nuptiale, il abreuvoit ſon chevet de ſes pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit ; comme un enfant chaſſé du jeu par les autres, feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre, puis enfin demande en pleurant d'y rentrer, le Lévite entraîné par ſon amour, prend ſa monture, & ſuivi de ſon ſerviteur avec deux ânes d'Épha chargés de ſes proviſions & de dons pour les parens de la jeune fille, il retourne à Bethléem, pour ſe réconcilier avec elle & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin, treſſaillit, court au-devant de lui, & l'accueillant avec careſſes, l'introduit dans la maiſon de ſon père; lequel apprenant ſon arrivée, accourt auſſi plein de joie, l'embraſſe, le reçoit, lui, ſon ſerviteur, ſon équipage, & s'empreſſe à le bien traiter. Mais le Lévite ayant le cœur ſerré ne pouvoit parler ; néanmoins ému par le

bon accueil de la famille, il leva les yeux ſur ſa jeune épouſe ; & lui dit : Fille d'Iſraël, pourquoi me fuis-tu? Quel mal t'ai-je fait? La jeune fille ſe mit à pleurer en ſe couvrant le viſage. Puis il dit au père, rendez-moi ma compagne, rendez-là moi pour l'amour d'elle, pourquoi vivroit-elle ſeule & délaiſſée ? Quel autre que moi peut honorer comme ſa femme celle que j'ai reçu vierge ?

Le père regarda ſa fille, & la fille avoit le cœur attendri du retour de ſon mari. Le Père dit donc à ſon gendre : mon fils, donnez-moi trois jours ; paſſons ces trois jours dans la joie, & le quatrième jour vous & ma fille partirez en paix. Le Lévite reſta donc trois jours avec ſon beau-père & toute ſa famille, mangeant & buvant familiérement avec eux : & la nuit du quatrième jour, ſe levant avant le ſoleil, il voulut partir. Mais ſon beau-père l'arrêtant par la main lui dit : Quoi ! voulez-vous partir à jeûn ? Venez fortifier votre eſtomac, & puis vous partirez. Ils ſe mirent donc à table, & après avoir mangé & bu, le père lui dit : mon fils, je vous ſupplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite ſe levant, vouloit partir ; il croyoit ravir à l'amour le temps qu'il paſſoit loin de ſa retraite, livré à d'autres qu'à ſa bien-aimée. Mais le père ne pouvant ſe réſoudre à s'en ſéparer engagea ſa fille d'obtenir encore cette journée ; & la fille, careſſant ſon mari, le fit reſter juſqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir, il fut encore arrêté par ſon beau-père, qui le força de ſe mettre à table en attendant le grand jour : & le temps s'écouloit ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec ſa femme & ſon ſerviteur, ayant préparé toute choſe ; ô mon fils, lui dit le père, vous voyez que le jour s'avance & que le ſoleil eſt ſur ſon déclin. Ne vous mettez pas ſi tard en route, de grace, réjouiſſez mon cœur encore le reſte de cette journée : demain dès le point du jour vous partirez ſans retard : & en diſant ainſi, le bon vieillard étoit tout ſaiſi ; ſes yeux paternels ſe rempliſſoient de larmes. Mais le Lévite ne ſe rendit point, & voulut partir à l'inſtant.

Que de regrets coûta cette ſéparation funeſte ! Que de touchans adieux furent dits & recommencés ! Que de pleurs les ſœurs de la jeune fille versèrent ſur ſon viſage ! Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras ! Combien de fois ſa mère éplorée, en la ſerrant derechef dans les ſiens, ſentit les douleurs d'une nouvelle ſéparation ! Mais ſon père en l'embraſſant ne pleuroit pas : ſes muettes étreintes étoient mornes & convulſives ; des ſoupirs tranchans ſoulevoient ſa poitrine. Hélas ! il ſembloit prévoir l'horrible ſort de l'infortunée. Oh s'il eût ſu qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! S'il eût ſu que ce jour étoit le dernier de ſes jours... Ils partent enfin, ſuivis des tendres bénédictions de toute leur famille, & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuſe famille, qui dans l'union la plus pure, coule au ſein de l'amitié ſes paiſibles jours, & ſemble n'avoir qu'un cœur à tous ſes membres ! Oh innocence des mœurs, douceur d'ame, antique ſimplicité, que vous êtes aimables ! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous ? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas reſpecté vos plaiſirs ?

CHANT SECOND.

LE jeune Lévite ſuivoit ſa route avec ſa femme, ſon ſerviteur & ſon bagage, transporté de joie de ramener l'amie de ſon cœur, & inquiet du ſoleil & de la pouſſière, comme une mère qui ramène ſon enfant chez la nourrice, & craint pour lui les injures de l'air. Déja l'on découvroit la ville de Jébus à main droite, & ſes murs auſſi vieux que les ſiècles, leur offroient un aſyle aux approches de la nuit. Le ſerviteur dit donc à ſon maître ; vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténèbres nous ſurprennent, entrons dans la ville des Jébuſéens, nous y chercherons un aſyle, & demain, pourſuivant notre voyage, nous pourrons arriver à Geba.

A Dieu ne plaiſe, dit le Lévite, que je loge chez un peuple infidèle, & qu'un Cananéen donne le couvert au miniſtre du Seigneur. Non, mais allons juſques à Gabaa chercher l'hoſpitalité chez nos frères. Ils laiſsèrent donc Jéruſalem derrière eux, ils arrivèrent après le coucher du ſoleil à la hauteur de Gabaa, qui eſt de la Tribu de Benjamain. Ils ſe détournèrent pour y paſſer la nuit, & y étant entrés, ils allèrent s'aſſeoir dans la place publique ; mais nul ne leur offrit un aſyle, & ils demeuroient à découvert.

HOMMES de nos jours, ne calomniez pas les mœurs de vos pères. Ces premiers temps, il eſt vrai, n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y ſuffiſoient pas à tout : mais l'homme avoit des entrailles qui faiſoient le reſte : l'hoſpitalité n'étoit pas à vendre, & l'on n'y trafiquoit pas de vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les ſeuls, ſans doute, dont les cœurs de fer fuſſent endurcis ; mais cette dureté n'étoit pas commune. Par-tout avec la patience on trouvoit des frères ; le voyageur dépourvu de tout, ne manquoit de rien.

APRÈS avoir attendu long-temps inutilement, le Lévite alloit

détacher son bagage, pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue; quand il apperçut un homme vieux, revenant sur le tard de ses champs & de ses travaux rustiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Éphraïm, & il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux, vit un homme & une femme assise au milieu de la place, avec un serviteur, des bêtes de somme & du bagage. Alors s'approchant, il dit au Lévite: Étranger, d'où êtes-vous, & où allez-vous? lequel lui répondit; nous venons de Bethléem, ville de Juda: nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Éphraïm, d'où nous étions venus; & maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur, mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux, du pain, du vin pour moi, pour votre servante, & pour le garçon qui nous suit; nous avons tout ce qui nous est nécessaire, il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit; paix vous soit mon frère: vous ne resterez point dans la place, si quelque chose vous manque, que le crime en soit sur moi. Ensuite il les mena dans sa maison, fit décharger leur équipage, garni le ratelier pour leurs bêtes, & ayant fait laver les pieds à ses hôtes, il leur fit un festin de Patriarches, simple & sans faste; mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille (1) promise à un jeune homme du pays, & que dans la gaité d'un repas offert avec joie, ils se délassoient agréablement, les hommes de cette ville, enfans de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, & bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, & criant au vieillard d'un ton menaçant: livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs, que

(3) Dans l'usage antique, les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes, quand c'étoient des hommes; mais lorsqu'il y avoit des femmes, elles s'y mettoient avec elles.

ſa beauté nous paie le prix de cet aſyle, & qu'il expie ſa témérité. Car ils avoient vu le Lévite ſur la place, &, par un reſte de reſpect pour le plus ſacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maiſons pour lui faire violence; ils avoient comploté de revenir le ſurprendre au milieu de la nuit, & ayant ſu que le vieillard lui avoit donné retraite, ils accouroient ſans juſtice & ſans honte, pour l'arracher de ſa maiſon.

Le vieillard entendant ces forcenés, ſe trouble, s'effraie; & dit au Lévite: nous ſommes perdus. Ces méchans ne ſont pas des gens que la raiſon ramène, & qui reviennent jamais de ce qu'ils ont réſolu. Toutefois il ſort au-devant d'eux peur tâcher de les fléchir. Il ſe proſterne, & levant au Ciel ſes mains pures de toute rapine, il leur dit: Oh mes frères! quels diſcours avez-vous prononcés? Ah! ne faites pas ce mal devant le Seigneur; n'outragez pas ainſi la nature, ne violez pas la ſainte hoſpitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point, & que prêts à le maltraiter lui-même, ils alloient forcer la maiſon, le vieillard au déſeſpoir prit à l'inſtant ſon parti, & faiſant ſigne de la main pour ſe faire entendre au milieu du tumulte, il reprit d'une voix plus forte: non, moi vivant un tel forfait ne déshonorera point mon hôte & ne ſouillera point ma maiſon: mais écoutez, hommes cruels, les ſupplications d'un malheureux père. J'ai une fille encore vierge, promiſe à l'un d'entre vous; je vais l'amener pour vous être immolée, mais ſeulement que vos mains ſacrilèges s'abſtiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors ſans attendre leur réponſe, il court chercher ſa fille pour racheter ſon hôte aux dépens de ſon propre ſang.

Mais le Lévite, que juſqu'à cet inſtant la terreur rendoit immobile, ſe réveillant à ce déplorable aſpect, prévient le généreux vieillard, s'élance au-devant de lui, le force à rentrer avec ſa fille, & prenant lui-même ſa compagne bien aimée ſans lui dire un ſeul mot, ſans lever les yeux ſur elle, l'entraîne juſqu'à la porte, & la livre à ces maudits. Auſſitôt

tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la faififfent, fe l'arrachent fans pitié; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés furprend une foible geniffe, fe jette fur elle & la déchire au retour de l'abreuvoir. Oh miférables, qui détruifez votre efpèce par les plaifirs deftinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces defirs? Voyez fes yeux déja fermés à la lumière, fes traits effacés, fon vifage éteint; la pâleur de la mort a couvert fes joues, les violettes livides en ont chaffé les rofes, elle n'a plus de voix pour gémir, fes mains n'ont plus de force pour repouffer vos outrages: hélas! elle eft déja morte! Barbares, indignes du nom d'hommes; vos hurlemens reffemblent aux cris de l'horrible Hyène, & comme elle, vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechaffe les bêtes farouches dans leurs tanières ayant difperfé ces brigands, l'infortunée ufe le refte de fa force à fe traîner jufqu'au logis du vieillard, elle tombe à la porte, la face contre terre & les bras étendus fur le feuil. Cependant, après avoir paffé la nuit à remplir la maifon de fon hôte d'imprécations & de pleurs, le Lévite prêt à fortir ouvre la porte & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel fpectacle pour fon cœur déchiré! Il élève un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime, puis, adreffant la parole à la jeune fille; lève-toi, lui dit-il, fuyons la malédiction qui couvre cette terre, viens, ô ma compagne, je fuis caufe de ta perte, je ferai ta confolation: périffe l'homme injufte & vil qui jamais te reprochera ta misère; tu m'es plus refpectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point: il fe trouble, fon cœur faifi d'effroi, commence à craindre de plus grands maux: il l'appelle derechef, il regarde, il la touche; elle n'étoit plus. O fille trop aimable, & trop aimée! c'eft donc pour cela que je t'ai tiré de la maifon de ton père? Voilà donc le fort que te préparoit mon amour? Il acheva ces mots prêt à la fuivre, & ne lui furvéquit que pour la venger.

Dès cet inftant, occupé du feul projet dont fon ame étoit remplie, il fut fourd à toute autre fentiment ; l'amour, les regrets, la pitié, tout en lui fe change en fureur. L'afpect même de ce corps, qui devroit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil fec & fombre ; il n'y voit plus qu'un objet de rage & de défefpoir. Aidé de fon ferviteur, il le charge fur fa monture & l'emporte dans fa maifon. Là, fans héfiter, fans trembler, le barbare ofe couper ce corps en douze pièces ; d'un main ferme & sûre il frappe fans crainte, il coupe la chair & les os, il fépare la tête & les membres, & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables, il les précède à Mafpha, déchire fes vêtemens, couvre fa tête de cendres, fe profterne à mefure qu'ils arrivent, & réclame à grands cris la juftice du Dieu d'Ifraël.

CHANT TROISIEME.

CEPENDANT vous euffiez vu tout le Peuple de Dieu s'émouvoir, s'affembler, fortir de fes demeures, accourir de toutes les Tribus à Mafpha devant le Seigneur, comme un nombreux effaim d'abeilles fe raffemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un feul homme depuis, Dan jufqu'à Beerfabée, & depuis Galaad jufqu'à Mafpha.

ALORS le Lévite s'étant préfenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'affemblée fur le meurtre de la jeune fille, & il leur parla ainfi : » Je fuis entré dans » Gabaa ville de Benjamin avec ma femme pour y paffer la » nuit; & les gens du pays ont entouré la maifon où j'étois » logé, voulant m'outrager & me faire périr. J'ai été forcé de » livrer ma femme à leur débauche, & elle eft morte en for» tant de leurs mains. Alors j'ai pris fon corps, je l'ai mis en » pièces, & je vous les ai envoyées à chacun dans vos limites. Peu» ple du Seigneur, j'ai dit la vérité; faites ce qui vous femblera » jufte devant le Très-haut. »

A l'inftant il s'éleva dans tout Ifraël un feul cri, mais éclatant, mais unanime : Que le fang de la jeune femme retombe fur fes meurtriers. Vive l'Eternel ! nous ne rentrerons point dans nos demeures, & nul de nous ne retournera fous fon toît que Gabaa ne foit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte : béni foit Ifraël qui punit l'infamie & venge le fang innocent ! Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle ; ta mémoire ne reftera point fans honneur. En difant ces mots, il tomba fur fa face, & mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent raffemblés & mis dans le même fépulcre, & tout Ifraël pleura fur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencèrent par un serment solemnel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portant armes, & l'on choisit dix de cent, cent de mille, & mille de dix mille, la dixième partie du peuple entier, dont on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en disant : quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin? Et le Seigneur répondit; c'est le sang de Juda qui crie vengeance; que Juda soit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs frères, ils envoyèrent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, lesquels dirent aux Benjamites. Pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous? Livrez-nous ceux qui l'ont commise, afin qu'ils meurent, & que le mal soit ôté du sein d'Israël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Maspha, ni la résolution qu'on y avoit prise, s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. Ils n'écoutèrent point l'exhortation de leurs frères, &, loin de leur accorder la satisfaction qu'ils leur devoient, ils sortirent en armes de toutes les villes de leur partages, & accoururent à la défense de Gabaa, sans se laisser effrayer par le nombre, & résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de sept cens hommes bien aguerris, maniant les armes de deux mains avec la même adresse, & tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée & ayant élu ses chefs, vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place.

Mais les Benjamites étant sortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie, la terreur les précède & la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée, & les champs de Rama se couvrir de cadavres; comme les sables d'Elath se couvrent de nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat: mais leurs frères ne se découragèrent point & se fiant à leur force & à leur grand nombre, encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur, & pleurant jusqu'au soir en sa présence ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit; allez & combattez; votre devoir dépend-il de l'événement?

Comme ils marchoient donc vers Gabaa, les Benjamites firent une sortie par toutes les portes, & tombant sur eux avec plus de fureur que la veille, ils les défirent, & les poursuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors le peuple vint derechef se prosterner & pleurer devant le Seigneur, & jeûnant jusqu'au soir, ils offrirent des oblations & des sacrifices. Dieu d'Abraham, disoient-ils en gémissant, ton peuple, épargné tant de fois dans ta juste colère, périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein? Puis s'étant présentés devant l'Arche redoutable, & consultant derechef le Seigneur par la bouche de Phinées, fils d'Eléazar, ils lui dirent: marcherons-nous encore contre nos frères, ou laisserons-nous en paix Benjamin? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre: Marchez, & ne vous fiez plus en votre nombre, mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît: demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déja dans leurs cœurs l'effet de cette

promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur brutale impétuosité, les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, & ne s'y présentent plus en forcenés, mais en hommes sages & braves, qui savent vaincre sans fureur, & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derrière le côteau de Gabaa, & se rangent en bataille avec le reste de leur armée, ils attirent loin de la ville les Benjamites; qui, sur leurs premiers succès, pleins d'une confiance trompeuse sortent plutôt pour les tuer que pour les combatre; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cède & recule à dessein devant eux; ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa, & crient en s'animant au carnage; ils tombent devant nous comme les premières fois. Aveugles, qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voient pas l'Ange de la vengeance qui vole déja sur leurs rangs, armé du glaive exterminateur.

Cependant le corps de troupes caché derrière le côteau, sort de son embuscade en bon ordre, au nombre de dix mille hommes, & s'étendant autour de la Ville, l'attaque, la force, en passe tous les habitans au fil de l'épée, puis élevant une grande fumée, il donne à l'armée le signal convenu, tandis que le Benjamite acharné, s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël ayant apperçu le signal, firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites, surpris de voir les bataillons d'Israël se former, se dévolopper, s'étendre, fondre sur eux, commencèrent à perdre courage, & tournant le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints, & fuyant en déroute vers le désert, ils furent environnés, poursuivis, tués, foulés aux pieds; tandis que divers détachemens entrant dans les Villes, y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colère & de meurtre, presque toute la Tribu

de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'Israël; savoir, dix-huit mille hommes dans leur première retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du côteau, cinq mille dans la déroute vers le désert, deux mille qu'on atteignit près de Guidhon, & le reste, dans les places qui furent brûlées, & dont tous les habitans hommes & femmes, jeunes & vieux, grands & petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort, sans qu'on fît grace à aucun : en sorte que ce beau pays, auparavant si vivant, si peuplé, si fertile; & maintenant moissonné par la flamme & par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres & d'ossemens.

Six cens hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse Tribu échappèrent au glaive d'Israël, & se réfugièrent au rocher de Rhimmon, où ils restèrent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs frères, & la misère où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint & se rassemblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages, lui offrant des holocaustes & des actions de graces; puis élevant sa voix, il pleura; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa defaite. Dieu d'Abraham, s'écroient-ils dans leur affliction, ah! où sont tes promesses, & comment ce mal est-il arrivé à ton peuple qu'une Tribu soit éteinte en Israël? Malheureux humains, qui ne savez ce qui vous est bon, vous avez beau vouloir sanctifier vos passions; elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre, & c'est en exauçant vos vœux injustes que le Ciel vous les fait expier.

CHANT QUATRIEME.

APRÈS avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colère, les enfans d'Iſraël y cherchèrent quelque remède qui pût rétablir en ſon entier la race de Jacob mutilée. Emus de compaſſion pour les ſix cens hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent; que ferons-nous pour conſerver ce dernier & précieux reſte d'une de nos Tribus preſque éteinte? Car ils avoient juré par le Seigneur, diſant; ſi jamais aucun d'entre nous donne ſa fille au fils d'un enfant de Jémini & mêle ſon ſang au ſang de Benjamin. Alors pour éluder un ferment ſi cruel, méditant de nouveaux carnages, ils firent le dénombrement de l'armée, pour voir ſi, malgré l'engagement ſolemnel, quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre, & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manaſſé, regardant moins à la punition du crime qu'à l'effuſion du ſang fraternel, s'étoit refuſée à des vengeances plus atroces que le forfait, ſans conſidérer que le parjure & la déſertion de la cauſe commune ſont pires que la cruauté. Hélas! la mort, la mort barbare fut le prix de leur injuſte pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Iſraël reçurent & exécutèrent cet ordre effroyable; allez, exterminez Jabès de Galaad & tous ſes habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les ſeules filles vierges que vous amenerez au camp, afin qu'elles ſoient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainſi pour réparer la déſolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands; ſemblable en ſa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embraſées, leſquels, tombés à terre après leur premier effet, ſe relèvent avec une impétuoſité nouvelle, & dans leurs bonds inattendus, renverſent & détruiſent des rangs entiers.

PENDANT cette exécution funeſte, Iſraël envoya des paroles de paix aux ſix cens de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon;

Rhimmon; & ils revinrent parmi leurs frères. Leur retour ne fut point un retour de joie, ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés; la honte & le remords couvroient leurs visages, & tout Israël consterné, poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses Tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : » Benjamin est un loup dévorant; au » matin il déchirera sa proie, & le soir il partagera le butin ».

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cens, & on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les frères, les pères, les mères devant leurs yeux, & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoûtantes du sang de leurs proches ! Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, & qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laissant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient, il restoit deux cens hommes à pourvoir, & ce peuple, cruel dans sa pitié même & à qui le sang de ses frères coûtoit si peu, songeoit peut-être à faire pour eux de nouvelles veuves, lorsqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit: hommes Israëlites, écoutez l'avis d'un de vos frères. Quand vos mains se lasseront-elles du meurtre des innocens? Voici les jours de la solemnité de l'Eternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin; Allez, & mettez des embûches aux vignes : puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes, alors vous les envelopperez, & ravissant chacun sa femme, vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les pères ou les frères des jeunes filles viendront se plaindre à nous, nous leur dirons; ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mêmes qui êtes leurs frères; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre & ne pouvant leur donner nos filles contre le serment, nous serons coupa-

bles de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi qu'il leur fut dit, & lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser, ils s'élancèrent & les environnèrent. La craintive troupe fuit, se disperse ; la terreur succède à leur innocente gaîté ; chacune appelle à grands cris ses compagnes, & court de toutes ses forces. Les seps déchirent leurs voiles, la terre est jonchée de leurs parures, la course anime leur teint & l'ardeur des ravisseurs. Jeunes beautés où courez-vous ? En fuyant l'oppresseur qui vous poursuit, vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la sienne, & s'efforçant de l'appaiser l'effraie encore plus par ses caresses que par sa violence. Au tumulte qui s'élève, aux cris qui se font entendre au loin tout le peuple accourt ; les pères & mères écartent la foule, & veulent dégager leurs filles ; les ravisseurs autorisés défendent leur proie ; enfin les anciens font entendre leur voix, & le peuple, ému de compassion pour les Benjamites, s'intéresse en leur faveur.

Mais les pères, indignés de l'outrage fait à leurs filles, ne cessoient point leurs clameurs. Quoi, s'écroient-ils avec véhémence, des filles d'Israël seront-elles asservies & traitées en esclaves sous les yeux du Seigneur? Benjamin nous fera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen ? Où est la liberté du peuple de Dieu ? Partagée entre la justice & la pitié, l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté & décideront elles-mêmes de leur sort. Les ravisseurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret, & tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussi-tôt elles s'échappent & fuient toutes ensemble, ils les suivent, leur tendent les bras, & leur crient ; filles de Silo, serez-vous plus heureuses avec d'autres ? Les restes de Benjamin sont-ils indignes de vous fléchir ? Mais plusieurs d'entr'elles, déja liées par des attachemens secrets, palpitoient d'aise d'échapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mère qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise, & qui venoit plein de douleur & de rage la déga-

ger au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler ; la course & l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce transport, ce coup-d'œil ; il devine tout, il gémit & prêt à se retirer il voit arriver le père d'Axa.

C'étoit le même vieillard auteur du conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre ; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, & la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur ; j'aime Elmacin, il eût été la consolation de mes vieux jours : mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton père doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir, ma fille, & sauve-moi de l'opprobre parmi mes frères ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux, elle rencontre ceux de son vénérable père. Ils ont plus dit que sa bouche ; elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin, qu'elle n'ose regarder, & se retournant à l'instant demi-morte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : écoute, ô Axa, lui dit-il, mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi, je ne serai jamais à nulle autre : le seul souvenir de nos jeunes ans, que l'innocence & l'amour ont embellis, me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête, jamais le vin n'a mouillé mes lèvres, mon corps est aussi pur que mon cœur : Prêtres du Dieu vivant, je me voue à son service ; recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt, comme par une inspiration subite, toutes les filles, entraînées par l'exemple d'Axa, imitent son sacrifice, & renonçant à leurs premières amours, se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect, il s'élève un cri de joie au milieu du peuple. Vierges d'Éphraïm, par vous Benjamin va renaître. Béni soit le Dieu de nos pères : il est encore des vertus en Israël.

LETTRES

A

SARA.

Jam nec ſpes animi credula mutui.
Hor.

AVERTISSEMENT.

ON comprendra ſans peine comment une eſpèce de défi a pu faire écrire ces quatre Lettres. On demandoit ſi un Amant d'un demi-ſiècle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a ſemblé qu'on pouvoit ſe laiſſer ſurprendre à tout âge, qu'un Barbon pouvoit même écrire juſqu'à quatre Lettres d'Amour, & intéreſſer encore les honnêtes gens; mais qu'il ne pouvoit aller juſqu'à ſix ſans ſe déshonorer. Je n'ai pas beſoin de dire ici mes raiſons, on peut les ſentir en liſant ces Lettres; après leur lecture, on en jugera.

LETTRES A SARA.

LETTRE PREMIÈRE.

Tu lis dans mon cœur, jeune Sara; tu m'as pénétré, je le fais, je le sens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air satisfait, à tes cruelles bontés, à tes méprisantes agaceries, je vois que tu jouis en secret de ma misère, tu t'applaudis avec un souris moqueur du désespoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara, je suis à plaindre, mais je ne suis point à railler : je ne suis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impose ni sur ma figure, ni sur mon âge, qu'en aimant je me sens indigne de plaire, & que la fatale illusion qui m'égare, m'empêche de te voir telle que tu es, sans m'empêcher de me voir tel que je suis. Tu peux m'abuser sur tout, hormis sur moi-même : tu peux me persuader tout au monde, excepté que tu puisses partager mes feux insensés. C'est le pire de mes supplices de me voir comme tu me vois; tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plus, & j'aime avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adore; oui, je brûle pour toi de la plus cruelle des passions. Mais tente, si tu l'oses, de m'enchaîner à ton char comme un soupirant à cheveux gris, comme un amant barbon qui veut faire l'agréable, &, dans son extravagant délire, s'imagine avoir des droits sur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en

flatte pas : tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuser avec le jargon de la galanterie, ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils sont moins d'amour que de rage. Ris, si tu veux, de ma foiblesse; tu ne riras pas au moins de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion, parce que l'humiliation est toujours cruelle, & que le dédain est dur à supporter : mais ma passion; toute folle qu'elle est, n'est point emportée; elle est à la fois vive & douce comme toi. Privé de tout espoir, je suis mort au bonheur & ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont mes seuls plaisirs; je ne puis avoir d'autres jouissances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon Rival même si tu l'aimois; si tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter ton amour; qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement & te rendre plus heureuse. C'est le seul desir permis à quiconque ose aimer sans être aimable. Aime & sois aimée, ô Sara. Vis contente, & je mourrai content.

SECONDE LETTRE.

Puisque je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma première faute en attire une autre; mais je saurai m'arrêter, soyez-en sûre, & c'est la manière dont vous m'aurez traité durant mon délire, qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez, je le sais; vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant, c'est parce que vous avez été toujours fausse, & la simplicité que vous affectez avec moi, me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être : vous voulez me donner en spectacle à vous-même peut-

être

être à d'autres, & vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer, dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore une fois, vous avez lu ma lettre ; je le sais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, poser précipitamment le livre où je l'avois mise ; je vous ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble séducteur & cruel qui peut-être est encore un de vos pièges, & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore ? Cent fois en un instant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse, que de combats, que d'efforts pour me retenir ! Je sortis pourtant, je sortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fière, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puisqu'une fois en ma vie j'ai déja triomphé de toi.

Infortuné ! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour me tyranniser ! mais daigner tyranniser un amant grison, seroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence ; ton dédain fait toute ta coquetterie, tu me désoles sans songer à moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, & tu méprise ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, & tu l'as oubliée, tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y songeois plus. Quoi ! je suis donc nul pour toi ? Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention ? Ah ! où est cette douceur que tes yeux promettent ? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer ? . . . . Barbare ! . . insensible à mon état, tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame ; elle ment, tu n'as que de la férocité.....

Ah Sara ! j'aurois attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère.

TROISIÈME LETTRE.

Enfin, rien ne manque plus à ma honte, & je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance ? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui, moi ! j'ai fait l'amour en jeune-homme ? j'ai passé deux heures aux genoux d'un enfant ? j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes ; j'ai souffert qu'elle me consolât, qu'elle me plaignît, qu'elle essuyât mes yeux ternis par les ans ? j'ai reçu d'elle des leçons de raison, de courage ? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes tristes réflexions ! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante ! Ah, je n'ai donc vécu que pour me déshonorer ! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes : mais non, je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge, à genoux devant toi, tout mon cœur se soulève & s'irrite ; mais il s'oublie & se perd dans les ravissemens que j'y ai sentis. Ah ! je ne me voyois pas alors ; je ne voyois que toi, fille adorée : tes charmes, tes sentimens, tes discours remplissoient, formoient tout mon être : j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime ? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami ? Hélas ! cette tendresse de père, que tu me demandois d'un ton si touchant, ce nom de fille, que tu voulois recevoir de moi, me faisoient bientôt rentrer en moi-même : tes propos si tendres, tes caresses si pures m'enchantoient & me déchiroient, des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je sentois que je n'étois heureux que par ma misère, & que si j'eusse été plus digne de plaire, je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendriſſement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le ſais; mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi ! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux? j'ai ſenti tomber ſur ma joue une de tes larmes? O cette larme, quel embraſement dévorant elle a cauſé ! & je ne ſerois pas le plus heureux des hommes? Ah, combien je le ſuis, au-deſſus de ma plus orgueilleuſe attente !

Oui, que ces deux heures reviennent ſans ceſſe, qu'elles rempliſſent de leur retour ou de leur ſouvenir le reſte de ma vie. Eh ! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai ſenti dans cette attitude? J'étois humilié, j'étois inſenſé, j'étois ridicule; mais j'étois heureux, & j'ai goûté dans ce court eſpace plus de plaiſirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte, je ne me ſouviens plus de moi; je ne ſens que le feu qui me dévore; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres? j'ai pour toi le cœur d'un jeune-homme, & cela me ſuffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ſes glaces, ſon ſein n'eſt pas moins embraſé.

QUATRIÈME LETTRE.

Quoi ! c'étoit vous que je redoutois; c'étoit vous que je rougiſſois d'aimer? O Sara, fille adorable, ame plus belle que ta figure ! ſi je m'eſtime déſormais quelque choſe, c'eſt d'avoir un cœur fait pour ſentir tout ton prix. Oui, ſans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi, mais c'eſt parce qu'il étoit trop rampant, trop languiſſant, trop foible, trop peu digne de ſon objet. Il y a ſix mois que mes yeux & mon cœur dévorent tes charmes, il y a ſix mois que tu m'occupes ſeule & que je ne vis que pour toi : mais ce n'eſt que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois & que des diſcours

dignes du Ciel fortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits, ton air, ton port, ta figure; je ne fais quel feu furnaturel luifoit dans tes yeux, des rayons de lumière fembloient t'entourer. Ah Sara! fi réellement tu n'es pas une mortelle, fi tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener un cœur qui s'égare, dis-le-moi; peut-être il eft temps encore. Ne laiffe plus profaner ton image par des defirs formés malgré moi. Hélas! fi je m'abufe dans mes vœux, dans mes tranfports, dans mes téméraires hommages, guéris-moi d'une erreur qui t'offenfe, apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez fubjugué, Sara, de toutes les manières, & fi vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement fentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un fage dans une jeune fille, & je ne fens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur, fi pleine de dignité, de raifon, de bienféance, m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus févère; elle m'a fait plus rougir de moi que n'euffent fait vos reproches; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos difcours, m'a fait aifément connoître que je n'aurois pas dû vous expofer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, & j'efpère vous prouver auffi que fi je ne fuis pas digne de vous plaire par mon amour, je le fuis par les fentimens qui l'accompagnent. Mon égarement fera auffi court qu'il a été grand, vous me l'avez montré, cela fuffit; j'en faurai fortir, foyez-en sûre: quelque aliéné que je puiffe être, fi j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des cenfures vous ne m'avez donné que des avis, & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorfque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je fais me le dire; je fais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné, & fi j'ai pu faire une baffeffe fans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'eft moins mon âge que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne

me montroient que ma honte & me cachoient vos dangers. Hélas ! quels dangers ? Je n'étois pas aſſez vain pour en ſuppoſer, je n'imaginois pas pouvoir tendre un piège à votre innocence, & ſi vous euſſiez été moins vertueuſe, j'étois un ſuborneur ſans en rien ſavoir.

O Sara ! ta vertu eſt à des épreuves plus dangereuſes, & tes charmes ont mieux à choiſir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes ; ſa voix me parle & je le ſuivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs ! Que ne les puis-je oublier moi-même ! Mais non, je le ſens, j'en ai pour la vie, & le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'eſt mon ſort de brûler juſqu'à mon dernier ſoupir d'un feu que rien ne peut éteindre, & auquel chaque jour ôte un degré d'eſpérance & en ajoute un de déraiſon. Voilà ce qui ne dépend pas de moi ; mais voici, Sara, ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la fauſſa jamais, que je ne vous reparlerai de mes jours de cette paſſion ridicule & malheureuſe, que j'ai pu peut-être empêcher de naître, mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impoſe à mes yeux le même ſilence qu'à ma bouche : mais de grace impoſez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triſte ſecret. Je ſuis à l'épreuve de tout, hors de vos regards : vous ſavez trop combien il vous eſt aiſé de me rendre parjure. Un triomphe ſi sûr pour vous & ſi flétriſſant pour moi, pourroit-il flatter votre belle ame ? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, & laiſſe au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux ſecret qui m'eſt échappé ; il eſt trop tard, il faut qu'il vous reſte, & il eſt ſi peu intéreſſant pour vous, qu'il ſeroit bientôt oublié ſi l'aveu ne s'en renouvelloit ſans ceſſe. Ah ! je ſerois trop à plaindre dans ma misère ſi jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez, & vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en conſoler. Vous me verrez toujours tel

que je dois être, mais connoiſſez-moi toujours tel que je ſuis : vous n'aurez plus à cenſurer mes diſcours, mais ſouffrez mes lettres ; c'eſt tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une Divinité, devant laquelle on impoſe ſilence à ſes paſſions. Vos vertus ſuſpendront l'effet de vos charmes ; votre préſence puriefiera mon cœur ; je ne craindrai point d'être un ſéducteur, en ne vous diſant rien qu'il ne vous convienne d'entendre ; je ceſſerai de me croire ridicule, quand vous ne me verrez jamais tel, & je voudrai n'être plus coupable, quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

MES Lettres ? Non. Je ne dois pas même deſirer de vous écrire, & vous ne devez le ſouffrir jamais. Je vous eſtimerois moins ſi vous en étiez capable. Sara, je te donne cette arme, pour t'en ſervir contre moi. Tu peux être dépoſitaire de mon fatal ſecret, tu n'en peux être la confidente. C'eſt aſſez pour moi que tu le ſaches, ce ſeroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai : qu'aurois-je de plus à te dire ? Banniſ-moi, mépriſe-moi déſormais, ſi tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choiſi. Sans pouvoir te fuir, je te dis adieu pour la vie. Ce ſacrifice étoit le dernier qui me reſtoit à te faire. C'étoit le ſeul qui fût digne de tes vertus & de mon cœur.

LE
PERSIFLEUR.

LE

LE PERSIFLEUR. (4)

Dès qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête, que je pourrois fort bien les remplacer; &, comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très-capable; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi, que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un Auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-vérités à mon désavantage, pour tâcher à leur faveur, d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je serois contraint d'avouer : mais actuellement le stratagême seroit trop dangereux, le lecteur, par provision, me joueroit infailliblement le tour de tout prendre au pied de la lettre : or, je le demande à mes chers confrères, est-ce là le compte d'un Auteur qui parle mal de soi ?

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité, & qu'il seroit assez nécessaire que le public fût de moitié dans cette conviction : mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion, même prise comme il faut, tourne presque toute à mon profit. Car remarquez, je vous prie, que si le public n'a point de preuve que je sois pourvu

(4) Ce morceau devoit être la première feuille d'un écrit périodique projetté, dit l'Auteur, pour être fait alternativement entre M. D... & lui : l'Auteur en esquissa la première feuille, & par des évènemens imprévus, le projet en demeura-là.

des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends, on ne peut pas dire, non plus, qu'il en ait du contraire. Voilà donc déja pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrens; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arrière.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable, & je le confirme par les raisons suivantes, très-capables, à mon avis, de dissiper pour jamais toute espèce de doute désavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles & autres ouvrages périodiques en tout pays & en toute langue, & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela. D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public, mais j'ai été contraint de la retourner pour mon Libraire, en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mémoire en est moins chargée, & qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos, & à-peu-près par la même raison, de perdre beaucoup de temps à l'étude des sciences ni à celle des Auteurs anciens. La Physique systématique est depuis long-temps réléguée dans le pays des Romans, la Physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement des jolis brimborions, & la Géométrie celui de se passer du raisonnement à l'aide de quelques formules.

Quant aux anciens, il m'a semblé que dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs, ainsi que faisoient jadis nos savans, en substituant frauduleusement, à mon avis qu'ils attendroient, celui d'Aristote ou de Cicéron, dont ils n'ont que faire; grace à l'esprit de nos modernes, il y a long-temps que ce scandale a cessé, & je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des Dictionnaires, & j'y

ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois, je me suis vu en état de décider de tout, avec autant d'assurance & d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins, tirés de divers Poëtes, où je trouverai de quoi broder & enjoliver mes feuilles, en les ménageant avec économie, afin qu'ils durent long-temps ; je sais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philosophe, & par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes & de sentences philosophiques pour orner mes dissertations, quand il sera question de Poésie. Car je n'ignore pas que c'est un devoir indispensable pour quiconque aspire à la réputation d'Auteur célèbre, de parler pertinemment de toutes les sciences, hors celle dont il se mêle. D'ailleurs je ne sens point du tout la nécessité d'être fort savant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau, Montfaucon, &c. & être profond dans les Mathématiques, &c. pour juger Tanzaï, Grigri, Angola, Misapouf & autres sublimes productions de ce siècle.

Ma dernière raison, & dans le fond la seule dont j'avois besoin, est tirée de mon objet même. Le but que je me propose dans le travail médité, est de faire l'analyse des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon sentiment, de communiquer l'un & l'autre au public; or dans tout cela, je ne vois pas la moindre nécessité d'être savant; juger sainement & impartialement, bien écrire, savoir sa langue; ce sont-là, ce me semble, toutes les connoissances nécessaires en pareil cas : mais ces connoissances, qui est-ce qui se vante de les posséder mieux que moi & à un plus haut degré; à la vérité, je ne saurois pas bien démontrer que cela soit réellement tout-à-fait comme je le dis, mais c'est justement à cause de cela que je le crois encore plus fort : on ne peut trop sentir soi-même ce qu'on veut persuader aux autres : serois-je donc le premier qui à force de se croire un fort habile homme l'auroit aussi fait croire au public, & si je parviens à lui donner de moi une semblable opinion, qu'elle soit bien ou mal fondée, n'est - ce pas pour ce qui me

regarde à-peu-près la même chose dans le cas dont il s'agit?

On ne peut donc nier que je ne fois très-fondé à m'ériger en Ariſtarque, en juge ſouverain des ouvrages nouveaux, louant, blâmant, critiquant à ma fantaiſie, ſans que perſonne ſoit en droit de me taxer de témérité, ſauf à tous & un chacun de ſe prévaloir contre moi du droit de repréſailles que je leur accorde de très-grand cœur, deſirant ſeulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même manière & dans le même ſens que je m'aviſe d'en dire du bien.

C'est par une ſuite de ce principe d'équité que, n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adverſaires, je déclare que toute critique ou obſervation perſonnelle ſera pour toujours bannie de mon journal : ce ne ſont que des livres que je vais examiner, le mot d'Auteur ne ſera pour moi que l'eſprit du livre même, il ne s'étendra point au-delà, & j'avertis poſitivement que je ne m'en ſervirai jamais dans un autre ſens; de ſorte que ſi, dans mes jours de mauvaiſe humeur, il m'arrive quelquefois de dire : voilà un ſot, un impertinent écrivain, c'eſt l'ouvrage ſeul qui ſera taxé d'impertinence & de ſottiſe, & je n'entends nullement que l'Auteur en ſoit moins un génie du premier ordre, & peut-être même un digne Académicien. Que ſais-je, par exemple, ſi l'on ne s'aviſera point de régaler mes feuillets des épithètes dont je viens de parler : or on voit bien d'abord que je ne ceſſerai pas pour cela d'être homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent paroîtroit un peu vague, ſi je n'ajoutois rien, pour expoſer plus nettement mon projet & la manière dont je me propoſe de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur ſur certaines particularités de mon caractère, qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux mots, en qualité d'individu. Il l'eût rendu plus précis, s'il y eût ajouté toutes les

autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'eſt ſi diſſemblable à moi que moi-même : c'eſt pourquoi il ſeroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété ſingulière ; elle eſt telle dans mon eſprit qu'elle influe de temps à autre juſques ſur mes ſentimens. Quelquefois je ſuis un dur & féroce miſantrope ; en d'autres momens, j'entre en extaſe au milieu des charmes de la ſociété & des délices de l'amour. Tantôt je ſuis auſtère & dévot, & pour le bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces ſaintes diſpoſitions : mais je deviens bientôt un franc libertin, & comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes ſens que de ma raiſon, je m'abſtiens conſtamment d'écrire dans ces momens-là : c'eſt ſur quoi il eſt bon que mes lecteurs ſoient ſuffiſamment prévenus, de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choſes que certainement ils n'y verront jamais. En un mot, un Protée, un Caméléon, une femme ſont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute eſpérance de me reconnoître quelque jour à mon caractère : car ils me trouveront toujours ſous quelque forme particulière, qui ne ſera la mienne que pendant ce moment-là, & ils ne peuvent pas même eſpérer de me reconnoître à ces changemens ; car comme ils n'ont point de période fixe, ils ſe feront quelquefois d'un inſtant à l'autre, & d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'eſt cette irrégularité même qui fait le fond de ma conſtitution. Bien plus ; le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi des diſpoſitions ſemblables à celles où je me ſuis trouvé la première fois que je les ai vu, c'eſt pourquoi je ſuis aſſez conſtamment de la même humeur avec les mêmes perſonnes. De ſorte qu'à entendre ſéparement tous ceux qui me connoiſſent, rien ne paroîtroit moins varié que mon caractère : mais, allez aux derniers éclairciſſemens, l'un vous dira que je ſuis badin, l'autre grave, celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte, en un mot, autant de têtes, autant d'avis. Je me trouve ſi biſarrement diſpoſé à cet égard, qu'étant un jour abordé par deux perſonnes à la fois, avec l'une deſquelles j'avois accoutumé d'être gai juſqu'à la folie, & plus ténebreux qu'Hera-

clite avec l'autre, je me ſentis ſi puiſſamment agité que je fus contraint de les quitter bruſquement, de peur que le contraſte des paſſions oppoſées ne me fît tomber en ſyncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laiſſé que de démêler en moi certaines diſpoſitions dominantes & certains retours preſques périodiques qui ſeroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'obſervateur le plus attentif, en un mot, qu'à-moi-même : c'eſt à-peu-près ainſi que toutes les viciſſitudes & les irrégularités de l'air, n'empêchent pas que les marins & les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonſtances annuelles & quelques phénoménes, qu'ils ont réduits en règle pour prédire à-peu-près le temps qu'il fera dans certaines ſaiſons. Je ſuis ſujet, par exemple, à deux diſpoſitions principales, qui changent aſſez conſtamment de huit en huit jours, & que j'appelle mes ames hebdomadaires; par l'une je me trouve ſagement fou, par l'autre follement ſage, mais de telle manière pourtant que la folie l'emportant ſur la ſageſſe dans l'un & dans l'autre cas, elle a ſur-tout manifeſtement le deſſus dans la ſemaine où je m'appelle ſage; car alors, le fond de toutes les matières que je traite, quelque raiſonnable qu'il puiſſe être en ſoi, ſe trouve preſque entiérement abſordé par les futilités & les extravagances dont j'ai toujours ſoin de l'habiller. Pour mon ame folle elle eſt bien plus ſage que cela, car bien qu'elle tire toujours de ſon propre fond le texte ſur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre, & tant de force dans ſes raiſonnemens & dans ſes preuves, qu'une folie ainſi déguiſée ne diffère preſque en rien de la ſageſſe. Sur ces idées que je garantis juſtes ou à-peu-près, je trouve un petit problême à propoſer à mes lecteurs, & je les prie de vouloir bien décider laquelle c'eſt de mes deux ames qui a dicté cette feuille?

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de ſages & graves diſſertations, on y en verra ſans doute, & où ſeroit la variété : mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde métaphyſique, il ne me prenne tout-d'un-coup une ſaillie extravagante, & qu'emboîtant mon lecteur dans

l'Icosaëdre de Bergerac, je ne le transporte tout-d'un-coup dans la lune ; tout comme à propos de l'Arioste & de l'Hypogriphe, je pourrois fort bien lui citer Platon, Locke ou Mallebranche.

Au reste, toutes matières seront de ma compétence, j'étends ma jurisdiction indistinctement sur tout ce qui sortira de la presse ; je m'arrogerai même, quand le cas y écherra, le droit de révision sur les jugemens de mes confrères ; & non content de me soumettre toutes les Imprimeries de France, je me propose aussi de faire de temps en temps de bonnes excursions hors du Royaume, & de me rendre tributaires l'Italie, la Hollande & même l'Angleterre, chacune à son tour, promettant foi de voyageur, la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se soucie, sans doute, assez peu des détails que je lui fais ici de moi & de mon caractère, j'ai résolu de ne pas lui en faire grace d'une seule ligne ; c'est autant pour son profit que pour ma commodité que j'en agis ainsi. Après avoir commencé par me persifler moi-même, j'aurai tout le temps de persifler les autres, j'ouvrirai les yeux, j'écrirai ce que je vois, & l'on trouvera que je me serai assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux auteurs que je pourrois maltraiter à tort, & au public de tous les éloges injustes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne sera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs ; je sais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs, pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux assez de bien de lui ni assez de mal de ses confrères : c'est pour cela que je veux toujours rester inconnu, ma grande folie est de vouloir ne consulter que la raison & ne dire que la vérité : de sorte que suivant l'etendue de mes lumières & la disposition de mon esprit on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant & badin, tantôt un censeur sevère & bourru, non pas un satyrique amer ni un puéril adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne sera jamais inique.

L'ENGAGEMENT.

L'ENGAGEMENT TÉMERAIRE,

COMÉDIE EN VERS.

AVERTISSEMENT.

Rien n'eſt plus plat que cette Pièce. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cauſe de la gaîté du troiſième Acte & de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité & au contentement d'eſprit, où je vivois alors, ſans connoître l'art d'écrire & ſans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Édition générale, j'eſpère avoir aſſez de raiſon pour en retrancher ce barbouillage, ſinon je laiſſe à ceux que j'aurai chargé de cette entrepriſe, le ſoin de juger de ce qu'il convient, ſoit à ma mémoire, ſoit au goût préſent du Public.

ACTEURS.

DORANTE, } Amis.
VALÈRE, }

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Coufine d'Ifabelle.

LISETTE, Suivante d'Ifabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scène eft dans le château d'Ifabelle.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ÉLIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc, enfin, ferrer des nœuds fi doux :
Valère, à fon retour, doit être votre époux,
Vous allez être heureufe. Ah ! ma chère Éliante !

ÉLIANTE.

Vous foupirez ? Hé bien ! Si l'exemple vous tente,
Dorante vous adore & vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainfi votre cœur & le fien ?
Car, vous l'aimez un peu : du moins, je le foupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus des droits fur ma perfonne,
Coufine ; un premier choix m'a trop mal réuffi.

ÉLIANTE.

Prenez votre revanche en faifant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux fuivre la loi que j'ai fu me prefcrire ;
Ou du moins...... Car Dorante a voulu me féduire,

Sous le feint nom d'ami, s'emparer de mon cœur.
Serois-je donc ainſi la dupe d'un trompeur,
Qui par le ſuccès même en ſeroit plus coupable?
Et qui l'eſt trop, peut-être.

ÉLIANTE.

Il eſt donc pardonnable.

ISABELLE.

Point; il ne m'aura pas trompée impunément.
Il vient. Éloignons-nous, ma Couſine, un moment.
Il n'eſt pas de ſon but auſſi près qu'il le penſe,
Et je veux à loiſir méditer ma vengeance.

SCÈNE II.

DORANTE.

ELLE m'évite encor! Que veut dire ceci?
Sur l'état de ſon cœur quand ſerai-je éclairci?
Haſardons de parler...... Son humeur m'épouvante...;
Carlin connoît beaucoup ſa nouvelle Suivante;
(*Il apperçoit Carlin.*)
Je veux...... Carlin?

SCÈNE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

MONSIEUR?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-temps.

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Qu'il eſt beau.

DORANTE.

Mais encor ?

CARLIN.

Beau, très-beau, plus beau qu'on ne peut être,
Que diable !

DORANTE.

Et ſi bientôt j'en devenois le maître
T'y plairois-tu ?

CARLIN.

Selon; s'il nous reſtoit garni.
Cuiſine foiſonnante, & cellier bien fourni.
Pour vos amuſemens, Iſabelle, Éliante.
Pour ceux du ſieur Carlin, Liſette la Suivante ;
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il eſt.....

CARLIN.

acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon! par quelle aventure ?
Iſabelle n'eſt pas d'âge ni de figure
A perdre ſes châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il eſt à nous, te dis-je & tout eſt décidé
Déja dans mon eſprit....

CARLIN.

Peſte! la belle emplette !
Réſolue à part-vous ? c'eſt une affaire faite,
Le château déſormais ne ſauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me feconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh! Monfieur, je n'ai pas une tête fi vive;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon efprit groffier toujours dans l'embarras;
Ne fait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je ferois un Créfus fans cette mal-adreffe.

DORANTE.

Sais-tu mon tendre ami, qu'avec ta gentilleffe.
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité,
Attirer fur ton dos quelque réalité?

CARLIN.

Ah! de moralifer je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas, pauvre philofophie!
Çà, vous pouvez parler; j'écoute fans fouffler.

DORANTE.

Apprends-donc un fecret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'eft plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Ifabelle.

CARLIN.

Oh! quel fecret! Ma foi,
Je le favois fans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi?

CARLIN.

CARLIN.

Oui, vous : vous conduifez avec tant de myſtère
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs myſtérieux, tous vos tours & retours
En inſtruiſent bientôt la ville & les fauxbourgs.
Paſſons. A votre amour la Belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Iſabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu ! Meſſeu Carlin, vous êtes curieux!

CARLIN.

Oh! ce ton-là, ma foi, ſent la bonne fortune,
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une,
Vous le ſavez fort bien.

DORANTE.

Je ſuis ſûr de mon fait,
Iſabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'eſt de ſa tendre ardeur une preuve conſtante!

DORANTE.

Écoute juſqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de ſon deuil déclara ſans retour
Que ſon cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Preſque dès ce moment mon ame en fut touchée ;
Je la vis, je l'aimai; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait, je ſentis qu'il faudroit
Ménager ſon eſprit par un détour adroit :
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie,
Et réglant mes diſcours ſur la philoſophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans ſes amuſemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Peſte! ceci va bien. En amuſant les belles
On vient au ſérieux. Il faut rire auprès d'elles ;
Ce qu'on fait en riant eſt autant d'avancé.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'eſt paſſé.
Tu peux bien te douter qu'après toute une année
On eſt plus familier qu'après une journée ;
Et mille aimables jeux ſe paſſent entre amis.
Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or, depuis quelque temps j'apperçois qu'Iſabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.
Sa couſine toujours me reçoit de même œil ;
Mais ſous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réſerve Iſabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en ſecret prévoyant ſa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire ?
Il n'entre en ce Château que vous ſeul & Valère,
Qui près de la couſine en eſclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir ſon feu couronné.

DORANTE.

Moi donc, n'appercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant ſe contraindre,
Iſabelle aujourd'hui cherche à m'en impoſer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiſer.
Mais avec quelque ſoin qu'elle cache ſa flâme,
Mon cœur a pénétré le ſecret de ſon ame,
Ses yeux ont ſur les miens lancé ces traits charmans,
Préſages fortunés du bonheur des amans.
Je ſuis aimé, te dis-je, un retour plein de charmes
Paie enfin mes ſoupirs, mes tranſports & mes larmes.

CARLIN.

Économiſez mieux ces exclamations ;

Il eſt, pour les placer, d'autres occaſions
Où cela fait merveille. Or, quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon miniſtère,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur;
Que vous faut-il de plus?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce Château...... Mais j'apperçois Liſette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche diſcrette.

CARLIN.

Vous offenſez, Monſieur, les droits de mon métier.
On doit choiſir ſon monde & puis s'y confier.

DORANTE, *le rappellant.*

Ah! j'oubliois.... Carlin? j'ai reçu de Valère
Une Lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui,
S'il vient, cours auſſi-tôt m'en avertir ici.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH! c'eſt toi belle enfant? Et bon jour ma Liſette,
Comment vont les galans? A ta mine coquette
On pourroit bien gager au moins pour deux ou trois:
Plus le nombre en eſt grand & mieux on fait ſon choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, Monſieur, un petit caractère,
Mais fort joli, vraiment.

DORANTE.

Bon, bon! point de colère.
Tiens, avec ces traits-là, Liſette, par ta foi;
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,
Et vos galans difcours enchantent les oreilles.
Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu! tu me ravis,

Feignant de vouloir l'embraffer.

J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, Monfieur!

DORANTE.

Tu ris

Et je veux rire auffi.

LISETTE.

Je le vois. Malepefte!
Comme à m'interpréter, Monfieur, vous êtes lefte!
Je m'entends autrement, & fais qu'auprès de nous
Ce jargon féduifant de Meffieurs tels que vous,
Montre, par ricochet, où le difcours s'adreffe.

DORANTE.

Quoi! tu penferois donc qu'épris de ta maîtreffe....?

LISETTE.

Moi? je ne penfe rien, mais fi vous m'en croyez,
Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah! je l'avois prévu! l'ingrate a vu ma flâme,
Et c'eft pour m'accabler qu'elle a lu dans mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela?

DORANTE.

Qui me l'a dit! c'eft toi.

LISETTE.

Moi! je n'y fonge pas.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Non par ma foi.

DORANTE.

Et ces feux mal payés eſt-ce un rêve ? eſt-ce un conte ?

LISETTE.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le feu vous monte !
Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah ! daigne m'éclaircir.
Quel plaiſir peux-tu prendre à me faire ſouffrir ?

LISETTE.

Et pourquoi ſi long-temps, vous, me faire myſtère,
D'un ſecret dont je dois être dépoſitaire ?
J'ai voulu vous punir par un peu de ſouci.
Iſabelle n'a rien apperçu juſqu'ici.
à part. *haut.*
C'eſt mentir. Mais regardez qu'elle ne vous ſoupçonne ;
Car je doute en ce cas que ſon cœur vous pardonne.
Vous ne ſauriez penſer juſqu'où va ſa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

LISETTE.

Elle vient. Eſſayez de lire dans ſon ame,
Et ſur-tout avec ſoin cachez-lui votre flâme ;
Car vous êtes perdu ſi vous la laiſſez voir.

DORANTE.

Hélas ! tant de lenteur me met au déſeſpoir.

SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

AH ! Dorante, bon jour. Quoi ! tous deux tête-à-tête !
Eh mais ! vous faiſiez donc votre cour à Liſette ?
Elle eſt vraiment gentille & de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me suffit qu'elle vous appartient.
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre objet, rien ne vous reſte à faire,
Car Liſette s'attache à tous mes ſentimens.

DORANTE.

Ah ! Madame !.....

ISABELLE.

Oh ! ſur-tout, quittons les complimens,
Et laiſſons aux amans ce vulgaire langage.
La ſincère amitié de ſon froid étalage
A toujours dédaigné le fade & vain ſecours :
On n'aime point aſſez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah ! du moins une fois, heureux qui peut le dire.

LISETTE, *bas.*

Taiſez-vous donc, jaſeur.

ISABELLE.

J'oſerois bien prédire
Que, ſur le ton touchant dont vous vous exprimez,
Vous aimerez bientôt, ſi déja vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, Madame ?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, ſans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh ! ma foi, pour le coup mon homme eſt en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des ſymptômes d'amour.

DORANTE.

(*Haut à Liſette avec affectation.*)

Madame, en vérité.... Pour lui faire ma cour,
Faut-il en convenir?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.

Haut à Dorante.

Mais il faut bien, Monfieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez-moi franchement ;
Seriez-vous amoureux ?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de....

DORANTE.

Non vraiment.
Madame, il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton pofitif je n'ai plus rien à dire :
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en impofer.

DORANTE.

J'aimerois mieux mourir que de vous abufer.

LISETTE, *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien ; j'en fuis affez contente.

ISABELLE.

Ainfi donc, votre cœur qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés, & jufques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui.

DORANTE, *à part.*

Ciel ! fe vit-on jamais en pareille détreffe !

LISETTE.

Madame, il n'ofe pas, par pure politeffe,
Donner à ce difcours fon approbation ;
Mais je fais que l'amour eft fon averfion.

Bas à Dorante.

Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Eh bien, j'en fuis charmée.
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si ne fentant, du moins, nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer fans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui? c'eſt de mauvaiſe grace.

DORANTE.

Hélas! j'approuve tout, dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi feront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne ſont point des loix, Dorante, que j'impoſe,
Et ſi vous répugnez à ce que je propoſe,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons amis.

DORANTE.

Ah! mon goût à vos vœux ſera toujours ſoumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaiſant, je veux être indulgente,
Et pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à préſent qu'un ſeul jour, un objet
Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour ſeul votre cœur en défenſe;
Évitez de l'amour juſques à l'apparence;
Envers un ſeul objet que je vous nommerai;
Réſiſtez aujourd'hui, demain je vous ferai
Un don.....

DORANTE, *vivement.*

A mon choix?

ISABELLE.

Soit, il faut vous ſatisfaire;
Et je vous laiſſerai régler votre ſalaire.
Je n'en excepte rien que les loix de l'honneur,
Je voudrois que le prix fût digne du vainqueur.

DORANTE.

Dieux! quels légers travaux pour tant de récompenſe!

ISABELLE.

Oui, mais ſi vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un ſoupir, un regard,
Un trait de jalouſie, enfin, de votre part,

Vous

Vous privent à l'inſtant du droit que je vous laiſſe ;
Je punirai ſur moi votre propre foibleſſe,
En vous voyant alors pour la dernière fois.
Telles ſont du pari les immuables loix.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles alarmes !
Mais quel eſt donc enfin cet objet plein de charmes
Dont les attraits pour moi ſont tant à redouter ?

ISABELLE.

Votre cœur aiſément pourra les rebuter ;
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'eſt ?

ISABELLE.

C'eſt moi.

DORANTE.

Vous?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

ISABELLE.

D'où vous vient cette ſurpriſe extrême ?
Si le combat avoit moins de facilité,
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; ſa figure eſt à peindre !

DORANTE, *à part.*

Non, je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
Cherchons en cet inſtant à remettre mes ſens.
Mon cœur contre ſoi-même a lutté trop long-temps ;
Il faut un peu de trève à cet excès de peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne ſais prévoir, à force d'y penſer,
Si l'on veut me punir ou me récompenſer.

SCÈNE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le ſort me touche l'ame.
Vous vous plaiſez par trop à maltraiter ſa flâme,
Et vous le puniſſez de ſa fidélité.

ISABELLE.

Va, Liſette; il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi! pendant ſi long-temps il m'aura pu ſéduire?
Dans ſes pièges adroits il m'aura ſu conduire?
Il aura, ſous le nom d'une douce amitié.....

LISETTE.

Fait proſpérer l'amour!

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié?
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le juſte châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils ſont amans, ils dépendent de nous;
Leur tour ne vient que trop ſi-tôt qu'ils ſon Epoux!

LISETTE.

Ce ſont bien, il eſt vrai, les plus francs hypocrites!
Ils vous ſavent long-temps faire les chatemites:
Et puis gare la griffe; oh! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE, *en ſoi-même.*

Oui, le tour eſt heureux.

à Liſette.

Je médite à Dorante une aſſez bonne pièce
Où nous aurons beſoin de toute ton adreſſe.
Valère en peu de jours doit venir de Paris?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.
Tant mieux, à mon projet cela vient à merveilles.
LISETTE.
Or expliquez-nous donc la ruſe ſans pareilles.
ISABELLE.
Valère & ma Couſine, unis d'un même amour,
Doivent ſe marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon deſſein la faire confidente.
LISETTE.
Que ferez-vous, hélas! de la pauvre Éliante?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle eſt la bonté même, & que peu délié
Son eſprit n'eſt pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor ſon cœur pour la moindre malice?
ISABELLE.
Tu dis fort bien, vraiment; mais pourtant mon projet
Demanderoit..... attends..... mais oui, voilà le fait.
Nous pouvons aiſément la tromper elle-même;
Cela n'en fait que mieux pour notre ſtratagême.
LISETTE.
Mais ſi Dorante, enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piège où vous l'aurez jetté,
Vous ne pouſſerez pas, du moins, la raillerie
Plus loin que ne permet une plaiſanterie?
ISABELLE.
Qu'appelles-tu, plus loin? Ce ſont ici des jeux,
Mais dont l'événement doit être ſérieux.
Si Dorante eſt vainqueur & ſi Dorante m'aime,
Qu'il demande ma main, il l'a dès l'inſtant même:
Mais ſi ſon foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'eſt laiſſé dicter;
Si ſon étourderie un peu trop loin l'entraîne,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de ſa ſéduction,
Et dont je punirai ſon indiſcrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légère
Pour qui la moindre peine eſt encor trop ſévère ?

ISABELLE.

D'abord, à ſes dépens nous nous amuſerons,
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oui, tout a réussi, Madame, par merveilles.
Éliante écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,
Nous donne bien, je pense, au Diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valère?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame! attrappe qui peut.

ISABELLE.

Ah! très-assurément
Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs.....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui sait lui plaire,
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah! qu'on est généreux quand il n'en coûte rien!

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois je ne suis pas capable...

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

LISETTE.

Très-malin.

ISABELLE.

Mais.....

LISETTE.

Les frais en ſont faits, il faut en voir la fin ;
N'eſt-ce pas ?

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fauſſe lettre.
A Valère feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très-adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh ! vraiment !
Carlin eſt ſi nigaud que.....

ISABELLE.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre ſtratagême.

SCENE II.

CARLIN.

VALÈRE eſt arrivé, moi j'accours à l'inſtant ;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend !
Où diable le chercher ? Hom, qu'il m'en doit des belles !
On dit qu'au Dieu Mercure on a donné des aîles ;
Il en faut en effet pour ſervir un amant ;
S'il ne nourrit ſon monde aſſez légérement
Pour compenſer cela. Quelle maudite vie,
Que d'être aſſujettis à tant de fantaiſies !
Parbleu ! Ces maîtres-là ſont de plaiſans ſujets !
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets !

SCÈNE III.

ÉLIANTE, CARLIN.

ÉLIANTE.

Ciel que viens-je d'entendre ! & qui voudra le croire ?
Inventa-t-on jamais perfidie auſſi noire ?

CARLIN.

Éliante paroît ; elle a les yeux en pleurs !
A qui diable en a-t-elle ?

ÉLIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourroit reconnoître Iſabelle & Valère ?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau myſtère.

ÉLIANTE.

Ah ! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici !

CARLIN.

Et moi, très-à-propos je vous y trouve auſſi,
Madame, ſi je puis vous y marquer mon zèle.

ÉLIANTE.

Cours appeller Dorante & dis-lui qu'Iſabelle,
Liſette, & ſon ami nous trahiſſent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, & déja par deux fois
J'ai couru juſqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valère au logis eſt reſté pour l'attendre.

ÉLIANTE.

Valère ? Ah ! le perfide ! il mépriſe mon cœur,
Il épouſe Iſabelle & ſa coupable ardeur,
A ſon ami Dorante arrachant ſa maîtreſſe,
Outrage en même temps l'honneur & la tendreſſe.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un ſi biſarre fait ?

Il faut se défier des rapports qu'on nous fait.

ÉLIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hasard dans la chambre prochaine;
Isabelle & Lisette arrangeoient leur complot.
A travers la cloison, jusques au moindre mot
J'ai tout entendu.....

CARLIN.

Mais c'est de quoi me confondre?
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous servir?

ÉLIANTE.

Lisette en peu d'instans sûrement doit sortir
Pour porter à Valère elle-même une lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la surprendre, ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante; il pourra voir par-là
De tout leur noir complot la trame criminelle,
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle,
Mon outrage est le sien.

CARLIN.

Madame; la douleur
Que je ressens pour vous dans le fond de mon cœur...
Allume dans mon ame.... une telle colère.....
Que mon esprit.... ne peut.... si je tenois Valère.....
Suffit.....je ne dis rien..... Mais, ou nous ne pourrons,
Madame, vous servir..... ou nous vous servirons.

ÉLIANTE.

De mon juste retour tu peux tout te promettre.
Lisette va venir: souviens-toi de la lettre.
Un autre procédé feroit plus généreux,
Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux,
Faute d'autre moyen pour le faire connoître,
C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

SCÈNE

SCÈNE IV.

CARLIN.

SOUVIENS-TOI ! C'eſt bien dit : mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Liſette n'eſt pas grue, & le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne ſorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point..... Le cas eſt important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,
Car mon dos..... C'eſt Liſette, & j'apperçois la lettre.
Éliante, ma foi, ne s'eſt trompée en rien.

SCÈNE V.

CARLIN, LISETTE, *avec une Lettre dans le ſein.*

LISETTE, *à part.*

VOILA déja mon drôle aux aguets, tout va bien.

CARLIN.

A part *Haut.*
Haſardons l'aventure. Et comment va Liſette ?

LISETTE.

Je ne te voyois pas ; on diroit qu'en vedette,
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrouſſer les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerois aſſez à piller les paſſans
Qui te reſſembleroient.

LISETTE.

Auſſi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui ſeroient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerois-tu, pauvre enfant, je n'ai rien?

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.

Essayant d'escamoter la Lettre.

Par exemple, d'abord je tâcherois de prendre....

LISETTE.

Fort bien, mais de ma part tâchant de me défendre,
Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment.

Elle met la Lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin.

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'est-ce que cette Lettre? où vas-tu donc la mettre?

LISETTE, *feignant d'être embarrassée.*

Cette Lettre, Carlin? Eh! mais, c'est une Lettre....
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh! vraiment! je le vois.
Mais voudrois-tu me dire à qui....

Il tâche encore de prendre la Lettre.

LISETTE, *mettant la Lettre dans l'autre poche opposée à Carlin.*

Déja deux fois
Vous avez essayé de la prendre par ruse.
Je voudrois bien savoir....

CARLIN.

Je te demande excuse;
Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.
Je voulois seulement savoir si par hasard
Cette Lettre n'est point pour Valère ou Dorante.

LISETTE.

Et si c'étoit pour eux....

CARLIN.

D'abord, je me présente,
Ainsi que je ferois même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même & vous sauver des pas.

LISETTE.

Elle est pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens ; voyons la Lettre.

LISETTE.

Et si vous la donnant, je vous faisois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous?

CARLIN.

Oui, Lisette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire :
De ne la point montrer on a su me prescrire,
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh ! c'est un autre point :
Ton honneur & le mien ne se ressemblent point.

LISETTE.

Ma foi; Monsieur Carlin, j'en serois très-fâchée.
Voyez l'impertinent.

CARLIN.

Ah! vous êtes cachée!
Je connois maintenant quel est votre motif.
Votre esprit en détours seroit moins inventif,
Si la Lettre touchoit un autre que vous-même.
Un traître de rival l'objet du stratagême,
Et j'ai, pour mon malheur, trop su le pénétrer,
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il est vrai ; d'un rival devenue amoureuse,
De vos soins désormais je suis peu curieuse.

CARLIN, *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahissez.
Sans retour pour mes soins, pour mes travaux passés.
Quand je vous promenois par toutes les guinguettes,
Lorsque je vous aidois à plisser vos cornettes,
Quand je vous faisois voir la foire ou l'Opéra,
Toujours, me disiez-vous, notre amour durera.
Mais déja d'autres feux ont chassé de ton ame

Le charmant ſouvenir de ton ancienne flâme.
Je ſens que le regret m'accable de vapeurs;
Barbare, ç'en eſt fait, c'eſt pour toi que je meurs.

LISETTE.

Non, je t'aime toujours; mais il tombe en foibleſſe.
Pendant que Liſette le ſoutient & lui fait ſentir ſon flacon, Carlin lui vole la Lettre.
Pourquoi vouloir auſſi lui cacher ma tendreſſe?
C'eſt moi qui l'aſſaſſine. Eh! vîte mon flacon;
A part.
Sens, ſens, mon pauvre enfant. Ah! le ruſé fripon!
Haut.
Comment te trouves-tu?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort ſeroit ſuivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE, *à part.*

C'eſt ma Lettre, coquin, qui t'a reſſuſcité.
Haut.
Avec toi cependant, trop long-temps je m'amuſe;
Il faudra que je rêve à trouver quelque excuſe,
Et déja je devrois être ici de retour.
Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour?
Raſſure-moi, du moins, ſur ta perſévérance.

LISETTE.

Et quoi! peux-tu douter de toute ma conſtance?
A part.
Il croit m'avoir dupée, & rit de mes propos.
Avec tout leur eſprit les hommes ſont des ſots.

SCENE. VI.

CARLIN, *seul.*

A LA fin je triomphe & voici ma conquête.
Ce n'eſt pas tout ; il faut encore un coup de tête :
Car, à Dorante ainſi ſi je vais la porter,
Il la rend auſſi-tôt ſans la décacheter,
La choſe eſt immanquable : & cependant Valère
Vous lui ſouffle Iſabelle, & ſous mon miniſtère
Je verrai ſes appas, je verrai ſes écus
Paſſer en d'autres mains & mes projets perdus !
Il faut ouvrir la Lettre.... Eh! oui ; mais ſi je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol ſe découvre,
Valère pourroit bien .... la peſte ſoit du ſot !
Qui diable le ſaura ? moi, je n'en dirai mot.
Liſette aura ſur moi quelque ſoupçon peut-être :
Et bien, nous mentirons. .. Allons, ſervons mon maître,
Et contentons ſur-tout ma curioſité.
La cire ne tient point : tout eſt déja ſauté :
Tant mieux : la refermer ſera choſe facile...
Il lit en parcourant.
Diable ! voyons ceci. *(Il lit.)*

» Je vous préviens par cette Lettre, mon cher Valère, » ſuppoſant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en » ſommes convenus. Dorante eſt notre dupe plus que jamais : » il eſt toujours perſuadé que c'eſt à Éliante que vous en vou- » lez, & j'ai imaginé là-deſſus un ſtratagême aſſez plaiſant, » pour nous amuſer à ſes dépens & l'empêcher de troubler » notre mariage : j'ai fait avec lui une eſpèce de pari, par » lequel il s'eſt engagé à ne me donner d'ici à demain aucune » marque d'amour ni de jalouſie, ſous peine de ne me voir » jamais. Pour le ſéduire plus ſûrement, je l'accablerai de ten- » dreſſes outrées, que vous ne devez prendre à ſon égard

» que pour ce qu'elles valent; s'il manque à fon engagement,
» il m'autorife à rompre avec lui fans détour ; & s'il l'obferve,
» il nous délivre de fes importunités jufqu'à la conclufion de
» l'affaire. Adieu ; le Notaire eft déja mandé ; tout eft prêt
» pour l'heure marquée, & je puis être à vous dès ce foir.

ISABELLE.

Tubleu, le joli ftyle !
Après de pareils tours on ne dit rien, finon
Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.
Oh ! que voici de quoi bien réjouir mon maître !
Quelqu'un vient : c'eft lui-même.

SCÈNE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

Ou te tiens-tu-donc, traître ?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche auffi;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici ?

DORANTE.

Mais pourquoi fi long-temps.....

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrez en tout la même pétulance
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'eft-ce que ce difcours ?

CARLIN.

Ce n'eft rien ; feulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle ſotte nouvelle
Viens-tu.....

CARLIN.

Point de courroux : Je ſais bien qu'Iſabelle
Dans le fond de ſon cœur vous aime uniquement ;
Mais, pour nourrir toujours un ſi doux ſentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valère.

DORANTE.

L'écriture, en effet, eſt de ſon caractère.
Il lit la Lettre.
Que vois-je? malheureux! d'où te vient ce billet?

CARLIN.

Allez-vous ſoupçonner que c'eſt moi qui l'ai fait.

DORANTE

D'où te vient-il, te dis-je?

CARLIN.

A la chère Suivante
Je l'ai ſurpris tantôt par ordre d'Éliante.

DORANTE.

D'Éliante ! Comment?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahiſon qu'arrangeoient de concert
Iſabelle & Liſette, &, pour vous en inſtruire,
Juſqu'en ce veſtibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah ! je ſuis confondu !
Aveuglé que j'étois ! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence?
On abuſe aiſément un cœur ſans défiance.
Ils ſe rioient ainſi de ma ſimplicité !

CARLIN.

Pour moi, depuis long-temps je m'en étois douté.
Continuellement on les trouvoit enſemble,

DORANTE.

Ils se voyoient fort peu devant moi, ce me semble.

CARLIN.

Oui, c'étoit justement pour mieux cacher leur jeu :
Mais leurs regards.....

DORANTE.

Non pas ; ils se regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu ! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'instant ayant trouvé Valère,
J'aurois dû voir au ton dont parlant de leurs nœuds
D'Éliante avec art il faisoit l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange ?
Mais que sert le regret, & qu'y faire, après tout ?

DORANTE.

Rien ; je veux seulement savoir si jusqu'au bout
Ils oseront porter leur lâche stratagême.

CARLIN.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin vous-même....?

DORANTE.

Je veux voir Isabelle, & feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendresse elle a su préparer ;
Pour la mieux détester je prétends me contraindre,
Et sur son propre exemple apprendre l'art de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

CARLIN, *va & revient*

Peut être.....

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

DORANTE.

Je suis au désespoir.
Elle vient. A ses yeux déguisons ma colère.
Qu'elle est charmante ! Hélas comment se peut-il faire
Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits ?

SCÈNE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'est plus temps d'affecter désormais
Sur mes vrais sentimens un secret inutile.
Quand la chose nous touche, on voit la moins habile
A l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.
Je vous aime, Dorante, & ma flâme sincère
Quittant ces vains dehors d'une sagesse austère
Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler son ardeur.
Après avoir long-temps vanté l'indifférence,
Après avoir souffert un an de violence,
Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on se voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir ; je n'avois pas l'audace
De m'attendre, Madame, à cet excès de grace.
Cet aveu me confond, & je ne puis douter
Combien, en le faisant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritoient pas moins que cette récompense ;
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,

Qu'il faut rendre l'efpoir dont je l'avois privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colère,
Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire,
Et mon exemple feul a pu vous difpenfer
De me cacher un feu qui devoit m'offenfer.
Mais quand à vos regards toute ma flâme éclate
Sur vos vrais fentimens peut-être je me flatte,
Et je ne les vois point ici fe déclarer,
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'efpérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne,
Mon bonheur eft trop grand pour le croire fans peine.
Quand je fonge quel prix vous m'avez deftiné,
De vos rares bontés je me fens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, fous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'eft pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air foit tranquille,
Mais il femble annoncer plus de torrens de bile,
Que de transports d'amour : je ne crois pas pourtant
Que mon difcours, pour vous, ait eu rien d'infultant,
Et, fans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure grace.

DORANTE.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux,
Et je ne trouve point, fans doute, en mon mérite
De quoi juftifier ici votre conduite :
Mais, je vois qu'avec moi vous voulez plaifanter,
C'eft à moi de favoir, Madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'eft pouffer bien loin la modeftie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaifanterie,
Il nous en coûte affez en déclarant nos feux,

Pour ne pas faire un jeu de ſemblables aveux.
Mais, je crois pénétrer le ſecret de votre ame;
Vous craignez que, cherchant à tromper votre flâme,
Je ne veuille abuſer du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroît étrange
Qu'avec autant d'eſprit on prenne ainſi le change:
Penſez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions ſi fort les tranſports indiſcrets,
Et qu'un amour ardent juſqu'à l'extravagance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence?
Croyez, ſi votre ſort dépendoit du pari,
Que c'eſt de le gagner que vous ſeriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la Comédie;
Votre talent m'étonne, il me fait même envie,
Et, pour ſavoir répondre à des diſcours ſi doux,
Je voudrois en cet art exceller comme vous:
Mais, pour vouloir trop loin pouſſer le badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon perſonnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop ſérieux......

ISABELLE.

A la plaiſanterie, il n'en feroit que mieux.
Tout de bon, je ne ſais où de cette boutade,
Votre eſprit a pêché la groteſque incartade.
Je m'en amuſerois beaucoup en d'autres temps.
Je ne veux point ici vous gêner plus long-temps.
Si vous prenez ce ton par pure gentilleſſe,
Vous pourriez l'aſſortir avec la politeſſe:
Si vos mépris pour moi veulent ſe ſignaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en conſoler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per......

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi?

DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie,

Allons faire en secret veiller sur sa furie.
Dans ses emportemens je vois tout son amour.....
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour.

Elle sort en faisant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante.

SCÈNE IX.

DORANTE, *seul.*

Me suis-je assez long-temps contraint en sa présence ?
Ai-je montré près d'elle assez de patience ?
Ai-je assez observé ses perfides noirceurs ?
Suis-je assez poignardé de ses fausses douceurs ?
Douceurs pleines de fiel, d'amertume & de larmes :
Grands Dieux ! que pour mon cœur vous eussiez eu de charmes,
Si sa bouche, parlant avec sincérité
N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !
J'en ai trop enduré, je devois la confondre ;
A cette lettre, enfin, qu'eût-elle osé répondre ?
Je devois à mes yeux un peu l'humilier ;
Je devois...... mais plutôt, songeons à l'oublier.
Fuyons, éloignons-nous de ce séjour funeste ;
Achevons d'étouffer un feu que je déteste,
Mais ne partons qu'après avoir tiré raison
Du perfide Valère & de sa trahison.

Fin du second Acte.



J. M. Moreau le jeune Inv. 1782 J. J. le Veau Sculp.

J'ai tort, mon cher valere & t'en demande excuse: ac 5. sc 1.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

LISETTE, DORANTE, VALÈRE.

LISETTE.

Que vous êtes tous deux ardens à la colère?
Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis si prompts à s'engager :
Ils sont encor plus prompts, souvent, à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valère, & t'en demande excuse :
Mais pouvois-je prévoir une semblable ruse?
Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper !
Il n'en falloit pas tant, hélas ! pour me tromper.

VALÈRE.

Ami, je suis charmé du bonheur de ta flâme;
Il manquoit à celui qui pénètre mon ame,
De trouver dans ton cœur les mêmes sentimens,
Et de nous voir heureux tous deux en même temps.

LISETTE, *à Valère.*

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aise;
Mais pour Monsieur Dorante, il faut, ne lui déplaise,
Qu'il nous fasse l'honneur de prendre son congé.

DORANTE.

Quoi ! songes-tu....

LISETTE.

C'est vous qui n'avez pas songé
A la loi qu'aujourd'hui vous prescrit Isabelle.
On peut se battre, au fond, pour une bagatelle,

Avec les gens qu'on croit qu'elle veut épouſer.
Mais Iſabelle eſt femme à s'en formaliſer.
Elle va, par orgueil, mettre en ſa fantaiſie,
Qu'un tel combat s'eſt fait par pure jalouſie;
Et ſur de tels exploits, je vous laiſſe à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger?

DORANTE.

Liſette, ah! mon enfant, ſerois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable?
Ta maîtreſſe de tout ſe rapporte à ta foi;
Si tu veux me ſauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantesproueſſes
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas! de mes foibleſſes
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très-noble Chevalier,
Jamais un paladin ne s'abaiſſe à prier:
Tuer d'abord les gens c'eſt la bonne manière.

VALÈRE.

Peux-tu voir de ſang-froid comme il ſe déſeſpère,
Liſette? Ah! ſa douleur auroit dû t'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir,
Et contre moi, peut-être, il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avois compté ſur toi, mon attente eſt trompée;
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh! le rare ſecret!
Mais il eſt du vieux temps, j'en ai bien du regret,
C'étoit un beau prétexte.

VALÈRE.

Eh! ma pauvre Liſette!

Laisse de ces propos l'inutile défaite ;
Sers-nous si tu le peux, si tu le veux du moins,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes soins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'espérance accomplie,
Dispose de mes biens, dispose de ma vie ;
Cette bague d'abord.....

LISETTE, *prenant la bague.*

Quelle nécessité ?
Je prétends vous servir par générosité.
Je veux vous protéger auprès de ma maîtresse ;
Il faut qu'elle partage enfin votre tendresse ;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups,
Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal & ramener Valère
Afin qu'il ne vous pût éclaircir le mystère :
Que si je ne pouvois autrement tout parer,
Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.
C'est donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre,
Et qu'il vous a fallu, Monsieur, tenir à quatre.
Mais je devois de plus observer avec soin
Les gestes, dits & faits dont je serois témoin,
Pour voir si vous étiez fidèle à la gageure.
Or, si je m'en tenois à la vérité pure,
Vous sentez bien, je crois, que c'est fait de vos feux ;
Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux,
Il me vient dans l'esprit une nouvelle idée....

DORANTE.

Qu'est-ce ?.....

VALÈRE.

Dis-nous un peu.....

LISETTE.

Je suis persuadée.....
Non.... si.... si-fait.... je crois..... ma foi, je n'y suis plus.

DORANTE.

Morbleu !

LISETTE,

Mais à quoi bon tant de foins fuperflus ?
L'idée eft toute fimple ; écoutez-bien, Dorante :
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente
Ifabelle chez vous va vous faire appeller,
Venez ; mais comme fi j'avois fu vous céler
Le projet qu'aujourd'hui fur vous elle médite,
Vous viendrez fur le pied d'une fimple vifite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,
Ne contredifant rien de ce qu'elle voudra.
Ce foir un feint contrat pour elle & pour Valère
Vous fera propofé pour vous mettre en colère ;
Signez-le fans façon ; vous pouvez être sûr
D'y voir par-tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Ifabelle, obligée à tenir fa parole,
Vous cède le pari, peut-être dès ce foir,
Et le prix, par la loi, refte en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux ! quel efpoir flatteur fuccède à ma fouffrance !
Mais n'abufes-tu point ma crédule efpérance ?
Puis-je compter fur toi ?

LISETTE.

Le compliment eft doux !
Vous me payez ainfi de ma bonté pour vous ?

VALÈRE.

Il eft fort queftion de te mettre en colère !
Songe à bien accomplir ton projet falutaire,
Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,
Connois à fes terreurs l'excès de fon tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Éliante,
Ne puis-je pas entrer ? Mon ame impatiente....

LISETTE.

Que les amans font vifs ! Oui, venez avec moi.

A Dorante.

A Dorante.
Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCÈNE II.

DORANTE, *seul.*

Je verrois terminer tant de peines cruelles!
Je pourrois voir enfin mon amour couronné?
Dieux! à tant de plaisirs ferois-je destiné?
Je sens que les dangers ont irrité ma flâme;
Avec moins de fureur elle brûloit mon ame,
Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déja le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Évitons de me laisser connoître.
Avant le temps prescrit je ne dois point paroître.
Hélas! mon foible cœur ne peut se rassurer,
Et je crains encor plus que je n'ose espérer.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, VALÈRE.

ÉLIANTE.

Oui, Valère, déja de tout je suis instruite,
Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient séduite,
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avois trop écouté.

VALÈRE.

Eh! quoi, belle Éliante, avez-vous donc pu croire
Que Valère à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur, sur-tout, cherchât en d'autre nœuds

Le prix dont vos bontés avoient flatté ſes vœux?
Ah ! que vous avez mal jugé de ma tendreſſe !

ÉLIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foibleſſe.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté !
Iſabelle, à la fin, par mes pleurs attendrie
A, par un franc aveu, calmé ma jalouſie :
Mais cet aveu pourtant, en exigeant de moi,
Que ſur un tel ſecret je donnaſſe ma foi,
Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce ſacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainſi.

VALÈRE.

Dorante eſt comme vous inſtruit de tout ceci.
Gardez votre ſecret en affectant de feindre.
Iſabelle bientôt laſſe de ſe contraindre,
Suivant notre projet peut-être dès ce jour
Tombe en ſon propre piège & ſe rend à l'amour.

SCÈNE IV.

ISABELLE, ÉLIANTE, VALÈRE & LISETTE *un peu après.*

ISABELLE, *en ſoi-même.*

Ce ſang-froid de Dorante & me pique & m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage
De rechercher du moins un éclairciſſement !

LISETTE, *arrivant.*

Dorante va venir, Madame, en un moment.
J'ai fait en même temps appeller le Notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le ſecours de Valère ;

Je crois qu'il voudra bien nous ſervir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALÈRE.

Si mon zèle ſuffit & mon reſpect extrême,
Vous pourriez bien, Madame, en répondre vous-même.

ISABELLE.

J'ai beſoin d'un mari ſeulement pour ce ſoir,
Voudriez-vous bien l'être?

ELIANTE.

Eh! mais il faudra voir.
Comment! il vous faut donc des cautions, Couſine,
Pour pleiger vos maris?

LITETTE.

Oh! oui; car pour la mine,
Elle trompe ſouvent.

ISABELLE, *à Valère.*

Et bien, qu'en dites-vous?

VALÈRE.

On ne refuſe pas, Madame, un ſort ſi doux;
Mais d'un terme trop court....

ISABELLE.

Il eſt bon de vous dire,
Au reſte, que ceci n'eſt qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante eſt là; ſans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'eſpère que ſon cœur ne pourra réſiſter
Au trait que je lui garde.

SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, ÉLIANTE, VALÈRE, LISETTE.

ISABELLE.

AH ! vous voilà, Dorante,
De vous voir auſſi peu, je ne ſuis pas contente :
Pourquoi me fuyez-vous ? trop de préſomption
M'a fait croire, il eſt vrai, qu'un peu de paſſion
De vos ſoins près de moi pouvoit être la cauſe :
Mais faut-il pour cela prendre ſi mal la choſe ?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux
Engager votre cœur à dévoiler ſes feux,
Je n'avois pas penſé que ce fût une offenſe
A troubler entre nous la bonne intelligence ;
Vous m'avez, cependant, par des airs ſuffiſans,
Marqué trop clairement vos mépris offenſans ;
Mais ſi l'amant mépriſe un ſi foible eſclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage ;
Ma tendreſſe n'eſt pas un tel affront, je croi,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je ſens ce que je dois à vos bontés, Madame,
Mais vos ſages leçons ont ſi touché mon ame,
Que pour vous rendre ici même ſincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Liſette, qu'il eſt froid ! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas.*

Bon ! c'eſt qu'il eſt piqué ; c'eſt par pure grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous ferez bien surpris
D'apprendre en cet instant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier ! vous-même ?

ISABELLE.

En personne. D'où vient cette surprise extrême ?
Ferois-je mal, peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non : c'est fort bien fait.
Cet hymen-là s'est fait avec un grand secret.

ISABELLE.

Point. C'est sur le refus que vous m'avez su faire
Que je vais épouser......, devinez.

DORANTE.

Qui ?

ISABELLE.

Valère.

DORANTE.

Valère ? Ah ! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Éliante, donc ?......

ISABELLE.

Me cède son amant.

DORANTE.

Parbleu ! voilà, Madame, un exemple bien rare.

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait est bisarre ;
Car, si c'étoit après ; ah ! qu'on en céderoit
Pour se débarrasser.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, il me paroît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine ;

Attendez le contrat, & vous verrez sa mine.

ISABELLE, *à part.*

Périssent mon caprice & mes jeux insensés !

UN LAQUAIS.

Le Notaire est ici.

DORANTE.

Mais, c'est être pressés.
Le contrat dès ce soir ! Ce n'est pas raillerie.

ISABELLE.

Non, sans doute, Monsieur, & même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y signer.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me résigner.

ISABELLE. *bas.*

S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y renonce.

SCÈNE VI.

LE NOTAIRE, *& les acteurs de la Scène précédente.*

LE NOTAIRE.

REQUIERE-T-ON que tout haut le contrat je prononce ?

VALÈRE.

Non, Monsieur le Notaire; on s'en rapporte en tout,
A ce qu'a fait Madame; il suffit qu'à son goût
Le contrat soit passé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre,
Que de ce qu'il contient, personne ait à se plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puisqu'il est ainsi, je vais sommairement,
En bref, succinctement, compendieusement
Résumer, expliquer, en style laconique,
Les points articulés en cet acte authentique,

Et jouxte la minute entre mes mains reſtant,
Ainſi que ſelon droit & coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. Item, pour leurs familles,
Biſayeuls, triſayeuls, père, enfans, fils & filles,
Du moins réputés tels, ainſi que par la loi,
Quem nuptiæ monſtrant il appert faire foi.
Item, pour leur pays, ſéjour & domicile,
Paſſé, préſent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts, dotaux,
Préciput, hypothèque, & biens paraphernaux.
Item, encor, pour ceux de leur eſtoc & ligne. . . . .

LISETTE.

Item, vous nous feriez une faveur inſigne,
Si de ces mots cornus, le poumon dégagé,
Il vous plaiſoit, Monſieur, abréger l'abrégé.

VALÈRE.

Au vrai, tous ces détails nous ſont fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de clauſes ſubtiles,
Mais on n'a nul deſir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui,
A le corroborer de votre ſignature.

ISABELLE.

Signons, je le veux bien, voilà mon écriture.
A vous Valère.

ÉLIANTE, *bas à Iſabelle.*

Au moins ce n'eſt pas tout de bon,
Vous me l'avez promis, Couſine ?

ISABELLE.

Eh ! mon Dieu, non.
Dorante veut-il bien nous faire auſſi la grace. . . . .

Elle lui préſente la plume.

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'on ne faſſe.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

DORANTE, *à part.*

Le futur est en blanc ; tout va bien jusqu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il signe sans façon !.... à la fin je soupçonne...?

A Lisette.

Ne me trompez-vous point?

LISETTE.

En voici d'une bonne!

Il seroit fort plaisant que vous le pensassiez

ISABELLE.

Hélas ! Et plût au ciel que vous me trompassiez ;
Je serois sûre au moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire, quoi?

ISABELLE.

Rien. Mais je serois contente.

LISETTE, *à part.*

Que les pauvres enfans se contraignent tous deux !

ISABELLE, *à Valère.*

Valère, enfin, l'hymen va couronner nos vœux ;
Pour en serrer les nœuds sous un heureux auspice,
Faisons en les formant un acte de justice.
A Dorante à l'instant je cède le pari.
J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon esprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois abusée.
En secret mille fois je m'étois accusée
De le désespérer par trop de cruauté.
Dans un piège assez fin, il s'est précipité ;
Mais il ne m'est resté pour fruit de mon adresse
Que le regret de voir que son cœur sans tendresse
Bravoit également & la ruse & l'amour.
Choisissez donc, Dorante, & nommez en ce jour,
Le prix que vous mettez au gain de la gageure ;
Je dépens d'un époux, mais je me tiens bien sûre
Qu'il est trop généreux pour vous le disputer.

VALÈRE.

VALÈRE.

Jamais plus juftement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéiffance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire;
Je demande. . ; . . .

ISABELLE.

Eh bien, quoi ?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire!

LISETTE.

Il eft donc fou.

VALÈRE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui ; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah! vous m'avez trahie!

DORANTE, *à fes pieds.*

Eh! quoi! belle Ifabelle,
Ne vous laffez-vous point de m'être fi cruelle ?
Faut-il encor. . . . .

SCÈNE VII.

CARLIN, *botté & un fouet à la main*, & tous les Acteurs de la Scène précédente.

CARLIN.

Monsieur, les chevaux ſont tout prêts,
La chaiſe nous attend.

DORANTE.

La peſte des Valets!

CARLIN.

Monſieur, le temps ſe paſſe.

VALÈRE.

Eh! quelle fantaiſie
De nous troubler.....?

CARLIN.

Il eſt ſix heures & demie.

DORANTE.

Te tairas-tu?

CARLIN.

Monſieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bavard!
Madame, pardonnez......

CARLIN.

Monſieur, il faut me taire,
Mais nous avons ce ſoir bien du chemin à faire!

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puiſſe-t-il t'emporter!

ÉLIANTE.

Liſette, explique-lui......

LISETTE.

Bon, veut-il m'écouter?

Et peut-on dire un mot où parle Monſieur Carle?

CARLIN, *un peu vîte.*

Eh! parle au nom du ciel! avant qu'on parle, parle:
Parle, pendant qu'on parle : & quand on a parlé
Parle encor, pour finir, ſans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable?
A Iſabelle.
Puis-je, enfin, me flatter qu'un penchant favorable
Confirmera le don que vos loix m'ont promis?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce don vous eſt ſi bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main & vous laiſſe mon cœur.

DORANTE, *baiſant la main d'Iſabelle.*

Ah! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font ils donc? aurois-je la berlue?

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très-bonne vue,
Riant.
Témoin la lettre......

CARLIN.

Eh! bien; de quoi veux-tu parler?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi! c'étoit tout exprès?.....

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille!
Tu t'imaginois donc être le plus habile?

CARLIN.

Je ſens que j'avois tort; cette ruſe d'enfer
Te doit donner le pas ſur Monſieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaiſon ne fut moins méritée ;
Au bien de mon prochain toujours je ſuis portée :
Tu vois que par mes ſoins ici tout eſt content ;
Ils vont ſe marier, en veux-tu faire autant?

CARLIN.

Tope ; j'en fais le ſaut, mais ſois bonne diableſſe ;
A me cacher tes tours mets toute ton adreſſe ;
Toujours dans la maiſon fais proſpérer le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en ſaurai rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus ſage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'engage ;
Belles, ſur cet exemple apprenez en ce jour,
Qu'on ne peut ſans danger ſe jouer à l'amour.

Fin du troiſième & dernier Acte.

LES MUSES
GALANTES,
BALLET.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage eſt ſi médiocre en ſon genre, & le genre en eſt ſi mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut ſentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Muſique Françoiſe & de l'eſpèce de Poéſie qui lui eſt propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des chanſons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne ſongeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caractères de Muſique dont j'étois occupé; dans ce deſſein je choiſis Héſiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais, ſi j'avois mieux ſu le remplir.

Cependant, quoique la Muſique de cette Pièce ne vaille guères mieux que la Poéſie, on ne laiſſe pas d'y trouver de temps en temps des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté pluſieurs fois avec aſſez de ſuccès; ſavoir, en 1745 devant M. le Duc de Richelieu qui le deſtinoit pour la Cour, en 1747 ſur le Théatre de l'Opéra, & en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même ſur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popeliniere, que M. Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a ceſſé de donner des marques juſqu'à ſa mort.

LES

LES MUSES GALANTES, *BALLET.*

PROLOGUE.

Le Théatre représente le mont Parnasse; Apollon y paroît sur son Trône, & les Muses sont assises autour de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

APOLLON ET LES MUSES.

Naissez divins esprits, naissez fameux héros;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire :
Nous réservons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muses, filles du Ciel, que votre gloire est pure !
Que vos plaisirs sont doux !
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paisible mont, loin du bruit & des armes,
Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.
La fière ambition, l'amour ni ses faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ſes faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une Symphonie brillante & douce alternativement.

SCÈNE II.

La GLOIRE *&* l'AMOUR *deſcendent du même Char,*

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

Que vois-je? ô ciel! dois-je le croire!
L'Amour dans le char de la gloire!

LA GLOIRE.

Quelle triſte erreur vous ſéduit!
Voyez ce Dieu charmant, ſoutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe & le guerrier ſoupire;
Il forme les héros, & ſa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma Cour:
Rien n'eſt plus chéri de la gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'Amour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers, d'un enfant téméraire
Ceindroient le front audacieux?

L'AMOUR.

Tu mépriſes l'Amour, éprouve ſa colère.
Aux pieds d'une beauté ſévère
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi ſeul dépend le don de plaire;
Que les talens, l'eſprit, l'ardeur ſincère,
Ne ſont point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel! quel objet charmant se retrace à mon ame!
Quelle soudaine flâme
Il inspire à mes sens!
C'est ton pouvoir, Amour, que je ressens,
Du moins à mes soupirs naissans
Daigne rendre Daphné sensible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux; je prétends te punir.

APOLLON.

Quoi! toujours soupirer sans pouvoir la fléchir?
Cruel! que ma peine est terrible!

Il s'en va.

L'AMOUR.

C'est la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide?
Apollon regnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préside
Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah! qu'il est doux, qu'il est charmant de plaire!
C'est l'art le plus nécessaire.
Ah! qu'il est doux, qu'il est flatteur
De savoir parler au cœur.

Les Muses, persuadées par l'Amour, répètent ces quatre vers.

L'AMOUR.

Accourez jeux & ris, doux séducteurs des belles;
Vous par qui tout cède à l'Amour,
Confirmer mon triomphe, & parez ce séjour
De mirthes & de fleurs nouvelles:
Graces, plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCÈNE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de jeux & de ris.*

CHŒUR.

Accourons, accourons dans ce nouveau séjour,
Soupirez beautés rebelles,
Par nous tout cède à l'Amour. *On danse.*

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots :
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flâmes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. *On danse.*

CHŒUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire,
Que le mirthe au laurier soit uni dès ce jour!
Que les soins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour!

L'AMOUR.

Quittez, Muses, quittez ce désert trop stérile,
Venez de vos appas enchanter l'univers;
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys soit notre heureux asyle,
Au milieu des beaux arts puissiez-vous y briller
De votre plus vive lumière!
Un règne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

Fin du Prologue.

PREMIÈRE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le Théatre représente un Bocage, au travers duquel on voit des Hameaux.

SCENE PREMIÈRE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déja pour disputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur est promis.
Qu'Hésiode est à plaindre ! hélas ! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il ignore,
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

ÉGLÉ.

Doris, j'aime Hésiode, & plus que l'on ne pense
Je m'occupe de son bonheur :
Mais c'est en éprouvant ses feux & sa constance
Que j'ai dû m'assurer qu'il méritoit mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous soustraire ?

ÉGLÉ.

Je ne sais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi ?

ÉGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Églé peut faire.

DORIS.

Églé dans nos Hameaux, inconnue, étrangère,
Jouit ſur tous les cœurs d'un pouvoir mérité :
Rien ne lui doit être impoſſible
Avec le ſecours invincible
De l'eſprit & de la beauté.

ÉGLÉ.

J'apperçois Héſiode :

DORIS.

Accablé de triſteſſe,
Il plaint le malheur de ſes feux.

ÉGLÉ.

Je ſaurai diſſiper la douleur qui le preſſe :
Mais pour quelques inſtans cachons-nous à ſes yeux.

SCÈNE II.

HÉSIODE.

Églé mépriſe ma tendreſſe,
Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;
Son cœur en eſt le prix, & ſeul dans ces hameaux
J'ignore les ſecrets de l'art qu'elle couronne ;
Églé le ſait & m'abandonne!
Je vais la perdre ſans retour.
A de frivoles chants ſe peut-il qu'elle donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour?

On entend une ſymphonie douce.

Quelle douce harmonie ici ſe fait entendre!....
Elle invite au repos..... Je ne puis m'en défendre.....
Mes yeux appeſantis laiſſent tarir leurs pleurs......
Dans le ſein du ſommeil je cède à ſes douceurs.

SCÈNE III.

ÉGLÉ, HÉSIODE, *endormi.*

ÉGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidèle,
Songes; en ce ſéjour Euterpe vous appelle,
Accourez à ma voix, parlez à mon amant,
Par vos images ſéduiſantes,
Par vos illuſions charmantes,
Annoncez-lui le deſtin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,
Quand d'un cœur miſérable
Vos ſoins appaiſent les douleurs,
Douces erreurs,
Du ſort impitoyable
Suſpendez long-temps les rigueurs;
Réveil, éloignez-vous:
Ah! que le ſommeil eſt doux!
Mais quand un ſonge favorable
Préſage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous:
Ah! que le réveil eſt doux!

Les Songes ſe retirent.

ÉGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes ſœurs & le Parnaſſe,
Toi que le ciel a fait digne de mon amour,
Tendre berger, d'une feinte diſgrace
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'anime!
Des tranſports d'Apollon reſſens l'effet ſublime,

Et par tes chants divins t'élevant jusqu'aux cieux,
Ose en les célébrant te rendre égal aux Dieux.

Une Lyre suspendue à un laurier s'élève à côté d'Hésiode.

Amour dont les ardeurs ont embrasé mon ame
Daigne animer mes dons de ta divine flâme :
Nous pouvons du génie exciter les efforts;
Mais les succès heureux sont dus à tes transports.

SCÈNE IV.

HÉSIODE.

Ou suis-je ! Quel réveil ? Quel nouveau feu m'inspire ?
Quel nouveau jour me luit ? Tous mes sens sont surpris !...

Il apperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes esprits ?

Il la touche, & elle rend des sons.

Dieux ! quels sons éclatans partent de cette Lyre !
D'un transport inconnu j'éprouve le délire !
Je forme sans efforts des chants harmonieux;
O Lyre ! ô cher présent des Dieux !
Déja par ton secours je parle leur langage.
Le plus puissant de tous excite mon courage,
Je reconnois l'Amour à des transports si beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCÈNE

SCÈNE V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'assemblent pour la Fête.*

CHŒUR.

Que tout retentisse,
Que tout applaudisse
A nos chants divers !
Que l'écho s'unisse,
Qu'Églé s'attendrisse
A nos doux concerts !
Doux espoir de plaire,
Animez nos jeux,
Apollon va faire
Un amant heureux :
Flatteuse victoire !
Triomphe enchanteur !
L'amour & la gloire
Suivront le vainqueur.

On danse; après quoi Hésiode s'approche pour disputer.

CHŒUR.

O Berger, déposez cette Lyre inutile,
Voulez-vous dans nos jeux disputer en ce jour ?

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'Amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude servile,
Et ma voix indocile,
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le succès que j'espère,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

Hésiode *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
Inspirez à mes chants votre divine ardeur :
Portez dans mon esprit cette brillante flame,
Dont vous brûlez mon cœur.....

Chœur, *qui interrompt Hésiode.*

Sa Lyre efface nos Musettes.
Ah ! nous sommes vaincus !
Fuyons dans nos retraites.

SCÈNE VI.

HÉSIODE, ÉGLÉ, EUTERPE.

Hésiode.

Belle Éswitch..... Mais, ô ciel ! quels charmes inconnus !...
Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y méprendre !
Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre,
Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour vous ?
Hélas ! à chaque instant, sans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

Euterpe.

Ta crainte offense ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens ;
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes sentimens.

Hésiode.

Quoi ? vous seriez ?.... O ciel ! est-il possible ?
Muse, vos dons divins ont prévenu mes vœux,
Dois-je espérer encor que votre ame sensible
Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

Euterpe.

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.

Une ame pure, un cœur tendre & ſincère,
Sont les biens les plus précieux,
Et quand on ſait aimer le mieux,
On eſt le plus digne de plaire.
Aux Bergers.
Calmez votre dépit jaloux,
Bergers raſſemblez-vous :
Venez former les plus riantes fêtes,
Je me plais dans vos bois, je chéris vos Muſettes,
Reconnoiſſez Euterpe & célébrez ſes feux.

SCÈNE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante, Muſe aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux ;
Soyez-nous toujours favorable,
Préſidez toujours à nos jeux.

On danſe.

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre.
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre,
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne ſont point jaloux.
D'autres biens ſont faits pour nous.
Unis d'un amour ſincère,
Un Berger, une Bergère,
Sont-ils moins heureux que vous ?

SECONDE ENTRÉE.

Le Théatre repréſente les Jardins d'Ovide à Thôme, &, dans le fond, des Montagnes affreuſes parſemées de précipices, & couvertes de neiges.

SCÈNE PREMIÈRE.

OVIDE.

Cruel amour, funeſte flâme!
Faut-il encor t'abandonner mon ame?
Cruel amour, funeſte flâme,
Le ſort d'Ovide eſt-il d'aimer toujours?
Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
Contre tes feux n'eſt-il point de ſecours?
J'y brûle, hélas! pour la jeune Érithie :
Pour moi, ſans elle, il n'eſt plus de beaux jours.
Cruel amour, &c.
Achève du moins ton ouvrage,
Soumets Érithie à ſon tour.
Ici tout languit ſans amour,
Et de ſon cœur encore elle ignore l'uſage;
Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux. . . . C'eſt elle, ô doux préſage!
Je m'éloigne à regret : mais bientôt ſur mes pas
Tout va lui parler le langage
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCÈNE II.

ÉRITHIE, *seule.*

C'EN est donc fait; & dans quelques momens
Diane à ses autels recevra mes sermens.
Jardins chéris, rians bocages;
Hélas! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiseaux, vos séduisans ramages
Ne charmeront donc plus mes sens.
Vain éclat, grandeur importune!
Heureux qui dans l'obscurité
N'a point soumis à la fortune
Son bonheur & sa liberté!
Mais, quels concerts se font entendre?
Quel spectacle enchanteur ici vient me surprendre?

SCÈNE III.

La Statue de l'Amour s'élève au fond du Théatre, & toute la suite d'Ovide vient former des Danses & des Chants autour d'Érithie.

CHŒUR.

DIEU charmant, Dieu des tendres cœurs,
Règne à jamais, lance tes flâmes:
Eh! quel bien flatteroit nos ames
S'il n'étoit de tendres ardeurs?
Chantons, ne cessons point de célébrer ses charmes,
Qu'il occupe tous nos momens;
Ce Dieu ne se sert de ses armes

Que pour faire d'heureux amans.
Les soins, les pleurs & les soupirs,
Sont les tributs de son empire;
Mais tous les biens qu'il en retire,
Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

ÉRITHIE.

Quels doux concerts! quelle fête agréable!
Que je trouve charmant ce langage nouveau!
Quel est donc ce Dieu favorable?

Elle considère la statue.

Hélas! c'est un enfant; mais quel enfant aimable!
Pourquoi cet arc & ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant est le maître du monde,
La nature s'anime à sa flâme féconde,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.
Reconnoissez, belle Érithie,
Un Dieu fait pour règner sur vous;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Étendez les droits légitimes
Du plus puissant des Immortels;
Tous les cœurs seront ses victimes
Quand vous servirez ses autels.

ÉRITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire;
Mais quel est donc ce Dieu dont on veut me parler?

OVIDE.

De ses plus doux secrets, discret dépositaire,
A vous seule en ces lieux je dois les révéler.

SCÈNE IV.

ÉRITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'est un aimable myſtère
Qui de ſes biens charmans aſſaiſonne le prix :
Plus on les a ſentis,
Et mieux on ſait les taire.

ÉRITHIE.

J'ignore encor quels ſont des biens ſi doux,
Mais je brûle de m'en inſtruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez? n'en accuſez que vous,
Déja dans mes regards vous auriez dû le lire.

ÉRITHIE.

Vos regards!... Dans ſes yeux quel poiſon ſéducteur!
Dieux! quel trouble confus s'élève dans mon cœur !

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Érithie ait offert à l'Amour.

ÉRITHIE.

L'Amour eſt donc ce Dieu ſi redoutable ?

OVIDE.

L'Amour eſt ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce en ce jour,
Profitons des bienfaits que ſa main nous prépare :
Unis par ſes liens....

ÉRITHIE.

Hélas on nous ſépare !
Du temple de Diane on me commet le ſoin ;
Tout le peuple d'Ithome en veut être temoin,
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non, charmante Érithie,
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous suivons les loix :
Il faut les attendrir, il faut unir nos voix.
Est-il des cœurs que notre amour ne touche,
S'il s'explique à la fois
Par vos larmes & par ma bouche ?
Mais on approche... on vient... Amour, si pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut passer mes jours,
De mon encens du moins conserve la mémoire,
A mes tendres accens accorde ton secours.

SCÈNE V.

OVIDE, ÉRITHIE, *Troupe de Sarmates.*

CHŒUR.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déesse des forêts :
Sans soins, sans peine & sans attente
Nous subsistons par ses bienfaits.
Célébrons la Beauté charmante
Qui va la servir désormais :
Que sa main long-temps lui présente
Les offrandes de ses sujets. *On danse.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez belle Érithie....

OVIDE.

Ah! daignez m'écouter.
De deux tendres amans différez le supplice :
Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

CHŒUR.

Non, elle eſt promiſe à Diane :
Nos engagemens ſont des loix ;
Qui pourroit être aſſez profane
Pour priver les Dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ÉRITHIE.

Du plus puiſſant des Dieux nos cœurs ſont le partage,
Notre amour eſt ſon ouvrage :
Eſt-il des droits plus ſacrés ?
Par une injuſte violence
Les Dieux ne ſont point honorés.
Ah ! ſi votre indifférence
Mépriſe nos douleurs,
A ce Dieu qui nous aſſemble
Nous jurons de mourir enſemble
Pour ne plus ſéparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel ſentiment ſecret vient attendrir nos ames
Pour ces amans infortunés ?
Par l'Amour l'un à l'autre ils étoient deſtinés ;
Que l'Amour couronne leurs flâmes !

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux.
Quel prix de ce bienfait ſera la récompenſe ?
Puiſſiez-vous par mes ſoins, par ma reconnoiſſance
Apprendre à devenir heureux !
L'amour vous appelle
Écoutez ſa voix ;
Que tout ſoit fidèle
A ſes douces loix.
Des biens dont l'uſage
Fait le vrai bonheur,
Le plus doux partage
Eſt un tendre cœur.

TROISIÈME ENTRÉE.

Le Théatre repréſente le Peryſtile du Temple de Junon à Samos.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

Les beautés de Samos aux pieds de la Déeſſe
Par votre ordre aujourd'hui vont préſenter leurs vœux,
Mais, ſeigneur, ſi j'en crois le ſoupçon qui me preſſe,
Sous ce zèle myſtérieux
Un ſoin plus doux vous intéreſſe.

POLYCRATE.

On ne peut ſur la tendreſſe
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.
Mais j'ignore à la fois le ſéjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;
Parmi tant de beautés vos eſpérez connoître
Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
Mais cet amour enfin......

POLYCRATE.

Un inſtant le fit naître:
Ce fut dans ces ſuperbes jeux
Où mes heureux ſuccès célébrés par ta Lyre.....

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en ſouvient, je devins amoureux

De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh ! quoi ? toujours de nouveaux feux ?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aifément mon cœur cède :
Il change de même aifément ;
L'amour à l'amour y fuccède,
Le goût feul du plaifir y règne conftamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a fans doute affervi fon cœur ?
Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaifir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient. . . . . . Que d'appas ! Ah ! les cœurs les plus fages
En voyant tant d'attraits doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne font pas ceux qui te feront offerts.

SCÈNE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la Déeffe.

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mère de l'Univers ;
Toi par qui tout refpire,
Qui combles cet empire,
De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes :
Nos cœurs que tu demandes

Vont te les préſenter.
Que tes mains bienfaiſantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter ! *On danſe.*

Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans le Temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*

O bonheur !

ANACRÉON.

O plaiſir extrême !

POLYCRATE.

Quels traits charmans ! Quels regards enchanteurs !

ANACRÉON.

Ah ! qu'avec graces elle porte ces fleurs !

POLYCRATE.

Ces fleurs ! Que dites-vous ! C'eſt la beauté que j'aime.

ANACRÉON.

C'eſt Thémire elle même.

POLYCRATE.

Ami trop cher : Rival trop dangereux !
Ah ! que je crains tes redoutables feux !
De mon cœur agité fais ceſſer le martyre !
Porte à d'autres appas tes volages deſirs.
Laiſſe-moi goûter les plaiſirs
De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flâme étoit volontaire
Je l'immolerois à l'inſtant :
Mais l'amour dans mon cœur n'en eſt pas moins ſincère
Pour n'être pas toujours conſtant.
La gloire & la grandeur, au gré de votre envie,
Vous aſſurent les plus beaux jours,
Mais que ferois-je de la vie,
Sans les plaiſirs, ſans les amours ?

POLYCRATE.

Eh ! que te ſervira ta vaine réſiſtance ?

Ingrat, évite ma présence!

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux,
Il est trop peu digne de vous.

SCÈNE III.

POLYCRATE, *seul.*

Transport jaloux, tourmens que je déteste.
Ah! faut-il me livrer à vos tristes fureurs?
Faut-il toujours qu'une rage funeste,
Inspire avec l'amour la haine & ses horreurs?
Cruel amour! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs,
Qu'elle n'en met d'intelligence.
Je vois Thémire. O transports enchanteurs!

SCÈNE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLICRATE.

Thémire, en vous voyant la résistance est vaine,
Tout cède à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs!

THÉMIRE.

Je fuis les soupirs, les langueurs,
Les soins, les tourmens, les alarmes;
Un plaisir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLICRATE.

C'eſt un tourment de n'aimer rien.
C'eſt un tourment affreux d'aimer ſans eſpérance,
Mais il eſt un ſuprême bien,
C'eſt de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains juſqu'aux nœuds aſſortis par l'amour.

POLICRATE.

Ah ! connoiſſez du moins les biens qu'il vous apprête.
Vous devez à Junon le reſte de ce jour !
Demain une illuſtre conquête
Vous eſt promiſe en ce ſéjour.

SCÈNE V.

THÉMIRE, *ſeule.*

Il me cachoit ſon rang, je feignois à mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition :
Un ſort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en ſecret chérit Anacréon.
Sur les fleurs d'une aîle légère,
On voit voltiger les zéphirs.
Comme eux d'une ardeur paſſagère
Je voltige ſur les plaiſirs.
D'une chaîne redoutable,
Je veux préſerver mon cœur ;
L'Amour m'amuſeroit comme un enfant aimable :
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCÈNE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

Belle Thémire, enfin le Roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autorise le mien;
Si l'Amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flâme une cruelle offense,
Vous la faites sur-tout à ma sincérité.
En amour même
Je dis la vérité,
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on sent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.
Ah! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour-à-tour:
Ce qu'il donne à la jalousie,
Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
Non, l'Amour dans les cœurs cause trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs

Eſt-ce à Flore de les défendre ?
S'il eſt des maux pour les amans
Eſt-ce à l'Amour qu'il faut s'en prendre ?
Sans la neige & les orages,
Sans les vents & leurs ravages ;
Les fleurs naîtroient en tous temps.
Sans la froide indifférence,
Sans la fière réſiſtance,
Tous les cœurs feroient contens.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage,
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils ſoient conſtans.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur eſt un plus digne hommage
Que la fidélité des vulgaires amans ;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer ſi long-temps.

THÉMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant ſi volage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des tranſports ſi charmans.

THÉMIRE.

Vous ſéduiſez plutôt que de convaincre ;
Je vois l'erreur & je me laiſſe vaincre.
Ah ! trompez-moi long-temps par ces tendres diſcours ;
L'illuſion qui plaît devroit durer toujours.

ANACRÉON.

C'eſt en paſſant votre eſpérance
Que je prétends vous tromper déſormais,
Vous attendez mon inconſtance ;
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes deſirs,
Uniſſons mon ſort & le vôtre ;
Toujours fidèles aux plaiſirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCÈNE

SCÈNE VII.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE Anacréon, je suspens mon courroux,
Et veux bien un instant t'égaler à moi-même.
Je n'abuserai point de mon pouvoir suprême;
Que Thémire décide & choisisse entre nous.
A Thémire.
Dites quels sont les nœuds que votre ame préfère,
N'hésitez point à les nommer:
Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous plaire
Si j'osois m'y livrer; cependant en ce jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout à la gloire,
Je veux tout donner à l'Amour.
Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cède en ce moment;
Allez, soyez unis; je puis être sensible;
Mais je n'oublirai point ma gloire & mon serment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur équitable
Triomphe de soi-même en couronnant nos feux,
Puisse toujours le ciel prévenir tous vos vœux:
Que votre règne aimable,
Par un bonheur constant à jamais mémorable,
Éternise vos jours heureux!

POLYCRATE A ANACRÉON.

Commence d'accomplir un ſi charmant préſage ;
Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma Cour,
Que l'amitié du moins me dédommage
Des diſgraces de l'Amour.
Que tout célèbre cette fête ;
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs.
Accourez, chantez ſa conquête
Comme il a chanté vos plaiſirs.

SCÈNE VIII & dernière.

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples de Samos.*

CHŒUR.

QUE tout célèbre cette fête,
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs ;
Accourons, chantons ſa conquête.
Comme il a chanté nos plaiſirs. *On danſe.*

ANACRÉON, *alternativement avec le chœur.*

Jeux brillez ſans ceſſe ;
Sans vous la tendreſſe
Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du ſecours. *On danſe.*
Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Eſt bientôt le maître,
Et rit à ſon tour.

Fin des Muſes Galantes.

LETTRE A MONSIEUR LE NIEPS.

De Montmorenci, le 5 Avril 1759.

Eh, vive Dieu! mon bon ami, que votre lettre est réjouissante! des cinquante louis, des cent louis, des deux cens louis, des 4800 livres! Où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela? vraiment, je suis tout émerveillé de la générosité de ces MM. de l'Opéra! Qu'ils ont changé! O les honnêtes gens! il me semble que je vois déja les monceaux d'or étalés sur ma table! malheureusement un pied cloche, mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au-lieu d'y entrer par la porte, en bons tonneaux bien reliés, digne & vrai coffre-fort, non pas tout-à-fait d'un Genevois, mais d'un Suisse. Jusqu'ici M. Duclos m'a gardé le secret sur ces brillantes offres, mais puisqu'il est chargé de me les faire, il me les fera; je le connois bien, il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O! quand je serai riche, venez, venez, avec vos monstres de d'Escalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ca, notre ami, c'est assez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci-joint, & par les deux lettres qui l'accompagnent, l'état de la question. Ces lettres ont resté toutes deux sans réponse. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire, je serois bien curieux de savoir comment, & de quoi? seroit-ce d'être assez insolent pour demander justice, & assez fou pour espérer que l'on me

la rendra ? Dans cette dernière affaire, j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos, qui, dans le temps, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui ressembloit à ceux dont vous me parlez, je marquois un peu de colère & d'indignation dans ma lettre contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma première lettre. Il répondit à cette première qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit due. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit; qu'au surplus MM. Rebel & Francœur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra, lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, sans s'embarrasser non plus de moi que si je n'avois pas existé, qu'ils avoient remis le Devin du Village.... Vous savez comment! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées: de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs, avoit été de renchérir sur la malhonnêteté des autres. Outré de tant d'insultes, je rejettai dans ma troisième lettre à M. Duclos, l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées, & je persistai à redemander la restitution de ma pièce. M. Duclos ne m'a pas répondu : voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or, mon ami, voyons donc, selon la rigueur du droit, en quoi je suis à blâmer. Je dis, selon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne se fassent, des insultes & des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des graces.

Du moment que le traité eſt rompu, mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits ſont prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais, diſent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'eſt pas de notre fait. Je le ſuppoſe un moment; qu'importe ? le traité en eſt-il moins rompu ? Je n'ai point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendroit-il donc qu'à des changemens ſimulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne connois ni ne veux connoître les ſieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon ouvrage à l'Opéra ſous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon Ouvrage n'eſt donc pas à l'Opéra, mais à moi; je le redemande; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé; en cela d'autant plus inexcuſables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en perſonnes. Étois-je donc obligé de ſavoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs ! Pouvois-je deviner ſi les derniers étoient moins iniques ? Pour l'apprendre, falloit-il m'expoſer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, & leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt; mais en ne déſavouant pas l'iniquité de leurs prédéceſſeurs, ils l'ont partagée, en ne me rendant pas les entrées qu'ils ſavoient m'être dues, ils me les ont ôtées une ſeconde fois. S'ils diſent qu'ils ne ſavoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoiſſance, dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'etois. S'ils diſent qu'ils n'y ont pas ſongé, ils mentent encore; car au moins en préparant une repriſe du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penſer à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais, ils n'ont parlé de ne plus me refuſer

les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la malhonnêteté de leurs prédécesseurs; car en me refusant l'entrée, le sieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village, on auroit soin de m'envoyer des billets. Or, non-seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, se croiroient déshonorés s'ils faisoient un acte de justice.

En recommençant à ne me plus refuser les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaisant! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées; la jouissance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité? Ces Messieurs penseroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie. Mon Ouvrage ne sauroit être à eux, qu'ils ne m'en paient le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le temps passé : pourquoi me l'ont-ils ôté? c'est leur faute, me le doivent-ils moins pour cela? C'étoit à eux, par la représentation de cette impossibilité, & par de bonnes manières, d'obtenir que je voulusse bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compensation. Mais, bon! je vaux bien la peine qu'on daigne être juste avec moi! soit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je suis obligé de leur faire grace? Ma foi, puisqu'ils sont si rogues, si vains, si dédaigneux de toute justice, je demande, moi, la justice en toute rigueur; je veux tout le prix stipulé, ou que le marché soit nul. Que si l'on me refuse la justice qui m'est due, comment ce refus fait-il mon tort, & qui est-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre? Qu'y a-t-il d'équitable, de raisonnable à répondre à cela? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Messieurs, lorsqu'à regret & en rechignant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'est dû.

De nos Plaideurs Manceaux, les maximes m'étonnent;
Ce qu'ils ne prennent pas, ils disent qu'ils le donnent.

Passons aux raisons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci?

Ils ne refusent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain, & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions? Ne me sera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois. Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh! pardonnez-moi, Monsieur, ils l'auront toujours; car, si-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remène aux Carrières! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes? Avec des mensonges, on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au Spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de police?

Premiérement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéatre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié, ni battu des mains aux Bouffons; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie, je me sauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils se feroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a su avec quel soin j'étois consigné, recommandé aux sentinelles; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un

geste pour m'arrêter, & si-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-temps que je me suis dit : *Jean-Jacques puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix & aux règles, afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir observé jusqu'ici. Aussi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement, & quant à l'injustice, personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les insultes des Directeurs de l'Opéra, sont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal, fasse mal, & voilà de quoi je réponds.

Premiérement donc, ils mentent, & en second lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'eusse pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jetter ma cendre au vent, si je l'avois mérité; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi-bien, comment, étant prisonnier ou pendu, ferois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils disent encore : puisqu'il se déplaît à notre théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse?

De quelque manière que je tourne la chose, quelque règle de justice que j'y puisse appliquer, je vois toujours qu'en jugement

gement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra feroient à l'inftant condamnés à la reftitution de ma Pièce, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il eft clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir juftice, & qu'ils ont raifon, parce qu'ils font les plus forts. Je défie qui que ce foit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chofe que cela.

Il faut à préfent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. Piffot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois fi la vente alloit bien, il me répondoit, *paffablement;* fans que jamais j'en aie pu tirer autre chofe. Il ne m'a pas donné un fou de mon premier Difcours, ni aucune efpèce de préfent, finon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, fur le pied de cinq cens francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plufieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cens cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes chofes exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Difcours fur l'inégalité, il me les donna fur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna fur-le-champ; il n'a fait à cette occafion aucun préfent ni à moi, ni à ma gouvernante (5), & il ne les devoit pas; mais il m'a fait un plaifir que je n'ai jamais reçu de M. Piffot, en me déclarant de bon cœur qu'il faifoit bien fes affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chofe de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

(5) Depuis lors il lui a fait une penfion viagère de trois cens livres, & je me fais un fenfible plaifir de rendre public un acte auffi rare de reconnoiffance & de générofité.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là, que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison; & il est clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que pourvu que l'argent vienne, je m'embarrasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre, & l'on sait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer, il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-temps que le Public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jacques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics, vous auriez trop à faire; il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'il m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre : ne sait-on pas que l'absent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui se dit mon ami, ne l'est point, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le

public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienséance! La haine en tire un si commode parti! On satisfait sa vengeance à son aise en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond il n'est pas méchant; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je fasse à cela? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je pour les démentir révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte. Non, cher le Nieps, on peut repousser les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les assassins son ami, le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

PIÈCES EN VERS.

ÉPITRE

A M. DE L'ÉTANG, VICAIRE DE MARCOUSSIS.

En dépit du deſtin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politeſſe,
Dans votre gaîté ſans rudeſſe,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remède
Au triſte ennui qui nous poſsède,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où règne l'arrogance!
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie,
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs inſolens,
Écraſent les humbles talens,
Et tyranniſent la fortune.
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain;
Où d'un petit Magot vilain,

L'Amour fit le héros des belles;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'État ;
Où le jeune & beau Magiſtrat
Étale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le ſavant, bas paraſite,
Chez Aſpaſie ou chez Phriné,
Vend de l'eſprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de ſon pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne ſait point ſe faire un aſyle
Inabordable aux noirs ſoucis,
Tel qu'à mes yeux eſt Marcouſſis !
Marcouſſis qui ſait tant nous plaire ;
Marcouſſis dont pourtant j'eſpère
Vous voir partir un beau matin,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher Vicaire,
Votre demeure hoſpitalière ;
A gens dont le ſoin le plus doux
Eſt d'aller paſſer près de vous,
Les momens dont ils ſont les maîtres :
Nous connoiſſons déja les êtres
Du pays & de la maiſon,
Nous en chériſſons le Patron,
Et deſirons, s'il eſt poſſible,
Qu'à tous autres inacceſſible,
Il deſtine en notre faveur
Son loiſir & ſa bonne humeur.
De plus ; prière des plus vives,
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaiſans,
Ou beaux parleurs, ou médiſans :

Point de ces gens, que Dieu confonde,
De ces sots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux-esprits,
Vendeurs de fumée à tout prix;
Au riche faquin qui les gâte,
Vils flatteurs de qui les empâte,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades Petits-Maître,
Point de ces Houbereaux Champêtres
Tout fiers de quelques vains ayeux
Presque aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigrièches,
Voix aigre, teint noir, & mains sèches;
Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas;
Dénigrant le prochain par zèle,
Se donnant à tous pour modèle;
Médisantes par charité,
Et sages par nécessité.
Point de Crésus, point de canaille;
Point sur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs,
Fripons sans probité, sans mœurs;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimère;
Mangeant fiérement notre bien;
Exigeant tout, n'accordant rien,
Et dont la fausse politesse
Rusant, patelinant sans cesse,
N'est qu'un piège adroit pour duper
Le sot qui s'y laisse attraper.
Point de ces fendans Militaires,
A l'air rogue, aux mines altières,
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,

Donnant la loi, tranchant du maître;
Bretailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier,
Et cent fois plus pédans, me semble
Que tous les ergoteurs ensemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux:
Mais si, par un sort plus heureux:
Il se rencontre un honnête homme,
Qui d'aucun grand ne se renomme,
Qui soit aimable comme vous;
Qui sache rire avec les foux,
Et raisonner avec le sage;
Qui n'affecte point de langage,
Qui ne dise point de bon mot,
Qui ne soit pas non plus un sot,
Qui soit gai sans chercher à l'être,
Qui soit instruit sans le paroître,
Qui ne rie que par gaîté,
Et jamais par malignité;
De mœurs droites sans être austères,
Qui soit simple dans ses manières,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive aussi pour lui;
Qui sache assaisonner la table
D'appétit, d'humeur agréable;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant son coin comme les autres,
Mêlant ses folies aux nôtres;
Raillant sans jamais insulter,
Raillé sans jamais s'emporter;
Aimant le plaisir sans crapule,
Ennemi du petit scrupule;
Buvant sans risquer sa raison,
Point philosophe hors de saison;

En un mot d'un tel caractère,
Qu'avec lui nous puissions nous plaire,
Qu'avec nous il se plaise aussi
S'il est un homme fait ainsi
Donnez-le-nous, je vous supplie ;
Mettez-le en notre compagnie ;
Je brûle déja de le voir,
Et de l'aimer, c'est mon devoir ;
Mais c'est le vôtre, il faut le dire,
Avant que de nous le produire
De le connoître. C'est assez,
Montrez-le-nous si vous osez.

FRAGMENT

D'UNE

ÉPITRE

A M. B***.

Après un carême ennuyeux,
Grace à Dieu voici la semaine
Des divertissemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque Église on se promène,
Chaque autel y charme les yeux;
Le luxe, & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint agile Énergumène
Sert d'Arlequin dans ces saints lieux;
Le moine ignorant s'y démène
Récitant, à perte d'haleine,
Ses oremus mystérieux;
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par saint Eugène!
Rarement la semonce est vaine,
Diable & frà s'entendent bien mieux;
L'un à l'autre obéit sans peine.

Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramène.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation soudaine
Me rend tous mes sens précieux?

Illumination brillante,

Peintures d'une main ſavante,
Parfums deſtinés pour les Dieux;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de ſe porter aux cieux;
Et toi muſique raviſſante!
Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux,
Que tu plais quand Cattine chante!
Elle charme à la fois notre oreille & nos yeux.
Beaux ſons, que votre effet eſt tendre!
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens,
La bouche qui vous fait entendre,
A des ſoins encor plus charmans!
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'eſt mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre & doux,
Qui, pour éloigner tout ſcrupule,
Vient à la Vierge, à deux genoux,
Offrir dans l'ardeur, qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels ſont les familiers colloques,
Tels ſont les ardens ſoliloques
Des gens dévots en ce ſaint lieu;
Ma foi je ne m'étonne guères
Quand on fait ainſi ſes prières,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

LETTRE

D'UN

SYMPHONISTE

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,

A ses Camarades de l'Orchestre.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons; les Bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde, & n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi quand je me sentois observé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à-peu-près ce qui étoit sur ma partie, je me trouvois le plus embarrassé du monde, & au bout d'une ligne ou deux ne sachant plus où j'en étois, je feignois de compter des pauses, ou bien je me tirois d'affaire, en sortant pour aller pisser.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette Musique qui va si vîte, ni jusqu'où s'étendoit déja la réputation d'ignorance que quelques prétendus Connoisseurs osoient nous donner. Pour ses quarante sols, le moindre polisson se croyoit en droit de murmurer, lorsque nous jouions faux, ce qui troubloit très-fréquemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas jusqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des Philosophes, qui, sans le moindre respect pour une Académie Royale, n'eussent l'insolence de critiquer effrontément des personnes de notre sorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur nos

antiques & respectables privilèges, on alloit obliger les Officiers du Roi à savoir la Musique, & à jouer tout de bon de l'instrument pour lequel ils sont payés.

HÉLAS! qu'est devenu le temps heureux de notre gloire? Que sont devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime nous passions parmi les anciens de la Chambre des Comptes, & les meilleurs Bourgeois de la rue Saint Denis pour le premier Orchestre de l'Europe, où l'on se pâmoit à cette célèbre ouverture d'Isis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logistille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit jusqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant, chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juste & que nous n'allons guères bien ensemble, on nous traite sans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chasseroit volontiers du Spectacle, si les sentinelles, qui sont ainsi que nous au service du Roi, & par conséquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la subordination: mais, mes chers Camarades, qu'ai-je besoin, pour exciter votre juste colère, de vous rappeller notre antique splendeur, & les affronts qui nous en ont fait déchoir? Ils sont tous présens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause, combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui, Messieurs, c'est cette dangereuse Musique étrangère qui, sans autre secours que ses propres charmes, dans un pays où tout étoit contre elle, a failli détruire la nôtre qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur, & c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

JE me souviens, qu'avertis du danger par les premiers succès de la Serva Padrona, & nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette Musique enchanteresse, le plus qu'il seroit possible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frère (6), s'avisa de dire d'un

(6) Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra, comme

ton moitié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux: jugez de ce qu'il en feroit arrivé si nous eussions eu la maladroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette musique, & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité sans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hazardeuse, & que par-tout ailleurs la moitié de notre bande se feroit fait mettre vingt fois au cachot; mais nous connoissons nos droits, & nous en usons. C'est le Public, s'il se plaint, qui sera mis au cachot.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faisions à leur Musique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons sujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puissant intérêt commun, & par le desir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres Étrangers, qui ignorant les mystè-

nous avons tous accoutumé de faire, je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse épigramme;

O Pergolèse inimitable!
Quand notre orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd violon,
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marsyas écorche Apollon.

Ils sont comme cela deux ou trois dans l'orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales, qui osent publiquement approuver la Musique Italienne, & qui, sans égard pour le Corps, veulent se mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, & nous ne voulons souffrir que des camarades qui fassent cause commune avec nous.

res de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partisans que les oreilles sensibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne savoient pas, les bonnes Gens, que ce plaisir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition Ils sont prêts à la recevoir enfin, sans même qu'ils s'en doutent, car pour qu'ils la sentent davantage, nous aurons la satisfaction de les voir congédiés brusquement, sans être avertis, ni payés, & sans qu'ils aient eu le temps de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au Public

Nous espérons aussi, pour la consolation des vrais Citoyens, & sur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre, que les Comédiens François, délaissés de tout le monde & surchargés d'affronts, seront bientôt obligés à fermer le leur, ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainsi que de celles des Intermèdes. C'est ainsi que les Étrangers, qui ont tous la grossiéreté de rechercher la Comédie Françoise & l'Opéra Italien, ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opera François, monumens précieux du goût de la Nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empressement; ce qui sera un grand avantage pour le Royaume, attendu qu'il y sera meilleur vivre, & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose, & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait, sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion; c'est que le Sieur Bambini, encouragé pas le succès de la Bohémienne, prépare un nouvel Intermède qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermèdes, car nous assurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermèdes tombent du Ciel tout faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Meſſieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne ſoit mis au Théatre ; ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, ſur-tout s'il eſt bon, afin que les Bouffons s'en ail ent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à reſpecter nos déciſions. Dans cette vue, je me ſuis adroitement inſinué chez le Sieur Bambini, ſous prétexte d'amitié ; & comme le bon-homme ne ſe défioit de rien, car il n'a pas ſeulement l'eſprit de voir les tours que nous lui jouons, il m'a ſans myſtère montré ſon Intermède. Le titre en eſt, l'*Oiſeleuſe Angloiſe*, & l'Auteur de la Muſique eſt un certain *Jommelli*. Or, vous ſaurez que ce *Jommelli* eſt un de ces ignorans d'Italiens qui ne ſavent rien, & qui font, on ne ſait comment, de la Muſique raviſſante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loiſir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de ſoin qu'il m'a été poſſible ; malheureuſement, je ne ſuis pas, non-plus que les autres, fort habile à déchiffrer, mais j'en ai vu ſuffiſamment pour connoître que cette ſymphonie ſemble faite exprès pour favoriſer nos projets : elle eſt fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponſes de divers inſtrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot, elle demande une préciſion ſingulière dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela ſans affectation & d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables ; cela ſera délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illuſtres Chefs, & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe, qui en toute occaſion, ont ſi bien mérité du bon parti, & fait tant de mal à la bonne Muſique.

I.

On ne ſuivra point en cette occaſion la méthode ordinaire, employée avec ſuccès dans les autres Intermèdes : mais avant

que de mal parler de celui-ci, on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre nous en parlerons avec admiration; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges & qu'on se trouve plus loin de compte à la première représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus misérable chose qui ait été faite; notre jugement séduira les sots qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu raison, & le plus grand nombre sera pour nous.

II.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour disculper les chefs à qui l'on reprocheroit sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte, car c'est-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

III.

L'accord se prendra, selon la règle, sur l'avis du premier Violon, attendu qu'il est sourd.

IV.

Les Violons se distribueront en trois bandes dont la première jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxième un quart-de-ton trop bas, & la troisième jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement, en haussant ou baissant subtilement le ton de l'Instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois, il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

V.

On en ufera pour la mefure à-peu-près comme pour le ton, un tiers la fuivra, un tiers l'anticipera, & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons fe garderont fur-tout d'être enfemble, mais partant fucceffivement, & les uns après les autres, ils feront des manières de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles ils font exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui fe pique avec une jufte fierté, de n'avoir jamais accompagné un Intermède Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode eft mineur, & mineur quand il eft majeur.

VI.

On aura grand foin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux*, principalement fous le chant; il faudra fur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera; car il eft fur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne foit entendue.

VII.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'eft de forcer les feconds autant qu'il fera poffible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du fecond deffus; il faudra auffi engager Durand à ne pas fe donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles font à l'octave de la Baffe, afin que ce défaut de liaifon entre les Baffes & les deffus rende l'harmonie plus sèche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler fur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, fur-tout lorfqu'ils ne pourront pas

jouer le ſimple, afin de donner le change ſur leur mal-adreſſe, de barbouiller toute la Muſique, & de montrer qu'ils ſont au-deſſus des loix de tous les Orcheſtres du monde.

IX.

COMME le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, ſi nous nous appercevons qu'il nous obſerve de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets: Alors tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils ſavent, tous les autres ſe mettront à s'accorder durant les airs, & auront ſoin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Muſique ſans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut il bien s'accorder. Que ſi l'on nous reprenoit là-deſſus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer auſſi faux qu'il nous plairoit. Ainſi ſoit qu'on nous permette d'accorder, ſoit qu'on nous en empêche nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

NOUS continuerons de crier tous au ſcandale & à la profanation; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le ſejour des Dieux par des Bateleurs; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne ſont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & geſticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli ſe ſert de ſes bras pour faire ſon rôle avec une intelligence & une gentilleſſe ignominieuſe, au lieu que l'illuſtre Mlle Chevalier ne ſe ſert des ſiens que pour aider à l'effort de ſes poumons, ce qui eſt beaucoup plus décent; qu'au ſurplus il n'y a que le talent qui déroge & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir auſſi que la Muſique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raiſon

qu'une Académie Royale de Musique doit se soutenir avec la seule pompe de son titre & son privilège, & qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne Musique.

XI.

La plus essentielle précaution que nous avons à prendre en cette occasion, est de tenir nos délibérations secrètes. De si grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide, qui s'imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les spectateurs sont d'une telle arrogance, que si cette Lettre venoit à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous, ils se croiroient en droit d'observer de plus près notre conduite, ce qui ne laisseroit pas d'avoir son incommodité; car enfin, quelque supérieur qu'on puisse être au Public, il n'est point agréable d'en essuyer les chabauderies.

Voila, Messieurs, quelques articles préliminaires, sur lesquels il nous paroît convenable de se concerter d'avance; à l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train, comme ils doivent être modifiés sur la manière dont on le recevra, il est à propos de réserver à ce temps-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre; & nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne sera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable; bientôt le succès, ou du moins la chûte des pièces dépendra de nous seuls; les Auteurs saisis d'une juste crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de misérables racleurs pour laquelle on nous

prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges ſuprêmes de l'Opéra François, & les arbitres ſouverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, mes chers Camarades, &c.

AVERTISSEMENT.

QUAND j'eus le malheur de vouloir parler au Public, je ſentis le beſoin d'apprendre à écrire, & j'oſai m'eſſayer ſur Tacite. Dans cette vue, entendant médiocrément le latin, & ſouvent n'entendant point mon Auteur, j'ai dû faire bien des contre-ſens particuliers ſur ſes penſées; mais ſi je n'en ai point fait un général ſur ſon eſprit, j'ai rempli mon but; car je ne cherchois pas à rendre les phraſes de Tacite, mais ſon ſtyle, ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en françois.

CE n'eſt donc ici qu'un travail d'écolier, j'en conviens, & je ne le donne que pour tel : ce n'eſt de plus qu'un ſimple fragment, un eſſai, j'en conviens encore; un ſi rude joûteur m'a bientôt laſſé. Mais ici les eſſais peuvent être admis en attendant mieux, & avant que d'avoir une bonne traduction complète, il faut ſupporter encore bien des thêmes. C'eſt une grande entrepriſe qu'une pareille traduction: quiconque en ſent aſſez la difficulté pour pouvoir la vaincre, perſévérera difficilement. Tout homme en état de ſuivre Tacite eſt bientôt tenté d'aller ſeul.

C. CORNELII TACITI

HISTORIARUM

LIBER I.

Initium mihi operis Ser. Galba iterum, T. Vinius consules erunt. Nam post conditam urbem DCC. & XX. prioris ævi annos multi auctores retulerunt; dum res populi Romani memorabantur, pari eloquentiâ ac libertate. Postquam bellatum apud Actium, atque omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit; magna illa ingenia cessere. Simul veritas pluribus modis infracta; primùm inscitiâ Reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti. Dignitatem nostram à Vespasiano inchoatam, à Tito auctam, à Domitiano longiùs provectam non abnuerim; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, & sine odio dicendus est. Quòd si vita suppeditet, principatum divi Nervæ, & imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam senectuti seposui: rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet.

Opus aggredior opimum casibus, atrox prœliis, discors seditionibus, ipsâ etiam pace sævum. Quatuor principes ferro in-

TRADUCTION
DU PREMIER LIVRE
DE L'HISTOIRE
DE TACITE.

JE commencerai cet ouvrage par le ſecond Conſulat de Galba & l'unique de Vinius. Les 720 premières années de Rome ont été décrites par divers Auteurs avec l'éloquence & la liberté dont elles étoient dignes. Mais après la bataille d'Actium, qu'il fallut ſe donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies diſparurent. L'ignorance des affaires d'une République devenue étrangère à ſes Citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs, altérèrent la verité de mille manieres; tout fut loué ou blâmé par paſſion, ſans égard pour la poſtérité: mais en démêlant les vues de ces Écrivains, elle ſe prêtera plus volontiers aux traits de l'envie & de la ſatyre qui flatte ſa malignité par un faux air d'indépendance, qu'à la baſſe adulation qui marque la ſervitude & rebute par ſa lacheté. Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon ne m'ont fait ni bien ni mal: Veſpaſien commença ma fortune, Tite l'augmenta, Domitien l'acheva, j'en conviens; mais un hiſtorien qui ſe conſacre à la vérité doit parler ſans amour & ſans haine. Que s'il me reſte aſſez de vie, je reſerve pour ma vieilleſſe la riche & paiſible matière des règnes de Nerva & de Trajan: rares & heureux temps où l'on peut penſer librement, & dire ce que l'on penſe!

J'ENTREPRENDS une hiſtoire pleine de cataſtrophes, de combats, de ſéditions, terrible même durant la paix. Quatre

terempti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta prosperæ, in Oriente ; adversæ, in Occidente res. Turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia, & statim amissa ; coortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes, nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota etiam propè Parthorum arma falsi Neronis ludibrio. Jam verò Italia novis cladibus, vel post longam sæculorum seriem repetitis, afflicta Haustæ aut obrutæ urbes fecundissimæ Campaniæ oræ Urbs incendiis vastata, consumptis antiquissimis delubris, ipso Capitolio civium manibus incenso. Hollutæ cerimoniæ; magna adulteria; plenum exsiliis mare ; infecti cædibus scopuli ; atrocius in urbe sævitum Nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine, & ob virtutes certissimum exitium. Nec minus præmia delatorum invisa quàm scelera : cùm alii sacerdotia & consulatus ut spolia adepti, procurationes alii & interiorem potentiam, agerent, verterent cuncta odio & terrore. Corrupti in dominos servi, in patronos liberti : & quibus deerat inimicus, per amicos oppressi.

Non tamen adeò virtutum sterile sæculum, ut non & bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos matres, secutæ maritos in exsilia conjuges, propinqui audentes, constantes generi, contumax etiam adversus tormenta servorum fides. Supremæ clarorum virorum necessitates, ipsa necessitas fortiter tolerata, & laudatios antiquorum mortibus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum casus, cælo terrâque prodigia, & fulminum monitus, & futurorum præsagia, læta, tristia, ambigua, manifesta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus, magisve justis judiciis approbatum est, non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.

Empereurs

Empereurs égorgés, trois guerres civiles, plusieurs étrangères & la plupart mixtes. Des succès en Orient, des revers en Occident, des troubles en Illyrie ; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquise & d'abord abandonnée; les Sarmates & les Sueves commençant à se montrer; les Daces illustrés par de mutuelles défaites, les Parthes joués par un faux Néron, tout prêts à prendre les armes; l'Italie, après les malheurs de tant de siècles, en proie à de nouveaux désastres dans celui-ci ; des Villes écrasées ou consumées dans les fertiles régions de la Campanie ; Rome dévastée par le feu, les plus anciens temples brûlés, le Capitole même livré aux flammes par les mains des Citoyens, le culte profané, des adultères publics, les mers couvertes d'exilés, les Isles pleines de meurtres ; des cruautés plus atroces dans la capitale où les biens, le rang, la vie privée ou publique, tout étoit également imputé à crime, & où le plus irrémissible étoit la vertu. Les délateurs, non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits ; les uns faisoient trophée du Sacerdoce & du Consulat, dépouilles de leurs victimes ; d'autres tout-puissans tant au-dedans qu'au-dehors, portant par-tout le trouble, la haine & l'effroi : les maîtres trahis par leurs esclaves, les patrons par leurs affranchis ; & pour comble, enfin, ceux qui manquoient d'ennemis, opprimés par leurs amis mêmes.

Ce siècle si fertile en crimes ne fut pourtant pas sans vertus. On vit des mères accompagner leurs enfans dans leur fuite, des femmes suivre leurs maris en exil, des parens intrépides, des gendres inébranlables, des esclaves mêmes à l'épreuve des tourmens. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adversités, porter & quitter la vie avec une constance digne de nos pères. A ces multitudes d'événemens humains se joignirent les prodiges du Ciel & de la Terre, les signes tirés de la foudre, les présages de toute espèce, obscurs ou manifestes ; sinistres ou favorables. Jamais les plus tristes calamités du Peuple Romain, jamais les plus justes jugemens du Ciel ne montrèrent avec tant d'évidence que si les Dieux songent à nous, c'est moins pour nous conserver que pour nous punir.

Ceterum antequam destinata componam repetendum videtur, qualis status urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit: ut non modò casus eventusque rerum, qui plerumque, fortuiti sunt, sed ratio etiam caussæque noscantur.

Finis Neronis, ut lætus primo gaudentium impetu fuerat, ita varios motus animorum, non modò in urbe apud patres, aut populum, aut urbanum militem, sed omnes legiones ducesque, conciverat. Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quàm Romæ fieri. Sed patres læti, usurpatâ statim libertate, licentiùs ut erga principem novum & absentem; primores equitum proximi gaudio patrum; pars populi integra, & magnis domibus annexi clientes libertique damnatorum & exulum, in spem erecti. Plebs sordida & circo ac theatris, sueta, simul deterrimi servorum, aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæsti & rumorum avidi.

Miles urbanus longo Cæsarum sacramento imbutus; & ad destituendum Neronem arte magis & impulsu, quam suo ingenio traductus, postquam neque dari donativum sub nomine Galbæ promissum, neque magnis meritis ac præmiis eundem in pace qui in bello locum, præventamque gratiam intelligit, apud principem à legionibus factum; pronus ad novas res, scelere insuper Nymphidii Sabini Præfecti imperium sibi molientis agitatur. Et Nymphidius quidem in ipso conatu oppressus. Sed quamvis capite defectionis ablato; manebat plerisque militum conscientia; nec deerant sermones, senium atque avaritiam Galbæ increpantium. Laudata olim & militari famâ celebrata severitas ejus, angebat coaspernantes veterem disciplinam, atque ita xiiii. annis à Nerone assuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur. Accessit Galbæ

MAIS avant que d'entrer en matière, pour développer les causes des événemens qui semblent souvent l'effet du hasard, il convient d'exposer l'état de Rome, le génie des armées, les mœurs des provinces, & ce qu'il y avoit de sain & de corrompu dans toutes les régions du monde.

APRÈS les premiers transports excités par la mort de Néron, il s'étoit élevé des mouvemens divers non-seulement au Sénat, parmi le Peuple & les Bandes prétoriennes, mais entre tout les Chefs & dans toutes les Légions. Le secret de l'Empire étoit enfin dévoilé & l'on voyoit que le Prince pouvoit s'élire ailleurs que dans la capitale. Mais le Sénat ivre de joie se pressoit, sous un nouveau Prince encore éloigné, d'abuser de la liberté qu'il venoit d'usurper. Les principaux de l'ordre équestre n'étoient guères moins contens. La plus saine partie du peuple qui tenoit aux grandes Maisons, les cliens, les affranchis des proscrits & des exilés se livroient à l'espérance. La vile populace qui ne bougeoit du Cirque & des Théatres, les esclaves perfides, ou ceux qui à la honte de Néron vivoient des dépouilles des gens de bien, s'affligeoient & ne cherchoient que des troubles.

LA milice de Rome, de tout temps attachée aux Césars, & qui s'étoit laissée porter à déposer Néron plus à force d'art & de sollicitations que de son bon gré, ne recevant point le donatif promis au nom de Galba, jugeant, de plus, que les services & les récompenses militaires auroient moins lieu durant la paix, & se voyant prévenue dans la faveur du Prince par les Légions qui l'avoient élu, se livroit à son penchant pour les nouveautés, excitée par la trahison de son Préfet Nymphidius, qui aspiroit à l'Empire. Nymphidius périt dans cette entreprise; mais après avoir perdu le chef de la sédition, ses complices ne l'avoient pas oublié, & glosoient sur la vieillesse & l'avarice de Galba. Le bruit de sa sévérité militaire, autrefois si louée, alarmoit ceux qui ne pouvoient souffrir l'ancienne discipline, & quatorze ans de relâchement sous Néron leur faisoient autant aimer les

vox pro Republica honesta, ipsi anceps legi à se militem, non emi. Nec enim ad hanc formam cetera erant.

INVALIDUM senem T. Vinius & Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignavissimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant. Tardum Galbæ iter & cruentum, interfectis Cingonio Varrone consule designato, & Petronio Turpiliano consulari; ille ut Nymphidii socius, hic ut dux Neronis, inauditi atque indefensi tamquam innocentes perierant. Introitus in urbem, trucidatis tot millibus inermium militum, infaustus omine, atque ipsis etiam qui occiderant, formidolosus. Inductâ legione Hispanâ, remanente eâ quam è classe Nero conscripserat, plena urbs exercitu insolito; multi adhoc numeri è Germaniâ ac Britanniâ & Illyrico, quos idem Nero electos præmissosque ad claustra Caspiarum, & bellum quod in Albanos parabat, opprimendis Vindicis cœptis revocaverat: ingens novis rebus materia, ut non in unum aliquem prono favore, ita audenti parata.

FORTÈ congruerat, ut Clodii Macri & Fontei Capitonis cædes nuntiarentur. Macrum in Africâ haud dubiè turbantem, Trebonius Garucianus procurator, jussu Galbæ: Capitonem in Germaniâ, cùm similia cœptaret, Cordelius Aquinus & Fabius Valens legati legionum interfecerant, antequam juberentur. Fuere qui crederent, Capitonem, ut avaritiâ & libidine fœdum ac maculosum, ita cogitatione rerum novarum abstinuisse: sed à legatis bellum suadentibus, postquam impellere nequiverint, crimen ac dolum compositum ultrò: & Galbam mobilitate ingenii, an ne altiùs scrutaretur, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobasse. Ceterùm utraque cædes sinistrè accepta: & inviso semel principe, seu benè seu malè facta premunt. Jam afferebant venalia cuncta præpotentes liberti. Servorum manus subitis avidæ, & tamquam apud senem festinantes; eademque

vices de leurs Princes, que jadis ils respectoient leurs vertus. On répandoit aussi ce mot de Galba, qui eût fait honneur à un Prince plus libéral, mais qu'on interprétoit par son humeur. *Je sais choisir mes soldats & non les acheter.*

VINIUS & Lacon, l'un le plus vil & l'autre le plus méchant des hommes, le décrioient par leur conduite, & la haine de leurs forfaits retomboit sur son indolence. Cependant Galba venoit lentement & ensanglantoit sa route. Il fit mourir Varron, Consul désigné, comme complice de Nymphidius, & Turpilien Consulaire, comme Général de Néron. Tous deux, exécutés sans avoir été entendus & sans forme de procès, passèrent pour innocens. A son arrivée, il fit égorger par milliers les soldats désarmés; présage funeste pour son règne & de mauvais augure même aux meurtriers. La Légion qu'il amenoit d'Espagne, jointe à celle que Néron avoit levée; remplirent la Ville de nouvelles troupes, qu'augmentoient encore les nombreux détachemens d'Allemagne, d'Angleterre & d'Illyrie, choisis & envoyés par Néron aux portes Caspiennes où il préparoit la guerre d'Albanie, & qu'il avoit rappellés pour réprimer les mouvemens de Vindex. Tous gens à beaucoup entreprendre, sans chef encore, mais prêts à servir le premier audacieux.

PAR hasard, on apprit dans ce même temps les meurtres de Macer & de Capiton. Galba fit mettre à mort le premier par l'Intendant Garucianus, sur l'avis certain de ses mouvemens en Afrique, & l'autre commençant aussi à remuer en Allemagne, fut traité de même avant l'ordre du Prince par Aquinus & Valens, Lieutenans-généraux. Plusieurs crurent que Capiton, quoique décrié pour son avarice & pour sa débauche, étoit innocent des trames qu'on lui imputoit, mais que ses Lieutenans s'étant vainement efforcés de l'exciter à la guerre, avoient ainsi couvert leur crime, & que Galba, soit par legéreté, soit de peur d'en trop apprendre, prit le parti d'approuver une conduite qu'il ne pouvoit plus réparer. Quoi qu'il en soit, ces assassinats firent un mauvais effet; car, sous un Prince une fois odieux,

novæ aulæ mala, æquè gravia, non æquè excuſata. Ipſa ætas Galbæ, & irriſui & faſtidio erat, aſſuetis juventæ Neronis, & imperatores formâ ac decore corporis (ut eſt mos vulgi) comparantibus.

Et hic quidem Romæ, tamquam in tantâ multitudine, habitus animorum fuit. E provinciis, Hiſpaniæ præerat Cluvius Rufus, vir facundus, &, pacis artibus, belli inexpertus. Galliæ, ſuper memoriam Vindicis, obligatæ recenti dono Romanæ civitatis, & in poſterum tributi levamento. Proximæ tamen Germanis exercitibus Galliarum civitates, non eodem honore habitæ, quædam etiam finibus ademptis, pari dolore commoda aliena ac ſuas injurias metiebantur. Germanici exercitus, quod periculoſiſſimum in tantis viribus, ſoliciti & irati ſuperbiâ recentis victoriæ, & metu, tamquam alias partes* foviſſent. Tardè à Nerone deſciverant: nec ſtatim pro Galbâ Verginius; an imperare voluiſſet dubium: delatum ei à milite imperium conveniebat. Fonteium Capitonem occiſum, etiam qui queri non poterant, tamen indignabantur. Dux deerat, abducto Verginio per ſimulationem amicitiæ: quem non remitti, atque etiam reum eſſe, tamquam ſuum crimen accipiebant.

Superior exercitus legatum Hordeonium Flaccum ſpernebat, ſenectâ ac debilitate pedum invalidum, ſine conſtantiâ, ſine auctoritate: ne quieto quidem milite, regimen; adeò furentes infirmitate retinentis ultrò etiam accendeban ur. Inferioris Germaniæ legiones diutiùs ſine conſulari fuere: donec, miſſu Gal-

tout ce qu'il fait, bien ou mal, lui attire le même blâme. Les affranchis, tout-puiſſans à la Cour, y vendoient tout; les eſclaves ardens à profiter d'une occaſion paſſagère, ſe hâtoient ſous un vieillard d'aſſouvir leur avidité. On éprouvoit toutes les calamités du règne précédent ſans les excuſer de même : il n'y avoit pas juſqu'à l'âge de Galba qui n'excitât la riſée & le mépris du peuple, accoutumé à la jeuneſſe de Néron, & à ne juger des Princes que ſur la figure.

TELLE étoit à Rome la diſpoſition d'eſprit la plus générale chez une ſi grande multitude. Dans les Provinces, Rufus, beau parleur, & bon chef en temps de paix, mais ſans expérience militaire, commandoit en Eſpagne. Les Gaules conſervoient le ſouvenir de Vindex & des faveurs de Galba, qui venoit de leur accorder le droit de Bourgeoiſie Romaine, & de plus, la ſuppreſſion des impôts. On excepta pourtant de cet honneur les villes voiſines des armées d'Allemagne, & l'on en priva même pluſieurs de leur territoire; ce qui leur fit ſupporter avec un double dépit leurs propres pertes & les graces faites à autrui. Mais où le danger étoit grand à proportion des forces, c'étoit dans les armées d'Allemagne, fières de leur récente victoire, & craignant le blâme d'avoir favoriſé d'autres partis; car elles n'avoient abanbonné Néron qu'avec peine; Verginius ne s'étoit pas d'abord déclaré pour Galba & s'il étoit douteux qu'il eût aſpiré à l'empire, il étoit sûr que l'armée le lui avoit offert; ceux même qui ne prenoient aucun intérêt à Capiton, ne laiſſoient pas de murmurer de ſa mort. Enfin Verginius ayant été rappellé ſous un faux-ſemblant d'amitié, les troupes privées de leur Chef, le voyant retenu & accuſé, s'en offenſoient comme d'une accuſation tacite contre elles-mêmes.

DANS la haute Allemagne, Flaccus, vieillard infirme, qui pouvoit à peine ſe ſoutenir, & qui n'avoit ni autorité, ni fermeté, étoit mépriſé de l'armée qu'il commandoit : & ſes ſoldats, qu'il ne pouvoit contenir même en plein repos, animés par ſa foibleſſe, ne connoiſſoient plus de frein. Les Légions de la baſſe

bæ, Vitellius aderat, cenſoris Vitellii ac ter conſulis filius. Id ſatis videbatur. In Britannico exercitu nihil irarum. Non ſanè aliæ legiones per omnes civilium bellorum motus, innocentiùs egerunt : ſeu quia procul, & Oceano diviſæ ; ſeu, crebris expeditionibus, doctæ hoſtem potiùs odiſſe. Quies & Illyrico : quamquam excitæ à Nerone legiones, dum in Italiâ cunctantur, Verginium legationibus adiſſent. Sed longis ſpatiis diſcreti exercitus, quod ſaluberrimum eſt ad continendam militarem fidem, nec vitiis nec viribus miſcebantur.

Oriens adhuc immotus. Syriam & quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus, vir ſecundis adverſiſque juxtà famoſus. Inſignes amicitias juvenis ambitiosè coluerat ; mox atteritis opibus, lubrico ſtatu, ſuſpectâ etiam Claudii iracundiâ in ſecretum Aſiæ repoſitus, tam propè ab exſule fuit, quàm poſtea à principe. Luxuriâ, induſtriâ, comitate, arrogantiâ, malis boniſque artibus mixtus, nimiæ voluptates, cum vacaret : quoties expedierat, magnæ virtutes. Palàm laudares, ſecreta malè audiebant. Sed apud ſubjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens : & cui expeditius fuerit tradere imperium, quàm obtinere. Bellum Judaicum Flavius Veſpaſianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus adminiſtrabat. Nec Veſpaſiano adverſus Galbam votum, aut animus. Quippe T. filium ad venerationem cultumque ejus miſerat, ut ſuo loco memorabimus. Occultâ lege fati, & oſtentis ac reſponſis deſtinatum Veſpaſiano liberiſque ejus imperium, poſt fortunam credidimus.

Ægyptum copiaſque quibus coërceretur, jam inde à divo Auguſto, equites Romani obtinent loco regum. Ita viſum expe-

Allemagne

Allemagne restèrent long-temps sans Chef consulaire ; enfin Galba leur donna Vitellius, dont le père avoit été Censeur & trois fois Consul ; ce qui parut suffisant. Le calme règnoit dans l'armée d'Angleterre, & parmi tous ces mouvemens de guerres civiles, les Légions qui la composoient furent celles qui se comportèrent le mieux, soit à cause de leur éloignement & de la mer qui les enfermoit, soit que leurs fréquentes expéditions leur apprissent à ne haïr que l'ennemi. L'Illyrie n'étoit pas moins paisible, quoique ses Légions appellées par Néron eussent, durant leur sejour en Italie, envoyé des députés à Verginius. Mais ces armées, trop séparées pour unir leurs forces & mêler leurs vices, furent, par ce salutaire moyen, maintenus dans leur devoir.

Rien ne remuoit encore en Orient. Mucianus, homme également célèbre dans les succès & dans les revers, tenoit la Syrie avec quatre Légions. Ambitieux dès sa jeunesse, il s'étoit lié aux Grands ; mais bientôt voyant sa fortune dissipée, sa personne en danger, & suspectant la colère du Prince, il s'alla cacher en Asie, aussi près de l'exil qu'il fut ensuite du rang suprême. Unissant la mollesse à l'activité, la douceur & l'arrogance, les talens bons & mauvais, outrant la débauche dans l'oisiveté, mais ferme & courageux dans l'occasion, estimable en public, blâmé dans sa vie privée, enfin si séduisant, que ses inférieurs, ses proches ni ses égaux ne pouvoient lui résister ; il lui étoit plus aisé de donner l'Empire que de l'usurper. Vespasien, choisi par Néron, faisoit la guerre en Judée avec trois Légions, & se montra si peu contraire à Galba, qu'il lui envoya Tite son fils pour lui rendre hommage & cultiver ses bonnes graces, comme nous dirons ci-après. Mais leur destin se cachoit encore, & ce n'est qu'après l'événement qu'on a remarqué les signes & les oracles qui promettoient l'empire à Vespasien & à ses enfans.

En Égypte, c'étoit aux Chevaliers Romains, au lieu des Rois, qu'Auguste avoit confié le commandement de la province

dire, provinciam aditu difficilem, annonæ fecundam, fuperftitione, ac lafciviâ difcordem & mobilem, infciam legum, ignaram magiftratuum, domi retinere. Regebat tum Tiberius Alexander ejufdem nationis. Africa, ac legiones in eâ, interfecto Clodio Macro, contenta qualicumque principe, poft experimentum domini minoris. Duæ Mauretaniæ, Rhætia, Noricum, Thracia; & quæ aliæ procuratoribus cohibentur, ut cuique exercitui vicinæ, ita in favorem aut odium contactu valentiorum agebantur. Inermes provinciæ, atque ipfa in primis Italia, cuicumque fervitio expofitæ, in pretium belli ceffuræ erant. Hic fuit rerum Romanarum ftatus, cùm Ser. Galba iterum, Titus Vinius confules, inchoavere annum fibi ultimum, Reipublicæ propè fupremum.

Paucis poft Kalendas Januarias diebus, Pompeii Propinqui procuratoris, è Belgicâ litteræ afferuntur, fuperioris Germaniæ legiones, ruptâ facramenti reverentià, imperatorem alium flagitare, & Senatui ac Populo Romano arbitrium eligendi permittere, quo feditio mollius acciperetur. Maturavit ea res confilium Galbæ, jam pridem de adoptione fecum & cum proximis agitantis. Non fanè crebrior totâ civitate fermo per illos menfes fuerat; primùm licentiâ ac libidine talia loquendi, dein fefsâ jam ætate Galbæ. Paucis judicium, aut Reipublicæ amor: multi occultâ fpe; prout quis amicus vel cliens, hunc vel illum ambitiofis rumoribus deftinabant, etiam in T. Vinii odium; qui in dies quanto potentior, eodem actu invifior erat. Quippe hiantes in magnâ fortunâ amicorum cupiditates, ipfa Galbæ facilitas intendebat: cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.

Potentia principatus divifa in T. Vinium confulem, & Cornelium Laconem prætorii præfectum. Nec minor gracia Icelo

& des troupes ; précaution qui parut néceſſaire dans un pays abondant en bled, d'un abord difficile, & dont le peuple changeant & ſuperſtitieux ne reſpecte ni magiſtrats ni loix. Alexandre, Egyptien, gouvernoit alors ce Royaume. L'Afrique & ſes Légions, après la mort de Macer, ayant ſouffert la domination particulière, étoient prêtes à ſe donner au premier venu. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, & toutes les Nations qui n'obéiſſoient qu'à des Intendans, ſe tournoient pour ou contre ſelon le voiſinage des armées & l'impulſion des plus puiſſans. Les Provinces ſans défenſe, & ſur-tout l'Italie, n'avoient pas même le choix de leurs fers & n'étoient que le prix des vainqueurs. Tel étoit l'état de l'Empire Romain, quand Galba, Conſul pour la deuxième fois, & Vinius ſon collègue, commencèrent leur dernière année & preſque celle de la République.

Au commencement de Janvier, on reçut avis de Propinquus, Intendant de la Belgique, que les Légions de la Germanie ſupérieure, ſans reſpect pour leur ferment, demandoient un autre Empereur, & que pour rendre leur révolte moins odieuſe, elles conſentoient qu'il fût élu par le Sénat & le Peuple Romain. Ces nouvelles accélérèrent l'adoption dont Galba délibéroit auparavant en lui-même & avec ſes amis, & dont le bruit étoit grand depuis quelque temps dans toute la ville, tant par la licence des nouvelliſtes, qu'à cauſe de l'âge avancé de Galba. La raiſon, l'amour de la patrie dictoient les vœux du petit nombre ; mais la multitude paſſionnée nommant tantôt l'un, tantôt l'autre, chacun ſon protecteur ou ſon ami, conſultoit uniquement ſes deſirs ſecrets ou ſa haine pour Vinius, qui, devenant de jour en jour plus puiſſant, devenoit plus odieux en même meſure ; car, comme ſous un maître infirme & crédule, les fraudes ſont plus profitables & moins dangereuſes, la facilité de Galba augmentoit l'avidité des parvenus, qui meſuroient leur ambition ſur leur fortune.

Le pouvoir du Prince étoit partagé entre le Conſul Vinius & Lacon, Préfet du Prétoire. Mais Icelus, affranchi de Galba,

Galbæ liberto, quem annulis donatum equeſtri nomine Martianum vocitabant. Hi diſcordes, & rebus minoribus ſibi quiſque tendentes, circa conſilium eligendi ſucceſſoris in duas factiones ſcindebantur. Vinius pro Othone, Laco atque Icelus conſenſu non tam unum aliquem fovebant, quàm alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia, ex rumoribus nihil ſilentio tranſmittentium : quia Vinio vidua filia, cælebs Otho, gener ac ſocer deſtinabantur. Credo & Reipublicæ curam ſubiſſe, fruſtra à Nérone tranſlatæ, ſi apud Othonem relinqueretur; namque Otho pueritiam incuriosè, adoleſcentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus. Eoque jam Poppæam Sabinam principale ſcortum, ut apud conſcium libidinum depoſuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. Mox ſuſpectum in eâdem Poppæâ in provinciam Luſitaniam ſpecie legationis ſepoſuit. Otho, comiter adminiſtratâ provinciâ, primus in partes tranſgreſſus, nec ſegnis, & donec bellum fuit, inter præſentes ſplendidiſſimus, ſpem adoptionis ſtatim conceptam, acrius in dies rapiebat : faventibus pleriſque militum, pronâ in eum aulâ Neronis ut ſimilem.

Sed Galba, poſt nuntios Germanicæ ſeditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum, anxius quònam exercituum vis erumperet, ne urbano quidem militi confiſus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii tranſigit. Adhibitoque ſuper Vinium, ac Laconem, Mario Celſo conſule deſignato, ac Ducennio Gemino præfecto urbis, pauca præfatus de ſua ſenectute, Piſonem Licinianum accerſiri jubet : ſeu propriâ dilectione, ſive, ut quidam tradiderunt, Lacone inſtante; cui apud Rubellium Plautum exercita cum Piſone amicitia : ſed callidè ut ignotum fovebat, & proſpera de Piſone fama conſilio ejus

& qui ayant reçu l'anneau, portoit, dans l'ordre équestre, le nom de Marcian, ne leur cédoit point en crédit. Ces favoris, toujours en discorde, & jusques dans les moindres choses ne consultant chacun que son intérêt, formoient deux factions pour le choix du successeur à l'Empire. Vinius étoit pour Othon, Icelus & Lacon s'unissoient pour le rejetter, sans en préférer un autre. Le Public, qui ne sait rien taire, ne laissoit pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon & de Vinius, ni l'alliance qu'ils projettoient entr'eux par le mariage de la fille de Vinius & d'Othon, l'une veuve & l'autre garçon; mais je crois qu'occupé du bien de l'État, Galba jugeoit qu'autant eût valu laisser à Néron l'Empire, que de le donner à Othon. En effet, Othon négligé dans son enfance, emporté dans sa jeunesse, se rendit si agréable à Néron par l'imitation de son luxe, que ce fut à lui, comme associé à ses débauches, qu'il confia Poppée, la principale de ses courtisannes, jusqu'à ce qu'il se fût défait de sa femme Octavie; mais le soupçonnant d'abuser de son dépôt, il le relégua en Lusitanie, sous le nom de Gouverneur. Othon ayant administré sa Province avec douceur, passa des premiers dans le parti contraire, y montra de l'activité; & tant que la guerre dura, s'étant distingué par sa magnificence, il conçut tout d'un coup l'espoir de se faire adopter; espoir qui devenoit chaque jour plus ardent, tant par la faveur des Gens de guerre, que par celle de la Cour de Néron, qui comptoit le retrouver en lui.

MAIS sur les premières nouvelles de la sédition d'Allemagne, & avant que d'avoir rien d'assuré du côté de Vitellius, l'incertitude de Galba sur les lieux où tomberoit l'effort des armées & la défiance des troupes mêmes qui étoient à Rome, le déterminèrent à se donner un collègue à l'Empire, comme à l'unique parti qu'il crût lui rester à prendre. Ayant donc assemblé avec Vinius & Lacon, Celsus, Consul désigné, & Geminus, Préfet de Rome, après quelques discours sur sa vieillesse il fit appeller Pison, soit de son propre mouvement, soit selon quelques-uns, à l'instigation de Lacon, qui par le moyen

fidem addiderat. Piſo M. Craſſo & Scriboniâ genitus, nobilis utrimque, vultu habituque moris antiqui, & æſtimatione rectâ ſeverus, deterius interpretantibus triſtior habetur. Ea pars morum ejus, quo ſuſpectior ſolicitis, adoptanti placebat.

IGITUR Galba, apprehensâ Piſonis manu, in hunc modum locutus fertur. » Si te privatus, lege curiata apud Pontifi-» ces ut moris eſt, adoptarem; & mihi egregium erat tunc, » Pompeii & M. Craſſi ſobolem in penates meos adſciſcere; » & tibi inſigne, Sulpiciæ ac Lutatiæ decora, nobilitati tuæ » adjeciſſe. Nunc me deorum hominumque conſenſu ad impe-» rium vocatum, præclara indoles tua, & amor patriæ impulit, » ut principatum, de quo majores noſtri armis certabant, bello » adeptus, quieſcenti offeram; exemplo divi Auguſti, qui ſororis » filium Marcellum, dein generum Agrippam, mox nepotes » ſuos, poſtremò Tiberium Neronem privignum, in proximo » ſibi faſtigio collocavit. Sed Auguſtus in domo ſucceſſorem quæ-» ſivit; ego, in Republicâ. Non quia propinquos aut ſocios » belli non habeam: ſed neque ipse imperium ambitione accepi » & judicii mei documentum ſint, non meæ tantum neceſſitu-» dines, quas tibi poſt poſui, ſed & tuæ. Eſt tibi frater pari » nobilitate, natu major, dignus hac fortunâ, niſi tu potior » eſſes. Ea ætas tua, quæ cupiditates adoleſcentiæ jam effuge-» rit: ea vita, in quâ nihil præteritum excuſandum habeas. » Fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti. Secundæ res acrio-» ribus ſtimulis animos explorant: quia miſeriæ tolerantur feli-» citate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua » humani animi bona: tu quidem eâdem conſtantiâ retinebis: » ſed alii per obſequium imminuent. Irrumpet adulatio, blan-» ditiæ peſſimum veri affectus venenum, ſua cuique utilitas. » Etiam ego ac tu ſimpliciſſimè inter nos hodie loquimur; » ceteri, libentiùs cum fortunâ noſtrâ, quam nobiſcum. Nam

de Plautus, avoit lié amitié avec Pison ; & le portant adroitement sans paroître y prendre intérêt, étoit secondé par la bonne opinion publique. Pison, fils de Crassus & de Scribonia, tous deux d'illustres maisons, suivoit les mœurs antiques ; homme austère à le juger équitablement, triste & dur selon ceux qui tournent tout en mal, & dont l'adoption plaisoit à Galba, par le côté même qui choquoit les autres.

Prenant donc Pison par la main, Galba lui parla, dit-on, de cette manière : » Si, comme particulier, je vous adoptois, » selon l'usage, par-devant les Pontifes, il nous seroit honorable, à moi, d'admettre dans ma famille un descendant de » Pompée & de Crassus ; à vous, d'ajouter à votre noblesse » celle des maisons Lutatienne & Sulpicienne. Maintenant, » appellé à l'Empire, du consentement des Dieux & des hommes, l'amour de la Patrie & votre heureux naturel me portent à vous offrir au sein de la paix ce pouvoir suprême » que la guerre m'a donné, & que nos ancêtres se sont disputés par les armes. C'est ainsi que le grand Auguste mit au » premier rang après lui, d'abord son neveu Marcellus, ensuite » Agrippa son gendre, puis ses petits-fils, & enfin Tibère » fils de sa femme : mais Auguste choisit son successeur dans » sa maison ; je choisis le mien dans la République ; non que » je manque de proches ou de compagnons d'armes ; mais je » n'ai point moi-même brigué l'Empire ; & vous préférer à » mes parens & aux vôtres c'est montrer assez mes vrais » sentimens. Vous avez un frère illustre, ainsi que vous, votre » aîné, & digne du rang où vous montez, si vous ne l'étiez » encore plus. Vous avez passé sans reproche l'âge de la » jeunesse & des passions. Mais vous n'avez soutenu jusqu'ici » que la mauvaise fortune ; il vous reste une épreuve plus dangereuse à faire en résistant à la bonne : car l'adversité déchire » l'ame ; mais le bonheur la corrompt. Vous aurez beau cultiver toujours avec la même constance l'amitié, la foi, la » liberté, qui sont les premiers biens de l'homme ; un vain » respect les écartera malgré vous. Les flatteurs vous accable-

» suadere principi quod oporteat, multi laboris : assentatio
» erga principem quemcumque sine affectu peragitur.

» Si immensum imperii corpus stare ac librari sine rectore
» posset, dignus eram, à quo Respublica inciperet. Nunc eò
» necessitatis jampridem ventum est, ut nec mea senectus con-
» ferre plus Populo Romano possit, quàm successorem, nec tua
» plus juventa, quàm bonum principem. Sub Tiberio, & Caio,
» & Claudio, unius familiæ quasi hereditas fuimus : loco liber-
» tatis erit, quod eligi cœpimus. Et finitâ Juliorum Claudiorum-
» que domo, optimum quemque adoptio inveniet. Nam gene-
» rari & nasci à principibus, fortuitum, nec ultrà æstimatur :
» adoptandi judicium integrum ; & si velis eligere : consensu
» monstratur. Sit ante oculos Nero, quem longâ Cæsarum serie
» tumentem, non Vindex cum inermi provincia, aut ego cum
» unâ legione ; sed sua immanitas, sua luxuria cervicibus publi-
» cis depulere. Neque erat adhuc damnati principis exemplum.
» Nos bello, & ab æstimantibus asciti, cum invidiâ quamvis,
» egregii erimus. Ne tamen territus fueris, si duæ legiones in
» hoc concussi orbis motu nondum quiescunt. Ne ipse quidem ad
» securas res accessi : & auditâ adoptione, desinam videri senex,
» quod nunc mihi unum objicitur. Nero à pessimo quoque sem-
» per desiderabitur : mihi ac tibi providendum est, ne etiam à
» bonis desideretur. Monere diutius, neque temporis hujus, &
» impletum est omne consilium, si te bene elegi. Utilissimusque
» idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est,
» cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. Ne-
» que enim hîc, ut in ceteris gentibus quæ regnantur, certa
» dominorum domus, & ceteri servi : sed imperaturus es ho-
» minibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam li-
» bertatem. » Et galba quidem, hæc ac talia, tamquam princi-
pem faceret, ceteri tamquam cum facto loquebantur.

ront

„ ront de leurs fausses caresses, poison de la vraie amitié, &
„ chacun ne songera qu'à son intérêt. Vous & moi, nous par-
„ lons aujourd'hui l'un à l'autre avec simplicité ; mais tous s'adres-
„ seront à notre fortune plutôt qu'à nous ; car on risque beau-
„ coup à montrer leur devoir aux Princes, & rien à leur per-
„ suader qu'ils le sont.

„ Si la masse immense de cet empire eût pu garder d'elle-
„ même son équilibre, j'étois digne de rétablir la République ;
„ mais depuis long-temps les choses en sont à tel point, que tout
„ ce qui reste à faire en faveur du Peuple Romain, c'est, pour
„ moi, d'employer mes derniers jours à lui choisir un bon maî-
„ tre, & pour vous, d'être tel durant tout le cours des vô-
„ tres. Sous les Empereurs précédens l'Etat n'étoit l'héritage que
„ d'une seule famille ; par nous le choix de ses chefs lui tiendra
„ lieu de liberté : après l'extinction des Jules & des Claudes
„ l'adoption reste ouverte au plus digne. Le droit du sang &
„ de la naissance ne mérite aucune estime & fait un Prince au
„ hazard : mais l'adoption permet le choix & la voix publique
„ l'indique. Ayez toujours sous les yeux le sort de Néron, fier
„ d'une longue suite de Césars ; ce n'est ni le pays désarmé de
„ Vindex, ni l'unique Légion de Galba, mais son luxe & ses
„ cruautés qui nous ont délivrés de son joug, quoiqu'un Em-
„ pereur proscrit fût alors un événement sans exemple. Pour
„ nous que la guerre & l'estime publique ont élevés, sans mé-
„ riter d'ennemis, n'espérons pas n'en point avoir : mais après
„ ces grands mouvemens de tout l'Univers, deux Légions
„ émues doivent peu vous effrayer. Ma propre élévation ne
„ fut pas tranquille, & ma vieillesse, la seule chose qu'on me
„ reproche ; disparoîtra devant celui qu'on a choisi pour la
„ soutenir. Je sais que Néron sera toujours regretté des mé-
„ chans, c'est à vous & à moi d'empêcher qu'il ne le soit
„ aussi des gens de bien. Il n'est pas temps d'en dire ici da-
„ vantage, & cela seroit superflu, si j'ai fait en vous un bon
„ choix. La plus simple & la meilleure règle à suivre dans
„ votre conduite, c'est de chercher ce que vous auriez approuvé

PISONEM ferunt ſtatim intuentibus, & mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati, aut exſultantis animi motum prodidiſſe. Sermo erga patrem imperatoremque reverens, de ſe moderatus, nihil in vultu habituque mutatum : quaſi imperare poſſet magis, quàm vellet. Conſultatum inde, pro roſtris, an in ſenatu, an in caſtris adoptio nuncuparetur. Iri in caſtra placuit : honorificum id militibus fore, quorum favorem ut largitione & ambitu malè acquiri, ita per bonas artes haud ſpernendum. Circumſteterat interim palatium publica exſpectatio magni ſecreti impatiens, & malè coërcitam famam ſupprimentes augebant.

QUARTUM Idus Januarias fœdum imbribus diem, tonitrua & fulgura & cœleſtes minæ ultra ſolitum turbaverant. Obſervatum id antiquitus comitiis dirimendis, non terruit Galbam quo minus in caſtra pergeret : contemptorem talium ut fortuitorum, ſeu quæ fato manent, quamvis ſignificata, non vitantur. Apud frequentem militum concionem, imperatoriâ brevitate, adoptari à ſe Piſonem, more divi Auguſti, & exemplo militari, quo vir virum legeret, pronunciat ac ne diſſimulata ſeditio in majus crederetur, ultrò aſſeverat, quartam & duo viceſimam legiones, paucis ſeditionis auctoribus, non ultra verba ac voces erraſſe, & brevi in officio fore. Nec ullum orationi aut lenocinium addit, aut pretium. Tribuni tamen centurioneſque, & proximi

„ ou blâmé ſous un autre Prince. Songez qu'il n'en eſt pas ici „ comme des Monarchies où une ſeule famille commande & „ tout le reſte obéit, & que vous allez gouverner un Peu- „ ple qui ne peut ſupporter ni une ſervitude extrême ni une „ entière liberté „. Ainſi parloit Galba en homme qui fait un ſouverain, tandis que tous les autres prenoient d'avance le ton qu'on prend avec un ſouverain déja fait.

On dit que de toute l'aſſemblée qui tourna les yeux ſur Piſon, même de ceux qui l'obſervoient à deſſein, nul ne put remarquer en lui la moindre émotion de plaiſir ou de trouble. Sa réponſe fut reſpectueuſe envers ſon Empereur & ſon père, modeſte à l'égard de lui-même; rien ne parut changé dans ſon air & dans ſes manières; on y voyoit plutôt le pouvoir que la volonté de commander. On délibéra enſuite ſi la cérémonie de l'adoption ſe feroit devant le Peuple, au Sénat, ou dans le Camp. On préféra le Camp pour faire honneur aux troupes, comme ne voulant point acheter leur faveur par la flatterie ou à prix d'argent, ni dédaigner de l'acquérir par les moyens honnêtes. Cependant le Peuple environnoit le Palais, impatient d'apprendre l'importante affaire qui s'y traitoit en ſecret & dont le bruit s'augmentoit encore par les vains efforts qu'on faiſoit pour l'étouffer.

Le dix de Janvier, le jour fut obſcurci par de grandes pluies accompagnées d'éclairs, de tonnerres & de ſignes extraordinaires du courroux céleſte. Ces préſages, qui jadis euſſent rompu les Comices ne détournèrent point Galba d'aller au Camp. Soit qu'il les mépriſât comme des choſes fortuites, ſoit que les prenant pour des ſignes réels, il en jugeât l'événement inévitable. Les gens de guerre étant donc aſſemblés en grand nombre, il leur dit dans un diſcours grave & concis, qu'il adoptoit Piſon à l'exemple d'Auguſte, & ſuivant l'uſage militaire qui laiſſe aux Généraux le choix de leurs Lieutenans. Puis, de peur que ſon ſilence au ſujet de la ſédition ne la fit croire plus dangereuſe, il aſſura fort que n'ayant été formée

militum, grata auditu reſpondent; per ceteros mæſtitia ac ſilentium, tamquam uſurpatam etiam in pace donativi neceſſitatem, bello perdidiſſent. Conſtat potuiſſe conciliari animos quantulàcumque parci ſenis liberalitate. Nocuit antiquus rigor & nimia ſeveritas, cui jam pares non ſumus.

INDE apud ſenatum non comptior Galbæ, non longior quàm apud milites ſermo : Piſonis comis oratio. Et patrum favor aderat, multi voluntate effuſius, qui noluerant mediè, ac plurimi obvio obſequio privatas ſpes agitantes, ſine publicâ curâ. Nec aliud ſequenti quatriduo (quod medium inter adoptionem & cædem fuit) dictum à Piſone in publico, factumve.

CREBRIORIBUS in dies Germanicæ defectionis nuntiis, & facili civitate ad accipienda credendaque omnia nova, cùm triſtia ſunt; cenſuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos, agitatum ſecreto, num & Piſo proficiſceretur, majore prætextu : illi auctoritatem ſenatûs, hic dignationem Cæſaris laturus. Placebat & Laconem prætorii præfectum ſimul mitti. Is conſilio intercellit. Legati quoque (nam ſenatus electionem Galbæ permiſerat) fœdâ inconſtantiâ nominati, excuſati, ſubſtituti, ambitu remanendi aut eundi, ut quemque metus vel ſpes impulerat.

PROXIMA pecuniæ cura. Et cuncta ſcrutantibus juſtiſſimum viſum eſt inde repeti, ubi inopiæ cauſſa erat. Bis & vicies mille ſeſtertium donationibus Nero effuderat. Appellari ſingu-

dans la quatrième & la dix-huitième Légion que par un petit nombre de gens, elle s'étoit bornée à des murmures & des paroles, & que dans peu tout feroit pacifié. Il ne mêla dans fon difcours ni flatteries ni promeffes. Les Tribuns, les Centurions & quelques foldats voifins applaudirent, mais tout le refte gardoit un morne filence, fe voyant privés dans la guerre du donatif qu'ils avoient même exigé durant la paix. Il paroît que la moindre libéralité arrachée à l'auftère parfimonie de ce vieillard eût pu lui concilier les efprits. Sa perte vint de cette antique roideur, & de cet excès de févérité qui ne convient plus à notre foibleffe.

De-là s'étant rendu au Sénat, il n'y parla ni moins fimplement, ni plus longuement qu'aux foldats. La harangue de Pifon fut gracieufe & bien reçue; plufieurs le félicitoient de bon cœur; ceux qui l'aimoient le moins, avec plus d'affectation, & le plus grand nombre par intérêt pour eux-mêmes, fans aucun fouci de celui de l'État. Durant les quatre jours fuivans qui furent l'intervalle entre l'adoption & la mort de Pifon, il ne fit ni ne dit plus rien en public.

Cependant les fréquens avis du progrès de la défection en Allemagne, & la facilité avec laquelle les mauvaifes nouvelles s'accréditoient à Rome, engagèrent le Sénat à envoyer une députation aux Légions révoltées; & il fut mis fecrétement en délibération, fi Pifon ne s'y joindroit point lui-même pour lui donner plus de poids, en ajoutant la majefté impériale à l'autorité du Sénat. On vouloit que Lacon, Préfet du Pretoire, fût auffi du voyage; mais il s'en excufa. Quant aux Députés, le Sénat en ayant laiffé le choix à Galba, on vit, par la plus honteufe inconftance, des nominations, des refus, des fubftitutions, des brigues pour aller ou pour demeurer, felon l'efpoir ou la crainte dont chacun étoit agité.

Ensuite il fallut chercher de l'argent; & tout bien pefé, il parut très-jufte que l'État eût recours à ceux qui l'avoient appauvri. Les dons verfés par Néron montoient à plus de foixante

los juſſit decumâ parte liberalitatis apud quemque eorum relictâ. At illis vix decumæ ſuper portiones erant : iiſdem erga aliena ſumptibus, quibus ſua prodegerant, cùm rapaciſſimo cuique ac perditiſſimo, non agri, aut fœnus, ſed ſola inſtrumenta vitiorum manerent. Exactioni xxx. equites Romani præpoſiti, novum officii genus, & ambitu ac numero oneroſum : ubique haſta, & ſector, & inquieta urbs auctionibus. Attamen grande gaudium, quòd tam pauperes forent quibus donaſſet Nero, quàm quibus abſtuliſſet. Exauctorati per eos dies tribuni, è prætorio Antonius Taurus, & Antonius Naſo : ex urbanis cohortibus, Æmilius Pacenſis : è vigiliis, Julius Fronto. Nec remedium in ceteros fuit, ſed metus initium : tamquam per artem & formidinem ſinguli pellerentur, omnibus ſuſpectis.

INTEREA Othonem, cui compoſitis rebus nulla ſpes ; omne in turbido conſilium, multa ſimul exſtimulabant ; luxuria etiam principi oneroſa, inopia vix privato toleranda, in Galbam ira, in Piſonem invidia. Fingebat & metum, quo magis concupiſceret. » Prægravem ſe Neroni fuiſſe ; nec Luſitaniam rurſus aut alte- » rius exſilii honorem expectandum : ſuſpectum ſemper invi- » ſumque dominantibus, qui proximus deſtinaretur. Nocuiſſe id ſibi » apud ſenem principem : magis nociturum apud juvenem, inge- » nio trucem, & longo exſilio efferatum. Occidi Othonem poſſe ; » proin agendum audendumque, dum Galbæ auctoritas fluxa, » Piſonis nondum coaluiſſet. Opportunos magnis conatibus tran- » ſitus rerum : nec cunctationis opus, ubi pernicioſior ſit quies, » quàm temeritas. Mortem omnibus ex naturâ æqualem, obli- » vione apud poſteros, vel gloriâ diſtingui. Ac ſi nocentem » innocentemque idem exitus maneat, acrioris viri eſſe, meritò » perire.

millions. Il fit donc citer tous les donataires, leur redemandant les neuf dixièmes de ce qu'ils avoient reçu, & dont à peine leur restoit-il l'autre dixième partie : car, également avides & dissipateurs, & non moins prodigues du bien d'autrui que du leur, ils n'avoient conservé, au lieu de terres & de revenus, que les instrumens ou les vices qui avoient acquis & consumé tout cela. Trente Chevaliers Romains furent préposés au recouvrement ; nouvelle magistrature, onéreuse par les brigues & par le nombre. On ne voyoit que ventes, huissiers ; & le peuple, tourmenté par ces vexations, ne laissoit pas de se réjouir de voir ceux que Néron avoit enrichis aussi pauvres que ceux qu'il avoit dépouillés. En ce même temps, Taurus & Nason, Tribuns prétoriens, Pacensis, Tribun des milices bourgeoises, & Fronto, Tribun du guet, ayant été cassés, cet exemple servit moins à contenir les Officiers qu'à les effrayer, & leur fit craindre qu'étant tous suspects, on ne voulût les chasser l'un après l'autre.

Cependant Othon, qui n'attendoit rien d'un gouvernement tranquille, ne cherchoit que de nouveaux troubles. Son indigence, qui eût été à charge même à des particuliers, son luxe qui l'eût été, même à des Princes, son ressentiment contre Galba, sa haine pour Pison, tout l'excitoit à remuer. Il se forgeoit même des craintes pour irriter ses desirs. N'avoit-il pas été suspect à Néron lui-même ? Falloit-il attendre encore l'honneur d'un second exil en Lusitanie ou ailleurs ? Les Souverains ne voient-ils pas toujours avec défiance & de mauvais œil ceux qui peuvent leur succéder ? Si cette idée lui avoit nui près d'un vieux Prince, combien plus lui nuiroit-elle auprès d'un jeune homme naturellement cruel, aigri par un long exil ! Que s'ils étoient tentés de se défaire de lui, pourquoi ne les préviendroit-il pas, tandis que Galba chanceloit encore, & avant que Pison fût affermi ? Les temps de crise sont ceux où conviennent les grands efforts, & c'est une erreur de temporiser quand les delais sont plus dangereux que l'audace. Tous les hommes meurent également, c'est la loi de la nature ; mais la

Non erat Othonis mollis & corpori ſimilis animus. Et intimi libertorum ſervorumque corruptiùs, quàm in privatâ domo habiti; aulam Neronis, & luxus, adulteria, matrimonia ceteraſque regnorum libidines, avido talium, ſi auderet, ut ſua oſtentantes; quieſcenti ut aliena exprobrabant: urgentibus etiam mathematicis, dum novos motus, & clarum Othoni annum obſervatione ſiderum affirmant, genus hominum potentibus infidum, ſperantibus fallax, quod in civitate noſtrâ & vetabitur ſemper; & retinebitur. Multos ſecreta Poppææ mathematicos, peſſimum principalis matrimonii inſtrumentum habuerant: è quibus Ptolomæus Othoni in Hiſpaniâ comes, cùm ſuperſuturum eum Neroni promiſiſſet, poſtquam ex eventu fides, conjecturâ jam & rumore, ſenium Galbæ, & juventam Othonis computantium, perſuaſerat fore, ut imperium aſciſceretur. Sed Otho tamquam peritiâ, & monitu fatorum prædicta accipiebat, cupidine ingenii humani libentiùs obſcura credi. Nec deerat Ptolomæus, jam & ſceleris inſtinctor, ad quod facillime ab ejuſmodi voto tranſitur.

Sed celeris cogitatio incertum an repens, ſtudia militum jam pridem ſpe ſucceſſionis, aut paratu facinoris affectaverat. In itinere, in agmine, in ſtationibus, vetuſtiſſimum quemque militum nomine vocans, ac memoriâ Neroniani comitatûs, contubernales appellando, alios agnoſcere, quoſdam requirere, & pecuniâ aut gratiâ juvare: inſerendo ſæpiùs querelas; & ambiguos de Galbâ ſermones quæque alia turbamenta vulgi. Labores itinerum, inopia commeatuum, duritia imperii, atrociùs accipiebantur: cùm Campaniæ lacus & Achaiæ urbes claſſibus

poſtérité les diſtingue par la gloire ou l'oubli. Que ſi le même ſort attend l'innocent & le coupable, il eſt plus digne d'un homme de courage de ne pas périr ſans ſujet.

Othon avoit le cœur moins efféminé que le corps. Ses plus familiers eſclaves & affranchis, accoutumés à une vie trop licencieuſe pour une maiſon privée, en rappellant la magnificence du Palais de Néron, les adultères, les fêtes nuptiales, & toutes les debauches des Princes, à un homme ardent après tout cela, le lui montroient en proie à d'autres par ſon indolence, & à lui s'il oſoit s'en emparer. Les Aſtrologues l'animoient encore en publiant que d'extraordinaires mouvemens dans les Cieux lui annonçoient une année glorieuſe. Genre d'hommes fait pour leurrer les Grands, abuſer les ſimples, qu'on chaſſera ſans ceſſe de notre ville, & qui s'y maintiendra toujours. Poppée en avoit ſecrétement employé pluſieurs qui furent l'inſtrument funeſte de ſon mariage avec l'Empereur. Ptolomée, un d'entre eux, qui avoit accompagné Othon, lui avoit promis qu'il ſurvivroit à Néron, & l'événement joint à la vieilleſſe de Galba, à la jeuneſſe d'Othon, aux conjectures & aux bruits publics, lui fit ajouter qu'il parviendroit à l'Empire. Othon, ſuivant le penchant qu'a l'eſprit humain de s'affectionner aux opinions par leur obſcurité même, prenoit tout cela pour de la ſcience & pour des avis du deſtin, & Ptolomée ne manqua pas, ſelon la coutume, d'être l'inſtigateur du crime dont il avoit été le Prophête.

Soit qu'Othon eût ou non formé ce projet, il eſt certain qu'il cultivoit depuis long-temps les gens de guerre, comme eſpérant ſuccéder à l'Empire ou l'uſurper. En route, en bataille, au camp, nommant les vieux ſoldats par leur nom, &, comme ayant ſervi avec eux ſous Néron, les appellant *Camarades*, il reconnoiſſoit les uns, s'informoit des autres, & les aidoit tous de ſa bourſe ou de ſon crédit. Il entremêloit tout cela de fréquentes plaintes, de diſcours équivoques ſur Galba, & de ce qu'il y a de plus propre à émouvoir le peuple. Les fatigues des marches, la rareté des vivres, la dureté du commandement, il envenimoit tout, comparant les anciennes & agréables

adire ſoliti, Pyrenæum & Alpes, & immenſa viarum ſpatia, ægrè ſub armis eniterentur.

Flagrantibus jam militum animis, velut faces addiderat Mevius Pudens, è proximis Tigellini, is mobiliſſimum quemque ingenio, aut pecuniæ indigum, & in novas cupiditates præcipitem alliciendo; eò paulatim progreſſus eſt, ut per ſpeciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret; quam velut publicam largitionem, Otho, ſecretioribus apud ſingulos præmiis, intendebat; adeò animoſus corruptor, ut Cocceio Proculo ſpeculatori de parte finium cum vicino ambigenti, univerſum vicini agrum ſuâ pecuniâ emptum dono dederit: per ſocordiam præfecti, quem nota pariter & occulta fallebant.

Sed tum è libertis Onomaſtum futuro ſceleri præfecit, à quo Barbium Proculum Teſſerarium ſpeculatorum, & Veturium Optionem eorumdem perductos, poſtquam vario ſermone callidos, audaceſque cognovit, pretio & promiſſis onerat, datâ pecuniâ ad pertentandos plurium animos. Suſcepêre duo manipulares imperium Populi Romani transferendum, & tranſtulerunt. In conſcientiam facinoris pauci aſciti, ſuſpenſos ceterorum animos, diverſis artibus ſtimulant; primores militum, per beneficia Nymphidii ut ſuſpectos: vulgus & ceteros, irâ & deſperatione dilati toties donativi; erant quos memoria Neronis ac deſiderium prioris licentiæ accenderet; in commune omnes metu mutandæ militiæ exterrebantur.

Infecit ea tabes legionum quoque & auxiliorum motas jam mentes, poſtquam vulgatum erat labare Germanici exercitûs fidem. Adeoque parata apud malos ſeditio, etiam apud integros diſſimulatio fuit ut poſtero Iduum die, redeuntem à cœnâ Othonem rapturi fuerint, niſi incerta noctis, & totâ urbe ſparſa

navigations de la Campanie & des villes Grecques avec les longs & rudes trajets des Pyrénées & des Alpes, où l'on pouvoit à peine foutenir le poids de fes armes.

PUDENS, un des confidens de Tigellinus, féduifant diverfement les plus remuans, les plus obérés, les plus crédules, achevoit d'allumer les efprits déja échauffés des foldats. Il en vint au point que chaque fois que Galba mangeoit chez Othon, l'on diftribuoit cent fefterces par tête à la cohorte qui étoit de garde, comme pour fa part du feftin; diftribution que, fous l'air d'une largeffe publique, Othon foutenoit encore par d'autre dons particuliers. Il étoit même fi ardent à les corrompre, & la ftupidité du Préfet qu'on trompoit jufques fous fes yeux, fut fi grande que fur une difpute de Proculus, lancier de la garde, avec un voifin, pour quelque borne commune, Othon acheta tout le champ du voifin & le donna à Proculus.

ENSUITE il choifit pour chef de l'entreprife qu'il méditoit Onomaftus; un de fes affranchis, qui, lui ayant amené Barbius & Véturius, tous deux bas Officiers des gardes, après les avoir trouvés à l'examen rufés & courageux, il les chargea de dons, de promeffes, d'argent pour en gagner d'autres, & l'on vit ainfi deux manipulaires entreprendre & venir à bout de difpofer de l'Empire Romain. Ils mirent peu de gens dans le fecret, & tenant les autres en fufpens, ils les excitoient par divers moyens; les chefs comme fufpects par les bienfaits de Nymphidius les foldats par le dépit de fe voir fruftrés du donatif fi long-temps attendu : rappellant à quelques-uns le fouvenir de Néron ils rallumoient en eux le defir de l'ancienne licence : enfin ils les effrayoient tous par la peur d'un changement dans la milice.

SI-TÔT qu'on fut la défection de l'armée d'Allemagne, le venin gagna les efprits déja émus des Légions & des Auxiliaires. Bientôt les mal-intentionnés fe trouvèrent fi difpofés à la fédition, & les bons fi tièdes à la réprimer, que le quatorze de Janvier, Othon revenant de fouper eût été enlevé, fi l'on n'eût craint les erreurs de la nuit, les troupes cantonnées

militum caſtra, nec facilem inter temulentos conſenſum timuiſſent : non Reipublicæ curâ, quam fœdare principis ſui ſanguine ſobrii parabant, ſed ne per tenebras, ut quiſque Pannonici vel Germanici exercitûs militibus oblatus eſſet, ignorantibus pleriſque pro Othone deſtinaretur. Multa erumpentis ſeditionis indicia per conſcios oppreſſa; quædam apud Galbæ aures præfectus Laco cluſit, ignarus militarium animorum conſiliique quamvis egregii, quod non ipſe afferret, inimicus, & adverſus peritos pervicax.

Xviii. Kalend. Febr. ſacrificanti pro æde Appollinis Galbæ, haruſpex Umbricius triſtia exta, & inſtantes inſidias, ac domeſticum hoſtem prædicit: audiente Othone (nam proximus aſtiterat) idque ut lætum è contrario, & ſuis cogitationibus proſperum interpretante. Nec multo poſt libertus Onomaſtus nuntiat, exſpectari eum ab architecto & redemptoribus ; quæ ſignificatio coeuntium jam militum, & paratæ conjurationis convenerat. Otho, cauſſam digreſſûs requirentibus; cùm emi ſibi prædia vetuſtate ſuſpecta, eoque priùs exploranda finxiſſet, innixus liberto, per Tiberianam domum in Velabrum, inde ad Miliarum aureum, ſub ædem Saturni pergit. Ibi tres & viginti ſpeculatores conſalutatum imperatorem, ac paucitate ſalutantium trepidum, & ſellæ feſtinanter impoſitum, ſtrictis mucronibus rapiunt. Totidem fermè milites in itinere aggregantur, alii conſcientiâ, plerique miraculo, pars clamore & gladiis, pars ſilentio, animum ex eventu ſumpturi.

Stationem in caſtris agebat Julius Martialis tribunus. Is magnitudine ſubiti ſceleris, ac corrupta latiùs caſtra, ac ſi contra tenderet, exitium metuens, præbuit pleriſque ſuſpicionem conſcientiæ. Antepoſuère ceteri quoque tribuni centurioneſque

par toute la ville, & le peu d'accord qui règne dans la chaleur du vin. Ce ne fut pas l'intérêt de l'État qui retint ceux qui méditoient à jeun de fouiller leurs mains dans le fang de leur Prince, mais le danger qu'un autre ne fût pris dans l'obfcurité pour Othon par les foldats des armées de Hongrie & d'Allemagne qui ne le connoiffoient pas. Les conjurés étouffèrent plufieurs indices de la fédition naiffante ; & ce qu'il en parvint aux oreilles de Galba, fut éludé par Lacon, homme incapable de lire dans l'efprit des foldats, ennemi de tout bon confeil qu'il n'avoit pas donné, & toujours réfiftant à l'avis des Sages.

Le quinze de Janvier, comme Galba facrifioit au Temple d'Appolon, l'Arufpice Umbricius, fur le trifte afpect des entrailles, lui dénonça d'actuelles embûches & un ennemi domeftique, tandis qu'Othon qui étoit préfent, fe réjouiffoit de ces mauvais augures & les interprétoit favorablement pour fes deffeins. Un moment après, Onomaftus vint lui dire que l'Architecte & les Experts l'attendoient; mot convenu pour lui annoncer l'affemblée des foldats & les apprêts de la conjuration. Othon fit croire à ceux qui demandoient où il alloit, que, prêt d'acheter une vieille maifon de compagne, il vouloit auparavant la faire examiner; puis, fuivant l'affranchi à travers le Palais de Tibère au Vélabre, & de-là vers la colonne dorée fous le Temple de Saturne, il fut falué Empereur par vingt-trois foldats, qui le placèrent auffi-tôt fur une chair curule, tout confterné de leur petit nombre, & l'environnèrent l'épée à la main. Chemin faifant, ils furent joints par un nombre à-peu-près égal de leurs camarades. Les uns inftruits du complot, l'accompagnoient à grands cris avec leurs armes, d'autres frappés du fpectacle, fe difpofoient en filence à prendre confeil de l'événement.

Le Tribun Martialis, qui étoit de garde au camp, effrayé d'une fi prompte & fi grande entreprife, ou craignant que la fédition n'eût gagné fes foldats & qu'il ne fût tué en s'y oppofant, fut foupçonné par plufieurs d'en être complice. Tous

præſentia dubiis & honeſtis. Iſque habitus animorum fuit, ut peſſimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.

IGNARUS interim Galba & ſacris intentus, fatigabat alieni jam imperii deos : cùm affertur rumor rapi in caſtra, incertum quem ſenatorem, mox Othonem eſſe qui raperetur. Simul ex tota urbe, ut quiſque obvius fuerat, alii formidinem augentes, quidam minora verò, ne tum quidem obliti adulationis. Igitur conſultantibus placuit pertentari animum cohortis, quæ in palatio ſtationem agebat; nec per ipſum Galbam, cujus integra auctoritas majoribus remediis ſervabatur : Piſo pro gradibus domûs vocatos, in hunc modum allocutus eſt. „ Sextus dies agitur, commilitones, ex quo ignarus futuri, & „ ſive optandum hoc nomen ſive timendum erat, Cæſar „ aſcitus ſum : quo domûs noſtræ aut Reipublicæ fato, in „ veſtra manu poſitum eſt; non quia, meo nomine, triſtiorem „ caſum paveam, ut qui adverſa expertus cùm maximè, ducam „ ne ſecunda quidem minus diſcriminis habere : patris & ſenatûs & ipſius imperii vicem doleo, ſi nobis aut perire hodie „ neceſſe eſt; aut quod æquè apud bonos miſerum eſt, occidere. Solatium proximi motûs habebamus, incruentam urbem „ & res ſine diſcordia tranſlatas. Proviſum adoptione videbatur, ut ne poſt Galbam quidem bello locus eſſet.

„ NIHIL arrogabo mihi nobilitatis aut modeſtiæ; neque enim „ relatu virtutum, in comparatione Othonis, opus eſt. Vitia „ quibus ſolis gloriatur, evertêre imperium, etiam cùm amicum imperatoris ageret. Habitune & inceſſu; an illo muliebri „ ornatu, mereretur imperium? Falluntur, quibus luxuria ſpecie „ liberalitatis imponit. Perdere iſte ſciet, donare neſciet. Stupra nunc, & comeſſationes, & fæminarum cætus, voluit ani-

les autres Tribuns & Centurions préférèrent auſſi le parti le plus ſûr au plus honnête. Enfin, tel fut l'état des eſprits, qu'un petit nombre ayant entrepris un forfait déteſtable, pluſieurs l'approuvèrent & tous le ſouffrirent.

Cependant Galba, tranquillement occupé de ſon ſacrifice, importunoit les Dieux pour un Empire qui n'étoit plus à lui, quand tout-à-coup un bruit s'éleva que les troupes enlevoient un Sénateur qu'on ne nommoit pas, mais qu'on ſut enſuite être Othon. Auſſi-tôt on vit accourir des gens de tous les quartiers, & à meſure qu'on les rencontroit, pluſieurs augmentoient le mal & d'autres l'exténuoient, ne pouvant en cet inſtant même renoncer à la flatterie. On tint conſeil, & il fut réſolu que Piſon ſonderoit la diſpoſition de la cohorte qui étoit de garde au Palais, réſervant l'autorité encore entière de Galba pour de plus preſſans beſoins. Ayant donc aſſemblé les ſoldats devant les degrés du Palais, Piſon leur parla ainſi : „ Compagnons, il y a ſix jours que je fus nommé Céſar ſans prévoir l'avenir & ſans ſavoir ſi ce choix me ſeroit utile ou funeſte. C'eſt à vous d'en fixer le ſort pour la République & pour nous ; ce n'eſt pas que je craigne pour moi-même, trop inſtruit par mes malheurs à ne point compter ſur la proſpérité. Mais je plains mon Père, le Sénat & l'Empire, en nous voyant réduits à recevoir la mort ou à la donner, extrémité non moins cruelle pour des gens de bien, tandis qu'après les derniers mouvemens on ſe félicitoit que Rome eût été exempte de violence & de meurtres, & qu'on eſpéroit avoir pourvu par l'adoption à prévenir toute cauſe de guerre après la mort de Galba.

„ Je ne vous parlerai ni de mon nom ni de mes mœurs ; on a peu beſoin de vertus pour ſe comparer à Othon. Ses vices, dont il fait toute ſa gloire, ont ruiné l'État quand il étoit ami du Prince. Eſt-ce par ſon air, par ſa démarche, par ſa parure efféminée qu'il ſe croit digne de l'Empire ? On ſe trompe beaucoup, ſi l'on prend ſon luxe pour de la libéralité. Plus il ſaura perdre, & moins il ſaura donner. Débauches, feſtins, attrou-

„ mo ; hæc principatus præmia putat, quorum libido ac volup- „ tas, penes ipſum ſit; rubor ac dedecus, penes omnes. Nemo „ enim unquam imperium flagitio quæſitum bonis artibus exer- „ cuit. Galbam conſenſus generis humani; me Galba, con- „ ſentientibus vobis, Cæſarem dixit. Si Reſpublica, & ſenatus, „ & populus, vana nomina ſunt : veſtrâ, commilitones, inte- „ reſt, ne imperatorem peſſimi faciant.

„ LEGIONUM ſeditio adverſum duces ſuos audita eſt ali- „ quando : veſtra fides famaque illæſa ad hunc diem manſit; „ & Nero quoque vos deſtituit, non vos Neronem. Minus xxx „ transfugæ & deſertores, quos centurionem aut tribunum ſibi „ eligentes nemo ferret imperium aſſignabunt? admittitis exem- „ plum? & quieſcendo commune crimen facitis! Tranſcendet „ hæc licentia in provincias? & ad nos ſcelerum exitus, bel- „ lorum ad vos pertinebunt. Nec eſt plus quod pro cæde prin- „ cipis, quàm quod innocentibus datur; ſed proinde à nobis „ donativum ob fidem, quàm ab aliis pro facinore accipietis.

DILAPSIS ſpeculatoribus, cetera cohors non aſpernata concionantem, ut turbidis rebus evenit, fortè magis, & nonnullo adhuc conſilio, parat ſigna, quod poſtea creditum eſt, inſidiis & ſimulatione. Miſſus & Celſus Marius ad electos Illyrici exercitus, Vipſanii in porticu tendentes. Præceptum Amulio Sereno & Domitio Sabino primipilaribus, ut Germanicos mililites è Libertatis atrio accerſerent. Legioni claſſicæ diffidebat infeſtæ ob cædem commilitonum, quos primo ſtatim introitu trucidaverat Galba. Pergunt etiam in caſtra prætorianorum tribuni Cerius Severus, Subrius Dexter, Pompeius Longinus, ſi incipiens adhuc & nondum adulta ſeditio melioribus conſiliis flecteretur. Tribunorum Subrium & Cerium milites adorti minis, Longinum manibus coercent, exarmantque : quia non orpemens

» pemens de femmes, voilà les projets qu'il médite, &, felon » lui, les droits de l'Empire, dont la volupté fera pour lui feul, » la honte & le déshonneur pour tous ; car jamais fouverain » pouvoir acquis par le crime ne fut vertueufement exercé. » Galba fut nommé Céfar par le genre-humain, & je l'ai été par » Galba de votre confentement : Compagnons, j'ignore s'il vous » eft indifférent que la République, le Sénat & le Peuple ne » foient que de vains noms, mais je fais au moins qu'il vous » importe que des fcélérats ne vous donnent pas un Chef.

» ON a vu quelquefois des Légions fe révolter contre leurs » Tribuns. Jufqu'ici votre gloire & votre fidélité n'ont reçu » nulle atteinte, & Néron lui-même vous abandonna plutôt » qu'il ne fut abandonné de vous. Quoi ! verrons-nous une tren- » taine au plus de déferteurs & de transfuges à qui l'on ne per- » mettroit pas de fe choifir feulement un Officier faire un Em- » pereur? Si vous fouffrez un tel exemple, fi vous partagez le » crime en le laiffant commettre, cette licence paffera dans les » provinces; nous périrons par les meurtres & vous par les com- » bats, fans que la folde en foit plus grande pour avoir égorgé » fon Prince, que pour avoir fait fon devoir : mais le dona- » tif n'en vaudra pas moins, reçu de nous pour le prix de la » fidélité, que d'un autre pour le prix de la trahifon „.

LES Lanciers de la garde ayant difparu, le refte de la cohorte, fans paroître méprifer le difcours de Pifon fe mit en devoir de préparer fes Enfeignes plutôt par hafard, &, comme il arrive en ces momens de trouble, fans trop favoir ce qu'on faifoit, que par une feinte infidieufe comme on l'a cru dans la fuite. Celfus fut envoyé au détachement de l'armée d'Illyrie vers le Portique de Vipfanius. On ordonna aux Primipilaires Serénus & Sabinus d'amener les foldats Germains du Temple de la liberté. On fe défioit de la Légion marine, aigrie par le meurtre de fes foldats, que Galba avoit fait tuer à fon arrivée. Les Tribuns Cerius, Subrius & Longinus, allèrent au camp Pretorien pour tâcher d'étouffer la fédition naiffante, avant qu'elle eût éclaté. Les foldats mena-

dine militiæ, ſed è Galbæ amicis, fidus principi ſuo, & deſciſcentibus ſuſpectior erat. Legio claſſica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitus electi, Celſum infeſtis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavêre, invalidis adhuc corporibus, & placatis animis, quòd eos à Nerone Alexandriam præmiſſos, atque inde rurſus longâ navigatione ægros, impenſiore curâ Galba refovebat. Univerſa jam plebs palatium implebat, mixtis ſervitiis, & diſſono clamore, cædem Othonis & conjuratorum exilium poſcentium, ut ſi in circo ac theatro ludicrum aliquod poſtularent. Neque illis judicium aut veritas: quippe eodem die diverſa pari certamine poſtulaturis: ſed tradito more, quemcumque principem adulandi, licentiâ acclamationum, & ſtudiis inanibus.

INTERIM Galbam duæ ſententiæ diſtinebant. Titus Vinius „ manendum intra domum, opponenda ſervitia, firmandos aditus, non eumdem ad iratos cenſebat: daret malorum pænitentiæ, „ daret bonorum conſenſui ſpatium; ſcelera impetu, bona conſilia morâ valeſcere. Denique eundi ultrô ſi ratio ſit, eamdem „ mox facultatem: regreſſus, ſi pæniteat, in aliena poteſtate.

FESTINANDUM ceteris videbatur, antequam creſceret invalida adhuc conjuratio paucorum. „ Trepidaturum etiam Othonem, „ qui furtim digreſſus, ad ignaros illatus, cunctatione nunc & „ ſegnitia terentium tempus, imitari Principem diſcat. Non exſpectandum, ut compoſitis caſtris, forum invadat, & proſpectante Galbâ Capitolium adeat: dum egregius imperator, cum „ fortibus amicis, januâ, ac limine tenus domum cludit, obſidionem nimirum toleraturus. Et præclarum in ſervis auxilium, ſi conſenſus tantæ multitudinis, & quæ plurimum valet,

cèrent les deux premiers; mais Longin fut maltraité & désarmé, parce qu'il n'avoit pas passé par les grades militaires & qu'étant dans la confiance de Galba, il en étoit plus suspect aux rebelles. La Légion de mer ne balança pas à se joindre aux Prétoriens. Ceux du détachement d'Illyrie présentant à Celsus la pointe des armes, ne voulurent point l'écouter. Mais les troupes d'Allemagne hésitèrent long-temps, n'ayant pas encore recouvré leurs forces & ayant perdu toute mauvaise volonté, depuis que, revenues malades de la longue navigation d'Alexandrie, où Néron les avoit envoyées, Galba n'épargnoit ni soin, ni dépense pour les rétablir. La foule du peuple & des esclaves qui durant ce temps remplissoient le palais, demandoit à cris perçans la mort d'Othon & l'exil des conjurés, comme ils auroient demandé quelque scène dans les jeux publics; non que le jugement ou le zèle excitât des clameurs, qui changèrent d'objet dès le même jour, mais par l'usage établi d'enivrer chaque Prince d'acclamations effrénées & de vaines flatteries.

CEPENDANT Galba flottoit entre deux avis: celui de Vinius étoit qu'il falloit armer les esclaves, rester dans le Palais, & en barricader les avenues; qu'au lieu de s'offrir à des gens échauffés, on devoit laisser le temps aux révoltés de se repentir & aux fidèles de se rassurer; que si la promptitude convient aux forfaits, le temps favorise les bons desseins, qu'enfin l'on auroit toujours la même liberté d'aller s'il étoit nécessaire, mais qu'on n'étoit pas sûr d'avoir celle du retour au besoin.

LES autres jugeoient qu'en se hâtant de prévenir le progrès d'une sédition foible encore & peu nombreuse, on épouvanteroit Othon même, qui, s'étant livré furtivement à des inconnus profiteroit, pour apprendre à représenter, de tout le temps qu'on perdroit dans une lâche indolence. Falloit-il attendre qu'ayant pacifié le camp il vînt s'emparer de la place & monter au Capitole aux yeux même de Galba, tandis qu'un si grand capitaine & ses braves amis renfermés dans les portes & le seuil du Palais, l'inviteroient, pour ainsi dire, à les assiéger?

„ prima, indignatio languescat. Proinde intuta, quæ indecora: „ vel si cadere necesse sit, occurrendum discrimini. Id Othoni „ invidiosius, & ipsis honestum. „ Repugnantem huic sententiæ Vinium, Laco minaciter invasit, stimulante Icelo, privati odii pertinaciâ: in publicum exitium.

Nec diutiùs Galba cunctatus speciosiora suadentibus accessit. Præmissus tamen in castra Piso, ut juvenis magno nomine, recenti favore, & infensus T. Vinio, seu quia erat, seu quia irati ita volebant. Et faciliùs de odio creditur. Vix dum egresso Pisone, occisum in castris Othonem, vagus primùm & incertus rumor, mox ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam, & vidisse affirmabant; credula fama inter gaudentes, & incuriosos. Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem, mixtis jam Othonianis, qui ad evocandum Galbam, læta falso vulgaverint.

Tum verò non populus tantùm & imperita plebs in plausus & immodica studia, sed equitum plerique ac senatorum, posito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intus, ac se Galbæ ostentare, præreptam sibi ultionem querentes. Ignavissimus quisque, (& ut res docuit) in periculo non ausurus, nimii verbis, linguæ feroces: nemo scire, & omnes affirmare; donec inopiâ veri, & consensu errantium victus, sumpto thorace Galba, irruenti turbæ neque ætate neque corpore sistens, sellâ levaretur. Obvius in palatio Julius Atticus speculator, cruentum gladium ostentans, occisum à se Othonem exclamavit: & Galba, *Commilito, inquit, quis jussit?* insigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adversus blandientes incorruptus.

Quel fecours pouvoit-on fe promettre des efclaves, fi on laiffoit refroidir la faveur de la multitude & fa première indignation, plus puiffante que tout le refte? D'ailleurs, difoient-ils, le parti le moins honnête eft auffi le moins fûr, & dût-on fuccomber au péril, il vaut encore mieux l'aller chercher, Othon en fera plus odieux & nous en aurons plus d'honneur. Vinius réfiftant à cet avis fut menacé par Lacon à l'inftigation d'Icelus toujours prêt à fervir fa haine particulière aux dépens de l'Etat.

GALBA fans héfiter plus long-temps choifit le parti le plus fpécieux. On envoya Pifon le premier au camp, appuyé du crédit que devoit lui donner fa naiffance, le rang auquel il venoit de monter & fa colère contre Vinius, véritable ou fuppofée telle par ceux dont Vinius étoit haï & que leur haine rendoient crédules. A peine Pifon fut parti, qu'il s'éleva un bruit, d'abord vague & incertain, qu'Othon avoit été tué dans le camp. Puis, comme il arrive aux menfonges importans, il fe trouva bientôt des témoins oculaires du fait, qui perfuadèrent aifément tous ceux qui s'en réjouiffoient ou qui s'en foucioient peu. Mais plufieurs crurent que ce bruit étoit répandu & fomenté par les amis d'Othon, pour attirer Galba par le leurre d'une bonne nouvelle.

CE fut alors que les applaudiffemens & l'empreffement outré gagnant plus haut qu'une Populace imprudente, la plupart des Chevaliers & des Sénateurs, raffurés & fans précaution forcèrent les portes du Palais & courant au-devant de Galba, fe plaignoient que l'honneur de le venger leur eût été ravi. Les plus lâches & comme l'effet le prouva, les moins capables d'affronter le danger, téméraires en paroles & braves de la langue, affirmoient tellement ce qu'ils favoient le moins que, faute d'avis certains, & vaincu par ces clameurs Galba prit une cuiraffe, & n'étant ni d'âge, ni de force à foutenir le choc de la foule, fe fit porter dans fa chaife. Il rencontra fortant du Palais un gendarme nommé Julius Atticus, qui montrant fon glaive tout fanglant, s'écria qu'il avoit tué Othon. *Camarade, lui dit Galba, qui vous l'a commandé?* Vigueur fingulière d'un homme attentif

Haud dubiæ jam in caſtris omnium mentes, tantuſque ardor, ut non contenti agmine & corporibus, in ſuggeſtu, in quo paulo antè aurea Galbæ ſtatua fuerat, medium inter ſigna Othonem vexillis circumdarent. Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus : gregarius miles caveri inſuper præpoſitos jubebat. Strepere cuncta clamoribus, & tumultu, & exhortatione mutuâ, non tamquam in populo ac plebe, variis ſegni adulatione vocibus, ſed ut quemque affluentium militum aſpexerant, prehenſare manibus, complecti armis, collocare juxta, præire ſacramentum, modò imperatorem militibus, modò imperatori milites commendare. Nec deerat Otho protendens manus, adorare vulgum, jacere oſcula, & omnia ſerviliter pro dominatione.

Postquam univerſa claſſiariorum legio ſacramentum ejus accepit, fidens viribus, & quos adhuc ſingulos exſtimulaverat, accendendos in commune ratus, pro vallo caſtrorum ita cœpit.

» Quis ad vos proceſſerim, commilitones, dicere non poſ-
» ſum : quia nec privatum me vocare ſuſtineo, princeps à vobis
» nominatus ; nec principem, alio imperante. Veſtrum quoque
» nomen in incerto erit, donec dubitabitur imperatorem populi
» Romani in caſtris, an hoſtem habeatis. Auditiſne, ut pœna
» mea & ſupplicium veſtrum ſimul poſtulentur? adeò manifeſ-
» tum eſt, neque perire nos, neque ſalvos eſſe, niſi unà,
» poſſe. Et cujus levitatis eſt Galba, tam fortaſſe promiſit :
» ut qui nullo expoſcente, tot millia innocentiſſimorum mili-
» tum trucidaverit. Horror animum ſubit, quoties recordor
» feralem introitum, & hanc ſolam Galbæ victoriam, cùm in ocu-
» lis urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem
» acceperat. His auſpiciis urbem ingreſſus, quam gloriam ad princi-

à réprimer la licence militaire, & qui ne se laissoit pas plus amorcer par les flatteries, qu'effrayer par les menaces?

DANS le camp les sentimens n'étoient plus douteux ni partagés, & le zèle des soldats étoit tel que, non contens d'environner Othon de leurs corps & de leurs bataillons, ils le placèrent au milieu des enseignes & des drapeaux dans l'enceinte où étoit peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni Tribuns, ni Centurions, ne pouvoient approcher & les simples soldats crioient qu'on prît garde aux officiers. On n'entendoit que clameurs, tumulte, exhortations mutuelles. Ce n'étoit pas les tièdes & les discordantes acclamations d'une populace qui flatte son maître; mais tous les soldats qu'on voyoit accourir en foule étoient pris par la main, embrassés tout armes, amenés devant lui & après leur avoir dicté le serment, ils recommandoient l'Empereur aux troupes & les troupes à l'Empereur. Othon de son côté, tendant les bras, saluant la multitude, envoyant des baisers, n'omettoit rien de servile pour commander.

ENFIN après que toute la Légion de mer lui eût prêté le serment, se confiant en ses forces, & voulant animer en commun tous ceux qu'il avoit excités en particulier, il monta sur le rempart du camp & leur tint ce discours.

,, COMPAGNONS, j'ai peine à dire sous quel titre je me ,, présente en ce lieu : car élevé par vous à l'Empire, je ne ,, puis me regarder comme particulier, ni comme Empereur ,, tandis qu'un autre commande, & l'on ne peut savoir quel ,, nom vous convient à vous-mêmes, qu'en décidant, si celui ,, que vous protégez est le chef, ou l'ennemi du peuple ,, Romain. Vous entendez que nul ne demande ma punition, ,, qui ne demande aussi la vôtre, tant il est certain que nous ,, ne pouvons nous sauver ou périr qu'ensemble, & vous ,, devez juger de la facilité avec laquelle le clement Galba a ,, peut-être déja promis votre mort, par le meurtre de tant ,, de milliers de soldats innocens, que personne ne lui demandoit. Je frémis en me rappellant l'horreur de son entrée & ,, de son unique victoire, lorsqu'aux yeux de toute la ville,

» patum attulit, nisi occisi Obultronii Sabiaii, & Cornelii Mar-
» celli in Hispania, Bervichilonis in Gallia, Fontei Capito-
» nis in Germania, Clodii Macri in Africa, Cingonii in vià,
» Turpiliani in urbe, Nymphidii in castris? Quæ usque pro-
» vincia, quæ castra sunt, nisi cruenta & maculata? aut, ut
» ipse prædicat, emendata & correcta? Nam quæ alii scelera,
» hic remedia vocat: dum fallis nominibus, severitatem pro
» sævitia, parsimoniam pro avaritia, supplicia & contumelias
» vestras, disciplinam appellat. Septem à Neronis fine menses
» sunt, & jam plus rapuit Icelus, quàm quod Polycleti, &
» Vatinii, & Elii, paraverunt. Minore avaritiâ ac licentiâ
» grassatus esset T. Vinius, si ipse imperasset; nunc & sub-
» jectos nos habuit tamquam suos, & viles ut alienos. Una
» illa domus sufficit donativo, quod vobis numquam datur, &
» quotidie exprobratur.

» Ac ne qua saltem in successore Galbæ spes esset, accersit
„ ab exilio, quem tristitiâ & avaritiâ sui simillimum judica-
„ bat. Vidistis, commilitones, notabili tempestate, etiam deos
„ infaustam adoptionem aversantes. Idem senatûs, idem populi
„ Romani animus est. Vestra virtus expectatur, apud quos
„ omne honestis consiliis robur, & sine quibus, quamvis egre-
„ gia invalida sunt. Non ad bellum vos, nec ad periculum
„ voco: omnium militum arma nobiscum sunt. Nec una cohors
„ togata defendit nunc Galbam, sed detinet. Cùm vos aspexe-
„ rit, cùm signum meum acceperit, hoc solum erit certamen,
„ quis mihi plurimum imputet. Nullus cunctationi locus est in
„ eo consilio, quod non potest laudari nisi peractum.

APERIRI deinde armamentarium jussit; rapta statim arma,
il

„ il fit décimer les prisonniers supplians qu'il avoit reçus en „ grace. Entré dans Rome sous de tels auspices, quelle gloire „ a-t-il acquise dans le gouvernement, si ce n'est d'avoir fait „ mourir Sabinus & Marcellus en Espagne, Chilon dans les „ Gaules, Capiton en Allemagne, Macer en Afrique, Cin- „ gonius en route, Turpilien dans Rome, & Nymphidius „ au camp? Quelle armée ou quelle province si reculée, sa „ cruauté n'a-t-elle point souillée & déshonorée, ou selon lui, „ lavée & purifiée avec du sang? Car traitant les crimes de „ remèdes & donnant de faux noms aux choses, il appelle la „ barbarie sévérité, l'avarice économie, & discipline tous „ les maux qu'il vous fait souffrir. Il n'y a pas sept mois „ que Néron est mort, & Icelus a déja plus volé que „ n'ont fait Elius, Polyclète, & Vatinius. Si Vinius lui-même „ eût été Empereur, il eût gouverné avec moins d'avarice „ & de licence, mais il nous commande comme à ses sujets „ & nous dédaigne comme ceux d'un autre. Ses richesses seu- „ les suffisent pour ce donatif qu'on vous vante sans cesse & „ qu'on ne vous donne jamais.

„ AFIN de ne pas même laisser d'espoir à son successeur, „ Galba a rappellé d'exil un homme qu'il jugeoit avare & „ dur comme lui. Les Dieux vous ont avertis par les signes „ les plus évidens, qu'ils désapprouvoient cette élection: le sénat „ & le Peuple Romain, ne lui sont pas plus favorables; mais leur „ confiance est toute en votre courage; car vous avez la „ force en main pour exécuter les choses honnêtes, & sans „ vous les meilleurs desseins ne peuvent avoir d'effet. Ne „ croyez pas qu'il soit ici question de guerres ni de périls, „ puisque toutes les troupes sont pour nous, que Galba n'a „ qu'une cohorte en toge, dont il n'est pas le chef, mais le „ prisonnier, & dont le seul combat à votre aspect & à mon „ premier signe, va être à qui m'aura le plutôt reconnu. „ Enfin ce n'est pas le cas de temporiser dans une entreprise „ qu'on ne peut louer qu'après l'exécution „.

AUSSI-TÔT ayant fait ouvrir l'Arsenal, tous coururent aux

ſine more & ordine militiæ, ut prætorianus, aut legionarius inſignibus ſuis diſtingueretur. Miſcentur auxiliaribus, galeis ſcutiſque. Nullo tribunorum centurionumve adhortante, ſibi quiſque dux & inſtigator : & præcipuum peſſimorum incitamentum, quod boni mærebant.

JAM exterritus Piſo fremitu crebreſcentis ſeditionis; & vocibus in urbem uſque reſonantibus, egreſſum interim Galbam & foro appropinquantem aſſecutus erat; jam Marius Celſus haud læta retulerat : cùm alii in palatium redire, alii Capitolium petere, plerique roſtra occupanda cenſerent, plures tantùm ſententiis aliorum contradicerent; utque evenit in conſiliis infelicibus, optima viderentur, quorum tempus effugerat. Agitaſſe Laco, ignaro Galbâ, de occidendo T. Vinio dicitur, ſive ut pœnâ ejus animos militum mulceret, ſeu conſcium Othonis credebat, ad poſtremum vel odio. Hæſitationem attulit tempus ac locus, quia initio cædis orto, difficilis modus : & turbavere conſilium trepidi nuntii, ac proximorum diffugia, languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.

AGEBATUR huc illuc Galba, vario turbæ fluctuantis impulſu; completis undique baſilicis ac templis, lugubri proſpectu, neque populi aut plebis ulla vox, ſed attoniti vultus, & converſæ ad omnia aures; non tumultus, non quies; quale magni metus, & magnæ iræ ſilentium eſt. Othoni tamen armari plebem nuntiabatur. Ire præcipites, & occupare pericula jubet. Igitur milites Romani, quaſi Vologeſen, aut Pacorum, avito Arſacidarum ſolio depulſuri, ac non imperatorem ſuum inermem & ſenem trucidare pergerent, disjectâ plebe, proculcato ſenatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos Capitolii aſpectus, & imminentium templorum religio, & priores & futuri principes terruere, quo minus facerent ſcelus, cujus ultor eſt quiſquis ſucceſſit.

armes ſans ordre, ſans règle, ſans diſtinction des Enſeignes prétoriennes & des légionnaires, de l'écu des auxiliaires & du bouclier romain. Et ſans que ni Tribun ni Centurion s'en mêlât, chaque ſoldat devenu ſon propre Officier s'animoit & s'excitoit lui-même à mal faire, par le plaiſir d'affliger les gens de bien.

Déja Piſon, effrayé du frémiſſement de la ſédition croiſſante & du bruit des clameurs qui retentiſſoit juſques dans la ville, s'étoit mis à la ſuite de Galba qui s'acheminoit vers la place : déja, ſur les mauvaiſes nouvelles apportées par Celſus, les uns parloient de retourner au Palais, d'autres d'aller au Capitole, le plus grand nombre d'occuper les roſtres. Pluſieurs ſe contentoient de contredire l'avis des autres, & comme il arrive dans les mauvais ſuccès, le parti qu'il n'étoit plus temps de prendre ſembloit alors le meilleur. On dit que Lacon méditoit à l'inſu de Galba de faire tuer Vinius; ſoit qu'il eſpérât adoucir les ſoldats par ce châtiment, ſoit qu'il le crût complice d'Othon, ſoit enfin par un mouvement de haine. Mais le temps & le lieu l'ayant fait balancer par la crainte de ne pouvoir plus arrêter le ſang après avoir commencé d'en répandre, l'effroi des ſurvenans, la diſperſion du cortège, & le trouble de ceux qui s'étoient d'abord montrés ſi pleins de zèle & d'ardeur, achevèrent de l'en détourner.

Cependant entraîné çà & là, Galba cédoit à l'impulſion des flots de la multitude, qui, rempliſſant de toutes parts les Temples & les Baſiliques, n'offroit qu'un aſpect lugubre. Le peuple & les citoyens, l'air morne & l'oreille attentive, ne pouſſoient point de cris : il ne règnoit ni tranquillité ni tumulte, mais un ſilence qui marquoit à la fois la frayeur & l'indignation. On dit pourtant à Othon que le peuple prenoit les armes, ſur quoi il ordonna de forcer les paſſages & d'occuper les poſtes importans. Alors, comme s'il eût été queſtion, non de maſſacrer dans leur Prince un vieillard déſarmé, mais de renverſer Pacore ou Vologèſe du trône des Arſacides, on vit les ſoldats romains, écraſant le peuple, foulant aux pieds les Sénateurs,

Viso cominus armatorum agmine, vexillarius comitantis Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuiſſe tradunt) dereptam Galbæ imaginem ſolo afflixit. Eo ſigno manifeſta in Othonem omnium militum ſtudia, deſertum fugâ populi forum, diſtricta adverſus dubitantes tela. Juxta Curtium lacum, trepidatione ferentium Galba projectus è ſellâ, ac provolutus eſt. Extremam ejus vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, variè prodidere. Alii ſuppliciter interrogaſſe, quid mali meruiſſet, paucos dies exſolvendo donativo deprecatum. Plures obtuliſſe ultrò percuſſoribus jugulum, agerent ac ferirent, ſi ita è Republicâ videretur; non interfuit occidentium quid diceret. De percuſſore non ſatis conſtat; quidam Terentium Evocatum, alii Lecanium, crebrior fama tradidit Camurium xv. Legionis militem, impreſſo gladio, jugulum ejus hauſiſſe. Ceteri crura brachiaque (nam pectus tegebatur) fœdè laniavere; pleraque vulnera, feritate & ſævitiâ trunco jam corpori adjecta.

Titum inde Vinium invaſere; de quo & ipſo ambigitur, conſumpſerit ne vocem ejus inſtans metus, an proclamaverit, non eſſe ab Othone mandatum ut occideretur. Quod ſeu finxit formidine, ſeu conſcientiâ conjurationis confeſſus eſt: huc potiùs ejus vita famaque inclinat, ut conſcius ſceleris fuerit, cujus cauſſa erat; ante ædem divi Julii jacuit, primo ictu in poplitem, mox ab Julio Caro legionario milite in utrumque latus tranſverberatus.

Insignem illâ die virum Sempronium Denſum ætas noſtra vidit. Centurio is prætoriæ cohortis à Galba cuſtodiæ Piſonis additus, ſtricto pugione occurrens armatis, & ſcelus exprobrans, ac modò manu, modò voce, vertendo in ſe percuſſores, quam-

pénétrer dans la place à la courſe de leurs chevaux & à la pointe de leurs armes, ſans reſpecter le Capitole ni les temples des Dieux, ſans craindre les Princes préſens & à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés.

A peine apperçut-on les troupes d'Othon, que l'Enſeigne de l'eſcorte de Galba, appellé, dit-on, Vergilio, arracha l'image de l'Empereur, & la jetta par terre. A l'inſtant tous les ſoldats ſe déclarent, le peuple fuit, quiconque héſite voit le fer prêt à le percer. Près du lac de Curtius, Galba tomba de ſa chaiſe par l'effroi de ceux qui le portoient & fut d'abord enveloppé. On a rapporté diverſement ſes dernières paroles, ſelon la haine ou l'admiration qu'on avoit pour lui. Quelques-uns diſent qu'il demanda d'un ton ſuppliant, quel mal il avoit fait, priant qu'on lui laiſſât quelques jours pour payer le donatif : mais pluſieurs aſſurent que, préſentant hardiment la gorge aux ſoldats, il leur dit de frapper s'ils croyoient ſa mort utile à l'Etat. Les meurtriers écoutèrent peu ce qu'il pouvoit dire. On n'a pas bien ſu qui l'avoit tué : les uns nommant Térentius, d'autres Lécanius ; mais le bruit commun eſt que Camurius, ſoldat de la quinzième Légion, lui coupa la gorge. Les autres lui déchiquetèrent cruellement les bras & les jambes, car la cuiraſſe couvroit la poitrine, & leur barbare férocité chargeoit encore de bleſſures un corps déja mutilé.

On vint enſuite à Vinius, dont il eſt pareillement douteux ſi le ſubit effroi lui coupa la voix, ou s'il s'écria qu'Othon n'avoit point ordonné ſa mort : paroles qui pouvoient être l'effet de ſa crainte, ou plutôt l'aveu de ſa trahiſon, ſa vie & ſa réputation portant à le croire complice d'un crime dont il étoit cauſe.

On vit ce jour-là dans Sempronius Denſus, un exemple mémorable pour notre temps. C'étoit un Centurion de la Cohorte prétorienne, chargé par Galba de la garde de Piſon. Il ſe

quam vulnerato Pisoni effugium dedit. Piso in ædem Vestæ pervasit, exceptusque misericordiâ publici servi, & contubernio ejus abditus, non religione, nec cærimoniis, sed latebrâ imminens exitium differebat; cùm advenere, missu Othonis, nominatim in cædem ejus ardentes, Sulpicius Florus è Britannicis cohortibus; nuper à Galbâ civitate donatus, & Stacius Murcus speculator; à quibus protractus Piso, in foribus templi trucidatur.

Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepisse, nullum caput tam insatiabilibus oculis perlustrasse dicitur: seu tum primùm levata omni solicitudine mens, vacare gaudio cœperat, seu recordatio majestatis in Galbâ, amicitiæ in T. Vinio, quamvis immitem animum imagine tristi confuderat. Pisonis, ut inimici & æmuli, cæde lætari, jus fasque credebat. Præfixa contis capita gestabantur, inter signa cohortium juxta Aquilam legionis, certatim ostentantibus cruentas manus qui occiderant, qui interfuerant, qui verè, qui falsò, ut pulchrum & memorabile facinus jactabant. Plures quàm cxx, libellos præmia exposcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius postea invenit; omnesque conquiri & interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito principibus more, munimentum ad præsens; in posterum, ultionem.

Alium crederes senatum, alium populum. Ruere cuncti in castra, anteire proximos, certare cum præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exosculari Othonis manum: quantoque magis falsa erant quæ fiebant, tanto plura facere. Nec aspernabatur singulos Otho, avidum & minacem militum animum, voce vultuque temperans. Marium Celsum consulem designatum, & Galbæ usque in extremas res ami-

jetta le poignard à la main au devant des ſoldats, en leur reprochant leur crime, & du geſte & de la voix attirant les coups ſur lui ſeul, il donna le temps à Piſon de s'échapper, quoique bleſſé. Piſon ſe ſauva dans le temple de Veſta, où il reçut aſyle par la piété d'un eſclave qui le cacha dans ſa chambre; précaution plus propre à différer ſa mort, que la Religion ni le reſpect des autels. Mais Florus, ſoldat des Cohortes Britanniques, qui depuis long-temps avoit été fait citoyen par Galba, & Statius Murcus, lancier de la garde, tous deux particuliérement altérés du ſang de Piſon, vinrent de la part d'Othon le tirer de ſon aſyle & le tuèrent à la porte du temple.

CETTE mort fut celle qui fit le plus de plaiſir à Othon, & l'on dit que ſes regards avides ne pouvoient ſe laſſer de conſidérer cette tête: ſoit que, délivré de toute inquiétude, il commençât alors à ſe livrer à la joie, ſoit que ſon ancien reſpect pour Galba & ſon amitié pour Vinius, mêlant à ſa cruauté quelque image de triſteſſe, il ſe crût plus permis de prendre plaiſir à la mort d'un concurrent & d'un ennemi. Les têtes furent miſes chacune au bout d'une pique & portées parmi les Enſeignes des Cohortes & autour de l'Aigle de la Légion. C'étoit à qui feroit parade de ſes mains ſanglantes, à qui, fauſſement ou non, ſe vanteroit d'avoir commis ou vu ces aſſaſſinats, comme d'exploits glorieux & mémorables. Vitellius trouva dans la ſuite plus de cent vingt placets de gens qui demandoient récompenſe pour quelque fait notable de ce jour-là. Il les fit tous chercher & mettre à mort, non pour honorer Galba, mais ſelon la maxime des Princes de pourvoir à leur ſûreté préſente par la crainte des châtimens futurs.

Vous euſſiez cru voir un autre Sénat & un autre Peuple. Tout accouroit au camp; chacun s'empreſſoit à dévancer les autres, à maudire Galba, à vanter le bon choix des troupes, à baiſer les mains d'Othon, moins le zèle étoit ſincère, plus on affectoit d'en montrer. Othon, de ſon coté, ne rebutoit perſonne; mais des yeux & de la voix tâchoit d'adoucir l'avide férocité des ſoldats. Ils ne ceſſoient de demander le ſupplice de Celſus,

cum fidumque, ad fupplicium expoftulabant, induftriæ ejus innocentiæque quafi malis artibus infenfi. Cædis & prædarum initium & optimo cuique perniciem quæri apparebat, fed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum fcelus, jubere jam poterat. Ita fimulatione iræ, vinciri juffum, & majores pœnas daturum affirmans, præfenti exitio fubtraxit.

Omnia deinde arbitrio militum acta. Prætorii præfectos fibi ipfi legere : Plotium Firmum è manipularibus quondam, tum vigilibus præpofitum, & incolumi adhuc Galba partes Othonis fecutum. Adjungitur Licinius Proculus, intimâ familiaritate Othonis, fufpectus confilia ejus foviffe. Ubi Flavium Sabinum præfecere, judicium Neronis fecuti, fub quo eamdem curam obtinuerat, plerifque Vafpafianum fratrem in eo refpicientibus. Flagitatum, ut vacationes præftari centurionibus folitæ remitterentur. Namque gregarius miles, ut tributum annuum pendebat. Pars manipulis, pars per commeatus, aut in ipfis caftris vaga, dum mercedem centurioni exfolveret, neque modum oneris quifquam, neque genus quæftus penfi habebat. Per latrocinia & raptus, aut fervilibus minifteriis militare otium redimebant. Tum locupletiffimus quifque miles, labore ac fævitiâ fatigari, donec vacationem emeret. Ubi fumptibus exhauftus, focordiâ infuper elanguerat, inops pro locuplete, & iners pro ftrenuo, in manipulum redibat, ac rurfus alius atque alius, eâdem egeftate ac licentiâ corrupti, ad feditionem & difcordias, & ad extremum bella civilia ruebant. Sed Otho, ne vulgi largitione, centurionum animos averteret, ex fifco fuo vacationes annuas exfoluturum promifit : rem haud dubiè utilem, & à bonis poftea principibus, perpetuitate difciplinæ, firmatam. Laco præfectus, tamquam in infulam feponeretur, ab Evocato, quem ad cædem ejus Otho præmiferat, confoffus. In Martianum Icelum, ut in libertum, palàm animadverfum.

Consul désigné, & jusqu'à l'extrémité fidèle ami de Galba. Son innocence & ses services étoient des crimes qui les irritoient. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à faire périr tout homme de bien, & commencer les meurtres & le pillage. Mais Othon qui pouvoit commander des assassinats, n'avoit pas encore assez d'autorité pour les défendre. Il fit donc lier Celsus, affectant une grande colère, & le sauva d'une mort présente en feignant de le réserver à des tourmens plus cruels.

Alors tout se fit au gré des soldats. Les Prétoriens se choisirent eux-mêmes leurs Préfets. A. Firmus, jadis manipulaire, puis commandant du guet, & qui du vivant même de Galba s'étoit attaché à Othon, ils joignirent Licinius Proculus, que son étroite familiarité avec Othon fit soupçonner d'avoir favorisé ses desseins. En donnant à Sabinus la préfecture de Rome, ils suivirent le sentiment de Néron sous lequel il avoit eu le même emploi; mais le plus grand nombre ne voyoit en lui que Vespasien son frère. Ils sollicitèrent l'affranchissement des tributs annuels que, sous le nom de congés à temps, les simples soldats payoient aux Centurions. Le quart des manipulaires étoit aux vivres ou dispersés dans le camp, & pourvu que le droit du Centurion ne fût pas oublié, il n'y avoit sorte de vexation dont ils s'abstinssent, ni sorte de métier dont ils rougissent. Du profit de leurs voleries & des plus serviles emplois, ils payoient l'exemption du service militaire, & quand ils s'étoient enrichis, les officiers les accablant de travaux & de peine les forçoient d'acheter de nouveaux congés. Enfin, épuisés de dépense & perdus de mollesse ils revenoient au manipule pauvres & fainéans, de laborieux qu'ils en étoient partis & de riches qu'ils y devoient retourner. Voilà comment, également corrompus tour-à-tour par la licence & par la misère, ils ne cherchoient que mutineries, révoltes & guerres civiles. De peur d'irriter les Centurions en gratifiant les soldats à leurs dépens, Othon promit de payer du fisc les congés annuels; établissement utile, & depuis confirmé par tous les bons Princes pour le maintien de la discipline. Le Préfet Lacon, qu'on feignit de réléguer dans une isle, fut tué par un garde envoyé pour cela par Othon. Icelus fut puni publiquement en qualité d'affranchi

EXACTO per ſcelera die, noviſſimum malorum fuit lætitia. Vocat ſenatum prætor urbanus; certant adulationibus ceteri magiſtratus. Accurrunt patres, decernitur Othoni tribunicia poteſtas, & nomen Auguſti, & omnes principum honores, annitentibus cunctis abolere convicia ac probra, quæ promiſcuè jacta hæſiſſe animo ejus nemo ſenſit. Omiſiſſet offenſas, an diſtuliſſet, brevitate imperii in incerto fuit.

OTHO, cruento adhuc foro, per ſtrages jacentium, in Capitolium atque inde in Palatium vectus, concedi corpora ſepulturæ, cremarique permiſit. Piſonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Criſpina filia compoſuere, quæſitis redemptiſque capitibus, quæ venalia interfectores ſervaverant.

PISO unum & triceſimum ætatis annum explebat, famâ meliore quàm fortunâ. Fratres ejus Magnum Claudius, Craſſum Nero interfecerant. Ipſe diù exſul, quatriduo Cæſar properatâ adoptione, ad hoc tantum majori fratri prælatus eſt, ut prior occideretur. T. Vinius XLVII anno variis moribus egit. Pater illi è prætoriâ familiâ, maternus avus è proſcriptis. Primâ militiâ infamis, Legatum Calviſium Sabinum habuerat: cujus uxor, malâ cupidine viſendi ſitum caſtrorum, per noctem militari habitu ingreſſa cùm vigilias & cetera militiæ munia eâdem laſciviâ tentaſſet, in ipſis principiis ſtuprum auſa, & criminis hujus reus T. Vinius arguebatur. Igitur juſſu C. Cæſaris oneratus catenis; mox mutatione temporum dimiſſus, curſu honorum inoffenſo, legioni poſt præturam præpoſitus, probatuſque; ſervili deinceps probro reſperſus eſt, tamquam ſcyphum aureum in convivio Claudii furatus. Et Claudius poſtera die ſoli omnium Vinio fictilibus miniſtrari juſſit. Sed Vinius, proconſulatu, Galliam Narbonenſem ſeverè integrèque rexit. Mox Galbæ amicitia in abruptum tractus, audax, callidus, promptus, & prout animum intendiſſet, pravus aut induſtrius, eâdem vi

Le comble des maux dans un jour ſi rempli de crimes, fut l'allégreſſe qui le termina. Le Préteur de Rome convoqua le Sénat, & tandis que les autres magiſtrats outroient à l'envi l'adulation, les Sénateurs accourent, décernent à Othon la puiſſance tribunicienne, le nom d'Auguſte, & tous les honneurs des Empereurs précédens, tâchant d'effacer ainſi les injures dont ils venoient de le charger & auxquelles il ne parut point ſenſible. Que ce fût clémence ou délai de ſa part, c'eſt ce que le peu de temps qu'il a régné n'a pas permis de ſavoir.

S'étant fait conduire au Capitole, puis au Palais, il trouva la place enſanglantée des morts qui y étoient encore étendus, & permit qu'ils fuſſent brûlés & enterrés. Verania, femme de Piſon, Scribonianus, ſon frère, & Criſpine, fille de Vinius, recueillirent leurs corps & ayant cherché les têtes, les rachetèrent des meurtriers, qui les avoient gardées pour les vendre.

Pison finit ainſi la trente-unieme année d'une vie, paſſée avec moins de bonheur que d'honneur. Deux de ſes frères avoient été mis à mort, Magnus par Claude & Craſſus par Néron. Lui même après un long exil, fut ſix jours Céſar, & par une adoption précipitée, ſembla n'avoir été préféré à ſon aîné, que pour être mis à mort avant lui. Vinius vécut quarante-ſept ans avec des mœurs inconſtantes. Son père étoit de famille prétorienne; ſon aïeul maternel fut au nombre des proſcrits. Il fit avec infamie ſes premières armes ſous Calviſius Sabinus, Lieutenant-général, dont la femme, indécemment curieuſe de voir l'ordre du camp, y entra de nuit en habit d'homme, & avec la même impudence, parcourut les gardes & tous les poſtes, après avoir commencé par ſouiller le lit conjugal; crime dont on taxa Vinius d'être complice. Il fut donc chargé de chaînes par ordre de Caligula: mais bientôt les révolutions des temps l'ayant fait délivrer, il monta ſans reproche de grade en grade. Après ſa préture il obtint avec applaudiſſement, le commandement d'une Légion; mais ſe déshonorant derechef, par la plus ſervile baſſeſſe, il vola une

Testamentum T. Vinii magnitudine opum irritum : Pisonis supremam voluntatem paupertas firmavit.

GALBÆ corpus diù neglectum, & licentia tenebrarum plurimis ludibriis vexatum, dispensator Argius, è prioribus servis, humili sepulturâ in privatis ejus hortis contexit. Caput per lixas calonesque suffixum, laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus à Galba fuerat) postera demun die repertum, & cremato jam corpori admixtum est. Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus & septuaginta annis; quinque principes prospera fortuna emensus, & alieno imperio felicior, quàm suo. Vetus in familiâ nobilitas, magnæ opes; ipsi medium ingenium, magis extra vitia quàm cum virtutibus. Famæ nec incuriosus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non appetens, suæ parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidisset, sine reprehensione patiens : si mali forent, usque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, & metus temporum obtentui, ut quod segnitia erat, sapientia vocaretur. Dum vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit : proconsul Africam moderatè : jam senior, citeriorem Hispaniam pari justitiâ continuit, major privato visus, dum privatus fuit, & omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

TREPIDAM urbem, ac simul atrocitatem recentis sceleris, simul veteres Othonis mores paventem, novus insuper de Vi-

coupe d'or dans un festin de Claude, qui ordonna le lendemain que de tous les convives, on servît le seul Vinius en vaisselle de terre. Il ne laissa pas de gouverner ensuite la Gaule Narbonnoise, en qualité de Proconsul avec la plus sévère intégrité. Enfin, devenu tout-à-coup ami de Galba, il se montra prompt, hardi, rusé, méchant, habile selon ses desseins, & toujours avec la même vigueur. On n'eut point d'égard à son testament, à cause de ses grandes richesses; mais la pauvreté de Pison fit respecter ses dernières volontés.

Le corps de Galba, négligé long-temps & chargé de mille outrages dans la licence des ténèbres, reçut une humble sépulture dans ses jardins particuliers, par les soins d'Argius son intendant & l'un de ses plus anciens domestiques. Sa tête plantée au bout d'une lance & défigurée par les valets & goujats, fut trouvée le jour suivant, devant le tombeau de Patrobe, affranchi de Néron qu'il avoit fait punir, & mise avec son corps déja brûlé. Telle fut la fin de Sergius Galba, après soixante & treize ans de vie & de prospérité sous cinq Princes, & plus heureux sujet que souverain. Sa noblesse étoit ancienne & sa fortune immense: il avoit un génie médiocre, point de vices & peu de vertus. Il ne fuyoit ni ne cherchoit la réputation; sans convoiter les richesses d'autrui, il étoit ménager des siennes, avare de celles de l'État. Subjugué par ses amis & ses affranchis, & juste ou méchant par leur caractère, il laissoit faire également le bien & le mal, approuvant l'un & ignorant l'autre: mais un grand nom & le malheur des temps, lui faisoient imputer à vertu ce qui n'étoit qu'indolence. Il avoit servi dans sa jeunesse en Germanie avec honneur, & s'étoit bien comporté dans le Proconsulat d'Afrique: devenu vieux, il gouverna l'Espagne citérieure avec la même équité. En un mot, tant qu'il fut homme privé, il parut au-dessus de son état, & tout le monde l'eût jugé digne de l'Empire, s'il n'y fût jamais parvenu.

A la consternation que jetta dans Rome l'atrocité de ces récentes exécutions, & la crainte qu'y causoient les anciennes

tellio nuntius exterruit, ante cædem Galbæ fuppreffus, ut tantùm fuperioris Germaniæ exercitum defciviffe crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitiâ, ignaviâ, luxuriâ deterrimos, velut ad perdendum imperium fataliter electos, non fenatus modò & eques, quîs aliqua pars & cura Reipublicæ, fed vulgus quoque palàm mærere. Nec jam recentia fævæ pacis exempla, fed repetitâ bellorum civilium memoriâ, captam toties fuis exercitibus urbem, vaftitatem Italiæ, direptiones provinciarum, Pharfaliam, Philippos, & Perufiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur. » Propè ever- » fum orbem, etiam cùm de principatu inter bonos certaretur, » fed manfiffe C. Julio, manfiffe Cæfare Augufto victore, im- » perium; manfuram fuiffe, fub Pompeio Brutoque Rempubli- » cam. Nunc pro Othone, an pro Vitellio, in templa ituros? » Utrafque impias preces, utraque deteftanda vota, inter, duos, » quorum bello folum id fcires, deteriorem fore qui viciffet. » Erant qui Vefpafianum & arma Orientis augurarentur; &, ut potior utroque Vefpafianus, ita bellum aliud, atque alias clades horrebant. Et ambigua de Vefpafiano fama: folufque omnium ante fe principum, in melius mutatus eft.

Nunc initia cauffafque motus Vitelliani expediam. Cæfo cum omnibus copiis Julio Vindice, ferox prædâ gloriâque exercitus, ut cui fine labore ac periculo, ditiffimi belli victoria eveniffet, expeditionem & aciem, præmia quàm ftipendia malebat: diùque infructuofam & afperam militiam toleraverat, ingenio loci cœlique, & feveritate difciplinæ, quam in pace inexorabilem difcordiæ civium refolvunt: paratis utrimque corrup-

mœurs d'Othon, se joignit un nouvel effroi par la défection de Vitellius, qu'on avoit cachée du vivant de Galba, en laissant croire qu'il n'y avoit de révolte que dans l'armée de la haute Allemagne. C'est alors qu'avec le Sénat & l'ordre équestre, qui prenoient quelque part aux affaires publiques, le peuple même déploroit ouvertement la fatalité du sort qui sembloit avoir suscité pour la perte de l'Empire deux hommes, les plus corrompus des mortels par la mollesse, la débauche, l'impudicité. On ne voyoit pas seulement renaître les cruautés commises durant la paix, mais l'horreur des guerres civiles où Rome avoit été si souvent prise par ses propres troupes, l'Italie dévastée, les provinces ruinées. Pharsale, Philippes, Perouse, & Modène, ces noms célèbres par la désolation publique, revenoient sans cesse à la bouche. Le monde avoit été presque bouleversé quand des hommes dignes du souverain pouvoir se le disputèrent. Jules & Auguste vainqueurs, avoient soutenu l'Empire; Pompée & Brutus eussent relevé la République; mais étoit-ce pour Vitellius ou pour Othon qu'il falloit invoquer les Dieux, & quelque parti qu'on prît entre de tels compétiteurs, comment éviter de faire des vœux impies & des prières sacrilèges, quand l'événement de la guerre ne pouvoit dans le vainqueur montrer que le plus méchant? Il y en avoit qui songeoient à Vespasien & à l'armée d'Orient; mais quoiqu'ils préférassent Vespasien aux deux autres, ils ne laissoient pas de craindre cette nouvelle guerre comme une source de nouveaux malheurs; outre que la réputation de Vespasien étoit encore équivoque, car il est le seul parmi tant de Princes que le rang suprême ait changé en mieux.

Il faut maintenant exposer l'origine & les causes des mouvemens de Vitellius. Après la défaite & la mort de Vindex, l'armée, qu'une victoire sans danger & sans peine venoit d'enrichir, fière de sa gloire & de son butin, & préférant le pillage à la paie, ne cherchoit que guerres & que combats. Longtemps le service avoit été infructueux & dur, soit par la rigueur du climat & des saisons, soit par la sévérité de la disci-

toribus, & perfidiâ impunitâ. Viri, arma, equi, ad usum & ad decus supererant. Sed ante bellum, centurias tantum suas turmasque noverant : exercitus finibus provinciarum discernebantur. Tum adversus Vindicem contractæ legiones, seque & Gallias expertæ, quærere rursus arma, novasque discordias : nec socios ut olim, sed hostes & victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhenum accolit, easdem partes secuta, ac tum acerrima instigatrix adversus Galbianos; hoc enim nomen fastidito Vindice indiderant. Igitur Sequanis Æduisque, ac deinde prout opulentia civitatibus erat, infensi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus penatium hauserunt animo, super avaritiam & arrogantiam præcipua validiorum vitia, contumaciâ Gallorum irrirati, qui remissam sibi à Galbâ quartam tributorum partem, & publicè donatos in ignominiam exercitus jactabant.

Accessit callidè vulgatum, temerè creditum, decumari legiones, & promptissimum quemque centurionum dimitti; undique atroces nuntii, sinistra ex urbe fama, infensa Lugdunensis colonia, & pertinaci pro Nerone fide fecunda rumoribus. Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipsis castris, odio, metu, &, ubi vires suas respexerant, securitate.

Sub ipsas superioris anni. Kal. Decemb. Aulus Vitellius inferiorem Germaniam ingressus, hiberna legionum cum curâ adierat : redditi plerisque ordines, remissa ignominia, allevatæ notæ : plura ambitione, quædam judicio : in quibus fordem & avaritiam Fonteii Capitonis, adimendis assignandisve militiæ

pline,

pline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des séducteurs & l'impunité des traîtres énervent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui sauroit s'en servir & s'en illustrer, &, au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparses sur les frontières, chacun ne connoissoit que sa compagnie & son bataillon, alors les Légions rassemblées contre Vindex ayant comparé leur force à celles des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des peuples qu'elles ne traitoient plus d'amis & de compagnons, mais de rebelles & de vaincus. Elles comptoient sur la partie des Gaules qui confine au Rhin, & dont les habitans, ayant pris le même parti, les excitoient alors puissamment contre les Galbiens; nom que par mépris pour Vindex ils avoient donné à ses partisans. Le soldat, animé contre les Eduens & les Séquanois, & mesurant sa colère sur leur opulence, dévoroit déja dans son cœur, le pillage des villes & des champs & les dépouilles des Citoyens; son arrogance & son avidité, vices communs à qui se sent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui pour faire dépit aux troupes, se vantoient de la remise du quart des tributs, & du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

A tout cela se joignit un bruit adroitement répandu & inconsidérément adopté, que les Légions seroient décimées & les plus braves Centurions cassés. De toutes parts venoient des nouvelles fâcheuses : rien de Rome que de sinistre, la mauvaise volonté de la colonie Lyonnoise & son opiniâtre attachement pour Néron, étoit la source de mille faux bruits. Mais la haine & la crainte particulière, jointe à la sécurité générale qu'inspiroient tant de forces réunies, fournissoient dans le camp une assez ample matière au mensonge & à la crédulité.

Au commencement de Décembre, Vitellius, arrivé dans la Germanie inférieure, visita soigneusement les quartiers, où quelquefois avec prudence & plus souvent par ambition, il effaçoit l'ignominie, adoucissoit les châtimens & rétablissoit chacun dans son rang ou dans son honneur. Il répara sur-tout avec beau-

ordinibus, integrè mutaverat. Nec consularis legati mensura; sed in majus omnia accipiebantur. Et Vitellius apud severos humillis. Ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd sine modo, sine judicio, donaret sua, largiretur aliena. Simul aviditate imperandi, ipsa vitia pro virtutibus interpretabantur. Multi in utroque exercitu sicut modesti quietique, ita mali & strenui. Sed profusâ cupidine, & insigni temeritate, legati legionum, Alienus Cæcina, & Fabius Valens: è quibus Valens infensus Galbæ, tamquam detectam à se Verginii cunctationem, opressa Capitonis consilia ingratè tulisset, instigare Vitelium, ardorem militum ostentans. » Ipsum celebri ubique » famâ: nullam in Flacco Hordeonio moram, affore Britanniam, » secutura Germanorum auxilia, malè fidas provincias, preca- » rium seni imperium, brevi transiturum: panderet modo sinum, » & venienti fortunæ occurreret. Meritò dubitasse Verginium » equestri familiæ, ignoto patre: imparem si recepisset imperium, » tutum si recusasset. Vitellio tres patris consulatus, censuram, » collegium Cæsaris, & imponere jampridem imperatoris digna- » tionem, & auferre privati securitatem. » Quatiebatur his segne ingenium, ut concupisceret magis, quàm ut speraret.

At in superiore Germaniâ, Cæcina decorâ juventâ, corpore ingens, animi immodicus, cito sermone, erecto incessu, studia militum inlexerat. Hunc juvenem Galba, quæstorem in Bæticâ, impigrè in partes suas transgressum, legioni præposuit. Mox compertum publicam pecuniam avertisse, ut peculatorem flagitari jussit. Cæcina ægrè passus miscere cuncta, & privata vulnera, Reipublicæ malis operire statuit. Nec deerant in exercitu semina discordiæ, quòd & bello adversus Vindicem universus affuerat, nec nisi occiso Nerone translatus in Galbam, atque

coup d'équité les injuſtices que l'avarice & la corruption avoient fait commettre à Capiton, en avançant ou déplaçant les gens de guerre. On lui obéiſſoit plutôt comme à un ſouverain que comme à un Proconſul, mais il étoit ſouple avec les hommes fermes. Libéral de ſon bien, prodigue de celui d'autrui, il étoit d'une profuſion ſans meſure, que ſes amis changeant par l'ardeur de commander, ſes vertus en vices, appelloient douceur & bonté. Pluſieurs dans le camp cachoient ſous un air modeſte & tranquille beaucoup de vigueur à mal faire : mais Valens & Cecina, Lieutenans-généraux, ſe diſtinguoient par une avidité ſans bornes, qui n'en laiſſoit point à leur audace. Valens ſur-tout, après avoir étouffé les projets de Capiton & prévenu l'incertitude de Verginius, outré de l'ingratitude de Galba, ne ceſſoit d'exciter Vitellius, en lui vantant le zèle des troupes, Il lui diſoit que ſur ſa réputation, Hordéonius ne balanceroit pas un moment, que l'Angleterre feroit pour lui, qu'il auroit des ſecours de l'Allemagne, que toutes les provinces flottoient ſous le gouvernement précaire & paſſager d'un vieillard ; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à la fortune & courir au-devant d'elle, que les doutes convenoient à Verginius, ſimple chevalier Romain, fils d'un pere inconnu, & qui, trop au-deſſous du rang ſuprême pouvoit le refuſer ſans riſque. Mais quant à lui, dont le père avoit eu trois Conſulats, la Cenſure, & Céſar pour collègue, que plus il avoit de titres pour aſpirer à l'Empire, plus il lui étoit dangereux de vivre en homme privé. Ces diſcours agitant Vitellius, portoient dans ſon eſprit indolent plus de deſirs que d'eſpoir.

Cependant Cécina, grand, jeune, d'une belle figure, d'une démarche impoſante, ambitieux, parlant bien, flattoit & gagnoit les ſoldats de l'Allemagne ſupérieure. Queſteur en Bétique, il avoit pris des premiers le parti de Galba, qui lui donna le commandement d'une Légion ; mais ayant reconnu qu'il détournoit les deniers publics, il le fit accuſer de peculat ; ce que Cécina ſupportant impatiemment, il s'efforça de tout brouiller & d'enſevelir ſes fautes ſous les ruines de la République. Il y avoit déja dans l'armée aſſez de penchant à la révolte ; car

in eo ipso sacramento vexillis inferioris Germaniæ præventus erat. Et Treveri ac Lingones, quasque alias civitates atrocibus edictis, aut damno finium Galba perculerat, hibernis legionum propius miscentur. Unde seditiosa colloquia, & inter paganos corruptior miles, & in Verginium favor cuicumque alii profuturus. Miserat civitas Lingonum, vetere instituto, dona legionibus, dextras hospitii insigne. Legati eorum in squalorem mæstitiamque compositi, per principia, per contubernia, modò suas injurias, modò civitatum vicinarum præmia, & ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipsius exercitus pericula & contumelias, conquirentes, accendebant animos.

Nec procul seditione aberant, cùm Hordeonius Flaccus abire legatos, utque occultior digressus esset, nocte castris excedere jubet. Inde atrox rumor, affirmantibus plerisque interfectos, ac ni sibi consulerent, fore ut acerrimi militum & præsentia conquesti, per tenebras & inscitiam ceterorum occiderentur. Obstringuntur inter se tacito fœdere legiones. Asciscitur auxiliorum miles, primò suspectus, tamquam circumdatis cohortibus alisque, impetus in legiones pararetur; mox eadem acriùs volens, faciliore inter malos consensu ad bellum, quàm in pace ad concordiam.

Inferioris tamen Germaniæ legiones solemni Kalend. Januariarum sacramento pro Galbâ adactæ, multâ cunctatione, & raris primorum ordinum vocibus : ceteri silentio, proximi cujusque audaciam exspectantes, insitâ mortalibus naturâ properè sequi, quæ piget inchoare. Sed ipsis legionibus inerat diversitas animorum : primani quintanique turbidi, adeò ut quidam

elle avoit de concert pris parti contre Vindex, & ce ne fut qu'après la mort de Néron qu'elle se déclara pour Galba, en quoi même elle se laissa prévenir par les cohortes de la Germanie inférieure. De plus, les peuples de Trèves, de Langres & de toutes les villes dont Galba avoit diminué le territoire & qu'il avoit maltraitées par de rigoureux édits, mêlés dans les quartiers des Légions, les excitoient par des discours séditieux ; & les soldats corrompus par les habitans, n'attendoient qu'un homme qui voulût profiter de l'offre qu'ils avoient faite à Verginius. La cité de Langres avoit, selon l'ancien usage, envoyé aux Légions le présent des mains enlacées, en signe d'hospitalité. Les députés, affectant une contenance affligée, commencèrent à raconter de chambrée en chambrée les injures qu'ils recevoient & les graces qu'on faisoit aux cités voisines ; puis se voyant écoutés, ils échauffoient les esprits par l'énumération des mécontentemens donnés à l'armée & de ceux qu'elle avoit encore à craindre.

ENFIN, tout se préparant à la sédition, Hordéonius renvoya les députés & les fit sortir de nuit pour cacher leur départ. Mais cette précaution réussit mal, plusieurs assurant qu'ils avoient été massacrés ; & que, si l'on ne prenoit garde à soi, les plus braves soldats qui avoient osé murmurer de ce qui se passoit, seroient ainsi tués de nuit à l'insçu des autres. Là-dessus les Légions s'étant liguées par un engagement secret, on fit venir les auxiliaires, qui d'abord donnèrent de l'inquiétude aux cohortes & à la cavalerie qu'ils environnoient, & qui craignirent d'en être attaqués. Mais bien tôt tous avec la même ardeur prirent le même parti ; mutins plus d'accord dans la révolte qu'ils ne furent dans leur devoir.

CEPENDANT, le premier Janvier, les Légions de la Germanie inférieure prêtèrent solemnellement le serment de fidelité à Galba, mais à contre-cœur & seulement par la voix de quelques-uns dans les premiers rangs, tous les autres gardoient le silence, chacun n'attendant que l'exemple de son voisin, selon la disposition naturelle aux hommes de seconder avec courage

saxa in Galbæ imagines jecerint : quinta decima ac sexta decima legiones, nihil ultra fremitum & minas ausæ, initium erumpendi circumspectabant. At in superiori exercitu, quarta ac duodevicesima legiones iisdem hibernis tendentes, ipso Kalend. Januariarum die dirumpunt imagines Galbæ : quarta legio promptius, duodevicesima cunctanter, mox consensu Ac ne reverentiam imperii exuere viderentur, in S. P. Q. R. oblitterata jam nomina, sacramenta advocabant ; nullo legatorum tribunorumve pro Galbâ nitente, quibusdam, ut in tumultu, notabiliùs turbantibus. Non tamen quisquam in modum concionis, aut suggestu locutus ; neque enim erat adhuc cui imputaretur.

SPECTATOR flagitii Hordeonius Flaccus consularis legatus aderat, non compescere ruentes, non retinere dubios, non cohortari bonos ausus, sed segnis, pavidus, & socordiâ innocens. Quatuor centuriones duodevicesimæ legionis, Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, cùm protegerent Galbæ imagines, impetu militum abrepti, vinctique. Nec cuiquam ultrà fides, aut memoria prioris sacramenti ; sed, quod in seditionibus accidit, unde plures erant, omnes fuere. Nocte quæ Kalendas Januarias secuta est, in coloniam Agrippinensem Aquilifer quartæ legionis epulanti Vitellio nuntiat, quartam & duodevicesimam legiones, projectis Galbæ imaginibus, in Senatus & Populi Romani verba jurasse. Id sacramentum inane visum ; occupari nutantem fortunam, ; & offerri principem placuit. Missi à Vitellio ad legiones legatosque, qui descivisse à Galbâ superiorem exercitum nuntiarent : proinde aut bellandum adversus desciscentes, aut si concordia & pax placeat, faciendum imperatorem ; & minore discrimine sumi principem, quàm quæri.

les entreprifes qu'ils n'ofent commencer. Mais l'émotion n'étoit pas la même dans toutes les Légions. Il règnoit un fi grand trouble dans la première & dans la cinquième, que quelques-uns jettèrent des pierres aux images de Galba. La quinzième & la feizième, fans aller au-delà du murmure & des menaces, cherchoient le moment de commencer la révolte. Dans l'armée fupérieure, la quatrième & la vingt-deuxième Légion allant occuper les mêmes quartiers, brisèrent les images de Galba : ce même premier de Janvier, la quatrième fans balancer, la vingt-deuxième ayant d'abord héfité, fe déterminèrent de même : mais pour ne pas paroître avilir la majefté de l'Empire, elles jurèrent au nom du Sénat & du Peuple Romain, mots furannés depuis long-temps. On ne vit ni Généraux, ni Officiers faire le moindre mouvement en faveur de Galba ; plufieurs même, dans le tumulte, cherchoient à l'augmenter, quoique jamais de deffus le Tribunal, ni par de publiques harangues ; de forte que jufques-là on n'auroit fu à qui s'en prendre.

Le Proconful Hordéonius, fimple fpectateur de la révolte, n'ofa faire le moindre effort pour réprimer les féditieux, contenir ceux qui flottoient, ou ranimer les fidèles : négligent & craintif, il fut clément par lâcheté. Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, tous quatre Centurions de la vingt-deuxième Légion ayant voulu défendre les images de Galba, les foldats fe jettèrent fur eux & les lièrent. Après cela, il ne fut plus queftion de la foi promife, ni du ferment prêté ; & comme il arrive dans les féditions, tout fut bientôt du côté du plus grand nombre. La même nuit, Vitellius, étant à table à Cologne, l'Enfeigne de la quatrième Légion le vint avertir que les deux Légions, après avoir renverfé les images de Galba, avoient juré fidélité au Sénat & au peuple Romain, ferment qui fut trouvé ridicule. Vitellius, voyant l'occafion favorable, & réfolu de s'offrir pour chef, envoya des députés annoncer aux Légions que l'armée fupérieure s'étoit révoltée contre Galba, qu'il falloit fe préparer à faire la guerre aux rebelles ; ou, fi l'on aimoit mieux la paix,

PROXIMA legionis primæ hiberna erant, & promptiſſimus è legatis Fabius Valens. Is die poſtero coloniam Agrippinenſem cum equitibus legionis, auxiliorumque ingreſſus, Imperatorem Vitellium conſalutavit. Secutæ ingenti certamine ejuſdem provinciæ legiones : & ſuperior exercitus, ſpecioſis ſenatus populique Romani nominibus relictis, III. Non. Januarias Vitellio acceſſit, ſcires, illum priore biduo non penes Rempublicam fuiſſe. Ardorem exercituum Agrippinenſes, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes, ut quiſque corpore, opibus, ingenio valibus. Nec principes modò coloniarum aut caſtrorum; quibus præſentia ex affluenti, & partâ victoriâ magnæ ſpes : ſed manipuli quoque & gregarius miles, viatica, & balteos, phaleraſque, inſignia armorum, argento decora, loco pecuniæ tradebant : inſtinctu, & impetu & avaritiâ.

IGITUR laudatâ militum alacritate, Vitellius, miniſteria principatus per libertos agi ſolita, in equites Romanos diſponit. Vacationes centurionibus ex fiſco numerat. Sævitiam militum pleroſque ad pœnam expoſcentium ſæpiùs approbat, partim ſimulatione vinculorum fruſtratur. Pompeius Propinquus procurator Belgicæ ſtatim interfectus. Julium Burdonem Germanicæ claſſis præfectum aſtu ſubtraxit. Exarſerat in eum iracundia exercitus, tamquam crimen, ac mox inſidias, Fonteio Capitoni ſtruxiſſet, grata erat memoria Capitonis, & apud ſævientes occidere palàm, ignoſcere non niſi fallendo dicebat. Ita in cuſtodiâ habitus : & poſt victoriam demum ſtratis jam militum odiis, demiſſus eſt. Interim ut piaculum objicitur centurio Criſpinus, qui ſe ſanguine Capitonis cruentaverat : eoque & poſtulantibus maniſeſtior, & punienti vilior fuit. Julius deinde Civilis periculo exemptus, præpotens inter Batavos, ne ſupplicio ejus ferox gens alienaretur. Et erant in civitate Lingonum

à

à reconnoître un autre Empereur, & qu'ils couroient moins de risque à l'élire qu'à l'attendre.

Les quartiers de la première Légion étoient les plus voisins. Fabius Valens, Lieutenant-général, fut plus diligent, & vint le lendemain à la tête de la cavalerie de la légion & des auxiliaires saluer Vitellius Empereur. Aussi-tôt ce fut parmi les Légions de la province à qui préviendroit les autres; & l'armée supérieure laissant ces mots spécieux de Sénat & de Peuple Romain, reconnut aussi Vitellius le trois de Janvier, après s'être jouée durant deux jours du nom de la République. Ceux de Trèves, de Langres & de Cologne, non moins ardens que les gens de guerre, offroient à l'envi, selon leurs moyens, troupes, chevaux, armes, argent. Ce zèle ne se bornoit pas aux chefs des colonies & des quartiers, animés par le concours présent, & par les avantages que leur promettoit la victoire; mais les manipules & même les simples soldats transportés par instinct, & prodigues par avarice, venoient, faute d'autres biens, offrir leur paie, leur équipage, & jusqu'aux ornemens d'argent dont leurs armes étoient garnies.

Vitellius, ayant remercié les troupes de leur zèle, commit aux chevaliers romains le service auprès du Prince que les affranchis faisoient auparavant. Il acquitta du fisc les droits dûs aux Centurions par les Manipulaires. Il abandonna beaucoup de gens à la fureur des soldats, & en sauva quelques-uns en feignant de les envoyer en prison. Propinquus, Intendant de la Belgique, fut tué sur-le-champ : mais Vitellius fut adroitement soustraire aux troupes irritées Julius Burdo, Commandant de l'armée navale, taxé d'avoir intenté des accusations & ensuite tendu des pièges à Fonteius Capiton. Capiton étoit regretté, & parmi ces furieux on pouvoit tuer impunément, mais non pas épargner sans ruse. Burdo fut donc mis en prison, & relâché bientôt après la victoire, quand les soldats furent appaisés. Quant au Centurion Crispinus qui s'étoit souillé du sang de Capiton, & dont le crime n'étoit pas équivoque à leurs yeux, ni la personne regrettable à ceux de

VIII. Batavorum cohortes, quartæ decimæ legionis auxilia, tum discordia temporum à legione digressæ : prout inclinassent, grande momentum sociæ aut adversæ. Nomium, Donatium, Romilium, Calpurnium, centuriones, de quibus suprà retulimus, occidi jussit, damnatos fidei crimine, gravissimo inter desciscentes. Accessere partibus Valerius Asiaticus, Belgicæ provinciæ legatus, quem mox Vitellius generum ascivit : & Junius Blæsus Lugdunensis Galliæ rector, cum Italicâ legione, & alâ Taurinâ, Lugduni tendentibus. Nec in Rhæticis copiis mora, quo minus statim adjungerentur.

Ne in Britanniâ quidem dubitatum. Præerat Trebellius Maximus, per avaritiam ac sordes contemptus exercitui invisusque. Accendebat odium ejus Roscius Cælius legatus vicesimæ legionis olim discors, sed occasione civilium armorum atrociùs proruperant. Trebellius seditionem & confusum ordinem disciplinæ Cælio : spoliatas & inopes legiones Cælius Trebellio objectabat, cum interim fœdis legatorum certaminibus ; modestia exercitus corrupta, eoque discordiæ ventum, ut auxiliarium quoque militum convitiis proturbatus, & aggregantibus se Cælio cohortibus alisque, desertus Trebellius ad Vitellium perfugerit ; quies provinciæ, quamquam remoto consulari, mansit. Rexere legati legionum, pares jure, Cælius audendo potentior.

Adjuncto Britannico exercitu, ingens viribus opibusque Vitellius, duos duces, duo itinera bello destinavit. Fabius Valens allicere, vel si abnuerint, vastare Gallias, & Cotianis Al-

Vitellius, il fut livré pour victime à leur vengeance. Julius Civilis, puissant chez les Bataves, échappa au péril par la crainte qu'on eut que son supplice n'aliénât un peuple si feroce; d'autant plus qu'il y avoit dans Langres huit cohortes bataves auxiliaires de la quatorzième Légion, lesquelles s'en étoient séparées par l'esprit de discorde qui règnoit en ce temps-là, & qui pouvoient produire un grand effet en se déclarant pour ou contre. Les Centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius, dont nous avons parlé, furent tués par l'ordre de Vitellius comme coupables de fidélité, crime irrémissible chez des rebelles. Valérius Asiaticus, Commandant de la Belgique, & dont peu après Vitellius épousa la fille, se joignit à lui. Julius Blæsus, Gouverneur du Lyonnois, en fit de même avec les troupes qui venoient à Lyon; savoir, la légion d'Italie & l'escadron de Turin: celles de la Rhétique ne tardèrent point à suivre cet exemple.

Il n'y eut pas plus d'incertitude en Angleterre. Trébellius Maximus, qui y commandoit, s'étoit fait haïr & mépriser de l'armée par ses vices & son avarice; haine que fomentoit Roscius Cælius, commandant de la vingtième Légion, brouillé depuis long-temps avec lui, mais à l'occasion des guerres civiles devenu son ennemi déclaré. Trébellius traitoit Cælius de séditieux, de perturbateur de la discipline; Cælius l'accusoit à son tour de piller & ruiner les Légions. Tandis que les Généraux se déshonoroient par ces opprobres mutuels, les troupes perdant tout respect, en vinrent à tel excès de licence que les cohortes & la cavalerie se joignirent à Cælius; & que Trébellius, abandonné de tous & chargé d'injures, fut contraint de se réfugier près de Vitellius. Cependant, sans chef consulaires; la province ne laissa pas de rester tranquille, gouvernée par les Commandans des Légions, que le droit rendoit tous égaux, mais que l'audace de Cælius tenoit en respect.

Après l'accession de l'armée Britannique, Vitellius, bien pourvu d'armes & d'argent, résolut de faire marcher ses troupes par deux chemins & sous deux Généraux. Il chargea Fa-

pibus Italiam irrumpere : Cæcina propiore tranſitu, Peninis jugis degredi juſſus. Valenti inferioris exercitus electi cum Aquilâ quintæ legionis, & cohortibus aliſque ad XL. millia armatorum data. XXX. millia Cæcina è ſuperiore Germaniâ ducebat, quorum robur legio una, prima & viceſima fuit ; addita utrique Germanorum auxilia, è quibus Vitellius ſuas quoque copias ſupplevit, totâ mole belli ſecuturus.

Mira inter exercitum imperatoremque diverſitas. Inſtare miles, arma poſcere, dum Galliæ trepident, dum Hiſpaniæ cunctentur ; non obſtare hiemem, neque ignavæ pacis moras : invadendam Italiam, occupandam urbem ; nihil in diſcordiis civilibus feſtinatione tutius, ubi facto magis quàm conſulto opus eſſet. Torpebat Vitellius, & fortunam Principatus inerti luxu ac prodigis epulis præſumebat, medio diei temulentus, & ſagina gravis ; cum tamen ardor & vis militum ultro ducis munia implebat, ut ſi adeſſet imperator, & ſtrenuis vel ignavis ſpem metumque adderet.

Instructi intentique ſignum profectionis expoſcunt : nomine Germanici, Vitellio ſtatim addito. Cæſarem ſe appellari, etiam victor prohibuit. Lætum augurium Fabio Valenti exercituique, quem in bellum agebat, ipſo profectionis die, aquila leni meatu, prout agmen incederet, velut dux viæ prævolavit : longumque per ſpatium, is gaudentium militum clamor, ea quies interritæ alitis fuit, ut haud dubium magnæ & proſperæ rei omen acciperetur.

Et Treveros quidem ut ſocios ſecuri adiere. Divoduri (Me-

bius Valens d'attirer à fon parti les Gaules, ou fur leur refus, de les ravager & de déboucher en Italie par les Alpes Cottiennes : il ordonna à Cécina de gagner la crète des Pennines par le plus court chemin. Valens eut l'élite de l'armée inférieure avec l'aigle de la cinquième Légion, & affez de cohorte & de cavalerie pour lui faire une armée de quarante mille hommes. Cécina en conduifit trente mille de l'armée fupérieure, dont la vingt unième Légion faifoit la principale force. On joignit à l'une & à l'autre armée des Germains auxiliaires dont Vitellius recruta auffi la fienne, avec laquelle il fe préparoit à fuivre le fort de la guerre.

Il y avoit entre l'armée & l'Empereur une oppofition bien étrange. Les foldats pleins d'ardeur, fans fe foucier de l'hiver ni d'une paix prolongée par indolence, ne demandoient qu'à combattre, & perfuadés que la diligence eft fur-tout effentielle dans les guerres civiles, où il eft plus queftion d'agir que de confulter, ils vouloient profiter de l'effroi des Gaules & des lenteurs de l'Efpagne pour envahir l'Italie & marcher à Rome. Vitellius, engourdi & dès le milieu du jour furchargé d'indigeftion & de vin, confumoit d'avance les revenus de l'Empire dans un vain luxe & des feftins immenfes, tandis que le zèle & l'activité des troupes fuppléoient au devoir du chef, comme fi, préfent lui-même, il eût encouragé les braves & menacé les lâches.

Tout étant prêt pour le départ, elles en demandèrent l'ordre, & fur-le-champ donnèrent à Vitellius le furnom de Germanique : mais même après la victoire, il défendit qu'on le nommât Céfar. Valens & fon armée eurent un favorable augure pour la guerre qu'ils alloient faire : car le jour même du départ, un aigle planant doucement à la tète des bataillons, fembla leur fervir de guide; & durant un long efpace les foldats poufsèrent tant de cris de joie, & l'aigle s'en effraya fi peu, qu'on ne douta pas fur ces préfages, d'un grand & heureux fuccès.

L'armée vint à Trèves en toute fécurité comme chez des

diomatricorum id opidum eſt) quamquam omni comitate exceptos, ſubitus pavor exterruit, raptis repentè armis, ad cædem innoxiæ civitatis, non ob prædam, aut ſpoliandi cupidinem, ſed furore & rabie, & cauſſis incertis, eoque difficilioribus remediis; donec precibus ducis mitigati, ab excidio civitatis temperavere. Cæſa tamen ad quatuor millia hominum. Iſque terror Gallias invaſit, ut venienti mox agmini univerſæ civitates, cum magiſtratibus & precibus, occurrerent, ſtratis per vias pueris, feminiſque, quæque alia placamenta hoſtilis iræ, non quidem in bello, ſed pro pace tendebantur.

NUNTIUM de cæde Galbæ & imperio Othonis, Fabius Valens in civitate Leucorum accepit. Nec militum animus in gaudium, aut formidinem permotus, bellum volvebat. Gallis cunctatio exemta & in Othonem ac Vitellium odium par, ex Vitellio & metus. Proxima Lingonum civitas erat, fida partibus; benignè excepti, modeſtiâ certavere. Sed brevis lætitia fuit, cohortium intemperie, quas à legione quartadecimâ, ut ſuprà memoravimus, digreſſas exercitui ſuo Fabius Valens adjunxerat. Jurgia primum, mox rixa inter Batavos & legionarios. Dum his aut illis ſtudia militum adgregantur; propè in prælium exarſere; ni Valens animadverſione paucorum, oblitos jam Batavos imperii admonuiſſet. Fruſtra adverſus Æduos quæſita belli cauſſa. Juſſi pecuniam atque arma deferre, gratuitos inſuper commeatus præbuere; quod Ædui formidine, Lugdunenſes gaudio fecere. Sed legio Italica & ala Taurina abductæ. Cohortem duodeviceſimam Lugduni, ſolitis ſibi hibernis, relinqui placuit. Manlius Valens, legatus Italicæ legionis, quamquam bene de partibus meritus, nullo apud Vitellium honore fuit. Secretis eum criminationibus infamaverat Fabius ignarum, & quò incautior deciperetur, palàm laudatum.

alliés. Mais, quoiqu'elle reçût toutes sortes des bons traitemens à Divolure, ville de la province de Metz, une terreur panique fit prendre sans sujet les armes aux soldats pour la détruire. Ce n'étoit point l'ardeur du pillage qui les animoit, mais une fureur, une rage d'autant plus difficile à calmer qu'on en ignoroit la cause. Enfin, après bien des prières, & le meurtre de quatre mille hommes, le Général sauva le reste de la ville. Cela répandit une telle terreur dans les Gaules, que de toutes les provinces où passoit l'armée, on voyoit accourir le peuple & les Magistrats supplians, les chemins se couvrir de femmes, d'enfans, de tous les objets les plus propres à fléchir un ennemi même, & qui sans avoir de guerre imploroient la paix.

A Toul, Valens apprit la mort de Galba & l'élection d'Othon. Cette nouvelle, sans effrayer ni réjouir les troupes, ne changea rien à leurs desseins, mais elle détermina les Gaulois qui, haïssant également Othon & Vitellius, craignoient de plus celui-ci. On vint ensuite à Langres, province voisine, & du parti de l'armée; elle y fut bien reçue & s'y comporta honnêtement. Mais cette tranquillité fut troublée par les excès des cohortes détachées de la quatorzième légion, dont j'ai parlé ci-devant, & que Valens avoit jointes à son armée. Une querelle, qui devint émeute, s'éleva entre les Bataves & les Légionnaires; & les uns & les autres ayant ameuté leurs camarades, on étoit sur le point d'en venir aux mains, si, par le châtiment de quelques Bataves, Valens n'eût rappellé les autres à leur devoir. On s'en prit mal-à-propos aux Éduens du sujet de la querelle. Il leur fut ordonné de fournir de l'argent, des armes & des vivres gratuitement. Ce que les Éduens firent par force, les Lyonnois le firent volontiers : aussi furent-ils délivrés de la légion Italique & de l'escadron de Turin qu'on emmenoit, & on ne laissa que la dix-huitième cohorte à Lyon, son quartier ordinaire. Quoique Manlius Valens, Commandant de la Légion Italique, eût bien mérité de Vitellius, il n'en reçut aucun honneur. Fabius l'avoit desservi secrétement; & pour mieux le tromper, il affectoit de le louer en public.

VETEREM inter Lugdunenſes Viennenſeſque diſcordiam, proximum bellum accenderat; multæ invicem clades, crebriùs infeſtiùſque, quàm ut tantùm propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunenſium, occaſione iræ, in fiſcum verterat. Multus contrà in Viennenſes honor. Unde æmulatio, & invidia: & uno amne diſcretis connexum odium. Igitur Lugdunenſes extimulare ſingulos militum, & in everſionem Viennenſium impellere, obſeſſam ab illis coloniam ſuam, adjutos, Vindicis conatus, conſcriptas nuper legiones in præſidium Galbæ referendo. Et ubi cauſſas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ oſtendebant. Nec jam ſecreta exhortatio, ſed publicæ preces: « Irent ultores, exſcinderent ſedem Gallici belli: cuncta illic externa & hoſtilia, ſe coloniam Romanam & partem exercitus, & proſperarum adverſarumque rerum ſocios; ſi fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur. » His & pluribus in eumdem modum, perpulerant, ut nec legati quidem ac duces partium reſtingui poſſe iracundiam exercitus arbitrarentur: cùm ignari haud diſcriminis ſui Viennenſes, velamenta & inſulas præferentes, ubi agmen inceſſerat, arma, genua, veſtigia prehenſando, flexere militum animos. Addidit Valens trecenos ſingulis militibus ſeſtertios. Tum vetuſtas dignitaſque coloniæ valuit. Et verba Fabii ſalutem incolumitatemque Viennenſium commendantis, æquis auribus accepta. Publicè tamen armis mulctati, privatis & promiſcuis copiis juvere militem. Sed fama conſtans fuit, ipſum Valentem magnâ pecuniâ emptum. Is diù ſordidus, repentè dives, mutationem fortunæ malè tegebat, accenſis egeſtate longâ cupidinibus, immoderatus, & inopi juventâ, ſenex prodigus.

Il règnoit entre Vienne & Lyon d'anciennes discordes que la dernière guerre avoit ranimées : il y avoit eu beaucoup de sang versé de part & d'autre, & des combats plus fréquens & des plus opiniâtres, que s'il n'eût été question que des intérêts de Galba ou de Néron. Les revenus publics de la province de Lyon avoient été confisqués par Galba sous le nom d'amende. Il fit, au contraire, toute sorte d'honneur aux Viennois, ajoutant ainsi l'envie à la haine de ces deux peuples, séparés seulement par un fleuve qui n'arrêtoit pas leur animosité. Les Lyonnois animant donc le soldat, l'excitoient à détruire Vienne qu'ils accusoient de tenir leur Colonie assiégée, de s'être déclarée pour Vindex, & d'avoir ci-devant fourni des troupes pour le service de Galba. En leur montrant ensuite la grandeur du butin, ils animoient la colère par la convoitise; & non contens de les exciter en secret : « Soyez, » leur disoient-ils hautement, » nos vengeurs & les vôtres, en détruisant la » source de toutes les guerres des Gaules. Là, tout vous est » étranger ou ennemi ; ici, vous voyez une Colonie Romaine » & une portion de l'armée toujours fidelle à partager avec » vous les bons & les mauvais succès : la fortune peut nous être » contraire; ne nous abandonnez pas à des ennemis irrités ». Par de semblables discours, ils échauffèrent tellement l'esprit des soldats, que les Officiers & les Généraux désespéroient de les contenir. Les Viennois, qui n'ignoroient pas le péril, vinrent au-devant de l'armée avec des voiles & des bandelettes, & se prosternant devant les soldats, baisant leurs pas, embrassant leurs genoux & leurs armes, ils calmèrent leur fureur. Alors Valens leur ayant fait distribuer trois cens sesterces par tête, on eut égard à l'ancienneté & à la dignité de la Colonie, & ce qu'il dit pour le salut & la conservation des habitans, fut écouté favorablement. On désarma pourtant la province, & les particuliers furent obligés de fournir à discrétion des vivres aux soldats : mais on ne douta point qu'ils n'eussent à grand prix acheté le Général. Enrichi tout-à-coup après avoir long-temps sordidement vécu, il cachoit mal le changement de sa fortune ; & se livrant

Lento deinde agmine, per fines Allobrogum & Vocontiorum ductus exercitus : ipsa itinerum spatia, & stativorum mutationes venditante duce, fœdis pactionibus adversus possessores agrorum, & magistratus civitatum, adeò minaciter, ut Luco (municipium id Vocontiorum est) faces admoverit, donec pecuniâ mitigaretur ; quoties pecuniæ materia deesset, stupris & adulteriis exorabatur. Sic ad Alpes perventum.

Plus prædæ ac sanguinis Cæcina hausit. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, Gallica gens, olim armis virisque mox memoriâ nominis clara, de cæde Galbæ ignari, & Vitelli imperium abnuentes. Initium bello fuit avaritia ac festinatio unæ & vicesimæ legionis. Rapuerant pecuniam missam in stipendium castelli, quod olim Helvetii suis militibus ac stipendiis tuebantur ; ægrè id passi Helvetii, interceptis epistolis, quæ nomine Germanici exercitus ad Pannonicas legiones ferebantur, centurionem & quosdam militum in custodiâ retinebant. Cæcina belli avidus, proximam quamque culpam antequàm pœniteret, ultum ibat. Mota properè castra. Vastati agri. Direptus, longâ pace in modum municipii exstructus, locus, amœno salubrium aquarum usu frequens. Missi ad Rhætica auxilia nuntii, ut versos in legionem Helvetios à tergo aggrederentur. Illi ante discrimen feroces, in periculo pavidi, quamquam primo tumultu Claudium Severum ducem legerant, non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere, exitiosum adversus veteranos prælium, intuta obsidio dilapsis vetustate mœnibus, hinc Cæcina cum valido exercitu, inde Rhæticæ alæ cohortesque & ipsorum Rhætorum juventus sueta armis, & more militiæ exercita ; undique populatio & cædes. Ipsi in medio vagi abjectis armis, magna pars saucii aut palantes, in montem Vocetium perfugere. Ac statim immissâ cohorte Thracum depulsi, & consectantibus Ger-

ſans meſure à tous ſes deſirs irrités par une longue abſtinence il devint un vieillard prodigue d'un jeune homme indigen qu'il avoit été.

En pourſuivant lentement ſa route, il conduiſit l'armée ſur les confins des Allobroges & des Voconces ; & par le plus infame commerce, il régloit les ſéjours & les marches ſur l'argent qu'on lui payoit pour s'en délivrer. Il impoſoit les propriétaires des terres & les Magiſtrats des villes, avec une telle dureté, qu'il fut prêt à mettre le feu au Luc, ville des Voconces, qui l'adoucirent avec de l'argent. Ceux qui n'en avoient point, l'appaiſoient en lui livrant leurs femmes & leurs filles. C'eſt ainſi qu'il marcha juſqu'aux Alpes.

Cécina fut plus ſanguinaire & plus âpre au butin. Les Suiſſes, nation Gauloiſe, illuſtre autrefois par ſes armes & ſes ſoldats, & maintenant par ſes ancêtres, ne ſachant rien de la mort de Galba & refuſant d'obéir à Vitellius, irritèrent l'eſprit brouillon de ſon Général. La vingt-unième Légion ayant enlevé la paie deſtinée à la garniſon d'un fort où les Suiſſes entretenoient depuis long-temps des milices du pays, fut cauſe par ſa pétulance & ſon avarice du commencement de la guerre. Les Suiſſes irrités interceptèrent des lettres que l'armée d'Allemagne écrivoit à celle de Hongrie, & retinrent priſonniers un Centurion & quelques ſoldats. Cécina qui ne cherchoit que la guerre & prévenoit toujours la réparation par la vengeance, lève auſſi-tôt ſon camp & dévaſte le pays Il détruiſit un lieu que ſes eaux minérales faiſoient fréquenter & qui durant une longue paix, s'étoit embelli comme une ville. Il envoya ordre aux auxiliaires de la Rhétique de charger en queue les Suiſſes, qui faiſoient face à la Légion. Ceux-ci, féroces loin du péril, & lâches devant l'ennemi, élurent bien au premier tumulte Claude Sévère pour leur Général ; mais ne ſachant ni s'accorder dans leurs délibérations, ni garder leurs rangs, ni ſe ſervir de leurs armes, ils ſe laiſſoient défaire, tuer, par nos vieux ſoldats, & forcer dans leurs places, dont tous les murs tomboient en ruines. Cécina d'un côté avec une bonne armée, de

Pp 2

manis Rhætisque, per silvas atque in ipsis latebris trucidati. Multa hominum millia cæsa, multa sub coronâ venumdata. Cumque direptis omnibus, Aventicum gentis caput justo agmine peteretur; missi qui dederent civitatem, & deditio accepta, In Julium Alpinum è principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit ceteros veniæ vel sævitiæ Vitellii reliquit.

Haud facile dictu est, legati Helvetiorum minus placabilem imperatorem, an militem invenerint. Civitatis excidium p. scunt, tela ac manus in ora legatorum intentant. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat : cùm Claudius Cossus, unus ex legatis, notæ facundiæ sed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eo validior, militis animum mitigavit, ut est mos vulgo, mutabilem subitis, & tam pronum in misericordiam, quàm immodicum sævitiâ fuerat; effusis lacrymis, & meliora constantiùs postulando, impunitatem salutemque civitati impetravere.

Cæcina paucos in Helvetiis moratus dies, dum sententiæ Vitellii certior fieret, simul transitum Alpium parans, lætum ex Italiâ nuntium accepit, alam Syllanam circa Padum agentem, sacramento Vitellii accessisse. Proconsulem Vitellium Syllani in Africâ habuerant : mox à Nerone, ut in Ægyptum præmitterentur exciti, & ob bellum Vindicis remorati, ac tum in Italiâ manentes, instinctu decurionum qui Othonis ignari, Vitellio obstricti, robur adventantium legionum & famam Germanici exercitus attollebant, transiere in partes : & ut donum aliquod novo principi, firmissima Transpadanæ regionis municipia, Mediolanum, ac Novariam, & Eporediam, ac Vercellas, adjunxere. Id Cæcinæ per ipsos compertum. Et quia

l'autre les eſcadrons & les Cohortes Rhétiques, compoſées d'une jeuneſſe exercée aux armes & bien diſciplinée, mettoient tout à feu & à ſang. Les Suiſſes, diſperſés entre deux, jettant leurs armes & la plupart épars ou bleſſés, ſe réfugièrent ſur les montagnes, d'où chaſſés par une Cohorte Thrace, qu'on détacha après eux & pourſuivis par l'armée des Rhétiens, on les maſſacroit dans les forêts & juſques dans leur cavernes. On en tua par milliers & l'on en vendit un grand nombre. Quand on eut fait le dégât, on marcha en bataille à Avanche, capitale du pays. Ils envoyèrent des députés pour ſe rendre & furent reçus à diſcrétion. Cécina fit punir Julius Alpinus un de leurs chefs, comme auteur de la guerre, laiſſant au jugement de Vitellius, la grace ou le châtiment des autres.

On auroit peine à dire qui, du ſoldat ou de l'Empereur, ſe montra le plus implacable aux députés Helvétiens. Tous les menaçant des armes & de la main, crioient qu'il falloit détruire leur ville, Vitellius même ne pouvoit modérer ſa fureur. Cependant Claudius Coſſus, un des députés, connu par ſon éloquence, ſut l'employer avec tant de force & la cacher avec tant d'adreſſe ſous un air d'effroi, qu'il adoucit l'eſprit des ſoldats; & ſelon l'inconſtance ordinaire au Peuple, les rendit auſſi portés à la clémence qu'ils l'étoient d'abord à la cruauté. De ſorte qu'après beaucoup de pleurs ayant imploré grace d'un ton plus raſſis, ils obtinrent le ſalut & l'impunité de leur ville.

Cécina s'étant arrêté quelques jours en Suiſſe, pour attendre les ordres de Vitellius & ſe préparer au paſſage des Alpes, y reçut l'agréable nouvelle que la cavalerie Syllanienne, qui bordoit le Pô, s'étoit ſoumiſe à Vitellius. Elle avoit ſervi ſous lui dans ſon Proconſulat d'Afrique, puis Néron l'ayant rappellée, pour l'envoyer en Egypte, la retint pour la guerre de Vindex. Elle étoit ainſi demeurée en Italie, où ſes Décurions, à qui Othon étoit inconnu & qui ſe trouvoient liés à Vitellius; vantant la force des Légions qui s'approchoient & ne parlant que des armées d'Allemagne, l'attirèrent dans ſon parti. Pour ne point s'offrir les mains vuides, ces troupes déclarèrent à

præſidio alæ unius latiſſima pars Italiæ defendi nequibat, præmiſſis Gallorum, Luſitanorum, Britannorumque cohortibus, & Germanorum vexillis, in alpe Graiâ ipſe paululum cunctatus, num Rhæticis jugis in Noricum flecteret, adverſus Petronium urbis procuratorem, qui concitis auxiliis, & interruptis fluminum pontibus, fidus Othoni putabatur. Sed metu ne amitteret præmiſſas jam cohortes alaſque, ſimul reputans plus gloriæ retentâ Italiâ, & ubicumque certatum foret, Noricos in cetera victoriæ præmia ceſſuros, Penino ſubſignanum militem itinere, & grave legionum agmen, hibernis adhuc Alpibus traduxit.

Otho interim, contra ſpem omnium, non deliciis, neque deſidiâ torpeſcere; dilatæ voluptates, diſſimulata luxuria, & cuncta ad decorem imperii compoſita. Eoque plus formidinis afferebant falſæ virtutes, & vitia reditura. Marium Celſum conſulem deſignatum, per ſpeciem, vinculorum, ſævitiæ militum ſubtractum, acciri in Capitolium jubet. Clementiæ titulus, è viro claro & partibus inviſo, petebatur. Celſus conſtanter ſervatæ erga Galbam fidei crimen confeſſus, exemplum ultrò imputavit. Nec Otho quaſi ignoſceret, ſed ne hoſtis metum reconciliationis adhiberet, ſtatim intra intimos amicos habuit, & mox bello inter duces delegit. Manſitque Celſo velut fataliter etiam pro Othone fides, integra & infelix. Læta primoribus civitatis, celebrata in vulgus Celſi ſalus, ne militibus quidem ingrata fuit, eamdem virtutem admirantibus cui iraſcebantur.

Cécina qu'elles joignoient aux possessions de leur nouveau Prince, les forteresses d'au-délà du Pô, savoir, Milan, Novarre, Yvrée & Verceil; & comme une seule brigade de cavalerie ne suffisoit pas pour garder une si grande partie de l'Italie, il y envoya les Cohortes des Gaules, de Lusitanie, & de Bretagne, auxquelles il joignit les Enseignes Allemandes & l'Escadron de Sicile. Quant à lui, il hésita quelque temps s'il ne traverseroit point les monts Rhétiens, pour marcher dans la Norique contre l'Intendant Pétronius, qui, ayant rassemblé les auxiliaires & fait couper les ponts, sembloit vouloir être fidèle à Othon. Mais craignant de perdre les troupes qu'il avoit envoyées devant lui, trouvant aussi plus de gloire à conserver l'Italie, & jugeant qu'en quelque lieu que l'on combattît, la Norique ne pouvoit échapper au vainqueur, il fit passer les troupes des alliés, & même les pesans Bataillons Légionnaires par les Alpes Pennines, quoiqu'elles fussent encore couvertes de neige.

Cependant, au lieu de s'abandonner aux plaisirs & à la mollesse, Othon renvoyant à d'autres temps le luxe & la volupté, surprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'Empire. Mais ces fausses vertus ne faisoient prévoir qu'avec plus d'effroi le moment où ses vices reprendroient le dessus. Il fit conduire au Capitole Marius Celsus, Consul désigné, qu'il avoit feint de mettre aux fers pour le sauver de la fureur des soldats, & voulut se donner une réputation de clémence en dérobant à la haine des siens une tête illustre. Celsus, par l'exemple de sa fidélité pour Galba, dont il faisoit gloire, montroit à son successeur ce qu'il en pouvoit attendre à son tour. Othon, ne jugeant pas qu'il eût besoin de pardon & voulant ôter toute défiance à un ennemi réconcilié, l'admit au nombre de ses plus intimes amis, & dans la guerre qui suivit bientôt en fit l'un de ses Généraux. Celsus de son côté s'attacha sincérement à Othon, comme si c'eût été son sort d'être toujours fidèle au parti malheureux. Sa conservation fut agréable aux Grands, louée du Peuple, & ne déplut pas même aux soldats, forcés d'admirer une vertu qu'ils haïssoient

PAR inde exsultatio, disparibus caussis consecuta, impetrato Tigellini exitio. Sophonius Tigellinus obscurris parentibus, fœdâ pueritiâ, impudicâ senectâ, præfecturam vigilum & prætorii, & alia præmia virtutum, quia velocius erat vitiis adeptus, crudelitatem mox, deinde avaritiam, & virilia scelera exercuit : corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro ausus, ac postremò ejusdem desertor ac proditor. Unde non alium pertinaciùs ad pœnam flagitavere, diverso affectu, quibus odium Neronis inerat, & quibus desiderium. Apud Galbam T. Vinii potentiâ defensus, prætexentis servatam ab eo filiam ; & haud dubiè servaverat, non clementiâ (quippe tot interfectis) sed effugio in futurum; quia pessimus quisque, diffidentiâ præsentium mutationem pavens, adversus publicum odium, privatam gratiam præparat : unde nulla innocentiæ cura, sed vitæ impunitatis. Eo infensior populus, additâ ad vetus Tigellini odium recenti T. Vinii invidiâ, concurrere è tota urbe in palatium ac fora, & ubi plurima vulgi licentia, in circum ac theatra effusi, seditiosis vocibus obstrepere : donec Tigellinus, accepto apud Sinuessanas aquas supremæ necessitatis nuntio, inter stupra concubinarum, & oscula, & deformes moras, sectis novacula faucibus, infamem vitam fœdavit etiam exitu fero & inhonesto.

PER idem tempus expostulata ad supplicium Galvia Crispinilla, variis frustrationibus, & adversa dissimulantis principis fama, periculo exempta est : magistra libidinum Neronis, transgressa in Africam ad instigandum in arma Clodium Macrum, famem populi Romani haud obscurè molita, totius postea civitatis gratiam obtinuit consulari matrimonio innixa, & apud Galbam, Othonem, Vitellium illæsa : mox potens pecuniâ, & orbitate, quæ bonis malisque temporibus juxtà valent.

Le châtiment de Tigellinus ne fut pas moins applaudi, par une caufe toute différente. Sophonius Tigellinus, né de parens obfcurs, fouillé dès fon enfance, & débauché dans fa vieilleffe, avoit à force de vices obtenu les Préfectures de la Police, du Prétoire, & d'autres emplois dus à la vertu, dans lefquels il montra d'abord fa cruauté, puis fon avarice & tous les crimes d'un méchant homme. Non content de corrompre Néron & de l'exciter à mille forfaits, il ofoit même en commettre à fon infu, & finit par l'abandonner & le trahir. Auffi nulle punition ne fut-elle plus ardemment pourfuivie, mais par divers motifs, de ceux qui déteftoient Néron & de ceux qui le regrettoient. Il avoit été protégé près de Galba par Vinius, dont il avoit fauvé la fille, moins par pitié, lui qui commit tant d'autres meurtres, que pour s'étayer du père au befoin. Car les fcélérats, toujours en crainte des révolutions, fe ménagent de loin des amis particuliers qui puiffent les garantir de la haine publique, & fans s'abftenir du crime, s'affurent ainfi de l'impunité. Mais cette reffource ne rendit Tigellinus que plus odieux, en ajoutant à l'ancienne averfion, qu'on avoit pour lui, celle que Vinius venoit de s'attirer. On accouroit de tous les quartiers, dans la place & dans le palais : le cirque fur-tout & les théâtres, lieux où la licence du peuple eft plus grande, retentiffoient de clameurs féditieufes. Enfin Tigellinus ayant reçu aux eaux de Sinueffe l'ordre de mourir, après de honteux délais cherchés dans les bras des femmes, fe coupa la gorge avec un rafoir, terminant ainfi une vie infame par une mort tardive & déshonnête.

Dans ce même temps, on follicitoit la punition de Galvia Crifpinilla; mais elle fe tira d'affaire à force de défaites & par une connivence qui ne fit pas honneur au Prince. Elle avoit eu Néron pour élève de débauche; enfuite ayant paffé en Afrique pour exciter Macer à prendre les armes, elle tâcha tout ouvertement d'affamer Rome. Rentrée en grace à la faveur d'un mariage confulaire, & échappée aux règnes de Galba, d'Othon & de Vitellius, elle refta fort riche & fans enfans; deux

CREBRÆ interim, & muliebribus blandimentis infectæ, ab Othone ad Vitellium epistolæ, offerebant pecuniam & gratiam, & quemcumque quietis locum prodigæ vitæ legisset. Paria Vitellius ostendebat, primo molliùs, stultâ utrimque & indecorâ simulatione : mox quasi rixantes stupra & flagitia invicem objectavere neuter falsò. Otho, revocatis quos Galba miserat legatis, rursus ad utrumque Germanicum exercitum, & ad legionem Italicam, easque quæ Lugduni agebant copias, specie senatus misit. Legati apud Vitellium remansere, promptius quàm ut retenti viderentur. Prætoriani, quos per simulationem officii legatis Otho adjunxerat, remissi, antequam legionibus miscerentur. Addit epistolas Fabius Valens, nomine Germanici exercitus, ad prætorias & urbanas cohortes, de viribus partium magnificas, & concordiam offerentes. Increpabant ultro, quòd tanto ante traditum Vitellio imperium, ad Othonem vertissent. Ita promissis simul, ac minis tentabantur : ut bello impares, in pace nihil amissuri. Neque ideo prætorianorum fides mutata.

SED insidiatores ab Othone in Germaniam, à Vitellio in urbem missi. Utrisque frustra fuit : Vitellianis impunè, per tantam hominum multitudinem, mutuâ ignorantiâ fallentibus : Othoniani, novitate vultus, omnibus invicem gnaris, prodebantur. Vitellius litteras ad Titianum fratrem Othonis composuit, exitium ipsi filioque ejus minitans, ni incolumes sibi mater ac liberi servarentur. Et stetit domus utraque, sub Othone, incertum an metu : Vitellius Victor, clementiæ gloriam tulit.

grands moyens de crédit dans tous les temps, bons & mauvais.

CEPENDANT Othon écrivoit à Vitellius lettres sur lettres qu'il souilloit de cajoleries de femmes, lui offrant argent, graces, & tel asyle qu'il voudroit choisir pour y vivre dans les plaisirs. Vitellius lui répondoit sur le même ton ; mais ces offres mutuelles, d'abord sobrement ménagées & couvertes des deux côtés d'une sotte & honteuse dissimulation, dégénerèrent bientôt en querelles, chacun reprochant à l'autre avec la même vérité ses vices & sa débauche. Othon rappella les Députés de Galba & en envoya d'autres au nom du Sénat aux deux armées d'Allemagne, aux troupes qui étoient à Lyon & à la Légion d'Italie. Les Députés restèrent auprès de Vitellius, mais trop aisément pour qu'on crût que c'étoit par force Quant aux Prétoriens, qu'Othon avoit joints comme par honneur à ces Députés, on se hâta de les renvoyer avant qu'ils se mêlassent parmi les Légions. Fabius Valens leur remit des lettres au nom des armées d'Allemagne pour les cohortes de la ville & du prétoire, par lesquelles, parlant pompeusement du parti de Vitellius, on les pressoit de s'y réunir. On leur reprochoit vivement d'avoir transféré à Othon l'Empire décerné long-temps auparavant à Vitellius. Enfin usant pour les gagner de promesses & de menaces, on leur parloit comme à des gens à qui la paix n'ôtoit rien & qui ne pouvoient soutenir la guerre : mais tout cela n'ébranla point la fidélité des Prétoriens.

ALORS Othon & Vitellius prirent le parti d'envoyer des assassins, l'un en Allemagne & l'autre à Rome, tous deux inutilement. Ceux de Vitellius, mêlés dans une si grande multitude d'hommes inconnus l'un à l'autre, ne furent pas découverts, mais ceux d'Othon furent bien tôt trahis par la nouveauté de leurs visages parmi des gens qui se connoissoient tous. Vitellius écrivoit à Titien, frère d'Othon, que sa vie & celle de ses fils lui répondroient de sa mère & de ses enfans. L'une & l'autre famille fut conservée. On douta du motif de la clémence d'Othon ; mais Vitellius vainqueur eut tout l'honneur de la sienne.

Primus Othoni fiduciam addidit ex Illyrico nuntius, juraſſe in eum Dalmatiæ,ac Panoniæ,& Mæſiæ legiones. Idem ex Hiſpaniâ allatum : laudatuſque per edictum Cluvius Rufus; & ſtatim cognitum eſt, converſam ad Vitellium Hiſpaniam. Nec Aquitania quidem, quamquam à Julio Cordo in verba Othonis obſtricta, diu manſit. Nuſquam fides aut amor, metu ac neceſſitate huc illuc mutabantur. Eadem formido provinciam Narbonenſem ad Vitellium vertit, facili tranſitu ad proximos & validiores. Longinquæ provinciæ, & quidquid armorum mari dirimitur, penes Othonem manebant, non partium ſtudio, ſed erat grande momentum in nomine urbis ac prætextu ſenatus. Et occupaverat animos prior auditus. Judaicum exercitum Veſpaſianus, Syriæ legiones Mucianus ſacramento Othonis adegere. Simul Ægyptus, omneſque verſæ in Orientem provinciæ, nomine ejus tenebantur. Idem Africæ obſequium, initio à Carthagine orto. Neque exſpectatâ Vipſanii Aproniani proconſulis auctoritate, Creſcens Neronis libertus (nam & hi malis temporibus partem ſe Reipublicæ faciunt) epulum plebi, ob lætitiam recentis imperii, obtulerat : & populus pleraque ſine modo feſtinavit. Carthaginem ceteræ civitates ſecutæ. Sic diſtractis exercitibus ac provinciis, Vitellio quidem ad capeſſendam principatus fortunam bello opus erat.

Otho, ut in multâ pace, munia imperii obibat : quædam ex dignitate Reipublicæ; pleraque, contra decus, ex præſenti uſu properando. Conſul cum Titiano fratre in Kalendas Martias ipſe, proximos menſes Verginio deſtinat, ut aliquod exercitui Germanico delinimentum. Jungitur Verginio Poppæus Vopiſcus, prætextu veteris amicitiæ, plerique Viennenſium honori

La premère nouvelle qui donna de la confiance à Othon, lui vint d'Illyrie, d'où il apprit que les Légions de Dalmatie, de Pannonie & de la Mœsie avoient prêté serment en son nom. Il reçut d'Espagne un semblable avis & donna par édit des louanges à Cluvius Rufus; mais on sut bientôt après que l'Espagne s'étoit retournée du côté de Vitellius. L'Aquitaine, que Julius Cordus avoit aussi fait déclarer pour Othon, ne lui resta pas plus fidelle. Comme il n'étoit pas question de foi ni d'attachement, chacun se laissoit entraîner çà & là selon sa crainte ou ses espérances. L'effroi fit déclarer de même la province Narbonnoise en faveur de Vitellius qui, le plus proche & le plus puissant, parut aisément le plus légitime. Les provinces les plus éloignées & celles que la mer séparoit des troupes restèrent à Othon; moins pour l'amour de lui, qu'à cause du grand poids que donnoit à son parti le nom de Rome & l'autorité du Sénat, outre qu'on penchoit naturellement pour le premier reconnu (7) L'armée de Judée, par les soins de Vespasien, & les légions de Syrie, par ceux de Mucianus, prêtèrent serment à Othon. L'Égypte & toutes les provinces d'Orient reconnoissoient son autorité. L'Afrique lui rendoit la même obéissance à l'exemple de Carthage, où, sans attendre les ordres du Proconsul Vipsadius Apronianus, Crescens, affranchi de Néron, se mêlant, comme ses pareils, des affaires de la République dans les temps de calamités, avoit en réjouissance de la nouvelle élection, donné des fètes au peuple qui se livroit étourdiment à tout. Les autres villes imitèrent Carthage. Ainsi les armées & les provinces se trouvoient tellement partagées, que Vitellius avoit besoin des succès de la guerre pour se mettre en possession de l'Empire.

Pour Othon, il faisoit, comme en pleine paix, les fonctions d'Empereur, quelquefois soutenant la dignité de la République, mais plus souvent l'avilissant en se hâtant de règner. Il désigna

(7) L'élection de Vitellius avoit précédé celle d'Othon: mais au-delà des mers le bruit de celle-ci avoit prévenu le bruit de l'autre: ainsi Othon étoit dans ces régions le premier reconnu.

datum interpretabantur. Ceteri consulatus ex destinatione Néronis, aut Galbæ, mansere. Cælio ac Flavio Sabinis, in Julias; Ario Antonino & Mario Celso, in Septembres : quorum honori ne Vitellius quidem victor intercessit. Sed Otho, pontificatus auguratusque honoratis jam senibus cumulum dignitatis addidit; & recens ab exsilio reversos nobiles adolescentulos, avitis ac paternis sacerdotiis in solatium recoluit. Redditus Cadio Ruso, Pedio Blæso, Sevino Promptino senatorius locus, qui repetundarum criminibus sub Claudio ac Nerone ceciderant. Placuit ignoscentibus, verso nomine : quod avaritia fuerat, videri majestatem : cujus tum odio, etiam bonæ leges peribant.

Eadem largitione, civitatum quoque ac provinciarum animos aggressus, Hispaliensibus & Emeritensibus familiarum adjectiones. Lingonibus universis civitatem Romanam, provinciæ Bæticæ Maurorum civitates dono dedit. Nova jura Cappadociæ, nova Africæ, ostentui magis quàm mansura. Inter quæ necessitate præsentium rerum & instantibus curis excusata, ne tum quidem immemor amorum, statuas Poppææ per senatusconsultum reposuit. Creditus est etiam de celebrandâ Neronis memoriâ agitavisse, spe vulgum alliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent : atque etiam Othoni, quibusdam diebus populus & miles, tamquam nobilitatem ac decus astruerent, Neroni-Othoni acclamavit. Ipse in suspenso tenuit, vetandi metu, vel agnoscendi pudore.

Conversis ad civile bellum animis, externa sine curâ habebantur. Eò audentius Rhoxolani, Sarmatica gens, priore hieme

ſon frere Titianus Conſul avec lui juſqu'au premier de Mars, & cherchant à ſe concilier l'armée d'Allemagne, il deſtina les deux mois ſuivans à Verginius, auquel il donna Poppæus Vopiſcus pour collègue, ſous prétexte d'une ancienne amitié, mais plutôt, ſelon pluſieurs, pour faire honneur aux Viennois. Il n'y eut rien de changé pour les autres Conſulats aux nominations de Néron & de Galba. Deux Sabinus, Cælius & Flave, reſtèrent déſignés pour Mai & Juin, Arius Antonius & Marius Celſus pour Juillet & Août; honneur dont Vitellius même ne les priva pas après ſa victoire. Othon mit le comble aux dignités des plus illuſtres vieillards, en y ajoutant celles d'Augures & de Pontifes, & conſola la jeune nobleſſe récemment rappellée d'exil, en lui rendant le ſacerdoce, dont avoient joui ſes ancêtres. Il rétablit dans le Sénat Cadius Rufus, Pedius Blæſus & Sevinus Promptinus, qui en avoient été chaſſés ſous Claude pour crime de concuſſion. L'on s'aviſa, pour leur pardonner, de changer le mot de *rapine* en celui de *Lèſe-Majeſté*, mot odieux en ces temps-là, & dont l'abus faiſoit tort aux meilleures loix.

Il étendit auſſi ſes graces ſur les villes & les provinces. Il ajouta de nouvelles familles aux colonies d'Hiſpalis & d'Émérita : il donna le droit de bourgeoiſie romaine à toute la province de Langres, à celle de la Betique les villes de la Mauritanie, à celles d'Afrique & de Cappadoce de nouveaux droits trop brillans pour être durables. Tous ces ſoins & les beſoins preſſans qui les exigeoient, ne lui firent point oublier ſes amours, & il fit rétablir par décret du Senat les ſtatues de Poppée. Quelques-uns relevèrent auſſi celles de Néron; l'on dit même qu'il délibéra s'il ne lui feroit point une oraiſon funèbre pour plaire à la populace. Enfin le peuple & les ſoldats croyant bien lui faire honneur, crièrent durant quelques jours : *vive Néron-Othon*! Aclamations qu'il feignit d'ignorer, n'oſant les défendre, & rougiſſant de les permettre.

Cependant uniquement occupés de leurs guerres civiles, les Romains abandonnoient les affaires de dehors. Cette negli-

cæsis duabus cohortibus, magnâ spe ad Mœsiam irruperant, novem millia equitum, ex ferociâ & successu, prædæ magis quâm pugnæ intenta. Igitur vagos & incuriosos, tertia legio adjunctis auxiliis, repente invasit. Apud Romanos omnia prœlio apta. Sarmatæ dispersi, aut cupidine prædæ graves onere sarcinarum, & lubrico itinerum ademptâ equorum pernicitate, velut vincti cædebantur. Namque mirum dictu ut sit omnis Sarmatarum virtus, velut extra ipsos, nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. Sed tum humido die, & soluto gelu, neque conti, neque gladii, quos prælongos utrâque manu regunt, usui, lapsantibus equis, & cataphractarum pondere (id principibus & nobilissimo cuique tegmen, ferreis laminis, aut præduro corio consertum; ut adversus ictus impenetrabile, ita impetu hostium provolutis inhabile ad resurgendum) simul altitudine, & mollitiâ nivis, hauriebantur. Romanus miles facili loricâ, & missili pilo, aut lanceis assultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam, (neque enim defendi scuto mos est) comminus fodiebat; donec pauci, qui prœlio superfuerant, paludibus abderentur. Ibi sævitiâ, hic miseriâ vulnerum absumpti. Postquam id Romæ compertum, M. Aponius Mœsiam obtinens, triumphali statua, Fulvius Aurelius, & Julianus Titius, ac Numisius Lupus, legati Legionum, consularibus ornamentis donantur: læto Othone, & gloriam in se trahente, tamquam & ipse felix bello, & suis ducibus suisque exercitibus Rempublicam auxisset.

Parvo interim initio, unde nihil timebatur, orta seditio, propè urbi excidio fuit. Septimam decimam cohortem, è coloniâ Hostiensi, in urbem acciri Otho jusserat. Armandæ ejus

gence inſpira tant d'audace aux Roxolans, peuple Sarmate, que dès l'hiver précédent, après avoir défait deux cohortes ils firent avec beaucoup de confiance une irruption dans la Mœſie, au nombre de neuf mille chevaux. Le ſuccès joint à leur avidité leur faiſant plutôt ſonger à piller qu'à combattre, la troiſième légion jointe aux auxiliaires les ſurprit épars & ſans diſcipline. Attaqués par les Romains en bataille, les Sarmates diſperſés au pillage ou déja chargés de butin, & ne pouvant dans des chemins gliſſans s'aider de la viteſſe de leurs chevaux, ſe laiſſoient tuer ſans réſiſtance. Tel eſt le caractère de ces étranges peuples, que leur valeur ſemble n'etre pas en eux. S'ils donnent en eſcadrons, à peine une armée peut-elle ſoutenir leur choc ; s'ils combattent à pied, c'eſt la lâcheté même. Le dégel & l'humidité qui faiſoient alors gliſſer & tomber leurs chevaux, leur ôtoient l'uſage de leurs piques & de leurs longues épées à deux mains. Le poids des cataphractes, ſorte d'armure faite de lames de fer ou d'un cuir très-dur qui rend les chefs & les officiers impénétrables aux coups, les empêchoient de ſe relever quand le choc des ennemis les avoit renverſés, & ils étoient étouffés dans la neige qui étoit molle & haute. Les ſoldats Romains, couverts d'une cuiraſſe légere, les renverſoient à coups de traits ou de lance ſelon l'occaſion, & les perçoient d'autant plus aiſément de leurs courtes épées, qu'ils n'ont point la défenſe du bouclier. Un petit nombre échappèrent & ſe ſauvèrent dans les marais où la rigueur de l'hiver & leurs bleſſures les firent périr. Sur ces nouvelles, on donna à Rome une ſtatue triomphale à Marcus Aponianus, qui commandoit en Mœſie, & les ornemens conſulaires à Fulvius Aurelius, Julianus Titius, & Numiſius Lupus, Colonels des legions. Othon fut charmé d'un ſuccès dont il s'attribuoit l'honneur, comme d'une guerre conduite ſous ſes auſpices & par ſes Officiers au profit de l'Etat.

TOUT-A-COUP il s'éleva ſur le plus léger ſujet & du côté dont on ſe défioit le moins, une ſédition qui mit Rome à deux doigts de ſa ruine. Othon ayant ordonné qu'on fit venir dans

cura, Vario Crifpino tribuno è prætorianis, data. Is quo magis vacuus, quietis caftris, juffa exfequeretur; vehicula cohortis, incipiente nocte, onerari aperto armamentario jubet. Tempus, in fufpicionem; cauffa, in crimen; affectatio quietis, in tumultum evaluit. Et vifa inter temulentos arma, cupidinem fui movere. Fremit miles, & tribunos centurionefque proditionis arguit, tamquam familiæ fenatorum ad perniciem Othonis armarentur. Pars ignari & vino graves, peffimus quifque in occafionem prædarum, vulgus, ut mos eft, cujufque motus novi cupidum; & obfequia meliorum nox abftulerat. Refiftentem feditioni tribunum, & feveriffimos centurionum obtruncant; rapta arma, nudati gladii, infidentes equis, urbem ac palatium petunt.

ERAT Othoni celebre convivium, primoribus feminis virifque, qui trepidi, fortuitufne militum furor, an dolus imperatoris, manere ac deprehendi, an fugere & difpergi, periculofius foret; modò conftantiam fimulare, modò formidine detegi, fimul Othonis vultum intueri. Utque evenit inclinatis ad fufpicionem mentibus, cùm timeret Otho, timebatur. Sed haud fecus difcrimine fenatus quàm fuo territus, & præfectos prætorii ad mitigandas militum iras ftatim miferat, & abire properè omnes è convivio juffit. Tum vero paffim magiftratus, projectis infignibus, vitatâ comitum & fervorum frequentiâ, fenes feminæque per tenebras, diverfa urbis itinera, rari domos, plurimi amicorum tecta, & ut cuique humillimus cliens, incertas latebras petivere.

la ville, la dix-feptième Cohorte qui étoit à Oftie, avoit chargé Varius Crifpinus, Tribun Prétorien, du foin de la faire armer. Crifpinus, pour prévenir l'embarras, choifit le temps où le camp étoit tranquille & le foldat retiré, & ayant fait ouvrir l'Arfenal, commença dès l'entrée de la nuit à faire charger les fourgons de la Cohorte. L'heure rendit le motif fufpect, & ce qu'on avoit fait pour empêcher le défordre en produifit un très-grand. La vue des armes donna à des gens pris de vin la tentation de s'en fervir. Les foldats s'emportent, & traitant de traîtres leurs officiers & Tribuns, les accufent de vouloir armer le Sénat contre Othon. Les uns déja ivres, ne favoient ce qu'ils faifoient; les plus méchans ne cherchoient que l'occafion de piller : la foule fe laiffoit entraîner par fon goût ordinaire pour les nouveautés, & la nuit empêchoit qu'on ne pût tirer parti de l'obéiffance des fages. Le Tribun voulant réprimer la fédition fut tué, de même que les plus févères Centurions; après quoi, s'étant faifis des armes, ces emportés montèrent à cheval, & l'épée à la main, prirent le chemin de la ville & du Palais.

Othon donnoit un feftin ce jour-là, à ce qu'il y avoit de plus grand à Rome dans les deux fexes. Les convives redoutant également la fureur des foldats & la trahifon de l'Empereur, ne favoient ce qu'ils devoient craindre le plus, d'être pris s'ils demeuroient, ou d'être pourfuivis dans leur fuite; tantôt affectant de la fermeté, tantôt décelant leur effroi, tous obfervoient le vifage d'Othon, & comme on étoit porté à la défiance, la crainte qu'il témoignoit augmentoit celle qu'on avoit de lui. Non moins effrayé du péril du Sénat, que du fien propre, Othon chargea d'abord les Préfets du prétoire d'aller appaifer les foldats & fe hâta de renvoyer tout le monde. Les Magiftrats fuyoient çà & là, jettant les marques de leurs dignités; les vieillards & les femmes, difperfés par les rues dans les ténèbres, fe déroboient aux gens de leur fuite. Peu rentrèrent dans leurs maifons; prefque tous cherchèrent chez leurs amis & les plus pauvres de leurs cliens des retraites mal affurées.

Militum impetus ne foribus quidem palatii coërcitus, quo minus convivium irrumperent, oftendi fibi Othonem expoftulantes : vulnerato Julio Martiale tribuno, Vitellio Saturnino præfecto legionis, dum ruentibus obfiftunt. Undique arma & minæ, modò in centuriones tribunofque, modò in fenatum univerfum : lymphatis cæco pavore animis, & quia neminem unum deftinare iræ poterant, licentiam in omnes pofcentibus; donec Otho, contra decus imperii thoro infiftens, precibus & lacrymis ægrè cohibuit. Redieruntque in caftra inviti, neque innocentes. Pofterâ die, velut capta urbe, claufæ domus, rarus per vias populus, mæfta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plus triftitiæ quàm pœnitentiæ. Manipulatim allocuti funt Licinius Proculus, & Plotius Firmus, præfecti : ex fuo quifque ingenio, mitiùs aut horridiùs. Finis fermonis in eo, ut quina millia nummûm fingulis militibus numerarentur. Tum Otho ingredi caftra aufus. Atque illum tribuni centurionefque circumfiftunt, abjectis militiæ infignibus, otium & falutem flagitantes. Senfit invidiam miles, & compofitus in obfequium, auctores feditionis ad fupplicium ultrò poftulabat.

Otho quamquam turbidis rebus, & diverfis militum animis, cùm optimus quifque remedium præfentis licentiæ pofceret : vulgus & plures, feditionibus & ambitiofo imperio læti, per turbas & raptus facilius ad civile bellum impellerentur : fimul reputans non poffe Principatum fcelere quæfitum, fubitâ modeftiâ, & prifcâ gravitate retineri, fed difcrimine urbis & periculo fenatus anxius, poftremò ita differuit.

» Neque ut affectus veftros in amorem mei accenderem, com» militones; neque ut animum ad virtutem cohortarer (utraque » enim egregiè fuperfunt :) fed veni poftulaturus à vobis tempera-

Les soldats arrivèrent avec une telle impétuosité, qu'ayant forcé l'entrée du Palais, ils blessèrent le Tribun Julius Martialis & Vitellius Saturninus, qui tâchoient de les retenir, & pénétrèrent jusques dans la salle du festin, demandant à voir Othon. Par-tout ils menaçoient des armes & de la voix, tantôt leurs Tribuns & Centurions, tantôt le Corps entier du Sénat : furieux & troublés d'une aveugle terreur, faute de savoir à qui s'en prendre, ils en vouloient à tout le monde. Il fallut qu'Othon, sans égard pour la majesté de son rang, montât sur un sopha, d'où, à force de larmes & de prières les ayant contenus avec peine, il les renvoya au camp coupables & mal appaisés. Le lendemain les maisons étoient fermées, les rues désertes, le peuple consterné comme dans une ville prise, & les soldats baissoient les yeux moins de repentir que de honte. Les deux Préfets Proculus & Firmus, parlant avec douceur ou dureté, chacun selon son génie, firent a chaque manipule des exhortations, qu'ils conclurent par annoncer une distribution de cinq mille sesterces par tête. Alors Othon ayant hazardé d'entrer dans le camp, fut environné des Tribuns & des Centurions qui, jettant leurs ornemens militaires, lui demandoient congé & sûreté. Les soldats sentirent le reproche, & rentrant dans leur devoir, crioient qu'on menât au supplice les auteurs de la révolte.

Au milieu de tous ces troubles & de ces mouvemens divers, Othon voyoit bien que tout homme sage desiroit un frein à tant de licence ; il n'ignoroit pas non plus que les attroupemens & les rapines mènent aisément à la guerre civile une multitude avide des séditions, qui forcent le gouvernement à la flatter. Alarmé du danger où il voyoit Rome & le Senat, mais jugeant impossible d'exercer tout-d'un-coup avec la dignité convenable, un pouvoir acquis par le crime, il tint enfin le discours suivant.

« Compagnons, je ne viens ici ni ranimer votre zèle en ma » faveur, ni réchauffer votre courage ; je sais que l'un & l'au» tre ont toujours la même vigueur ; je viens vous exhorter,

„ mentum veſtræ fortitudinis, & erga me modum caritatis. Tu„ multus proximi initium, non cupiditate vel odio, quæ mul„ tos exercitus in diſcordiam egere, ac ne detrectatione quidem „ aut formidine periculorum, nimia pietas veſtra acriùs quàm „ conſideratiùs excitavit. Nam ſæpe honeſtas rerum cauſſas, ni „ judicium adhibeas, pernicioſi exitus conſequuntur. Imus ad „ bellum; num omnes nuntios palàm audiri, omnia conſilia „ cunctis præſentibus tractari, ratio rerum, aut occaſionum velo„ citas patitur? Tam neſcire quædam milites, quàm ſcire opor„ tet. Ita ſe ducum auctoritas, ſic rigor diſciplinæ habet, ut „ multa etiam centuriones tribunoſque tantùm juberi expediat. „ Si ubi jubeantur, quærere ſingulis liceat: pereunte obſequio, „ etiam imperium intercidit. An & illic nocte intempeſtâ rapientur „ arma? Unus alterve perditus ac temulentus (neque enim „ plures conſternatione proxima inſaniſſe crediderim) centurio„ nis ac tribuni ſanguine manus imbuet? Imperatoris ſui tento„ rium irrumpet.

„ Vos quidem iſtuc pro me, ſed in diſcurſu ac tenebris, „ & rerum omnium confuſione, patefieri occaſio etiam adver„ ſus me poteſt. Si Vitellio & ſatellitibus ejus eligendi facultas „ detur, quem nobis animum, quas mentes imprecentur? quid „ aliud quam ſeditionem & diſcordiam optabunt? ne miles cen„ turioni, ne centurio tribuno obſequatur: hinc confuſi pedites „ equiteſque in exitium ruamus. Parendo potiùs, commilitones, „ quàm imperia ducum ſciſcitando res militares continentur. Et „ fortiſſimus in ipſo diſcrimine exercitus eſt, qui ante diſcrimen „ quietiſſimus. Vobis arma & animus ſit: mihi conſilium & „ virtutis veſtræ regimen relinquite. Paucorum culpa fuit, duo„ rum pœna erit. Ceteri abolete memoriam fædiſſimæ noctis. „ Nec illas adverſus ſenatum voces ullus unquam exercitus

» au contraire, à les contenir dans de justes bornes. Ce n'est » ni l'avarice ou la haine, causes de tant de troubles dans les » armées, ni la calomnie ou quelque vaine terreur, c'est l'ex- » cès seul de votre affection pour moi qui a produit avec plus » de chaleur que de raison le tumulte de la nuit dernière : » mais avec les motifs les plus honnêtes, une conduite inconsi- » dérée peut avoir les plus funestes effets. Dans la guerre que » nous allons commencer, est-ce le temps de communiquer à » tous chaque avis qu'on reçoit, & faut-il délibérer de chaque » chose devant tout le monde ? L'ordre des affaires, ni la ra- » pidité de l'occasion ne le permettroient pas, & comme il y a » des choses que le soldat doit savoir, il y en a d'autres qu'il » doit ignorer. L'autorité des chefs & la rigueur de la discipline, » demandent qu'en plusieurs occasions les Centurions & les Tri- » buns eux-mêmes ne sachent qu'obéir. Si chacun veut qu'on » lui rende raison des ordres qu'il reçoit, c'en est fait de l'o- » béissance & par conséquent de l'Empire. Que sera-ce lorsqu'on » osera courir aux armes, dans le temps de la retraite & de la » nuit ? Lorsqu'un ou deux hommes perdus, & pris de vin ; » car je ne puis croire qu'une telle frénésie en ait saisi davan- » tage, tremperont leurs mains dans le sang de leurs Officiers ? » Lorsqu'ils oseront forcer l'appartement de leur Empereur.

» Vous agissiez pour moi, j'en conviens ; mais combien » l'affluence dans les ténèbres & la confusion de toutes cho- » ses, fournissoient-elles une occasion facile de s'en prévaloir » contre moi-même ! S'il étoit au pouvoir de Vitellius & de ses » satellites de diriger nos inclinations & nos esprits, que vou- » droient-ils de plus, que de nous inspirer la discorde & la » sédition, qu'exciter à la révolte le soldat contre le Centu- » rion, le Centurion contre le Tribun, &, gens de cheval » & de pied, nous entraîner ainsi tous pêle-mêle à notre perte ? » Compagnons, c'est en exécutant les ordres des chefs & non » en les contrôlant qu'on fait heureusement la guerre ; & les » troupes les plus terribles dans la mêlée, sont les plus tran- » quilles hors du combat. Les armes & la valeur sont votre

» audiat. Caput imperii, & decora omnium provinciarum, ad » pœnam vocare, non hercle illi, quos cùm maximè Vitellius » in nos ciet, Germani audeant. Illi ne Italiæ alumni, & » Romana verè juventus, ad sanguinem & cædem deposce- » rent ordinem, cujus splendore & gloriâ, sordes & obscuri- » tatem Vitellianarum partium perstringimus? Nationes aliquas » occupavit Vitellius, imaginem quamdam exercitus habet : » Senatus nobiscum est. Sic fit, ut hinc Respublica inde hos- » tes Reipublicæ constiterint. Quid? vos pulcherrimam hanc ur- » bem, domibus & tectis, & congestu lapidum, stare creditis? Muta » ista & inanima intercidere ac reparari promiscuè possunt : » æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestrâ salus, » incolumitate senatus firmatur. Hunc auspicato à parente & » conditore urbis nostræ institutum, & à regibus usque ad prin- » cipes continuum & immortalem, sicut à majoribus accepi- » mus, sic posteris tradamus. Nam ut ex vobis senatores, ita ex » senatoribus principes nascuntur ».

Et oratio ad perstringendos mulcendosque militum animos, & severitatis modus (neque enim in plures quàm in duos animadverti jusserat) gratè accepta, compositique ad præsens, qui coërceri non poterant.

Non tamen quies urbi redierat; strepitus telorum, & facies belli erat : militibus, ut nihil in commune turbantibus, ita sparsis per domos, occulto habitu, & malignâ curâ in omnes, quos nobilitas, aut opes, aut aliqua insignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque milites venisse in urbem ad studia partium noscenda, plerique credebant. Unde plena omnia suspicionum, & vix secreta domuum sine formidine; sed plurimum

» partage;

„ partage ; laiſſez-moi le ſoin de les diriger. Que deux coupa-
„ bles ſeulement expient le crime d'un petit nombre. Que les
„ autres s'efforcent d'enſevelir dans un éternel oubli la honte
„ de cette nuit, & que de pareils diſcours contre le Sénat,
„ ne s'entendent jamais dans aucune armée. Non, les Ger-
„ mains mêmes, que Vitellius s'efforce d'exciter contre nous,
„ n'oſeroient menacer ce corps reſpectable, le chef & l'or-
„ nement de l'Empire. Quels ſeroient donc les vrais enfans de
„ Rome ou de l'Italie qui voudroient le ſang & la mort des mem-
„ bres de cet ordre, dont la ſplendeur & la gloire montrent
„ & redoublent l'opprobre & l'obſcurité du parti de Vitellius?
„ S'il occupe quelques provinces, s'il traîne après lui quel-
„ que ſimulacre d'armée, le Sénat eſt avec nous ; c'eſt par
„ lui que nous ſommes la République & que nos ennemis le
„ ſont auſſi de l'État. Penſez-vous que la majeſté de cette ville
„ conſiſte dans des amas de pierres & de maiſons, monumens
„ ſans ame & ſans voix, qu'on peut détruire ou rétablir à
„ ſon gré? L'éternité de l'Empire, la paix des Nations, mon
„ ſalut & le vôtre, tout dépend de la conſervation du Sénat.
„ Inſtitué ſolemnellement par le premier père & fondateur de
„ de cette ville, pour être immortel comme elle, & continué,
„ ſans interruption depuis les Rois juſqu'aux Empereurs, l'in-
„ térêt commun veut que nous le tranſmettions à nos deſcen-
„ dans, tel que nous l'avons reçu de nos aïeux : car c'eſt du
„ Sénat que naiſſent les ſucceſſeurs à l'Empire, comme de vous
„ les Sénateurs „.

Ayant ainſi tâché d'adoucir & contenir la fougue des ſol-
dats, Othon ſe contenta d'en faire punir deux : ſévérité tempé-
rée, qui n'ôta rien au bon effet du diſcours. C'eſt ainſi qu'il appaiſa
pour le moment ceux qu'il ne pouvoit réprimer.

Mais le calme n'étoit pas pour cela rétabli dans la ville. Le
bruit des armes y retentiſſoit encore, & l'on y voyoit l'image
de la guerre. Les ſoldats n'étoient pas attroupés en tumulte,
mais déguiſés & diſperſés par les maiſons, ils épioient avec une
attention maligne tous ceux que leur rang, leur richeſſe ou

trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset, animum vultumque conversi, ne diffidere dubiis, ac parum gaudere prosperis viderentur. Coacto verò in curiam senatu, arduus rerum omnium modus, ne contumax silentium, ne suspecta libertas. Et privato Othoni nuper, atque eadem dicenti, nota adulatio. Igitur versare sententias, & huc atque illuc torquere, hostem & parricidam Vitellium vocantes. Providentissimus quisque, vulgaribus conviciis: quidam, vera probra jacere, in clamore tamen, & ubi plurimæ voces, aut tumultu verborum sibi ipsi obstrepentes.

PRODIGIA insuper terrebant, diversis auctoribus vulgata. In vestibulo Capitolii omissas habenas bigæ, cui victoria institerat; erupisse cellâ Junonis, majorem humana speciem; statuam divi Julii, in insula Tiberini amnis, sereno & immoto die, ab Occidente in Orientem conversam; prolocutum in Etruria bovem; insolitos animalium partus; & plura alia, rudibus sæculis, etiam in pace observata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Sed præcipuus, & cum præsenti exitio, etiam futuri pavor, subitâ inundatione Tiberis: qui immenso auctu, prorupto ponte Sublicio, ac strage obstantis molis refusus, non modò jacentia & plana urbis loca, sed secuta hujusmodi casuum implevit. Rapti è publico plerique, plures in tabernis & cubilibus intercepti. Fames in vulgus, inopiâ quæstus, & penuriâ alimentorum; corrupta stagnantibus aquis insularum fundamenta, dein remeante flumine dilapsa. Utque primùm vacuus â periculo animus fuit, id ipsum, quod paranti expeditionem Othoni, campus Martius & via Flaminia iter belli esset obstructum, à fortuitis vel naturalibus caussis, in prodigium & omen imminentium cladium vertebatur.

leur gloire expofoient aux difcours publics. On crut même qu'il s'étoit gliffé dans Rome des foldats de Vitellius pour fonder les difpofitions des efprits. Ainfi la défiance étoit univerfelle, & l'on fe croyoit à peine en sûreté renfermé chez foi : mais c'étoit encore pis en public, où chacun craignant de paroître incertain dans les nouvelles douteufes, ou peu joyeux dans les favorables, couroit avec une avidité marquée au-devant de tous les bruits. Le Sénat affemblé ne favoit que faire, & trouvoit par-tout des difficultés : fe taire étoit d'un rebelle, parler étoit d'un flatteur, & le manège de l'adulation n'étoit pas ignoré d'Othon, qui s'en étoit fervi fi long-temps. Ainfi flottant d'avis, en avis, fans s'arrêter à aucun, l'on ne s'accordoit qu'à traiter Vitellius de parricide & d'ennemi de l'État : les plus prévoyans fe contentoient de l'accabler d'injures fans conféquence, tandis que d'autres n'épargnoient pas fes vérités, mais à grands cris, & dans une telle confufion de voix, que chacun profitoit du bruit pour l'augmenter fans être entendu.

Des prodiges atteftés par divers témoins augmentoient encore l'épouvante. Dans le veftibule du Capitole les rênes du char de la Victoire difparurent. Un fpectre de grandeur gigantefque fut vu dans la chapelle de Junon. La ftatue de Jules-Céfar dans l'Ifle du Tibre fe tourna par un temps calme & ferein d'occident en orient. Un bœuf parla dans l'Étrurie ; plufieurs bêtes firent des monftres ; enfin l'on remarqua mille autres pareils phénomènes qu'on obfervoit en pleine paix dans les fiècles groffiers, & qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand on a peur. Mais ce qui joignit la défolation préfente à l'effroi pour l'avenir, fut une fubite inondation du Tibre, qui crût à tel point, qu'ayant rompu le pont Sublicius, les débris dont fon lit fut rempli le firent refluer par toute la ville, même dans les lieux que leur hauteur fembloit garantir d'un pareil danger. Plufieurs furent furpris dans les rues, d'autres dans les boutiques & dans les chambres. A ce défaftre fe joignit la famine chez le peuple par la difette des vivres & le défaut d'argent. Enfin le Tibre en reprenant fon cours, emporta des Ifles dont le féjour des eaux avoit ruiné les fondemens. Mais

Otho, lustratâ urbe, & expensis belli consiliis, quando Peninæ Cottiæque Alpes, & ceteri Galliarum aditus Vitellianis exercitibus claudebantur, Narbonensem Galliam aggredi statuit, classe validâ & partibus fidâ; quòd reliquos cæsorum ad pontem Milvium, & sævitiâ Galbæ in custodiam habitos, in numeros legionis composuerat; facta & ceteris spes honoratioris in posterum militiæ. Addidit classi urbanas cohortes, & plerosque è prætorianis, vires & robur exercitus, atque ipsis ducibus consilium & custodes. Summa expeditionis Antonio Novello, Suedio Clementi primipilaribus, Æmylio Pacensi, cui ademptum à Galba Tribunatum reddiderat, permissa. Curam navium Oscus libertus retinebat, ad observandam honestiorum fidem invitatus. Peditum equitumque copiis Suetonius Paullinus, Marius Celsus, Annius Gallus, rectores destinati. Sed plurima fides Licinio Proculo prætorii præfecto. Is urbanæ militiæ impiger, bellorum insolens, auctoritatem Paullini, vigorem Celsi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu est, pravus & callidus, bonos & modestos anteibat.

Sepositus per eos dies Cornelius Dolabella in coloniam Aquinatem, neque arctâ custodiâ, neque obscurâ: nullum ob crimen, sed vetusto nomine, & propinquitate Galbæ monstratus. Multos è magistratibus, magnam consularium partem, Otho, non participes aut ministros bello, sed comitum specie, secum

à peine le péril paffé laiffa-t-il fonger à d'autres chofes, qu'on remarqua que la Voie flaminienne & le champ de Mars, par où devoit paffer Othon, étoient comblés. Auffi-tôt, fans fonger fi la caufe en étoit fortuite ou naturelle, ce fut un nouveau prodige qui préfageoit tous les malheurs dont on étoit menacé.

AYANT purifié la ville, Othon fe livra aux foins de la guerre, & voyant que les Alpes Pennines, les Cottiennes & toutes les autres avenues des Gaules étoient bouchées par les troupes de Vitellius, il réfolut d'attaquer la Gaule Narbonnoife avec une bonne flotte dont il étoit sûr. car il avoit rétabli en légion ceux qui avoient échappé au maffacre du Pont Milvius & que Galba avoit fait emprifonner, & il promit aux autres Légionnaires de les avancer dans la fuite. Il joignit à la meme flotte, avec les cohortes urbaines, plufieurs Prétoriens, l'élite des troupes, lefquels fervoient en même temps de confeil & de garde aux chefs. Il donna le commandement de cette expédition aux Primipilaires Antonius Novellus & Suedius Clemens, aufquels il joignit Emilius Pacenfis, en lui rendant le Tribunat que Galba lui avoit ôté. La flotte fut laiffée aux foins d'Ofcus affranchi, qu'Othon chargea d'avoir l'œil fur la fidélité des Généraux. A l'égard des troupes de terre, il mit à leur tête Suetonius Paulinus, Marius Celfus, & Annius Gallus. Mais il donna fa plus grande confiance à Licinius Proculus, préfet du Prétoire. Cet homme, officier vigilant dans Rome, mais fans expérience a la guerre, blâmant l'autorité de Paulin, la vigueur de Celfus, la maturité de Gallus. tournoit en mal tous les caractères, &, ce qui n'eft pas fort furprenant, l'emportoit ainfi par fon adroite méchanceté fur des gens meilleurs & plus modeftes que lui.

ENVIRON ce temps-là, Cornelius Dolabella fut relégué dans la ville d'Aquin & gardé moins rigoureufement que sûrement, fans qu'on eût autre chofe à lui reprocher qu'une illuftre naiffance & l'amitié de Galba. Plufieurs Magiftrats & la plupart des Confulaires fuivirent Othon par fon ordre, plutôt tous l

expediri jubet. In quîs & L. Vitellium, eodem quo ceteros cultu, nec ut imperatoris fratrem, nec ut hostis. Igitur motæ urbis curæ, nullus ordo metu aut periculo vacuus. Primores senatus ætate invalidi, & longâ pace desides; segnis & oblita bellorum nobilitas; ignarus militiæ eques : quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. Nec deerant è contrario, qui ambitione stolidâ, conspicua arma, insignes equos, quidam luxuriosos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli mercarentur. Sapientibus quietis & Reipublicæ curâ : levissimus quisque, & futurî improvidus, spe vanâ tumens. Multis afflicta fides in pace, ac turbatis rebus alacres, & per incerta tutissimi.

SED vulgus & magnitudine nimiâ communium curarum expers populus, sentire paulatim belli mala, conversâ in militum usum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis, quæ motu Vindicis haud perinde plebem attriverant, securâ tum urbe, & provinciali bello, quod inter legiones Galliasque velut externum fuit. Nam, ex quo divus Augustus res Cæsarum composuit, procul & in unius solicitudinem aut decus, populus Romanus bellaverat. Sub Tiberio & Caio, tantùm pacis adversa pertimuere. Scriboniani contra Claudium incepta, simul audita & coërcita. Nero nuntiis magis & rumoribus, quàm armis depulsus. Tum legiones classesque, & quod raro aliàs, prætorianus urbanusque miles, in aciem deducti, Oriens Occidensque & quidquid utrimque virium est à tergo : si ducibus aliis bellatum foret, longo bello materia. Fuere, qui proficiscenti Othoni moras religionemque nondum conditorum ancilium afferrent. Aspernatus omnem cunctationem, ut Neroni quoque exitiosam ; & Cæcina, jam Alpes transgressus, exstimulabat.

prétexte de l'accompagner que pour partager les soins de la guerre. De ce nombre étoit Lucius Vitellius, qui ne fut distingué ni comme ennemi, ni comme frère d'un Empereur. C'est alors que les soucis changeant d'objet, nul ordre ne fut exempt de péril ou de crainte. Les premiers du Sénat, chargés d'années & amollis par une longue paix, une noblesse énervée & qui avoit oublié l'usage des armes, des Chevaliers mal exercés, ne faisoient tous que mieux déceler leur frayeur par leurs efforts pour la cacher. Plusieurs cependant, guerriers à prix d'argent, & braves de leurs richesses, étaloient, par une imbécille vanité, des armes brillantes, de superbes chevaux, de pompeux équipages, & tous les apprêts du luxe & de la volupté pour ceux de la guerre. Tandis que les sages veilloient au repos de la République, mille étourdis sans prévoyance s'enorgueillissoient d'un vain espoir; plusieurs qui s'étoient mal conduits durant la paix, se réjouissoient de tout ce désordre, & tiroient du danger présent leur sûreté personnelle.

CEPENDANT le peuple, dont tant de soins passoient la portée, voyant augmenter le prix des denrées & tout l'argent servir à l'entretien des troupes, commença de sentir les maux qu'il n'avoit fait que craindre après la révolte de Vindex, temps où la guerre allumée entre les Gaules & les Légions, laissant Rome & l'Italie en paix, pouvoit passer pour externe. Car depuis qu'Auguste eut assuré l'Empire aux Césars, le peuple Romain avoit toujours porté ses armes au loin & seulement pour la gloire & l'intérêt d'un seul. Les règnes de Tibère & de Caligula n'avoient été que menacés de guerres civiles. Sous Claude, les premiers mouvemens de Scribonianus furent aussi-tôt réprimés que connus; & Neron même fut expulsé par des rumeurs & des bruits, plutôt que par la force des armes. Mais ici l'on avoit sous les yeux des Legions, des Flottes; & ce qui etoit plus rare encore, les Milices de Rome & les Prétoriens en armes. L'Orient & l'Occident, avec toutes les forces qu'on laissoit derrière soi, eussent fourni l'aliment d'une longue guerre à de meilleurs Généraux. Plusieurs s'amusant aux présages, vouloient qu'Othon différât son départ jusqu'à

Pridie Idus Martii commendatâ patribus Republicâ, reliquias Neronianarum ſectionum nondum in fiſcum converſas, revocatis ab exſilio conceſſit ; juſtiſſimum donum, & in ſpeciem magnificum, ſed feſtinatâ exactione, uſu ſterile. Mox vocatâ concione : majeſtatem urbis, & conſenſum populi ac ſenatus pro ſe attollens, adverſum Vitellianas partes modeſtè diſſeruit; inſcitiam potiùs legionum, quàm audaciam increpans, nullâ Vitellii mentione ; ſive ipſius ea moderatio, ſeu ſcriptor orationis ſibi metuens, contumeliis in Vitellium abſtinuit : quando, ut in conſiliis militiæ Suetonio Paullino & Mario Celſo, ita in rebus urbanis Galerii Trachali ingenio Othonem uti credebatur ; & erant qui genus ipſum orandi noſcerent, crebro fori uſu celebre, & ad implendas populi aures, latum & ſonans. Clamor voceſque vulgi, ex more adulandi, nimiæ & falſæ ; quaſi dictatorem Cæſarem, aut imperatorem Auguſtum proſequerentur, ita ſtudiis votiſque certabant; nec metu aut amore, ſed ex libidine ſervitii, ut in familiis, privata cuique ſtimulatio, & vile jam decus publicum. Profectus Otho, quietem urbis curaſque imperii, Salvio Titiano fratri permiſit.

ce

ce que les boucliers ſacrés fuſſent prêts. Mais excité par la diligence de Cécina qui avoit déja paſſé les Alpes, il mépriſa de vains délais dont Néron s'étoit mal trouvé.

Le quatorze de Mars, il chargea le Sénat du ſoin de la République, & rendit aux Proſcrits rappellés tout ce qui n'avoit point encore été dénaturé de leurs biens confiſqués par Néron. Don très juſte & très-magnifique en apparence, mais qui ſe réduiſoit preſque à rien par la promptitude qu'on avoit miſe à tout vendre. Enſuite, dans une harangue publique, il fit valoir en ſa faveur la majeſté de Rome, le conſentement du Peuple & du Sénat, & parla modeſtement du parti contraire, accuſant plutôt les Légions d'erreur que d'audace, ſans faire aucune mention de Vitellius, ſoit ménagement de ſa part, ſoit précaution de la part de l'auteur du diſcours : car comme Othon conſultoit Suétone, Paulin & Marius Celſus ſur la guerre, on crut qu'il ſe ſervoit de Galérius Trachalus dans les affaires civiles. Quelques-uns démêlèrent même le genre de cet Orateur, connu par ſes fréquens plaidoyers & par ſon ſtyle empoulé propre à remplir les oreilles du peuple. La harangue fut reçue avec ces cris, ces applaudiſſemens faux & outrés qui ſont l'adulation de la multitude. Tous s'efforçoient à l'envi d'étaler un zèle & des vœux dignes de la Dictature de Ceſar ou de l'Empire d'Auguſte; ils ne ſuivoient même en cela ni l'amour, ni la crainte, mais un penchant bas & ſervile ; & comme il n'étoit plus queſtion d'honnêteté publique, les Citoyens n'étoient que de vils eſclaves flattant leur maître par intérêt. Othon en partant remit à Salvius Titianus ſon frère, le gouvernement de Rome & le ſoin de l'Empire.

[illegible]

TRADUCTION
DE
L'APOCOLOKINTOSIS
DE SENEQUE,
Sur la mort de l'Empereur Claude.

L. A. SENECÆ

CLAUDII CÆSARIS

APOKOLOKINTOSIS.

Quid actum sit in cœlo ante diem tertium eidus Octobris Asinio Marcello, Acilio Aviola Coff. anno novo, initio fæculi feliciffimi, volo memoriæ tradere. Nihil offenfæ vel gratiæ dabitur. Hæc ita vera fi quis quæfierit unde fciam: primum fi noluero, non refpondebo. Quis coacturus eft? Ego fcio me liberum factum, ex quo fuum diem obiit ille, qui verum proverbium fecerat, aut regem aut fatuum nafci oportere.

Si libuerit refpondere, dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab Hiftorico jurato res exegit? Tamen fi neceffe fuerit auctorem producere, quærite ab eo qui Drufillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidiffe fe dicet iter facientem, non paffibus æquis. Velit, nolit, neceffe eft, illi omnia videre, quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator eft: qua fcis & Divum Auguftum, & Tiberium Cæfarem, ad deos iffe. Hunc fi interrogaveris, foli narrabit: coram pluribus nunquam verbum faciet. Nam ex quo in Senatu juravit fe Drufillam vidiffe cœlum afcendentem, & illi pro tam bono nuntio nemo credidit quid viderit, verbis conceptis adfirmavit, fe non indicaturum etiamfi in medio foro hominem vidiffet occifum. Ab hoc ego quæcumque audivi certè clara affero, ita illum falvum & felicem habeam.

TRADUCTION
DE
L'APOCOLOKINTOSIS
DE SENÈQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

JE veux raconter aux hommes ce qui s'eſt paſſé dans les Cieux le treize Octobre ſous le Conſulat d'Aſinius Marcellus & d'Acilius Aviola, dans la nouvelle année qui commence cet heureux ſiècle (8). Je ne ferai ni tort ni grace; mais l'on demande comment je ſuis ſi bien inſtruit? Premiérement je ne répondrai rien, s'il me plaît, car qui m'y pourra contraindre? Ne fais-je pas que me voilà devenu libre par la mort de ce galant-homme qui avoit très-bien vérifié le proverbe, qu'il faut naître ou monarque ou ſot?

QUE ſi je veux répondre, je dirai comme un autre tout ce qui me viendra dans la tête. Demanda-t-on jamais caution à un Hiſtorien-juré? Cependant, ſi j'en voulois une, je n'ai qu'à citer celui qui a vu Druſille monter au Ciel; il vous dira qu'il a vu Claude y monter auſſi tout clochant. Ne faut-il pas que cet homme voie, bon-gré malgré, tout ce qui ſe fait là-

(8) Quoique lès jeux ſéculaires euſſent été célébrés par Auguſte, Claude prétendant qu'il avoit mal calculé, les fit célébrer auſſi : ce qui donnoit à rire au Peuple quand le crieur public annonça dans la forme ordinaire, des jeux que nulle homme vivant n'avoit vu ni ne reverroit : car non-ſeulement pluſieurs perſonnes encore vivantes avoient vu ceux d'Auguſte, mais même il y eut des Hiſtrions qui jouèrent aux uns & aux autres, & Vitellus n'avoit pas honte de dire à Claude malgré la proclamation; *ſæpe facias.*

Jam Phœbus breviore viâ contraxerat ortum
Lucis, & obſcuri creſcebant tempora ſomni.
Jamque ſuum victrix augebat Cynthia regnum:
Et deformis hiems gratos carpebat honores
Divitis autumni, viſoque ſeneſcere Baccho
Carpebat raras ferus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi ſi dixero, menſis erat October, dies tertius eidus Octobris. Horam non poſſum tibi certam dicere: faciliùs inter philoſophos quàm inter horologia conveniet. Tamen inter ſextam & ſeptimam erat. Nimiùs ruſticè acquieſcunt oneri poetæ, non contenti ortus & occaſus deſcribere, ut etiam medium diem inquietent. Tu ſic tranſibis horam tam bonam?

Jam medium curſu Phœbus diviſerat orbem,
Et propior nocti feſſas quatiebat habenas,
Oblico flexam deducens tramite lucem.

haut? n'eſt-il pas inſpecteur de la Voie Appienne par laquelle on ſait qu'Auguſte & Tibère ſont allés ſe faire Dieux? Mais ne l'interrogez que tête-à-tête, il ne dira rien en public; car après avoir juré dans le Sénat qu'il avoit vu l'aſcenſion de Druſille, indigné qu'au mépris d'une ſi bonne nouvelle perſonne ne voulût croire à ce qu'il avoit vu, il proteſta en bonne forme qu'il verroit tuer un homme en pleine rue qu'il n'en diroit rien. Pour moi je peux jurer par le bien que je lui ſouhaite qu'il m'a dit ce que je vais publier. Déja.

Par un plus court chemin l'aſtre qui nous éclaire
Dirigeoit à nos yeux ſa courſe journalière;
Le Dieu fantaſque & brun qui préſide au repos,
A de plus longues nuits, prodiguoit ſes pavots.
La blafarde Cynthie aux dépens de ſon frère,
De ſa triſte lueur éclairoit l'hémiſphère,
Et le difforme hiver obtenoit les honneurs
De la ſaiſon des fruits & du Dieu des buveurs.
Le vendangeur tardif, d'une main engourdie,
Otoit encor du cep quelque grappe flétrie.

Mais peut-être parlerai-je auſſi clairement en diſant que c'étoit le treizième d'Octobre. A l'égard de l'heure, je ne puis vous la dire exactement, mais il eſt à croire que là-deſſus les Philoſophes s'accorderont mieux que les horloges (9). Quoi qu'il en ſoit, ſuppoſons qu'il étoit entre ſix & ſept, & puiſque non contens d'écrire le commencement & la fin du jour, les Poëtes, plus actifs que des manœuvres, n'en peuvent laiſſer en paix le milieu; voici comment dans leur langue j'exprimerois cette heure fortunée.

Déjà du haud des Cieux le Dieu de la lumière
Avoit en deux moitiés parragé l'hémiſphère
Et preſſant de la main ſes courſiers déjà las,
Vers l'heſpérique bord accéléroit leurs pas.

(9) La mort de Claude fut long-temps cachée au Peuple, juſqu'à ce qu'Agrippine eût pris ſes meſures pour ôter l'Empire à Britannicus & l'aſſurer à Neron. Ce qui fit que le Public n'en ſavoit exactement ni le jour ni l'heure.

CLAUDIUS animam agere cœpit, nec invenire exitum poterat: Tum Mercurius, qui ſemper ingenio ejus delectatus eſſet, unam de tribus Parcis educit, & ait : Quid fœmina crudeliſſima hominem miſerum torqueri pateris, nec unquam meritum, ut tamdiù cruciaretur? Annus, ſexageſimus & quartus eſt, ex quo cum anima luctatur. Quid huic invides? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum ex quo Princeps factus eſt, omnibus menſibus efferunt. Et tamen non eſt mirum ſi errant; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum eſt.

Dede neci : melior vacua ſine regnet in aula.

SED Clotho : Ego mehercule, inquit, puſillum temporis adjicere illi volebam, dum hos pauculos qui ſuperſunt, civitate donaret. Conſtituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hiſpanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in ſemen relinqui, & tu ita jubes fieri, fiat. Aperit tum capſulam, & tres fuſos profert. Unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. Hos, inquit, tres uno anno exiguis temporum intervallis diviſos, mori jubebo : nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modo ſe tot millia hominum ſequentia videbat, tot præcedentia, tot circumfuſa, ſubitò ſolum deſtitui. Contentus erit his interim convictoribus.

Hæc ait, & turpi convolvens ſtamina fuſo
Abrupit ſtolidæ regalia tempora vitæ.
At Lacheſis redimita comas, ornata capillos,
Pieria crinem lauro frontemque coronans,
Candida de niveo ſubtemina vellere ſumit,
Felici moderanda manu : quæ ducta colorem
Aſſumpſere novum : mirantur penſa ſorores.
Mutatur vilis pretioſo lana metallo :
Aurea formoſo deſcendunt ſæcula filo.

QUAND

Quand Mercure que la folie de Claude avoit toujours amusé, voyant son ame obstruée de toutes parts, chercher vainement une issue, prit à part une des trois Parques, & lui dit : comment une femme a-t-elle assez de cruauté pour voir un misérable dans des tourmens si longs & si peu mérités? Voilà bientôt soixante-quatre ans qu'il est en querelle avec son ame. Qu'attends-tu donc encore? Souffre que les astrologues, qui depuis son avénement annoncent tous les ans & tous les mois son trépas, disent vrai du moins une fois. Ce n'est pas merveille, j'en conviens, s'ils se trompent en cette occasion : car qui trouva jamais son heure, & qui sait comment il peut rendre l'esprit? Mais n'importe; fais toujours ta charge, qu'il meure & cède l'Empire au plus digne.

Vraiment, répondit Clotho, je voulois lui laisser quelques jours pour faire Citoyens-Romains ce peu de gens qui sont encore à l'être, puisque c'étoit son plaisir de voir Grecs, Gaulois, Espagnols, Brétons, & tout le monde en toge. Cependant, comme il est bon de laisser quelques étrangers pour graine, soit fait selon votre volonté. Alors elle ouvre une boëte & en tire trois fuseaux : l'un pour Augurinus, l'autre pour Babe, & le troisieme pour Claude; ce sont, dit-elle, trois personnages que j'expédierai dans l'espace d'un an à peu d'intervalle entr'eux, afin que celui-ci n'aille pas tout seul. Sortant de se voir environné de tant de milliers d'hommes, que deviendroit-il abandonné tout d'un coup à lui-même? Mais ces deux camarades lui suffiront.

Elle dit : & d'un tour fait sur un vil fuseau;
Du stupide mortel abrégeant l'agonie,
Elle tranche le cours de sa royale vie.
A l'instant Lachésis, une de ses deux sœurs,
Dans un habit paré de festons & de fleurs,
Et le front couronné des lauriers du permesse,
D'une toison d'argent prend une blanche tresse
Dont son adroite main forme un fil délicat.
Le fil sur le fuseau prend un nouvel éclat;

Nec modus eſt illis, felicia vellera ducunt,
Et gaudent implere manus, ſunt dulcia penſa
Sponte ſua feſtinat opus, nulloque labore
Mollia contorto deſcendunt ſtamina ſuſo.
Vincunt Tithoni, vincunt & Neſtoris annos.
Phœbus adeſt cantuque juvat, gaudetque futuris :
Et lætus nunc plectra movet, nunc penſa miniſtrat.
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.
Dumque nimis citharam, fraternaque carmina laudant,
Plus ſolito nevere manus : humanaque fata
Laudatum tranſcendit opus. Ne demite Parcæ,
Phœbus ait : vincat mortalis tempora vitæ,
Ille mihi ſimilis vultu, ſimiliſque decore,
Nec cantu, nec voce minor : felicia laſſis
Sæcula præſtabit, legumque ſilentia rumpet.
Qualis diſcutiens fugientia lucifer aſtra ;
Aut qualis ſurgit redeuntibus heſperus aſtris :
Qualis cum primum tenebris aurora ſolutis
Induxit rubicunda diem, ſol adſpicit orbem
Lucidus, & primos è carcere concitat axes
Talis cæſar adeſt, talem jam Roma Neronem
Adſpicit, flagrat nitidus fulgore remiſſo
Vultus, & affuſſo cervix formoſa capillo.

Hæc Apollo. At Lacheſis, quæ & ipſa homini fortiſſimo faveret, fecit, & plena orditur manu, & Neroni multos annos de ſuo donat. Claudium autem jubent omnes *χαίροντας, εὐφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων*. Et ille quidem animam ebulliit, & eo deſiit vivere videri. Exſpiravit autem dum comœdos audit, ut ſcias me non ſine cauſâ illos timere. Ultima vox ejus inter homines audita eſt, cum majorem ſonitum emiſiſſet illâ parte, quâ facilius loquebatur : Væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, neſcio : omnia certè concacavit.

De ſa rare beauté les ſœurs ſont étonnées;
Et toutes à l'envi de guirlandes ornées,
Voyant briller leur laine & s'enrichir encor,
Avec un fil doré filent le ſiècle d'or:
De la blanche toiſon la laine détachée
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,
Coule à l'inſtant ſans peine, & file & s'embellit,
De mille & mille tours le fuſeau ſe remplit.
Qu'il paſſe les longs jours & la trame fertile
Du rival de Céphale & du vieux Roi de Pyle.
Phœbus, d'un chant de joie annonçant l'avenir.
De fuſeaux toujours neufs s'empreſſe à les ſervir,
Et cherchant ſur ſa lyre un ton qui les ſéduiſe,
Les trompe heureuſement ſur le temps qui s'épuiſe
Puiſſe un ſi doux travail, dit-il, être éternel!
Les jours que vous filez ne ſont pas d'un mortel:
Il me ſera ſemblable & d'air & de viſage,
De la voix & des chants il aura l'avantage.
Des ſiècles plus heureux renaîtront à ſa voix;
Sa loi fera ceſſer le ſilence des loix.
Comme on voit du matin l'étoile radieuſe
Annoncer le départ de la nuit ténébreuſe;
Ou tel que le ſoleil, diſſipant les vapeurs,
Rend la lumière au monde & l'alégreſſe aux cœurs;
Tel Céſar va paroître, & la terre éblouie
A ſes premiers rayons eſt déja réjouie.

Ainsi dit Apollon, & la Parque honorant la grande ame de Néron, ajoute encore de ſon chef pluſieurs années à celles qu'elle lui file à pleines mains. Pour Claude, tous ayant opiné que ſa trame pourrie fût coupée, auſſi-tôt il cracha ſon ame & ceſſa de paroître en vie. Au moment qu'il expira il écoutoit des Comédiens; par où l'on voit que ſi je les crains ce n'eſt pas ſans cauſe Après un ſon fort bruyant de l'organe dont il parloit le plus aiſément, ſon dernier mot fut; *foin! je me ſuis embrené.* Je ne ſais au vrai ce qu'il fit de lui, mais ainſi faiſoit-il toutes choſes.

Quæ in terris poſtea ſint acta, ſupervacuum eſt referre. Scitis enim optime : nec periculum eſt, ne excidant, quæ memoriæ publicum gaudium impreſſerunt. Nemo felicitatis ſuæ obliviſcitur. In cælo quæ acta ſint audite : fides penes auctorem erit. Nunciatur Jovi, veniſſe quemdam bonæ ſtaturæ, bene canum, neſcio quid illum minari : aſſiduè enim caput movere, pedem dextrum trahere. Quæſiſſe ſe, cujùs nationis eſſet ? reſpondiſſe, neſcio quid perturbato ſono, & voce confuſâ, non intelligere ſe linguam ejus : nec Græcum eſſe ; nec Romanum, nec ullius gentis notæ.

Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, & noſſe videbatur omnes nationes, jubet ire & explorare, quorum hominum eſſet. Tum Hercules primo adſpectu ſane perturbatus eſt, ut qui etiam non omnia monſtra timuerit : ut vidit novi generis faciem, inſolitum inceſſum, vocem nullius terreſtris animalis, ſed (qualis eſſe marinis belluis ſolet) raucam & implicatam, putavit ſibi tertium decimum laborem veniſſe. Diligentius intuenti, viſus eſt quaſi homo. Acceſſit itaque, & quod facillimum fuit Græculo, ait :

τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν πόθι τοι πτόλις.

Ubi hæc Claudius, gaudet eſſe illic philologos homines, ſperat futurum aliquem hiſtoriis ſuis locum. Itaque & ipſe Homerico verſu Cæſarem ſe eſſe ſignificans, ait :

Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν.

Erat autem ſequens verſus verior, æque Homericus :

ἔνθα δ' ἐγὼ πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς.

Et impoſuerat Herculi homini minimè vafro, niſi fuiſſet illic Febris, quæ, fano ſuo relicto, ſola cum illo venerat : ceteros omnes deos Romæ reliquerat. Iſte, inquit, mera mendacia

Il seroit superflu de dire ce qui s'est passé depuis sur la terre. Vous le savez tous, & il n'est pas à craindre que le public en perde la mémoire. Oublia-t on jamais son bonheur? Quant à ce qui s'est passé au Ciel, je vais vous le rapporter, & vous devez, s'il vous plaît, m'en croire. D'abord on annonça à Jupiter un Quidam d'assez bonne taille, blanc comme une chèvre, branlant la tête & traînant le pied droit d'un air fort extravagant. Interrogé d'où il étoit, il avoit murmuré entre ses dents je ne sais quoi, qu'on ne put entendre, & qui n'étoit ni grec ni latin, ni dans aucune langue connue.

Alors Jupiter s'adressant à Hercule qui ayant couru toute la terre en devoit connoître tous les peuples, le chargea d'aller examiner de quel pays étoit cet homme. Hercule, aguerri contre tant de monstres, ne laissa pas de se troubler en abordant celui-ci : frappé de cette étrange face, de ce marcher inusité, de ce beuglement rauque & sourd, moins semblable à la voix d'un animal terrestre qu'au mugissement d'un monstre marin, ah, dit-il, voici mon treizième travail! Cependant en regardant mieux il crut démêler quelques traits d'un homme. Il l'arrête & lui dit aisément en Grec bien tourné.

D'où viens-tu, qui es-tu, de quel pays es-tu?

A ce mot, Claude voyant qu'il y avoit là des beaux-esprits, espéra que l'un d'eux écriroit son histoire, & s'annonçant pour César par un vers d'Homère, il dit;

Les vents m'ont amené des rivages Troyens.

Mais le vers suivant eût été plus vrai;

Dont j'ai détruit les murs, tué les Citoyens.

Cependant il en auroit imposé à Hercule qui est un assez bon homme de Dieu, sans la Fièvre qui laissant toutes les autres divinités à Rome, seule avoit quitté son Temple pour le

narrat. Ego tibi dico ; quæ cum ipſo tot annos vixi, Lugduni natus eſt : Marci municipem vides : quod tibi narro, ad ſextum decimum lapidem à Vienna natus eſt, Gallus Germanus. Itaque quod Gallum facere oportebat, Romam cœpit. Hunc ego tibi recipio Lugduni natum, ubi Licinius multos annos regnavit. Tu autem qui plura loca calcaſti, quam ullus mulio perpetuarius, Lugdunenſes ſcire debes, & multa millia inter Xantum & Rhodanum intereſſe.

EXCANDESCIT hoc loco Claudius, & quanto poteſt murmure iraſcitur. Quid diceret, nemo intelligebat. Ille autem Febrim duci jubebat, Illo geſtu ſolutæ manus, & ad hoc unum ſatis firmæ, quo decollare homines ſolebat. Juſſerat illi collum præcidi. Putares omnes illius eſſe libertos, adeo illum nemo curabat.

TUM Hercules : Audi me, inquit, tu & deſine fatuari : veniſti huc, ubi mures ferrum rodunt. Citiùs mihi verum, ne tibi alogias excutiam. Et quo terribilior eſſet : tragicus fit, & ait :

Exprome propere, ſede quà genitus cluas,
Hoc ne peremptus ſtipite, ad terram accidas.
Hæc clava reges ſæpe mactavit feros,
Quid nunc profatu vocis incerto ſonas ?
Quæ patria, quæ gens mobile eduxit caput,
Ediſſere : equidem regna tergemini petens
Longinqua regis, unde ab Heſperio mari
Inachiam ad urbem nobile advexi pecus.
Vidi duobus imminens fluviis jugum
Quod Phœbus ortu ſemper obverſo videt :
Ubi Rhodanus ingens amne præ rapido fluit,
Ararque dubitans quo ſuos curſus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.
Eſt ne illa tellus ſpiritus altrix tui ?

ſuivre. Apprenez, lui dit-elle, qu'il ne fait que mentir; je puis le ſavoir, moi qui ai demeuré tant d'années avec lui : c'eſt un bourgeois de Lyon; il eſt né dans les Gaules à dix-ſept milles de Vienne; il n'eſt pas Romain, vous dis-je, c'eſt un franc Gaulois, & il a traité Rome à la Gauloiſe. C'eſt un fait qu'il eſt de Lyon où Licinius a commandé ſi long-temps. Vous qui avez couru plus de pays qu'un vieux muletier, devez ſavoir ce que c'eſt que Lyon, & qu'il y a loin du Rhône au Xante.

Ici Claude enflammé de colere ſe mit à grogner le plus haut qu'il put. Voyant qu'on ne l'entendoit point, il fit ſigne qu'on arrêtât la Fièvre, & du geſte dont il faiſoit décoller les gens; (ſeul mouvement que ſes deux mains ſuſſent faire) ordonna qu'on lui coupât la tête. Mais il n'étoit non plus écouté que s'il eût parlé encore à ſes affranchis (10).

Oh, oh! L'ami, lui dit Hercule, ne va pas faire ici le ſot. Te voici dans un ſéjour où les rats rongent le fer : déclare promptement la vérité avant que je te l'arrache; puis prenant un ton tragique pour lui en mieux impoſer, il continua ainſi :

Nomme à l'inſtant les lieux où tu reçus le jour,
Ou ta race avec toi va périr ſans retour.
De grands Rois ont ſenti cette lourde maſſue,
Et ma main dans ſes coups ne s'eſt jamais déçue;
Tremble de l'éprouver encore à tes dépens.
Quel murmure confus entends-je entre tes dents?
Parle, & ne me tiens pas plus long-temps en attente :
Quels climats ont produit cette tête branlante?
Jadis dans l'Heſpérie au triple Géryon
J'allai porter la guerre, & par occaſion,

(10) On ſait combien cet imbécille avoit peu de conſidération dans ſa maiſon : à peine le maître du monde avoit-il un valet qui lui daignât obéir. Il eſt étonnant que Sénèque ait oſé dire tout cela, lui qui étoit ſi courtiſan; mais Agrippine avoit beſoin de lui, & il le ſavoit bien.

Hæc ſatis animosè & fortiter. Nihilominus mentis ſuæ non eſt, & timet μωροῦ πληγήν Claudius ut vidit virum valentem oblitus nugarum, intellexit neminem parem ſibi Romæ fuiſſe : illic non habere ſe idem gratiæ : Gallum in ſuo ſterquilinio plurimum poſſe. Itaque quantum intelligi potuit, hæc viſus eſt dicere.

Ego te fortiſſime deorum Hercules, ſperavi mihi affuturum apud alios : & ſi quis à me notorem petiiſſet : te fui nominaturus, qui me optime noſti. Nam ſi memoria repetis, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus menſe Julio & Auguſto. Tu ſcis quantum illic miſeriarum pertulerim, cum cauſidicos audirem, & diem & noctem : in quos ſi incidiſſes, valde fortis licet, maluiſſes cloacas Augiæ purgare : multo plus ego ſtercoris exhauſi. Sed quoniam volo; non mirum; quod impetum in curiam feciſti : nihil tibi clusi eſt.

Modò dic nobis, qualem deum iſtum fieri velis : ἐπικούρειος θεὸς non poteſt eſſe : οὔτε αὐτὸς πρᾶγμα ἔχει, οὔτε ἄλλοις παρέχει. Stoicus ? quomodo poteſt rotundus eſſe (ut ait Varro) ſine capite, ſine præputio ? Eſt aliquid in eo ſtoici Dei : jam video, nec cor nec caput habet. Si mehercules à Saturno petiiſſet hoc beneficium, cujus menſem toto anno celebravit ſaturnalia ejus, princeps non tuliſſet. Illum Deum ab Jove, quem quantum quidem in illo fuit, damnavit inceſti. L. Syllanum enim generum ſuum occidit. Oro per quod ſororem ſuam, feſtiviſſimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quæro enim,

De

De ses nobles troupeaux ravis dans son étable
Ramenai dans Argos le trophée honorable.
En route, aux pieds d'un mont doré par l'orient,
Je vis se réunir dans un séjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,
Et le cours incertain de la paisible Saône:
Est-ce là le pays où tu reçus le jour ?

Hercule en parlant de la sorte affectoit plus d'intrépidité qu'il n'en avoit dans l'ame, & ne laissoit pas de craindre la main d'un fou. Mais Claude lui voyant l'air d'un homme résolu qui n'entendoit pas raillerie, jugea qu'il n'étoit pas-là comme à Rome, où nul n'osoit s'égaler à lui, & que par-tout le coq est maître sur son fumier. Il se remit donc à grogner, & autant qu'on put l'entendre il sembla parler ainsi.

J'espérois, ô le plus fort de tous les Dieux ! que vous me protégeriez auprès des autres, & que si j'avois eu à me renommer de quelqu'un, ç'eût été de vous qui me connoissez si bien. Car souvenez-vous-en, s'il vous plaît, quel autre que moi tenoit audience devant votre temple durant les mois de Juillet & d'Août ? Vous savez ce que j'ai souffert là de misères, jour & nuit à la merci des avocats. Soyez sûr, tout robuste que vous êtes, qu'il vous a mieux valu purger les étables d'Augias que d'essuyer leurs criailleries, vous avez avalé moins d'ordures (11).

Or dites-nous quel Dieu nous ferons de cet homme-ci ? En ferons-nous un Dieu d'Epicure, parce qu'il ne se soucie de personne ni personne de lui ? Un Dieu Stoïcien, qui, dit Varron, ne pense ni n'engendre ? N'ayant ni cœur ni tête il semble assez propre à le devenir. Eh Messieurs ! s'il eût demandé cet honneur à Saturne même, dont, présidant à ses jeux, il fit durer le mois toute l'année, il ne l'eût pas obtenu. L'obtiendra-t-il de Jupiter qu'il a condamné pour cause d'inceste au-

(11) Il y a ici très-évidemment une lacune que je ne vois pourtant marquée dans aucune édition.

ſororem ſuam ſtulte ſtudere; Athenis dimidium licet, Alexandriæ totum? Quia Romæ, inquit, mures molas lingunt, hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo ſuo faciat, neſcio : etiam cœli ſcrutatur plagas, deus fieri vult. Parum eſt quod templum in Britanniâ habet; quod hunc barbari colunt, & ut deum orant. ἀλώρου φιλάτου χήιν.

Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus ſententiam dicere, nec diſputare. Ego, inquit, P. C. interrogare vobis permiſeram, vos mera mapalia feciſtis. Volo ſervetis diſciplinam curiæ. Hic qualiſcumque eſt, quid de nobis exiſtimabit ?

Illo dimiſſo, primus interrogatur ſententiam Janus pater : is deſignatus erat in Kal. Julias poſtmeridianus Coſ. homo quantumvis vafer, qui ſemper videt ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω. Is multa diſerte, quod in foro vivat, dixit, quæ notarius perſequi non potuit : & ideo non refero : ne aliis verbis ponam, quæ ab illo dicta ſunt. Multa dixit de magnitudine deorum : non debere hunc vulgo dari honorem. Olim, inquit, magna res erat, Deum fieri : jam famā nimium feciſti. Itaque ne videar in perſonam, non in rem ſententiam dicere, cenſeo ne quis poſt hunc diem Deus fiat ex his qui ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν : aut ex his, quos alit ζείδωρος ἄρουρα. Qui contra hoc S. C. deus factus, fictus, pictuſve erit, eum dedi larvis, & proximo munere inter novos auctoratos, ferulis vapulare placet.

tant qu'il étoit en lui, en faisant mourir Silanus son gendre, & cela pourquoi? Parce qu'ayant une sœur d'une humeur charmante & que tout le monde appelloit Vénus, il aima mieux l'appeller Junon. Quel si grand crime est-ce donc, direz-vous, de fêter discrétement sa sœur? La loi ne le permet-elle pas à demi dans Athènes, & dans l'Egypte en plein (12)?..... A Rome..... oh à Rome ignorez-vous que les rats mangent le fer? Notre sage bouleverse tout. Quant à lui, j'ignore ce qu'il faisoit dans sa chambre, mais le voilà maintenant furetant le Ciel pour se faire Dieu, non content d'avoir en Angleterre un temple où les barbares le servent comme tel.

A la fin, Jupiter s'avise qu'il falloit arrêter les longues disputes & faire opiner chacun à son rang. Pères Conscripts, dit-il à ses collègues; au lieu des interrogations que je vous avois permises, vous ne faites que battre la campagne; j'entends que la cour reprenne ses formes ordinaires: que penseroit de nous ce postulant tel qu'il soit?

L'AYANT donc fait sortir, il alla aux voix, en commençant par le père Janus. Celui-ci consul d'une après-dînée, designé le premier Juillet, ne laissoit pas d'être homme à deux envers, regardant à la fois devant & derrière: en vrai pilier de barreau il se mit à débiter fort disertement beaucoup de belles choses que le scribe ne put suivre; & que je ne répéterai pas de peur de prendre un mot pour l'autre. Il s'étendit sur la grandeur des Dieux, soutint qu'ils ne devoient pas s'associer des faquins. Autrefois, dit-il, c'étoit une grande affaire que d'être fait Dieu, aujourd'hui ce n'est plus rien (13) Vous n'avez déja

(12) On sait qu'il étoit permis en Egypte d'épouser sa sœur de père & de mère, & cela étoit aussi permis à Athènes, mais pour la sœur de mère seulement. Le mariage d'Elpinice & de Cimon en fournit un exemple.

(13) Je ne saurois me persuader qu'il n'y ait pas encore une lacune entre ces mots; *Olim, inquit, magna res erat Deum fieri*: & ceux-ci, *jam fama nimium fecisti*. Je n'y vois ni liaison ni transition, ni aucune espece de sens à les lire ainsi de suite.

Proximus interrogatur sententiam Diespiter Vicæ Potæ filius, & ipse designatus Cos. nummulariolus. Hic quæstu se sustinebat, vendere civitatulas solebat. Ad huncce belle accessit Hercules, & auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba censet : Cum Divus Claudius Divum Augustum sanguine contingat, nec minus Divam Augustam aviam suam, quam ipse Deam esse jussit, longeque omnes mortales sapientia antecellat, sitque è republicâ esse aliquem, qui cum Romulo possit :

. . . . . Ferventia rapa vorare :

censeo, ut D. Claudius ex hac die Deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus sit : eamque rem ad μεταμορφώσεις Ovidii adjiciendam.

Variæ erant sententiæ & videbatur Claudius sententia vincere. Hercules enim, qui videret ferrum suum in igne esse, modo huc, modo illuc cursabat, & aiebat. Noli mihi invidere, mea res agitur : deinde si quid volueris, invicem faciam : Manus manum lavat.

Tunc Divus Augustus surrexit sententiæ suæ dicendæ, & summa facundia disseruit. P. C. vos testes habeo, ex quo deus factus sum, nullum verbum me fecisse. Semper meum negotium ago. Sed non possum amplius dissimulare, & dolorem quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terra marique pacem peperi? Ideò civilia bella compescui? Ideo legibus urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam P. C. non invenio : om-

rendu cet homme-ci que trop célèbre. Mais de peur qu'on ne m'accuse d'opiner sur la personne & non sur la chose, mon avis est que désormais on ne déifie plus aucun de ceux qui broutent l'herbe des champs ou qui vivent des fruits de la terre. Que si malgré ce sénatus-consulte quelqu'un d'eux s'ingère à l'avenir de trancher du Dieu, soit de fait, soit en peinture, je le dévoue aux larves, & j'opine qu'à la première foire sa déité reçoive les étrivières & soit mise en vente avec les nouveaux esclaves

Après cela vint le tour du devin fils de Vica-Pota, désigné consul grippe-sou, & qui gagnoit sa vie à grimeliner & vendre les petites villes. Hercule passant donc à celui-ci lui toucha galamment l'oreille & il opina dans ces termes : attendu que le divin Claude est du sang du divin Auguste & du sang de la divine Livie son ayeule à laquelle il a même confirmé son brevet de déesse ; qu'il est d'ailleurs un prodige de science & que le bien public exige un adjoint à l'écot de Romulus ; j'opine qu'il soit dès ce jour créé & proclamé Dieu en aussi bonne forme qu'il s'en soit jamais fait, & que cet événement soit ajouté aux métamorphoses d'Ovide.

Quoiqu'il y eût divers avis, il paroissoit que Claude l'emporteroit, & Hercule qui sait battre le fer tandis qu'il est chaud, couroit de côté & d'autre, criant : Messieurs, un peu de faveur ; cette affaire-ci m'intéresse ; dans une autre occasion vous disposerez aussi de ma voix : il faut bien qu'une main lave l'autre.

Alors le divin Auguste s'étant levé, pérora fort pompeusement & dit : Pères Conscripts, je vous prends à témoin que depuis que je suis Dieu je n'ai pas dit un seul mot, car je ne me mêle que de mes affaires ; mais comment me taire en cette occasion ? Comment dissimuler ma douleur que le dépit aigrit encore ? C'est donc pour la gloire de ce misérable que j'ai rétabli la paix sur mer & sur terre, que j'ai étouffé les guerres civiles ; que Rome est affermie par mes loix & ornée par mes

nia infra indignationem verba sunt. Confugiendum est itaque à me ad Messalæ Corvini disertissimi viri illam sententiam: Præcidit jus imperii. Hic P. C. qui nobis non posse videtur muscam excitare, tam facile homines occidebat, quam canis exta edit. Sed quid ego de tot acribus viris dicam? Non vacat deflere publicas clades intuenti domestica mala. Itaque illa omittam, hæc referam. Etiamsi Phormea Græce nescit ego scio. ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΤΚΗΝΔΙΗΣ senescit. Iste quem videtis, per tot annos sub meo nomine latens, hanc mihi gratiam retulit, ut duas Julias proneptes meas occideret, alteram ferro, alteram fame: unum abnepotem L. Syllanum. Videris Jupiter, an in caussa mala certe in tua, si hic inter nos futurus est. Dic mihi, Dive Claudi, quare quemquam ex his, quos, quasque occidisti, antequam, de caussa cognosceres, antequan audires, damnasti? Hoc fieri solet? in cœlo non fit. Ecce Jupiter, qui tot annos regnat, uni Vulcano crus fregit, quem

ῥίψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.

& iratus fuit uxori, & suspendit illam: num quid occidit? Tu Messalinam, cujus æque advunculus major eram, quam tuus, occidisti. Nescio; inquis? Dii tibi malefaciant: adeo istud turpius est, quod nescis, quam quod occidisti.

Iste C. Cæsarem non desiit mortuum prosequi. Occiderat ille socerum: hic & generum. Caius Cæsar Crassi filium vetuit Magnum vocari: hic nomen illi reddidit, caput tulit. Occidit in una domo Crassum Magnum, Scriboniam, Tristioniam, Assarionem,, nobiles tamen, Crassum vero tam fatuum, ut etiam regnare posset. Cogitate P. C. quale portentum in numerum deorum se recipi cupiat. Hunc nunc deum facere vultis? Videte corpus ejus, diis iratis natum. Ad summam tria verba citò dicat, & servum me ducat. Hunc deum quis colet? Quis credet? Denique dum tales deos facitis, nemo vos deos esse credet. Summa rei, P. C. si honeste inter vos gessi, si nulli durius respondi, vindicate injurias meas. Ego pro sententia mea hoc censeo. Atque ita ex tabella recitavit.

ouvrages? O Pères Conſcripts ! je ne puis m'exprimer, ma vive indignation ne trouve point de termes ; je ne puis que redire après l'éloquent Meſſala, l'État eſt perdu ! Cet imbécille qui paroît ne pas ſavoir troubler l'eau, tuoit les hommes comme des mouches. Mais que dire de tant d'illuſtres victimes? Les déſaſtres de ma famille me laiſſent-ils des larmes pour les malheurs publics? Je n'ai que trop à parler des miens (14). Ce galant homme que vous voyez protégé par mon nom durant tant d'années, me marqua ſa reconnoiſſance en faiſant mourir Lucius Silanus un de mes arrières-petits neveux & deux Julies, mes arrières-petites nièces, l'une par le fer, l'autre par la faim. Grand Jupiter, ſi vous l'admettez parmi nous, à tort ou non, ce ſera ſûrement à votre blâme. Car dis-moi, je te prie, ô divin Claude, pourquoi tu fis tant tuer de gens ſans les entendre, ſans même t'informer de leurs crimes? C'étoit ma coutume. Ta coutume? On ne la connoît pas ici. Jupiter qui règne depuis tant d'années a-t-il jamais fait rien de ſemblable? Quand il eſtropia ſon fils, le tua-t-il? Quand il pendit ſa femme, l'étrangla-t-il? Mais toi n'as-tu pas mis à mort Meſſaline, dont j'étois le grand oncle ainſi que le tien (15)? Je l'ignore, dis-tu? Miſérable : Ne ſais-tu pas, qu'il t'eſt plus honteux de l'ignorer que de l'avoir fait?

Enfin Caïus Caligula s'eſt reſſuſcité dans ſon ſucceſſeur. L'un fait tuer ſon beau-père (16), & l'autre ſon gendre (17). L'un défend qu'on donne au fils de Craſſus le ſurnom de grand, l'autre le lui rend & lui fait couper la tête. Sans reſpect pour

(14) Je n'ai point traduit ces mots. *Etiamſi Phormea Græcè neſcit, ego ſcio* ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΔΙΚΣ *Seneſcit*, ou *ſe neſcit*, parce que je n'y entends rien du tout. Peut-être aurois-je trouvé quelque éclairciſſement dans les adages d'Eraſme, mais je ne ſuis pas à portée de les conſulter.

(15) Par l'adoption de Druſus, Auguſte étoit l'ayeul de Claude, mais il étoit auſſi ſon grand oncle par la jeune Antonia mère de Claude & nièce d'Auguſte.

(16) M. Syllanus.

(17) Pompeius Magnus.

QUANDO quidem divus Claudius occidit socerum suum Appium Syllanum, generos duos, Pompeium Magnum & L. Syllanum, socerum filiæ suæ Crassum, frugi hominem, tam similem sibi, quam ovo ovum, Scriboniam socrum filiæ suæ, Messalinam uxorem suam, & ceteros, quorum numerus iniri non potuit: placet mihi in eum severè animadverti, nec illi rerum judicandarum vocationem dari, eumque quàm primum exportari, & cœlo intra dies xxx excedere, olympo intra diem tertium.

PEDIBUS in hanc sententiam itum est. Nec mora, Cyllenius illum collo obtorto trahit ad inferos,

> Illuc unde negant redire quemquam.

DUM descendunt per viam sacram, interrogat Mercurius, quid sibi velit ille concursus hominum, num Claudii funus esset. Et erat omnium formosissimum, & impensa cura plenum, ut scires deum efferri, tibicinum, cornicinum, omnisque generis æneatorum tanta turba, tantus conventus, ut etiam Claudius audire posset. Omnes læti, hilares. P. Rom. ambulabat tamquam liber. Agatho, & pauci causidici plorabant, sed plane ex animo. Jurisconsulti è tenebris procedebant, pallidi, graciles, vix habentes animam, tamquam qui cum maxime reviviscerent. Et his unus cum vidisset capita conferentes, & fortu-

un sang illustre, il fait périr dans une même maison Scribonie, Tristonie, Assarion, & même Crassus le grand, ce pauvre Crassus, si complétement sot qu'il eût mérité de règner : songez, Pères Conscripts, quel monstre ose aspirer à siéger parmi nous ! voyez comment déifier une telle figure, vil ouvrage des Dieux irrités ! A quel culte, à quelle foi pourra-t-il prétendre ? Qu'il réponde, & je me rends. Messieurs, messieurs, si vous donnez la divinité à telles gens, qui diable reconnoîtra la vôtre ? En un mot, Pères Conscripts, je vous demande pour prix de ma complaisance & de ma discrétion de venger mes injures. Voilà mes raisons & voici mon avis.

Comme ainsi soit que le devin Claude a tué son beau-père Appius Silanus, ses deux gendres, Pompeius Magnus & Lucius Silanus, Crassus beau-père de sa fille, cet homme si sobre (18), & en tout si semblable à lui ; Scribonie belle-mère de sa fille, Messaline sa propre femme, & mille autres dont les noms ne finiroient point, j'opine qu'il soit sévérement puni, qu'on ne lui permette plus de siéger en justice, qu'enfin banni sans retard, il ait à vuider l'Olympe en trois jours & le Ciel en un mois.

Cet avis fut suivi tout d'une voix. A l'instant le Cyllénien (19) lui tordant le col le tire au séjour,

D'où, nul, dit-on, ne retourna jamais.

En descendant par la voie sacrée, ils trouvent un grand concours dont Mercure demande la cause. Parions, dit-il, que c'est sa pompe funèbre ; & en effet, la beauté du convoi, où l'argent n'avoit pas été épargné, annonçoit bien l'enterre-

(18) Je n'ai guères besoin, je crois, d'avertir que ce mot est pris ironiquement. Suétone après avoir dit qu'en tout temps, en tout lieu Claude étoit toujours prêt à manger & boire, ajoute qu'un jour ayant senti de son tribunal l'odeur du diné des Saliens, il planta-là toute l'audience & courut se mettre à table avec eux.

(19) Mercure.

maſſuas deplorantes cauſidicos, accedit, & ait: Dicebam vobis: Non ſemper Saturnalia erunt.

Claudius ut vidit funus ſuum. intellexit ſe mortuum eſſe. Ingenti enim *μεγαληγορίᾳ* nævia cantabatur anapæſtis.

Fundite fletus
Edite planctus,
Fingite luctus,
Reſonet triſti
Clamore forum;
Cecidit pulchre
Cordatus homo,
Quo non alius
Fuit in toto
Fortior orbe.
Ille citato
Vincere curſu
Poterat celeres;
Ille rebelles
Fundere Parthos,
Levibuſque ſequi
Perſida telis,
Certaque manu
Tendere nervum:
Qui præcipites
Vulnere parvo
Figeret hoſtes,
Pictaque Medi

ment d'un Dieu. Le bruit des trompettes, des cors, des instrumens de toute espèce & sur-tout de la foule, étoit si grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. Tout le monde étoit dans l'allégresse; le Peuple Romain marchoit légérement comme ayant secoué ses fers. Agathon & quelques chicaneurs pleuroient tout bas dans le fond du cœur. Les Jurisconsultes maigres, exténués (20) commençoient à respirer, & sembloient sortir du tombeau. Un d'entr'eux voyant les avocats la tête basse déplorer leur perte, leur dit en s'approchant : ne vous le disois-je pas, que les Saturnales ne dureroient pas toujours?

Claude en voyant ses funérailles comprit enfin qu'il étoit mort. On lui beugloit à pleine tête ce chant funèbre en jolis vers heptasyllabes.

O cris, ô perte; ô douleurs!
De nos funèbres clameurs
Faisons retentir la place :
Que chacun se contrefasse :
Crions d'un commun accord
Ciel! ce grand homme est donc mort!
Il est donc mort ce grand homme!
Hélas! vous savez tous comme,
Sous la force de son bras,
Il mit tout le monde à bas.
Falloit-il vaincre à la course?
Falloit-il jusques sous l'ourse
Des Bretons presque ignorés,
Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaine,
Et sous la hache Romaine
Faire trembler l'Océan?
Falloit-il en moins d'un an,
Dompter le Parthe rebelle;
Falloit-il d'un bras fidelle

(20) Un Juge qui n'avoit d'autre loi que sa volonté, donnoit peu d'ouvrage à ces Messieurs-là.

Terga fugacis.
Ille Britannos
Ultra noti
Littora ponti,
Et cæruleos
Scuta Brigantas
Dare Romuleis
Colla cathenis
Juſſit, & ipſum
Nova Romanæ
Jura ſecuris
Tremere Oceanum.
Deflete virum,
Quo non alius
Potuit citius
Diſcere cauſſas,
Una tantum,
Parte audita,
Sæpe & neutra.
Quis nunc judex
Toto lites
Audiet anno?
Tibi jam cedet
Sede relictâ,
Qui dat populo
Jura ſilent,
Cretæa tenens
Oppida centum.
Cedite mœſtis
Pectora palmis,
O cauſidici,
Venale genus;
Voſque poëtæ
Dugete novi,
Voſque in primis
Qui concuſſo
Magna paraſtis
Lucra fritillo.

Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits,
Et d'une audace guerrière
Bleffer le Mède au derrière ?
Notre homme étoit prêt à tout,
De tout il venoit à bout.
Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts,
Ce Minos que par miracle
Le Ciel forma tout exprès.
Ce Phénix des beaux génies,
N'épuifoit point les parties
En plaidoyers fuperflus ;
Pour juger fans fe méprendre
Il lui fuffifoit d'entendre
Une des deux tout au plus.
Quel autre toute l'année
Voudra fiéger déformais,
Et n'avoir, dans la journée,
De plaifirs que les procès ?
Minos, cédez-lui la place,
Déja fon ombre vous chaffe
Et va juger aux enfers.
Pleurez avocats à vendre,
Vos cabinets font déferts,
Rimeurs, qu'il daignoit entendre,
A qui lirez-vous vos vers?
Et vous, qui comptiez d'avance
Des cornets & de la chance
Tirer un ample tréfor,
Pleurez, brelandier célèbre,
Bientôt un bûcher funèbre
Va confumer tout votre or.

Delectabatur laudibus suis Claudius, & cupiebat diutius spectare. Injicit illi manum Talthybius deorum nuncius, & trahit capite obvoluto, ne quis eum possit agnoscere, per campum Martium : & inter Tyberim & viam tectam descendit ad inferos.

Antecesserat jam compendiaria via Narcissus libertus, ad patronum excipiendum, & venienti nitidus, ut erat à Balneo, occurrit, & ait : Quid dii ad homines? Celerius, inquit Mercurius, & venire nos nuncia. Ille autem patrono plura blandiri volebat quem Mercurius iterum festinare jussit, & virga morantem impulit. Dicto citius Narcissus evolat. Omnia procliva sunt, facile descenditur. Itaque quamvis podagricus esset, momento temporis pervenit ad januam Ditis : ubi jacebat, ut ait Horatius, bellua centiceps, sese movens, villosque horrendos excutiens pusillum superturbatur, (albam canem in deliciis habere consuerat) ut illum vidit canem nigrum villosum sane · quem non velis tibi in tenebris occurrere. Et magna inquit voce : Claudius Cæsar venit. Ecce ex templo cum plausu procedunt cantantes

εὑρήκαμεν, συγχαίρωμεν.

Hic erat C. Sillius Cos. desig. Junius Prætorius, Sex. Trallus, M. Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, Equ. Rom. quos Narcissus duci jusserat. Medius erat in hac cantantium turba Mnester Pantomimus, quem Claudius decoris caussa minorem fecerat. Nec non ad Messalinam citò rumor percrepuit, Claudium venisse. Convolarunt primum omnium liberti, Polybius, Myron, Harpocras, Amphæus & Pheronactes, quos omnes necubi imperatus esset, præmiserat. Deinde præfecti duo, Justus Catonius, & Ruffus Pompeii F. Deinde amici, Saturnius Lucius, & Pedo Pompeius, & Lupus, & Celer Asinius, consulares. Novissime fratris filia, sororis filia, gener, socer, socrus, omnes plane consanguinei. Et agmine facto

Claude se délectoit à entendre ses louanges & auroit bien voulu s'arrêter plus long-temps. Mais le Héraut des Dieux lui mettant la main au collet & lui enveloppant la tête de peur qu'il ne fût reconnu, l'entraîna par le champ de Mars, & le fit descendre aux enfers entre le Tibre & la Voie couverte.

Narcisse ayant coupé par un plus court chemin, vint frais sortant du bain au-devant de son maître, & lui dit : comment ! les Dieux chez les hommes ? Allons, allons, dit Mercure, qu'on se dépêche de nous annoncer. L'autre voulant s'amuser à cajoler son maître ; il le hâta d'aller à coups de caducée, & Narcisse partit sur-le-champ. La pente est si glissante & l'on descend si facilement, que tout gouteux qu'il étoit, il arrive en un moment à la porte des Enfers. A sa vue, le monstre aux cent têtes dont parle Horace, s'agite, hérisse ses horribles crins, & Narcisse accoutumé aux caresses de sa jolie levrette blanche, éprouva quelque surprise à l'aspect d'un grand vilain chien noir à long poil, peu agréable à rencontrer dans l'obscurité. Il ne laissa pas pourtant de s'écrier à haute voix : voici Claude César. Aussi-tôt une foule s'avance en poussant des cris de joie & chantant,

Il vient, réjouissons-nous.

Parmi eux étoient Caïus Silius, Consul désigné, Junius Prætorius, Sextius Trallus, Hellius Trogus, Cotta Tectus, Valens Fabius, Chevaliers Romains que Narcisse avoit tous expédiés. Au milieu de la troupe chantante étoit le pantomime Mnester à qui sa beauté avoit coûté la vie. Bientôt le bruit que Claude arrivoit parvint jusqu'à Messaline, & l'on vit accourir des premiers au-devant de lui ses affranchis Polybe, Myron, Harpocrate, Amphæus & Peronacte, qu'il avoit envoyés devant pour préparer sa maison. Suivoient les deux préfets Justus Catonius, & Rufus, fils de Pompée, puis ses amis Saturnius Lucius, & Pedo Pompeïus, & Lupus, & Celer Asinius, Consulaires. Enfin la fille de son frère, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-père, sa belle-mère & presque

Claudio occurrunt. Quos cum vidiſſet Claudius, exclamat, Πάντα φίλων πλήρη. Quomodo vos huc veniſtis?

TUM Pedo Pompeius : Quid dicis homo crudeliſſime? Quæris quomodo? Quis enim nos alius huc miſit quam tu, omnium amicorum interfector? In jus eamus, ego tibi hic ſellas oſtendam. Ducit illum ad tribunal Æaci; is lege Corneliâ, quæ de ſicariis lata eſt, quærebat : poſtulabat, nomen ejus recipi, edit ſubſcriptionem : occiſos Senatores XXX. Equites Rom. CCCXV. atque plures: ceteros CLXXI. ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε.

EXTERRITUS Claudius oculos undecumque circumfert, veſtigat aliquem patronum qui ſe defenderet. Advocatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convictor ejus, homo Claudiana lingua diſertus, & poſtulat advocationem. Non datur. Accuſat Pedo Pompeius magnis clamoribus. Incipit Petronius velle reſpondere. Æacus homo juſtiſſimus, vetat. Illum tantum altera parte audita condemnat, & ait:

εἴκε πάθοι τά κ' ἔρεξε, δίκη τ' ἰθεῖα γένοιτο.

INGENS ſilentium factum eſt. Stupebant omnes, novitate rei attoniti : negabant hoc unquam factum, Claudio iniquum magis videbatur, quàm novum. De genere pœnæ diu diſputatum eſt, quid illum pati oporteret. Erant qui dicerent, ſi uni dii laturam feciſſent, Tantalum ſiti periturum, niſi illi ſuccurreretur : non umquam Syſiphum onere elevari : aliquando Ixionis miſeri rotam ſufflaminandam, Non placuit illi ex veteranis miſſionem dari, ne vel Claudius unquam ſimile ſperaret. Placuit novam pænam excogitari debere, inſtituendum illi laborem irritum, & alicujus cupiditatis ſpecies ſine fine & affectu. Tum Æacus jubet illum aleâ ludere pertuſo frititto. Et jam cœperat fugientes ſemper teſſeras quærere, & nihil proficere.

tous

tous ses parens. Toute cette troupe accourt au-devant de Claude, qui les voyant, s'écria; bon, je trouve par-tout des amis: par quel hasard êtes-vous ici?

Comment, scélérat, dit Pedo Pompeïus, par quel hasard? Et qui nous y envoya que toi-même, bourreau de tous tes amis? Viens, viens devant le Juge; ici je t'en montrerai le chemin. Il le mène au tribunal d'Éaque, lequel précisément se faisoit rendre compte de la loi Cornelia sur les meurtriers. Pedo fait inscrire son homme & présente une liste de trente Sénateurs, trois cens quinze Chevaliers Romains, deux cens vingt-un Citoyens & d'autres en nombre infini, tous tués par ses ordres.

Claude effrayé tournoit les yeux de tous côtés pour chercher un défenseur, mais aucun ne se présentoit. Enfin, P. Petronius, son ancien convive & beau parleur comme lui, requit vainement d'être admis à le défendre. Pedo l'accuse à grands cris, Pétrone tâche de répondre; mais le juste Éaque le fait taire, & après avoir entendu seulement l'une des parties, condamne l'accusé, en disant:

Il est traité comme il traita les autres.

A ces mots il se fit un grand silence: Tout le monde étonné de cette étrange forme la soutenoit sans exemple; mais Claude la trouva plus inique que nouvelle. On disputa long-temps sur la peine qui lui seroit imposée. Quelques-uns disoient qu'il falloit faire un échange, que Tantale mourroit de soif s'il n'étoit secouru, qu'Ixion avoit besoin d'enrayer, & Sysiphe de reprendre haleine; mais comme relâcher un vétéran ç'eût été laisser à Claude l'espoir d'obtenir un jour la même grace, on aima mieux imaginer quelque nouveau supplice qui, l'assujettissant à un vain travail, irritât incessamment sa cupidité par une espérance illusoire. Éaque ordonna donc qu'il jouât aux dés avec un cornet percé, & d'abord on le vit se tourmenter inutilement à courir après ses dés.

Nam quoties miſſurus erat reſonante fritillo,
Utraque ſubducto fugiebat teſſera fundo :
Cumque recollectos auderet mittere talos,
Luſuro ſimilis ſemper, ſemperque petenti,
Decepere fidem : refugit, digitoſque per ipſos
Fallax aſſiduo dilabitur alea furto :
Sic cum jam ſummi tanguntur culmina montis,
Irrita Syſipho volvuntur pondera collo.

Apparuit ſubitò C. Cæſar, & petere illum in ſervitutem cœpit : producit teſtes, qui illum viderant ab illo flagris, ferulis, colaphis vapulantem. Adjudicatur C. Cæſari : illum Æaco donavit. Is Menandro liberto ſuo tradidit, ut à cognitionibus ei eſſet.

Car à peine agitant le mobile cornet
Aux dés prêts à partir il demande fonnet,
Que malgré tous fes foins entre fes doigts avides
Du cornet défoncé, panier des Danaïdes,
Il fent couler les dés; ils tombent, & fouvent
Sur la table, entraîné par fes geftes rapides,
Son bras avec effort jette un cornet de vent.
(21) Ainfi pour terraffer fon adroit adverfaire
Sur l'arêne, un Athlète enflammé de colère,
Du cefte qu'il élève efpère le frapper;
L'autre gauchit, efquive, a le temps d'échapper,
Et le coup frappant l'air avec toute fa force,
Au bras qui l'a porté donne une rude entorfe.

La-dessus Caligula paroiffant tout-à-coup, fe mit à le réclamer comme fon efclave. Il produifoit des témoins qui l'avoient vu le charger de foufflets & d'étrivières. Auffi-tôt il lui fut adjugé par Éaque. Et Caligula le donna à Ménandre, fon affranchi, pour en faire un de fes gens.

(21) J'ai pris la liberté de fubftituer cette comparaifon à celle de Syfiphe, employée par Sénèque & trop rebattue depuis cet Auteur.

OLINDE
ET
SOPHRONIE,
TIRÉ DU TASSE.

LA GERUSALEMME LIBERATA,

CANTO SECONDO.

Mentre il Tiranno s'apparecchia all'armi,
Soletto Ismeno un dì gli s'appresenta :
Ismen, che trar di sotto ai chiusi marmi
Può corpo estinto, e far che spiri e senta;
Ismen, che al suon de' mormoranti carmi
Sin nella reggia sua Pluto spaventa,
E i suoi Demon negli empj ufficj impiega
Pur come servi, e gli discioglie, e lega.

Questi or Macone adora, e fu Cristiano,
Ma i primi riti anco lasciar non puote;
Anzi sovente in uso empio e profano
Confonde le due leggi a se mal note.
Ed or dalle spelonche, ove lontano
Dal vulgo esercitar suol l'arti ignote
Vien nel publico rischio al suo signore,
A Re malvagio consiglier peggiore.

Signor, dicea, senza tardar sen viene
Il vincitor esercito temuto;
Ma facciam noi ciò che a noi far conviene;
Darà il Ciel, darà il mondo ai forti ajuto.
Ben tu di Re, di Duce hai tutte piene
Le parti, e lunge hai visto e provveduto,

TRADUCTION
DU COMMENCEMENT DU SECOND CHANT DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,
Contenant l'Hiſtoire d'Olinde & de Sophronie.

TANDIS que le tyran ſe prépare à la guerre, Iſmène un jour ſe préſente à lui ; Iſmène qui de deſſous la tombe peut faire ſortir un corps mort & lui rendre le ſentiment & la parole. Iſmène qui peut, au ſon des paroles magiques, effrayer Pluton, juſqu'en ſon palais, qui commande aux démons en maître, les emploie à ſes œuvres impies & les enchaîne ou délie à ſon gré.

CHRÉTIEN jadis, aujourd'hui mahométan, il n'a pu quitter tout-à-fait ſes anciens rites, & les profanant à de criminels uſages, mêle & confond ainſi les deux loix qu'il connoît mal. Maintenant du fond des antres où il exerce ſes arts ténébreux, il vient à ſon Seigneur dans le danger public, à mauvais Roi, pire conſeiller.

SIRE ; dit-il, la formidable & victorieuſe armée arrive. Mais nous, rempliſſons nos devoirs, le ciel & la terre ſeconderont notre courage. Doué de toutes les qualités d'un Capitaine & d'un Roi, vous avez de loin tout prévu, vous avez pourvu à tout, & ſi chacun s'acquitte ainſi de ſa charge, cette terre ſera le tombeau de vos ennemis.

S' empie in tal guisa ogn' altro i proprj ufic;
Tomba sia questa terra a' tuoi nemici.

Io quanto a me ne vengo, e del periglio
E dell' opre compagno ad aitarte.
Ciò che può dar di vecciha età consiglio,
Tutto prometto, e ciò che magica arte
Gli Angeli, che dal Cielo ebbero esiglio
Constringerò delle fatiche a parte.
Ma dond' io voglia incominciar gl' incanti,
E con quai modi, or narrerotti avanti.

Nel tempio de' Cristiani occulto giace
Un sotterraneo altare; e quivi è il volto
Di colei, che sua diva, e madre face
Quel vulgo del suo Dio nato, e sepolto,
Dinanzi al simulacro accesa face
Continua splende: egli è in un velo avvolto;
Pendono intorno in lungo ordine i voti,
Che vi portaro i creduli devoti.

Or questa effigie lor di là rapita
Voglio che tu di propria man trasporte,
E la riponga entro la tua Meschita:
Io poscia incanto adoprerò sì forte,
Ch' ogni or, mentre ella qui sia custodita,
Sara fatal custodia a queste porte;
Tra mura inespugnabili il tuo impero
Securo sia per novo alto mistero.

Si disse, e 'l persuase: e impaziente
Il Re sen corse alla magion di Diò,
E sforzò i Sacerdoti, e irreverente
Il casto simulacro indi rapio;
E portollo a quel tempio, ove sovente
S' irrita il Ciel col folle culto e rio.

Quant

Quant à moi, je viens de mon côté partager vos périls & vos travaux. J'y mettrai pour ma part les conseils de la vieillesse & les forces de l'art magique. Je contraindrai les anges bannis du ciel à concourir à mes soins. Je veux commencer mes enchantemens par une opération dont il faut vous rendre compte.

Dans le temple des Chrétiens, sur un autel souterrein est une image de celle qu'ils adorent, & que leur peuple ignorant fait la mère de leur Dieu, né, mort & enséveli. Le simulacre devant lequel une lampe brûle sans cesse, est enveloppé d'un voile, & entouré d'un grand nombre de vœux suspendus en ordre & que les crédules dévots y portent de toutes parts.

Il s'agit d'enlever de-là cette effigie & de la transporter de vos propres mains dans votre Mosquée ; là j'y attacherai un charme si fort, qu'elle sera, tant qu'on l'y gardera, la sauvegarde de vos portes, & par l'effet d'un nouveau mystère, vous conserverez dans vos murs un empire inexpugnable.

A ces mots le Roi persuadé, court impatient à la maison de Dieu, force les Prêtres, enlève sans respect le chaste simulacre & le porte à ce temple impie où un culte insensé ne fait qu'irriter le Ciel. C'est-là, c'est dans ce lieu profane & sur cette sainte image, que le magicien murmure ses blasphêmes.

Nel profan loco, e su la facra imago.
Sufurrò poi le fue beftemmie il Mago.

Ma come apparfe in ciel l' alba novella,
Quel, cui l' immondo tempio in guardia è dato,
Non rivide l' immagine; dov' ella
Fu pofta, e invan cerconne in altro lato.
Tofto n' avvifa il Re, ch' alla novella
Di lui fi moftra fieramente irato:
Ed immagina ben, ch' alcun fedele
Abbia fatto quel furto, e che fe 'l cele.

O fu di man fedele opra furtiva,
O pur il Ciel qui fua potenza adopra
Che di colei, ch' è fua Regina e diva,
Sdegna che loco vil l' immagin copra:
Ch' incerta fama è ancor, fe ciò s' afcriva
Ad arte umana, od a mirabil' opra.
Ben è pietà, che la pietade e 'l zelo
Uman cedendo, autor fen creda il Cielo.

Il Re ne fa con importuna inchiefta
Ricercar ogni chiefa, ogni magione:
Ed a chi gli nafconde, o manifefta
Il furto o il reo, gran pene, e premj impone.
E 'l Mago di fpiarne anco non refta.
Con tutte l' arti il ver; ma non s'appone;
Che 'l Cielo (opra fua foffe, o foffe altrui)
Celolla ad onta degl' incanti a lui.

Ma poichè 'l Re crudel vide occultarfe
Quel che peccato de' fedeli ei penfa;
Tutto in lor d' odio infelloniffi, ed arfe
D' ira, e di rabbia immoderata immenfa.
Ogni rifpetto obblia; vuol vendicarfe,
(Segua che puote) e sfogar l' alma accenfa;

Mais le matin du jour ſuivant, le gardien du temple immonde ne vit plus l'image où elle étoit la veille, & l'ayant cherché en vain de tous côtés, courut avertir le Roi, qui, ne doutant pas que les Chrétiens ne l'euſſent enlevée, en fut tranſporté de colère.

Soit qu'en effet ce fût un coup d'adreſſe d'une main pieuſe, ou un prodige du Ciel, indigné que l'image de ſa Souveraine ſoit proſtituée en un lieu ſouillé, il eſt édifiant, il eſt juſte de faire céder le zèle & la piété des hommes, & de croire que le coup eſt venu d'en haut.

Le Roi fit faire dans chaque Égliſe & dans chaque maiſon, la plus importune recherche, & décerna de grands prix & de grandes peines à qui révéleroit ou recéleroit le vol. Le magicien de ſon côté, déploya ſans ſuccès toutes les forces de ſon art pour en découvrir l'auteur. Le Ciel au mépris de ſes enchantemens & de lui, tint l'œuvre ſecrette, de quelque part qu'elle pût venir.

Mais le tyran, furieux de ſe voir cacher le délit qu'il attribue toujours aux fideles, ſe livre contre eux à la plus ardente rage. Oubliant toute prudence, tout reſpect humain, il veut à quelque prix que ce ſoit aſſouvir ſa vengeance. « Non, » non, s'écrioit-il, la menace ne ſera pas vaine : le coupable

Morrà, dicea, non andrà l' ira a voto,
Nella ſtrage comune il ladro ignoto.

Purchè 'l reo non ſi ſalvi, il giuſto pera,
E l' innocente. Ma qual giuſto io dico?
E' colpevol ciaſcun, nè in loro ſchiera
Uom fu giammai del noſtro nome amico.
S' anima v' è nel novo error ſincera,
Baſti a novella pena un fallo antico.
Su, ſu, fedeli miei, ſu via prendete
Le fiamme, e 'l ferro, ardete, ed uccidete.

Così parla alle turbe, e ſe n' inteſe.
La fama tra' fedeli immantinente,
Ch'attoniti reſtar, sì gli ſorpreſe
Il timor della morte omai preſente.
E non è chi la fuga o le difeſe,
Lo ſcuſare o 'l pregare ardiſca, o tente;
Ma le timide genti e irreſolute,
Donde meno ſperaro ebber ſalute.

Vergine era fra lor di già matura
Verginità, d' alti penſieri e regi:
D' alta beltà, ma ſua beltà non cura,
O tanto ſol, quant' oneſtà ſen fregi.
E' il ſuo pregio maggior, che tra le mura
D' anguſta caſa aſconde i ſuoi gran pregi.
E da' vagheggiatori ella s' invola
Alle lodi, agli ſguardi inculta e ſola.

Pur guardia eſſer non può, che 'n tutto celi
Beltà degna, ch' appaja, e che s' ammiri:
Nè tu il conſenti, Amor; ma la riveli
D' un giovinetto ai cupidi deſiri.
Amor, ch' or cieco, or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri e giri;

» a beau se cacher, il faut qu'il meure ; ils mourront tous, & » lui avec eux. »

» Pourvu qu'il n'échappe pas, que le juste, que l'inno- » cent périsse, qu'importe ? Mais qu'ai-je dit, l'innocent ? Nul » ne l'est, & dans cette odieuse race, en est-il un seul qui » ne soit notre ennemi ? Oui, s'il en est d'exempts de ce dé- » lit, qu'ils portent la peine due à tous pour leur haine ; que tous » périssent, l'un comme voleur & les autres comme Chré- » tiens. Venez, mes loyaux, apportez la flamme & le fer. Tuez » & brûlez sans miséricorde ».

C'est ainsi qu'il parle à son peuple. Le bruit de ce danger parvient bientôt aux Chrétiens. Saisis, glacés d'effroi par l'aspect de la mort prochaine, nul ne songe à fuir ni à se défendre, nul n'ose tenter les excuses ni les prières. Timides, irrésolus, ils attendoient leur destinée, quand ils virent arriver leur salut, d'où ils l'espéroient le moins.

Parmi étoit une vierge, déja nubile, d'une ame sublime, d'une beauté d'ange qu'elle néglige ou dont elle ne prend que les soins dont l'honnêteté se pare, & ce qui ajoute au prix de ses charmes, dans les murs d'une étroite enceinte elle les soustrait aux yeux & aux vœux des amans.

Mais est-il des murs que ne perce quelque rayon d'une beauté digne de briller aux yeux & d'enflammer les cœurs ? Amour ! le souffrirois-tu ? Non, tu l'as révélée aux jeunes desirs d'un adolescent. Amour ! qui tantôt Argus & tantôt aveugle, éclaires les yeux de ton flambeau ou les voiles de ton bandeau, malgré tous les gardiens, toutes les clôtures, jusques dans les plus chastes asyles, tu sus porter un regard étranger.

Tu per mille custodie entro ai più casti
Verginei alberghi il guardo altrui portasti.

Colei Sofronia, Olindo egli s' appella,
D' una cittate entrambi, e d' una fede.
Ei che modesto è sì, com' essa è bella,
Brama assai, poco spera, e nulla chiede;
Nè sa scoprirsi, o non ardisce: ed ella
O lo sprezza, o nol vede, o non s' avvede.
Così finora il misero ha servito
O non visto, o mal noto, o mal gradito.

S'ode l' annunzio intanto, e che s' s'appresta
Miserabile strage al popol loro.
A lei che generosa è, quanto onesta,
Viene in pensier come salvar costoro.
Move fortezza in gran pensier, l' arresta
Poi la vergogna, e 'l virginal decoro.
Vince fortezza, anzi s' accorda, e face
Se vergognosa, e la vergogna audace.

La vergine tra 'l vulgo uscì soletta,
Non coprì sue bellezze, e non l' espose;
Raccolse gli occhi, andò nel vel ristretta,
Con ischive maniere, e generose.
Non sai ben dir, s' adorna, o se negletta,
Se caso, od arte il bel volto compose;
Di Natura, d'Amor, de' Cieli amici
Le negligenze sue sono artificj.

Mirata da ciascun passa, e non mira
L'altera donna, e innanzi al Re sen viene
Nè perchè irato il veggia, il piè ritira,
Ma il fero aspetto intrepida sostiene.
Vengo, Signor (gli disse) e 'n tanto l' ira
Prego sospenda, e 'l tuo popolo affrene:

Elle s'appelle Sophronie, Olinde eſt le nom du jeune homme, tous deux ont la même patrie & la même foi. Comme il eſt modeſte autant qu'elle eſt belle, il deſire beaucoup, eſpère peu, ne demande rien & ne ſait ou n'oſe ſe découvrir. Elle, de ſon côté, ne le voit pas, ou n'y penſe pas ou le dédaigne, & le malheureux perd ainſi ſes ſoins ignorés, mal connus, ou mal reçus.

Cependant on entend l'horrible proclamation & le moment du maſſacre approche. Sophronie auſſi généreuſe qu'honnête forme le projet de ſauver ſon peuple. Si ſa modeſtie l'arrête, ſon courage l'anime & triomphe, ou plutôt ces deux vertus s'accordent & s'illuſtrent mutuellement.

La jeune vierge ſort ſeule au milieu du peuple, ſans expoſer ni cacher ſes charmes, en marchant elle recueille ſes yeux, reſſerre ſon voile, & en impoſe par la réſerve de ſon maintien. Soit art ou haſard, ſoit négligence ou parure, tout concourt à rendre ſa beauté touchante : le Ciel, la nature & l'amour qui la favoriſent, donnent à ſes négligences l'effet de l'art.

Sans daigner voir les regards qu'elle attire à ſon paſſage, & ſans détourner les ſiens, elle ſe préſente devant le Roi, ne tremble point en voyant ſa colère & ſoutient avec fermeté ſon féroce aſpect. » Seigneur, lui dit-elle, daignez ſuſpendre votre ven-
» geance & contenir votre peuple. Je viens vous découvrir &
» vous livrer le coupable que vous cherchez & qui vous a ſi
» fort offenſé,

Vengo a ſcoprirti, e vengo a darti preſo
Quel reo che cerchi, onde ſei tanto offeſo.

All' oneſta baldanza, all' improvviſo
Folgorar di bellezze altere e ſante,
Quaſi, confuſo il Re, quaſi conquiſo,
Frenò lo ſdegno, e placò il fier ſembiante.
S' egli era d' alma, o ſe coſtei di viſo
Severa manco, ei diveniane amante;
Ma ritroſa beltà ritroſo core
Non prende: e ſono i vezzi eſca d'Amore.

Fu ſtupor, fu vaghezza, e fu diletto,
S' amor non fu, che moſſe il cor villano.
Narra (ei le dice) il tutto: ecco io commetto,
Che non s' offenda il popol tuo Criſtiano.
Ed ella: il reo ſi trova al tuo coſpetto:
Opra è il furto, Signor, di queſta mano:
Io l' immagine tolſi: io ſon colei,
Che tu ricerchi, e me punir tu dei.

Così al pubblico fato il capo altero
Offerſe, e'l volſe in ſe ſola raccorre.
Magnanima menzogna, or quando è il vero
Sì bello, che ſi poſſa a te preporre?
Riman ſoſpeſo, e non sì toſto il fero
Tiranno al' ira, come ſuol traſcorre.
Poi la richiede: Io vuo' che tu mi ſcopra,
Chi diè conſiglio, e chi fu inſieme all' opra.

Non volſi far della mia gloria altrui
Nè pur minima parte, ella gli dice,
Sol di me ſteſſa io conſapevol fui,
Sol conſigliera, e ſola eſecutrice.
Dunque in te ſola, ripigliò colui,
Caderà l' ira mia vendicatrice.

A

A l'honnête aſſurance de cet abord, à l'éclat ſubit de ces chaſtes & fières graces, le Roi confus & ſubjugué, calme ſa colère & adoucit ſon viſage irrité. Avec moins de ſévérité, lui dans l'ame, elle ſur le viſage, il en devenoit amoureux. Mais une beauté revêche ne prend point un cœur farouche, & les douces manières ſont les amorces de l'amour.

Soit ſurpriſe, attrait ou volupté plutôt qu'attendriſſement, le barbare ſe ſentit ému. Déclare-moi tout, lui dit-il; voilà que j'ordonne qu'on épargne ton peuple. Le coupable, reprit-elle, eſt devant vos yeux; voilà la main dont ce vol eſt l'œuvre. Ne cherchez perſonne autre; c'eſt moi qui ai ravi l'image; & je ſuis celle que vous devez punir.

C'est ainſi que ſe dévouant pour le ſalut de ſon peuple, elle détourne courageuſement le malheur public ſur elle ſeule. Le Tyran quelque temps irréſolu, ne ſe livre pas ſi-tôt à ſa furie accoutumée; il l'interroge: il faut, dit-il, que tu me déclares qui t'a donné ce conſeil & qui t'a aidé à l'exécuter.

Jalouse de ma gloire, je n'ai voulu, répond-elle, en faire part à perſonne. Le projet, l'exécution, tout vient de moi ſeule, & ſeule j'ai ſu mon ſecret. C'eſt donc ſur toi ſeule, lui dit le Roi, que doit tomber ma vengeance. Cela eſt juſte, reprend-elle, je dois ſubir toute la peine, comme j'ai remporté tout l'honneur.

Diſſe ella : E' giuſto ; eſſer a me conviene,
Se fui ſola all' onor, ſola alle pene.

Qui comincia il Tiranno a riſdegnarſi ;
Pur le dimanda : Ov' hai l' immago aſcoſa
Non la naſcoſi, a lui riſponde, io l' arſi ;
E l' arderla ſtimai laudabil coſa.
Così almen non potrà più violarſi
Per man di miſcredenti ingiurioſa.
Signore, o chiedi il furto, o 'l ladro chiedi ;
Quel non vedrai in eterno, e queſto il vedi.

Benchè nè furto è il mio, nè ladra io ſono ;
Giuſto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
Or queſto udendo, in minaccevol ſuono
Freme il Tiranno ; e 'l fren dell' ira è ſciolto.
Non ſperi più di ritrovar perdono
Cor pudico, alta mente, o nobil volto :
F' indarno Amor contra lo ſdegno crudo
Di ſua vaga bellezza a lei fa ſcudo.

Presa è la bella donna, e incrudelito
Il Re la danna entro un incendio a morte.
Già 'l velo, e 'l caſto manto è a lei rapito ;
Stringon le molli braccia aſpre ritorte.
Ella ſi tace, e in lei non sbigottito,
Ma pur commoſſo alquanto è il petto forte ;
E ſmarriſce il bel volto in un colore,
Che non è pallidezza, ma candore.

Divulgossi il gran caſo, e quivi tratto.
Già 'l popols' era : Olindo anco v'accorſe ;
Dubbia era la perſona, e certo il fatto,
Venia, che foſſe la ſua donna in forſe.
Come la bella prigioniera in atto
Non pur di rea, ma di dannata ei ſcorſe ;

Ici le courroux du Tyran commence à ſe rallumer. Il lui demande où elle a caché l'image ? Elle répond ; je ne l'ai point cachée, je l'ai brûlée, & j'ai cru faire une œuvre louable de la garantir ainſi des outrages des mécréans. Seigneur, eſt-ce le voleur que vous cherchez ? il eſt en votre préſence. Eſt-ce le vol ? vous ne le reverrez jamais.

Quoiqu'au-reſte ces noms de voleur & de vol ne conviennent ni à moi ni à ce que j'ai fait. Rien n'eſt plus juſte que de reprendre ce qui fut pris injuſtement.

A ces mots, le Tyran pouſſe un cri menaçant : ſa colère n'a plus de frein. Vertu, beauté, courage, n'eſpérez plus trouver grace devant lui. C'eſt en vain que pour la défendre d'un barbare dépit, l'amour lui fait un bouclier de ſes charmes.

On la ſaiſit ; rendu à toute ſa cruauté, le Roi la condamne à périr ſur un bûcher. Son voile, ſa chaſte mante lui ſont arrachés ; ſes bras délicats ſont meurtris de rudes chaînes. Elle ſe tait ; ſon ame forte, ſans être abattue, n'eſt pas ſans émotion, & les roſes éteintes ſur ſon viſage y laiſſent la candeur de l'innocence plutôt que la pâleur de la mort.

Cet acte héroïque auſſi-tôt ſe divulgue. Déja le peuple accourt en foule. Olinde accourt auſſi tout alarmé. Le fait étoit sûr, la perſonne encore douteuſe, ce pouvoit être la maîtreſſe de ſon cœur. Mais ſi-tôt qu'il apperçoit la belle priſonnière en cet état, ſi-tôt qu'il voit les miniſtres de ſa mort occupés à leur dur office, il s'élance, il heurte la foule.

Come i miniſtri al duro uficio intenti
Vide, precipitoſo urtò le genti.

Al Re gridò: Non è, non è già rea
Coſtei del furto, e per follìa ſen vanta.
Non pensò, non ardì, nè far potea
Donna ſola e ineſperta opra cotanta.
Come ingannò i cuſtodi? e della Dea
Con quali ar.i involò l' immagin ſanta
Se 'l fece, il narri. Io l' ho, Signor, furata
Ahi tanto amò la non amante amata.

Soggiunse poſcia: Io là, donde riceve,
L'alta voſtra meſchita e l' aura e 'l die;
Di notte aſceſi, e trapaſſai per breve
Foro, tentando innacceſſibil vie.
A me l' onor, la morte a me ſi deve;
Non uſurpi coſtei le pene mie.
Mie ſon quelle catene, e per me queſta
Fiamma s'accende, e' l rogo a me s'appreſta.

Alza Sofronia il viſo, e umanamente
Con occhi di pietate in lui rimira.
A che ne vieni, o miſero innocente?
Qual conſiglio o furor, ti guida o tira?
Non ſon io dunque ſenza te poſſente
A ſoſtener ciò che d'un uom può l'ira?
Ho petto anch' io, ch' ad una morte crede
Di baſtar, ſolo e compagnia non chiede.

Così parla all' amante, e nol diſpone
Sì, ch' egli ſi diſdica, o penſier mute.
O ſpettacolo grande, ove a tenzone
Sono amore e magnanima virtute!
Ove la morte al vincitor ſi pone
In premio; e' l mal del vinto è la ſalute.

Et crie au Roi : non, non, ce vol n'eſt point de ſon fait; c'eſt par folie qu'elle s'en oſe vanter. Comment une jeune fille ſans expérience pourroit-elle exécuter, tenter, concevoir même une pareille entrepriſe ? Comment a-t-elle trompé les gardes ? Comment s'y eſt-elle priſe, pour enlever la ſainte image ? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'eſt moi, Sire ; qui ai fait le coup. Tel fut, tel fut, l'amour dont même ſans retour il brûla pour elle.

Il reprend enſuite. Je ſuis monté de nuit juſqu'à l'ouverture par où l'air & le jour entrent dans votre Moſquée, & tentant des routes preſque inacceſſibles, j'y ſuis entré par un paſſage étroit. Que celle-ci ceſſe d'uſurper la peine qui m'eſt due. J'ai ſeul mérité l'honneur de la mort : c'eſt à moi qu'appartiennent ces chaînes, ce bûcher, ces flammes ; tout cela n'eſt deſtiné que pour moi.

Sophronie lève ſur lui les yeux, la douceur, la pitié ſont peintes dans ſes regards. Innocent infortuné, lui dit-elle, que viens-tu faire ici ? Quel conſeil t'y conduit ? Quelle fureur t'y traîne ? Crains-tu que ſans toi mon ame ne puiſſe ſupporter la colère d'un homme irrité ? Non, pour une ſeule mort, je me ſuffis à moi ſeule, & je n'ai pas beſoin d'exemple pour apprendre à la ſouffrir.

Ce diſcours qu'elle tient à ſon amant ne le fait point rétracter ni renoncer à ſon deſſein. Digne & grand ſpectacle ! où l'amour entre en lice avec la vertu magnanime, où la mort eſt le prix du vainqueur, & la vie la peine du vaincu ! Mais loin d'être touché de ce combat de conſtance & de généroſité, le Roi s'en irrite.

Ma più s'irrita il Re, quant' ella, ed esso
E' più costante in incolpar se stesso.

Paroli che vilipeso egli ne resti,
E che 'n disprezzo suo sprezzin le pene.
Credasi, dice, ad ambo, e quella e questi
Vinca, e la palma sia qual si conviene.
Indi accenna ai sergenti, i quai son presti
A legar il garzon di lor catene.
Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
E' il tergo al tergo, e 'l volto ascoso al volto.

Composto è lor d' intorno il rogo omai,
E già le fiamme il mantice v' incita:
Quando il fanciullo in dolorosi lai
Proruppe, e disse a lei, ch' è seco unita:
Questo dunque è quel laccio, ond' io sperai
Teco accopiarmi in compagnia di vita?
Questo è quel foco, ch' io credea che i cori
Ne dovesse infiammar d' eguali ardori?

Altre fiamme, altri nodi amor promise:
Altri ce n' apparecchia iniqua sorte.
Troppo, ahi ben troppo, ella già noi divise;
Ma duramente or ne congiunge in morte.
Piacemi almen, poichè 'n sì strane guise
Morir pur dei, del rogo esser consorte,
Se del letto non fui: duolmi il tuo fato,
Il mio non già, poich' io ti moro a lato.

Ed o mia morte avventurosa appieno:
O fortunati miei dolci martiri,
S' impetrerò che giunto seno a seno,
L' anima mia nella tua bocca io spiri;
E venendo tu meco a un tempo meno,
In me fuor mandi gli ultimi sospiri.

Et s'en croit insulté, comme si ce mépris du supplice retomboit sur lui. Croyons-en, dit-il, à tous deux, qu'ils triomphent l'un & l'autre & partagent la palme qui leur est due. Puis il fait signe aux sergens, & dans l'instant Olinde est dans les fers. Tous deux liés & adossés au même pieu ne peuvent se voir en face.

On arrange autour d'eux le bûcher, & déja l'on excite la flamme, quand le jeune homme éclatant en gémissemens, dit à celle avec laquelle il est attaché : C'est donc là le lien duquel j'espérois m'unir à toi pour la vie ! C'est donc là ce feu dont nos cœurs devoient brûler ensemble !

O flammes, ô nœuds qu'un sort cruel nous destine ! hélas, vous n'êtes pas ceux que l'amour m'avoit promis ! Sort cruel qui nous sépara durant la vie & nous joint plus durement encore à la mort ! ah ! puisque tu dois la subir aussi funeste, je me console en la partageant avec toi, de t'être uni sur ce bûcher, n'ayant pu l'être à la couche nuptiale. Je pleure, mais sur ta triste destinée, & non sur la mienne, puisque je meurs à tes côtés.

O que la mort me sera douce, que les tourmens me seront délicieux, si j'obtiens qu'au dernier moment, tombant l'un sur l'autre, nos bouches se joignent pour exhaler & recevoir au même instant nos derniers soupirs ! Il parle & ses pleurs etouffent ses paroles. Elle le tance avec douceur & le remontre en ces termes.

Così dice piangendo, ella il ripiglia
Soavemente, e in tai detti il consiglia.

Amico, altri pensieri, altri lamenti
Per più alta cagione il tempo chiede.
Che non pensi a tue colpe? e non rammenti
Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in suo nome, e fian dolci i tormenti,
E lieto aspira alla superna sede.
Mira il Ciel com' è bello, e mira il Sole,
Ch' a se par che n' inviti, e ne consolе.

Qui il volgo de' Pagani il pianto estolle:
Piange il fedel, ma in voci assai più basse.
Un non so che d' inusitato e molle
Par che nel duro petto al Re trapasse.
Ei presentillo, e si sdegnò; nè volle
Piegarsi, e gli occhi torse, e si ritrasse.
Tu sola il duol comun non accompagni,
Sofronia, e pianta da ciascun non piagni.

Mentre sono in tal rischio, ecco un guerriero
(Che tal parea) d'alta sembianza, e degna:
E mostra d' arme, e d' abito straniero,
Che di lontan peregrinando vegna.
La tigre che sull' elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a se trae, famosa insegna:
Insegna usata da Clorinda in guerra,
Onde la credon lei, nè 'l creder erra.

Costei gl' ingegni femminili, e gli usi
Tutti sprezzò fin dall' età più acerba:
Ai lavori d' Aracne: all' ago, ai fusi
Inchinar non degnò la man superba:
Fuggì gli abiti molli; e i lochi chiusi;
Che ne' campi onestate anco si serba:

Ami, le moment où nous sommes exige d'autres soins & d'autres regrets. Ah ! pense, pense à tes fautes & au digne prix que Dieu promet aux fidèles ! Souffre en son nom, les tourmens te seront doux ! aspire avec joie au séjour céleste ! Vois le Ciel comme il est beau ! vois le soleil dont il semble que l'aspect riant nous appelle & nous console !

A ces mots tout le peuple payen éclate en sanglots, tandis que le fidèle ose à peine gémir à plus basse voix. Le Roi même, le Roi sent au fond de son ame dure je ne sais quelle émotion prête à l'attendrir. Mais en la pressentant, il s'indigne, s'y refuse, détourne les yeux, & part sans vouloir se laisser fléchir. Toi seule, ô Sophronie ! n'accompagne point le deuil général, & quand tout pleure sur toi, toi seule ne pleure pas !

En ce péril pressant survient un guerrier, ou paroissant tel, d'une haute & belle apparence, dont l'armure & l'habillement étranger, annonçoit qu'il venoit de loin. Le Tigre, fameuse enseigne qui couvre son casque, attira tous les yeux & fit juger avec raison que c'étoit Clorinde.

Dès l'âge le plus tendre, elle méprisa les mignardises de son sexe. Jamais ses courageuses mains ne daignerent toucher le fuseau, l'aiguille & les travaux d'Arachné. Elle ne voulut ni s'amollir par des vêtemens délicats, ni s'environner timidement de clôture. Dans les camps même, la vraie honnêteté se fait respecter, & par-tout sa force & sa vertu fut sa sauve-

Armò d' orgoglio il volto, e si compiacque
Rigido farlo, e pur rigido piacque.

Tenera ancor con pargolletta destra
Strinse, e lentò d' un corridore il morso:
Trattò l' asta e la spada, ed in palestra
Indurò i membri, ed allenogli al corso:
Poscia o per via montana, o per silvestra,
L' orme seguì di fier leone e d' orso:
Seguì le guerre, e' n quelle, e fra le selve
Fera agli uomini parve, uomo alle belve.

Viene or costei dalle contrade Perse,
Perchè ai Christiani a suo poter resista;
Bench ' altre volte ha di lor membra asperse
Le piagge, e l' onda di lor sangue ha mista.
Or quinci in arrivando à lei s' offerse
L' apparato di morte a prima vista.
Di mirar vaga, e di saper qual fallo
Condanni i rei, sospinge oltre il cavallo.

Cedon le turbe, e i duo legati insieme
Ella si ferma a riguardar dappresso.
Mira che l' una tace, e l'altro geme,
E più vigor mostra il men forte sesso.
Pianger lui vede in guisa d' uom cui preme
Pietà, non doglia, o duol non di se stesso:
E tacer lei con gli occhj al ciel sì fisa
Ch' anzi 'l morir par di quaggiù divisa.

Clorinda intenerissi, e si condolse
D'ambeduo loro, e lacrimonne alquanto.
Pur maggior sente il duol per chi non duolse,
Più la move il silentio, e meno il pianto.
Senza troppo indugiare ella si volse
Ad un uom, che canuto avea daccanto.

garde. Elle arma de fierté ſon viſage & ſe plut à le rendre ſévère; mais il charme tout ſévère qu'il eſt.

D'UNE main encore enfantine elle apprit à gouverner le mors d'un courſier, à manier la pique & l'épée ; elle endurcit ſon corps ſur l'arêne, ſe rendit légère à la courſe, ſur les rochers, à travers les bois, ſuivit à la piſte les bêtes féroces, ſe fit guerrière enfin, & après avoir fait la guerre en homme aux lions dans les forêts, combattit en lion dans les camps parmi les hommes.

ELLE venoit des contrées Perſanes pour réſiſter de toute ſa force aux Chrétiens. Ce n'étoit pas la première fois qu'ils éprouvoient ſon courage. Souvent elle avoit diſperſé leurs membres ſur la pouſſière & rougi les eaux de leur ſang. L'appareil de mort qu'elle apperçoit en arrivant la frappe ; elle pouſſe ſon cheval & veut ſavoir quel crime attire un tel châtiment.

LA foule s'écarte & Clorinde en conſidérant de près les deux victimes attachées enſemble, remarque le ſilence de l'une & les gémiſſemens de l'autre. Le ſexe le plus foible montre en cette occaſion plus de fermeté, & tandis qu'Olinde pleure de pitié plutôt que de crainte, Sophronie ſe tait, & les yeux fixés vers le Ciel, ſemble avoir déja quitté le ſéjour terreſtre.

CLORINDE encore plus touchée du tranquille ſilence de l'une que des douloureuſes plaintes de l'autre, s'attendrit ſur leur ſort juſqu'aux larmes; puis ſe tournant vers un vieillard qu'elle apperçut auprès d'elle ; dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle, qui ſont ces jeunes gens, & pour quel crime ou par quel malheur ils ſouffrent un pareil ſupplice?

Deh dimmi, chi son questi ? ed al martoro
Qual gli conduce, o sorte, o colpa loro?

Così pregollo : e da colui risposto
Breve, ma pieno alle dimande sue
Stupissi udendo, e immaginò ben tosto.
Ch' egualmente innocenti eran que' due.
Già di vietar lor morte ha in se proposto,
Quanto potranno i preghi, o l'armi sue.
Pronta accorre alla fiamma, e fa ritrarla,
Che già s' appressa : ed ai ministri parla.

Alcun non sia di voi, che 'n questo duro
Uficio oltra seguire abbia baldanza,
Finch' io non parli al Re : ben v' assecuro,
Ch' ei non v' accuserà della tardanza.
Ubbidiro i sergenti, e mossi furo
Da quella grande sua regal sembianza.
Poi verso il Re si mosse, e lui tra via
Ella trovò, che 'n contra lei venia.

Io son Clorinda, disse, hai forse intesa
Talor nomarmi, e qui, Signor, ne vegno,
Per ritrovarmi teco alla difesa
Della fede commune, e del tuo regno.
Son pronta (imponi pure) ad ogni impresa :
L' alte non temo, e l' umili non sdegno.
Voglimi in campo aperto, o pur tra 'l chiuso
Delle mura impiegar, nulla ricuso.

Tacque, e rispose il Re : Qual sì disgiunta
Terra è dall' Asia, o dal cammin del Sole,
Vergine gloriosa, ove non giunta
Sia la tua fama, e l' onor tuo non vole?
Or che s' è la tua spada a me congiunta,
D' ogni timor m' affidi, e mi consolè.

Le vieillard en peu de mots ayant pleinement satisfait à sa demande, elle fut frappée d'étonnement, & jugeant bien que tous deux étoient innocens, elle résolut, autant que le pourroit sa prière ou ses armes, de les garantir de la mort. Elle s'approche, en faisant retirer la flamme prête à les atteindre ; elle parle ainsi à ceux qui l'attisoient.

Qu'aucun de vous n'ait l'audace de poursuivre cette cruelle œuvre jusqu'à ce que j'aie parlé au Roi, je vous promets qu'il ne vous saura pas mauvais gré de ce retard. Frappés de son air grand & noble, les sergens obéirent ; alors elle s'achemina vers le Roi & le rencontra qui venoit au-devant d'elle.

Seigneur, lui dit-elle, je suis Clorinde ; vous m'avez peut-être ouï nommer quelquefois. Je viens m'offrir pour défendre avec vous la foi commune & votre trône. Ordonnez, soit en pleine compagne ou dans l'enceinte des murs, quelqu'emploi qu'il vous plaise m'assigner, je l'accepte sans craindre les plus périlleux, ni dédaigner les plus humbles.

Quel pays, lui répond le Roi, est si loin de l'Asie & de la route du soleil, où l'illustre nom de Clorinde ne vole pas sur les aîles de la gloire ! Non, vaillante guerrière, avec vous je n'ai plus ni doute ni crainte, & j'aurois moins de confiance en une armée entière venue à mon secours, qu'en votre seule alliance.

Non, s' esercito grande unito insieme
Fosse in mio scampo, avrei più certa speme.

Gia già mi par ch'a giunger qui Goffredo
Oltra il dover indugi. Or tu dimandi,
Ch'impieghi io te: sol di te degne credo
L' imprese malagevoli, e le grandi.
Sovra i nostri guerrieri a te concedo
Lo scettro, e legge sia quel che comandi.
Così parlava: ella rendea cortese
Grazie per lodi; indi il parlar riprese.

Nova cosa parer dovrà per certo,
Che preceda ai servigi il guiderdone;
Ma tua bontà m'affida: io vuo' che 'n merto
Del futuro servir que' rei mi done.
In don gli chieggio, e pur se 'l fallo è incerto,
Gli danna inclementissima ragione.
Ma taccio questo, e taccio i segni espressi,
Ond' argomento l' innocenza in essi.

E dirò sol, ch' è quí comun sentenza,
Che i Cristiani togliessero l' immago;
Ma discord' io da voi; nè però senza
Alta ragion del mio parer m' appago.
Fu delle nostre leggi irreverenza
Quell' opra far, che persuase il Mago;
Che non convien ne' nostri tempj a nui
Gl'idoli avere, e men gl' idoli altrui.

Dunque suso a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra, ed ei la fece;
Per dimostrar che i tempj suoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Ismeno incantando ogni sua prova,
Egli, a cui le malie son d' arme in vece:

Oh que Godefroy n'arrive-t-il à l'inſtant même! Il vient trop lentement à mon gré. Vous me demandez un emploi? Les entrepriſes difficiles & grandes ſont les ſeules dignes de vous. Commandez à nos guerriers: je vous nomme leur général. La modeſte Clorinde lui rend grace, & reprend enſuite.

C'est une choſe bien nouvelle, ſans, doute, que le ſalaire précède les ſervices; mais ma confiance en vos bontés me fait demander pour prix de ceux que j'aſpire à vous rendre, la grace de ces deux condamnés. Je les demande en pur don, ſans examiner ſi le crime eſt bien avéré, ſi le châtiment n'eſt point trop ſévère, & ſans m'arrêter aux ſignes ſur leſquels je préjuge leur innocence.

Je dirai ſeulement, que quoiqu'on accuſe ici les Chrétiens d'avoir enlevé l'image, j'ai quelque raiſon de penſer autrement. Cette œuvre du magicien fut une profanation de notre loi qui n'admet point d'idoles dans nos temples & moins encore celles de Dieux étrangers.

C'est donc à Mahomet que j'aime à rapporter le miracle, & ſans doute il l'a fait pour nous apprendre à ne pas ſouiller ſes temples par d'autres cultes. Qu'Iſmène faſſe à ſon gré ſes enchantemens, lui, dont les exploits ſont des maléfices; pour nous guerriers, manions le glaive; c'eſt-là notre défenſe & nous ne devons eſpérer qu'en lui.

Trattiamo il ferro pur noi cavalieri;
Queſt' arte è noſtra, e 'n queſta ſol ſi ſperi.

Tacque, ciò detto: e 'l Re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,
Pur compiacer la volle: e 'l perſuade
Ragione, e 'l move autorità di preghi.
Abbian vita, riſpoſe, e libertade,
E nulla a tanto interceſſor ſi neghi.
Siaſi queſta o giuſtizia, ovver perdono;
Innocenti gli aſſolvo, e rei gli dono.

Così furon diſciolti. Avventuroſo
Ben veramente fu d' Olindo il fato;
Ch' atto potè moſtrar, che' n generoſo
Petto alfine ha d' amore deſtato,
Va dal rogo alle nozze, ed è già ſpoſo
Fatto di reo, non pur d' amante amato.
Volle con lei morire: ella non ſchiva,
Poichè ſeco non muor, che ſeco viva.

Elle ſe tait; & quoique l'ame colère du Roi ne s'appaiſe pas ſans peine, il voulut néanmoins lui complaire, plutôt fléchi par ſa prière & par la raiſon d'État que par la pitié. Qu'ils aient, dit-il, la vie & la liberté ; un tel interceſſeur peut-il éprouver des refus? Soit pardon, ſoit juſtice, innocens je les abſous, coupables je leur fais grace.

Ils furent ainſi délivrés, & là fut couronné le ſort vraiment aventureux de l'amant de Sophronie. Eh ! comment réfuſeroit-elle de vivre avec celui qui voulut mourir pour elle ? Du bûcher ils vont à la noce ; d'amant dédaigné, de patient même, il devient heureux époux, & montre ainſi dans un mémorable exemple, que les preuves d'un amour véritable ne laiſſent point inſenſible un cœur généreux.

EXAMEN
DE
DEUX PRINCIPES
Avancés par M. RAMEAU, dans sa Brochure intitulée :
ERREURS
SUR
LA MUSIQUE
DANS L'ENCYCLOPÉDIE.

AVERTISSEMENT.

JE jettai cet Écrit ſur le papier en 1755, lorſque parut la Brochure de M. Rameau, & après avoir déclaré publiquement, ſur la grande querelle que j'avois eue à ſoutenir, que je ne répondrois plus à mes adverſaires. Content même d'avoir fait note de mes obſervations ſur l'Écrit de M. Rameau, je ne les publiai point; & je ne les joins maintenant ici, que parce qu'elles ſervent à l'éclairciſſement de quelques Articles de mon Dictionnaire, où la forme de l'Ouvrage ne me permettoit pas d'entrer dans de plus longues diſcuſſions.

EXAMEN
DE
DEUX PRINCIPES
Avancés par M. Rameau, dans sa Brochure intitulée:
ERREURS
SUR
LA MUSIQUE
DANS L'ENCYCLOPÉDIE.

C'est toujours avec plaisir que je vois paroître de nouveaux écrits de M. Rameau : de quelque manière qu'ils soient accueillis du Public, ils sont précieux amateurs de l'Art, & je me fais honneur d'être de ceux qui tâchent d'en profiter. Quand cet illustre Artiste relève mes fautes, il m'instruit, il m'honore, je lui dois des remercimens; & comme en renonçant aux querelles qui peuvent troubler ma tranquillité, je ne m'interdis point celles de pur amusement, je discuterai par occasion quelques points qu'il décide, bien sûr d'avoir toujours fait une chose utile, s'il en peut résulter de sa part de nouveaux éclaircissemens. C'est même entrer en cela, dans les vues de ce grand Musicien, qui dit qu'on ne peut contester les propositions qu'il avance, que pour lui fournir les moyens de les mettre dans un plus grand jour; d'où je conclus qu'il est bon qu'on les conteste.

Je suis, au reste, fort éloigné de vouloir défendre mes arti-

cles de l'Encyclopédie ; personne, à la vérité, n'en devroit être plus content que M. Rameau, qui les attaque ; mais personne au monde n'en est plus mécontent que moi. Cependant, quand on sera instruit du temps où ils ont été faits, de celui que j'eus pour les faire, & de l'impuissance où j'ai toujours été de reprendre un travail une fois fini, quand on saura, de plus, que je n'eus point la présomption de me proposer pour celui-ci, mais que ce fut, pour ainsi dire, une tâche imposée par l'amitié, on lira peut-être, avec quelque indulgence, des articles que j'eus à peine le temps d'écrire dans l'espace qui m'étoit donné pour les méditer, & que je n'aurois point entrepris, si je n'avois consulté que le temps & mes forces.

MAIS ceci est une justification envers le Public, & pour un autre lieu. Revenons à M. Rameau que j'ai beaucoup loué, & qui me fait un crime de ne l'avoir pas loué davantage. Si les Lecteurs veulent bien jetter les yeux sur les articles qu'il attaque, tels que *CHIFFRER*, *ACCORD*, *ACCOMPAGNEMENT*, &c. s'ils distinguent les vrais éloges que l'équité mesure aux talens, du vil encens que l'adulation prodigue à tout le monde, enfin s'ils sont instruits du poids que les procédés de M. Rameau, vis-à-vis de moi, ajoute à la justice que j'aime à lui rendre, j'espère qu'en blâmant les fautes que j'ai pu faire dans l'exposition de ses principes, ils seront contens au moins des hommages que j'ai rendus à l'Auteur.

JE ne feindrai pas d'avouer que l'écrit intitulé : *Erreurs sur la Musique*, me paroît en effet fourmiller d'erreurs, & que je n'y vois rien de plus juste que le titre. Mais ces erreurs ne sont point dans les lumières de M. Rameau, elles n'ont leur source que dans son cœur ; & quand la passion ne l'aveuglera pas, il jugera mieux que personne des bonnes règles de son Art. Je ne m'attacherai donc point à relever un nombre de petites fautes qui disparoîtront avec sa haine ; encore moins défendrai-je celles dont il m'accuse, & dont plusieurs en effet, ne sauroient être niées. Il me fait un crime, par exemple ; d'écrire pour être entendu ; c'est un défaut qu'il impute à mon ignorance, & dont

dont je ſuis peu tenté de la juſtifier. J'avoue avec plaiſir, que, faute de choſes ſavantes, je ſuis réduit à n'en dire que de raiſonnables, & je n'envie à perſonne le profond ſavoir qui n'engendre que des écrits inintelligibles.

ENCORE un coup, ce n'eſt point pour ma juſtification que j'écris, c'eſt pour le bien de la choſe. Laiſſons toutes ces diſputes perſonnelles qui ne font rien au progrès de l'Art, ni à l'inſtruction du Public. Il faut abandonner ces petites chicannes aux Commençans, qui veulent ſe faire un nom aux dépens des noms déja connus, & qui, pour une erreur qu'ils corrigent, ne craignent pas d'en commettre cent. Mais, ce qu'on ne ſauroit examiner avec trop de ſoin, ce ſont les principes de l'Art même, dans leſquels la moindre erreur eſt une ſource d'égaremens, & où l'Artiſte ne peut ſe tromper en rien, que tous les efforts qu'il fait pour perfectionner l'Art n'en éloignent la perfection.

JE remarque, dans les erreurs ſur la Muſique, deux de ces principes importans. Le premier qui a guidé M. Rameau dans tous ſes écrits, &, qui pis eſt, dans toute ſa Muſique, eſt que l'harmonie eſt l'unique fondement de l'Art, que la mélodie en dérive, & que tous les grands effets de la Muſique naiſſent de la ſeule harmonie.

L'AUTRE principe, nouvellement avancé par M. Rameau, & qu'il me reproche de n'avoir pas ajouté à ma définition de l'accompagnement, eſt que cet *accompagnement repréſente le corps ſonore.* J'examinerai ſéparément ces deux principes. Commençons par le premier & le plus important, dont la vérité ou la fauſſeté démontrée, doit ſervir en quelque manière de baſe à tout l'Art Muſical.

IL faut d'abord remarquer que M. Rameau fait dériver toute l'harmonie de la réſonance du corps ſonore. Et il eſt certain que tout ſon eſt accompagné de trois autres ſons harmoniques concomitans ou acceſſoires, qui forment avec lui un accord parfait, tierce-majeure. En ce ſens, l'harmonie eſt natu-

relle & inséparable de la mélodie & du chant, tel qu'il puiſſe être, puiſque tout ſon porte avec lui ſon accord parfait. Mais, outre ces trois ſons harmoniques, chaque ſon principal en donne beaucoup d'autres qui ne ſont point harmoniques & n'entrent point dans l'accord parfait. Telles ſont toutes les aliquotes non réductibles par leurs octaves à quelqu'une de ces trois premières. Or, il y a une infinité de ces aliquotes qui peuvent échapper à nos ſens, mais dont la réſonance eſt démontrée par induction, & n'eſt pas impoſſible à confirmer par expérience. L'Art les a rejettées de l'harmonie, & voilà où il a commencé à ſubſtituer ſes règles à celles de la nature.

VEUT-ON donner aux trois ſons qui conſtituent l'accord parfait, une prérogative particulière, parce qu'ils forment entr'eux une ſorte de proportion qu'il a plû aux anciens d'appeller harmonique, quoiqu'elle n'ait qu'une propriété de calcul? Je dis que cette propriété ſe trouve dans des rapports de ſons qui ne ſont nullement harmoniques. Si les trois ſons repréſentés par les chiffres 1 $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{5}$, leſquels ſont en proportion harmoniques, forment un accord conſonnant, les trois ſons repréſentés par ces autres chiffres $\frac{1}{5}$ $\frac{1}{6}$ $\frac{1}{7}$, ſont de même en proportion harmonique, & ne forment qu'un accord diſcordant. Vous pouvez diviſer harmoniquement une tierce-majeure, une tierce-mineure, un ton majeur, un ton mineur, &c. & jamais les ſons donnés par ces diviſions, ne feront des accords conſonnans. Ce n'eſt donc, ni parce que les ſons qui compoſent l'accord parfait réſonnent avec le ſon principal, ni parce qu'ils répondent aux aliquotes de la corde entière, ni parce qu'ils ſont en proportion harmoniques, qu'ils ont été choiſis excluſivement pour compoſer l'accord parfait, mais ſeulement parce que, dans l'ordre des intervalles, ils offrent les rapports les plus ſimples, Or, cette ſimplicité des rapports eſt une règle commune à l'harmonie & à la mélodie; règle dont celle-ci s'écarte pourtant en certains cas, juſqu'à rendre toute harmonie impraticable; ce qui prouve que la mélodie n'a point reçu la loi d'elle, & ne lui eſt point naturellement ſubordonnée.

Je n'ai parlé que de l'accord parfait majeur. Que fera-ce quand il faudra montrer la génération du mode mineur, de la diffonance, & les règles de la Modulation? A l'inftant je perds la nature de vue, l'arbitraire perce de toutes parts, le plaifir même de l'oreille eft l'ouvrage de l'habitude, & de quel droit l'harmonie, qui ne peut fe donner à elle-même un fondement naturel, voudroit-elle être celui de la mélodie, qui fit des prodiges deux mille ans avant qu'il fût queftion d'harmonie & d'accords?

Qu'une marche confonnante & régulière de Baffe-fondamentale engendre des harmoniques qui procèdent diatoniquement, & forment entr'eux une forte de chant, cela fe connoît & peut s'admettre. On pourroit même renverfer cette génération; & comme, felon M. Rameau, chaque fon n'a pas feulement la puiffance d'ébranler fes aliquotes en-deffus, mais fes multiples en-deffous, le fimple chant pourroit engendrer un forte de Baffe, comme la Baffe engendre une forte de chant, & cette génération feroit auffi naturelle que celle du mode mineur; mais je voudrois demander à M. Rameau deux chofes : l'une, fi ces fons ainfi engendrés font ce qu'il appelle mélodie; & l'autre, fi c'eft ainfi qu'il trouve la fienne, ou s'il penfe même que jamais perfonne en ait trouvé de cette manière? Puiffions-nous préferver nos oreilles de toute Mufique dont l'Auteur commencera par établir une belle Baffe-fondamentale; & pour nous mener favamment de diffonance en diffonance, changera de ton ou de mode à chaque note, entaffera fans ceffe accords fur accords, fans fonger aux accens d'une mélodie fimple, naturelle & paffionnée, qui ne tire pas fon expreffion des progreffions de la Baffe, mais des inflexions que le fentiment donne à la voix!

Non, ce n'eft poinr là fans doute ce que M. Rameau veut qu'on faffe, encore moins ce qu'il fait lui-même. Il entend feulement que l'harmonie guide l'artifte, fans qu'il y fonge, dans l'invention de fa mélodie, & que toutes les fois qu'il fait un beau chant, il fuit une harmonie régulière; ce qui doit être vrai, par la liaifon que l'Art a mife entre ces deux parties,

dans tous les pays où l'harmonie a dirigé la marche des sons, les règles du chant, & l'accent musical : car ce qu'on appelle chant prend alors une beauté de convention, laquelle n'est point absolue, mais relative au systême harmonique, & à ce que, dans ce systême, on estime plus que le chant.

Mais si la longue routine de nos successions harmoniques guide l'homme exercé & le Compositeur de profession; quel fut le guide de ces ignorans, qui n'avoient jamais entendu d'harmonie, dans ces chants que la nature a dictés long-temps avant l'invention de l'Art? Avoient-ils donc un sentiment d'harmonie antérieur à l'expérience; & si quelqu'un leur eût fait entendre la Basse-fondamentale de l'air qu'ils avoient composé, pense-t-on qu'aucun d'eux eût reconnu-là son guide, & qu'il eût trouvé le moindre rapport entre cette Basse & cet air?

Je dirai plus. A juger de la mélodie des Grecs par les trois ou quatre airs qui nous en restent, comme il est impossible d'ajuster sous ces airs une bonne Basse-fondamentale, il est impossible aussi que le sentiment de cette Basse, d'autant plus régulière qu'elle est plus naturelle, leur ait suggéré ces mêmes airs. Cependant cette mélodie qui les transportoit, étoit excellente à leurs oreilles, & l'on ne peut douter que la nôtre ne leur eût paru d'une barbarie insupportable. Donc ils en jugeoient sur un autre principe que nous.

Les Grecs n'ont reconnu pour consonnances que celle que nous appellons consonnances parfaites; ils ont rejettté de ce nombre les tierces & les sixtes. Pourquoi cela? C'est que l'intervalle du ton mineur étant ignoré d'eux ou du moins proscrit de la pratique, & leurs consonnances n'étant point tempérées, toutes leurs tierces majeures étoient trop fortes d'un comma, & leurs tierces mineures trop foibles d'autant, & par conséquent leurs sixtes majeures & mineures altérées de même. Qu'on pense maintenant quelles notions d'harmonie on peut avoir, & quels modes harmoniques on peut établir, en bannissant les tierces & les sixtes du nombre des consonnances! Si les consonnances mêmes qu'ils admettoient leur eussent été con-

nues par un vrai ſentiment d'harmonie, ils les euſſent dû ſentir ailleurs que dans la mélodie, ils les auroient, pour ainſi dire, ſous-entendues au-deſſous de leurs chants : la conſonnance tacite des marches fondamentales leur eût fait donner ce nom aux marches diatoniques qu'elles engendroient ; loin d'avoir eu moins de conſonnances que nous, ils en auroient eu davantage, & préoccupés, par exemple, de la Baſſe tacite *ut ſol*, ils euſſent donné le nom de conſonnance à l'intervalle mélodieux d'*ut* à *re*.

» Quoique l'auteur d'un chant, dit M. Rameau, ne connoiſſe » pas les ſons fondamentaux dont ce chant dérive, il ne puiſe » pas moins dans cette ſource unique de toutes nos productions » en Muſique ». Cette doctrine eſt ſans doute fort ſavante, car il m'eſt impoſſible de l'entendre. Tâchons, s'il ſe peut, de m'expliquer ceci.

La plupart des hommes qui ne ſavent pas la Muſique, & qui n'ont pas appris combien il eſt beau de faire grand bruit, prennent tous leurs chants dans le *Medium* de leur voix, & ſon diapaſon ne s'étend pas communément juſqu'à pouvoir en entonner la Baſſe-fondamentale, quand même ils la ſauroient. Ainſi, non ſeulement cet ignorant qui compoſe un air, n'a nulle notion de la Baſſe-fondamentale de cet air, il eſt même également hors d'état & d'exécuter cette Baſſe lui-même, & de la reconnoître lorſqu'un autre l'exécute. Mais cette Baſſe-fondamentale qui lui a ſuggéré ſon chant, & qui n'eſt ni dans ſon entendement, ni dans ſon organe, ni dans ſa mémoire, où eſt-elle donc?

M. Rameau prétend qu'un ignorant entonnera naturellement les ſons fondamentaux les plus ſenſibles, comme par exemple, dans le ton d'*ut* un *ſol* ſous un *re*, & un *ut* ſous un *mi*. Puiſqu'il dit en avoir fait l'expérience, je ne veux pas en ceci rejetter ſon autorité. Mais quels ſujets a-t-il pris pour cette épreuve? Des gens qui, ſans ſavoir la Muſique, avoient cent fois entendu de l'harmonie & des accords; de ſorte que l'im-

preffion des intervalles harmoniques, & du progrès correfpondant des Parties dans les paffages les plus fréquens, étoit reftée dans leur oreille, & fe tranfmettoit à leur voix fans même qu'ils s'en doutaffent. Le jeu des racleurs de Guinguettes fuffit feul pour exercer le peuple des environs de Paris, à l'intonation des tierces & des quintes. J'ai fait ces mêmes expériences fur des hommes plus ruftiques & dont l'oreille étoit jufte; elles ne m'ont jamais rien donné de femblable. Ils n'ont entendu la Baffe qu'autant que je la leur foufflois; encore fouvent ne pouvoient-ils la faifir : ils n'appercevoient jamais le moindre rapport entre deux fons différens entendus à la fois : cet enfemble même leur déplaifoit toujours, quelque jufte que fût l'intervalle; leur oreille étoit choquée d'une tierce comme la nôtre l'eft d'une diffonance, & je puis affurer qu'il n'y en avoit pas un pour qui la cadence rompue n'eût pu terminer un air tout auffi bien que la cadence parfaite, fi l'uniffon s'y fût trouvé de même.

Quoique le principe de l'harmonie foit naturel, comme il ne s'offre au fens que fous l'apparence de l'uniffon, le fentiment qui le développe eft acquis & factice, comme la plupart de ceux qu'on attribue à la nature, & c'eft fur-tout en cette partie de la Mufique qu'il y a, comme dit très-bien M. d'Alembert, un art d'entendre comme un art d'exécuter. J'avoue que ces obfervations, quoique juftes rendent à Patis les expériences difficiles, car les oreilles ne s'y préviennent guères moins vîte que les efprits : mais c'eft un inconvénient inféparable des grandes villes, qu'il y faut toujours chercher la nature au loin.

Un autre exemple dont M. Rameau *attend tout*, & qui me femble à moi ne prouver rien, c'eft l'intervalle des deux notes *utfa* dièfe, fous lequel, appliquant différentes Baffes qui marquent différentes tranfitions harmoniques, il prétend montrer par les diverfes affections qui en naiffent, que la force de ces affections dépend de l'harmonie & non du chant. Comment M. Rameau a-t-il pu fe laiffer abufer par fes yeux, par fes préjugés, au point de prendre tous ces divers paffages, pour

un même chant parce que c'eſt le même intervalle apparent, ſans ſonger qu'un intervalle ne doit être cenſé le même, & ſur-tout en mélodie, qu'autant qu'il a le même rapport au mode; ce qui n'a lieu dans aucun des paſſages qu'il cite. Ce ſont bien ſur le clavier les mêmes touches, & voilà ce qui trompe M. Rameau, mais ce ſont réellement autant de mélodies différentes; car non-ſeulement elles ſe préſentent toutes à l'oreille ſous des idées diverſes, mais même leurs intervalles exacts different preſque tous les uns des autres. Quel eſt le Muſicien qui dira qu'un triton & une fauſſe quinte, une ſeptième diminuée & une ſixte majeure, une tierce mineure & une ſeconde ſuperflue forment la même mélodie, parce que les intervalles qui les donnent ſont les mêmes ſur le clavier? Comme ſi l'oreille n'apprécioit pas toujours les intervalles ſelon leur juſteſſe dans le mode, & ne corrigeoit pas les erreurs du tempérament ſur les rapports de la modulation! Quoique la Baſſe détermine quelquefois avec plus de promptitude & d'énergie les changemens de ton, ces changemens ne laiſſeroient pourtant pas de ſe faire ſans elle, & je n'ai jamais prétendu que l'accompagnement fût inutile à la mélodie, mais ſeulement qu'il lui devoit être ſubordonné. Quand tous ces paſſages de l'*ut* au *fa* dièſe ſeroient exactement le même intervalle, employés dans leurs différentes places, ils n'en ſeroient pas moins autant de chants différens, étant pris ou ſuppoſés ſur différentes cordes du mode, & compoſés de plus ou moins de degrés. Leur variété ne vient donc pas de l'harmonie, mais ſeulement de la modulation qui appartient inconteſtablement à la mélodie.

Nous ne parlons ici que de deux notes d'une durée indéterminée; mais deux notes d'une durée indéterminée ne ſuffiſent pas pour conſtituer un chant, puiſqu'elles ne marquent ni mode ni phraſe, ni commencement ni fin. Qui eſt-ce qui peut imaginer un chant dépourvu de tout cela? A quoi penſe M. Rameau, de nous donner pour des acceſſoires de la mélodie, la meſure, la différence du haut ou du bas, du doux ou du fort, du vîte & du lent; tandis que toutes ces choſes ne ſont

que la mélodie elle-même, & que si on les en séparoit, elle n'existeroit plus. La mélodie est un langage comme la parole; tout chant qui ne dit rien n'est rien, & celui-là seul peut dépendre de l'harmonie. Les sons aigus ou graves représentent les accens semblables dans le discours, les brèves & les longues, les quantités semblables dans la prosodie, la mesure égale & constante, le rhythme & les pieds des vers, les doux & les forts, la voix remisse ou véhémente de l'orateur. Y a-t-il un homme au monde assez froid, assez dépourvu de sentiment pour dire ou lire des choses passionnées, sans jamais adoucir ni renforcer la voix? M. Rameau, pour comparer la mélodie à l'harmonie, commence par dépouiller la première de tout ce qui lui étant propre, ne peut convenir à l'autre: il ne considère pas la mélodie comme un chant, mais comme un remplissage; il dit que ce remplissage naît de l'harmonie, & il a raison.

Qu'est-ce qu'une suite de sons indéterminés, quant à la durée? Des sons isolés & dépourvus de tout effet commun qu'on entend, qu'on saisit séparément les uns des autres, & qui, bien qu'engendrés par une succession harmonique, n'offrent aucun ensemble à l'oreille, & attendent, pour former une phrase & dire quelque chose, la liaison que la mesure leur donne. Qu'on présente au Musicien une suite de notes de valeur indéterminée, il en va faire cinquante mélodies entiérement différentes, seulement par les diverses manières de les scander, d'en combiner & varier les mouvemens; preuve invincible que c'est à la mesure qu'il appartient de fixer toute mélodie. Que si la diversité d'harmonie qu'on peut donner à ces suites, varie aussi leurs effets, c'est qu'elle en fait réellement encore autant de mélodies différentes, en donnant aux mêmes intervalles, divers emplacemens dans l'échelle du mode; ce qui, comme je l'ai déja dit, change entiérement les rapports des sons & le sens des phrases.

La raison pourquoi les anciens n'avoient point de Musique purement instrumentale, c'est qu'ils n'avoient pas l'idée d'un chant sans mesure, ni d'une autre mesure que celle de la Poésie; & la

la raiſon pourquoi les Vers ſe chantoient toujours & jamais la Proſe, c'eſt que la Proſe n'avoit que la partie du chant qui dépend de l'intonation, au lieu que les vers avoient encore l'autre partie conſtitutive de la mélodie ſavoir le rhythme.

JAMAIS perſonne, pas même M. Rameau, n'a diviſé la Muſique en mélodie, harmonie & meſure, mais en harmonie & mélodie; après quoi l'une & l'autre ſe conſidère par les ſons & par les temps.

M. Rameau prétend que tout le charme, toute l'énergie de la Muſique eſt dans l'harmonie, que la mélodie n'y a qu'une part ſubordonnée & ne donne à l'oreille qu'un léger & ſtérile agrément. Il faut l'entendre raiſonner lui-même. Ses preuves perdroient trop à être rendues par un autre que lui.

TOUT chœur de Muſique, dit-il, *qui eſt lent, & dont la ſucceſſion harmonique eſt bonne, plaît toujours ſans le ſecours d'aucun deſſein, ni d'une mélodie qui puiſſe affecter d'elle-même; & ce plaiſir eſt tout autre que celui qu'on éprouve ordinairement d'un chant agréable ou ſimplement vif & gai* (Ce parallèle d'un chœur lent & d'un air vif & gai me paroît aſſez plaiſant.) *L'un ſe rapporte directement à l'ame*, (notez bien que c'eſt le grand chœur à quatre parties.) *L'autre ne paſſe pas le canal de l'oreille.* (C'eſt le chant, ſelon M. Rameau.) *J'en appelle encore à l'Amour triomphe, déja cité plus d'une fois.* (Cela eſt vrai.) *Que l'on compare le plaiſir qu'on éprouve à celui que cauſe un air, ſoit vocal, ſoit inſtrumental.* J'y conſens. Qu'on me laiſſe choiſir la voix & l'air, ſans me reſtreindre au ſeul mouvement vif & gai, car cela n'eſt pas juſte; & que M. Rameau vienne de ſon côté avec ſon chœur *l'Amour triomphe* & tout ce terrible appareil d'inſtrumens & de voix, il aura beau ſe choiſir des juges qu'on n'affecte qu'à force de bruit & qui ſont plus touchés d'un tambour que du roſſignol, ils ſeront hommes enfin. Je n'en veux pas davantage pour leur faire ſentir que les ſons les plus capables d'affecter l'ame ne ſont point ceux d'un chœur de Muſique.

L'HARMONIE eſt une cauſe purement phyſique; l'impreſſion

qu'elle produit reſte dans le même ordre ; des accords ne peuvent qu'imprimer aux nerfs un ébranlement paſſager & ſtérile ; ils donneroient plutôt des vapeurs que des paſſions. Le plaiſir qu'on prend à entendre un chœur lent, dépourvu de mélodie, eſt purement de ſenſation, & tourneroit bientôt à l'ennui, ſi l'on n'avoit ſoin de faire ce chœur très-court, ſur-tout lorſqu'on y met toutes les voix dans leur *Medium*. Mais ſi les voix ſont remiſſes & baſſes, il peut affecter l'ame ſans le ſecours de l'harmonie ; car une voix remiſſe & lente eſt une expreſſion naturelle de triſteſſe ; un chœur à l'uniſſon pourroit faire le même effet.

Les plus beaux accords, ainſi que les plus belles couleurs, peuvent porter aux ſens une impreſſion agréable, & rien de plus. Mais les accens de la voix paſſent juſqu'à l'ame ; car ils ſont l'expreſſion naturelle des paſſions, & en les peignant, ils les excitent. C'eſt par eux que la Muſique devient oratoire, éloquente, imitative, ils en forment le langage ; c'eſt par eux qu'elle peint à l'imagination les objets, qu'elle porte au cœur les ſentimens. La mélodie eſt dans la Muſique ce qu'eſt le deſſein dans la Peinture, l'harmonie n'y fait que l'effet des couleurs. C'eſt par le chant, non par les accords que les ſons ont de l'expreſſion, du feu, de la vie ; c'eſt le chant ſeul qui leur donne les effets moraux qui ſont toute l'énergie de la Muſique. En un mot, le ſeul phyſique de l'Art ſe réduit à bien peu de choſe, & l'harmonie ne paſſe pas au-delà.

Que s'il y a quelques mouvemens de l'ame qui ſemblent excités par la ſeule harmonie, comme l'ardeur des ſoldats par les inſtrumens militaires, c'eſt que tout grand bruit, tout bruit éclatant peut être bon pour cela ; parce qu'il n'eſt queſtion que d'une certaine agitation qui ſe tranſmet de l'oreille au cerveau, & que l'imagination, ébranlée ainſi, fait le reſte. Encore cet effet dépend-il moins de l'harmonie que du rhythme ou de la meſure, qui eſt une des parties conſtitutives de la mélodie, comme je l'ai fait voir ci-deſſus.

Je ne ſuivrai point M. Rameau dans les exemples qu'il tire

de ses Ouvrages pour illustrer son principe. J'avoue qu'il ne lui est pas difficile de montrer, par cette voie l'infériorité de la mélodie ; mais j'ai parlé de la Musique, & non de sa Musique. Sans vouloir démentir les éloges qu'il se donne, je puis n'être pas de son avis sur tel ou tel morceau ; & tous ces jugemens particuliers, pour ou contre, ne sont pas d'un grand avantage au progrès de l'Art.

Après avoir établi comme on a vu, le fait, vrai par rapport à nous, mais très-faux, généralement parlant, que l'harmonie engendre la mélodie, M. Rameau finit sa dissertation dans ces termes : *Ainsi, toute Musique étant comprise dans l'harmonie on en doit conclure que ce n'est qu'à cette seule harmonie qu'on doit comparer quelque science que ce soit*, pag. 64, J'avoue que je ne vois rien à répondre à cette merveilleuse conclusion.

Le second principe avancé par M. Rameau, & duquel il me reste à parler, est que *l'harmonie représente le corps sonore.* Il me reproche de n'avoir pas ajouté cette idée dans la définition de l'accompagnement. Il est à croire que si je l'y eusse ajouté, il me l'eût reproché davantage, ou du moins avec plus de raison. Ce n'est pas sans répugnance que j'entre dans l'examen de cette addition qu'il exige : car, quoique le principe que je viens d'examiner, ne soit pas en lui-même plus vrai que celui-ci, l'on doit beaucoup l'en distinguer, en ce que si c'est une erreur, c'est au moins l'erreur d'un grand Musicien qui s'égare à force de science. Mais ici je ne vois que des mots vides de sens, & je ne puis pas même supposer de la bonne foi dans l'Auteur qui les ose donner au Public comme un principe de l'Art qu'il professe.

L'HARMONIE représente le corps sonore ! Ce mot de *corps sonore* a un certain éclat scientifique, il annonce un Physicien dans celui qui l'emploie ; mais en Musique que signifie-t-il ? Le Musicien ne considère pas le corps sonore en lui-même, il ne le considère qu'en action. Or, qu'est-ce que le corps sonore en action ? c'est le son : l'harmonie repré-

ſente donc le ſon. Mais l'harmonie accompagne le ſon. Le ſon n'a donc pas beſoin qu'on le repréſente, puiſqu'il eſt là. Si ce galimathias paroît riſible, ce n'eſt pas ma faute aſſurément.

Mais ce n'eſt peut-être pas le ſon mélodieux que l'harmonie repréſente, c'eſt la collection des ſons harmoniques qui l'accompagnent : mais ces ſons ne ſont que l'harmonie elle-même ; l'harmonie repréſente donc l'harmonie, & l'accompagnement, l'accompagnement.

Si l'harmonie ne repréſente ni le ſon mélodieux, ni ſes harmoniques, que repréſente-t-elle donc ? Le ſon fondamental & ſes harmoniques, dans leſquels eſt compris le ſon mélodieux. Le ſon fondamental & ſes harmoniques ſont donc ce que M. Rameau appelle le corps ſonore. Soit ; mais voyons.

Si l'harmonie doit repréſenter le corps ſonore, la Baſſe ne doit jamais contenir que des ſons fondamentaux ; car, à chaque renverſement, le corps ſonore ne rend point ſur la Baſſe l'harmonie renverſée du ſon fondamental, mais l'harmonie directe du ſon renverſé qui eſt à la Baſſe, & qui, dans le corps ſonore, devient ainſi fondamentale. Que M. Rameau prenne la peine de répondre à cette ſeule objection, mais qu'il y réponde clairement, & je lui donne gain de cauſe.

Jamais le ſon fondamental ni ſes harmoniques, pris pour le corps ſonore, ne donnent d'accord mineur ; jamais ils ne donnent la diſſonance, je parle dans le ſyſtême de M. Rameau. L'harmonie & l'accompagnement ſont pleins de tout cela, principalement dans ſa pratique : donc l'harmonie & l'accompagnement ne peuvent repréſenter le corps ſonore.

Il faut qu'il y ait une différence inconcevable entre la maniere de raiſonner de cet Auteur & la mienne ; car voici les premieres conſéquences que ſon principe, admis par ſuppoſition, me ſuggère.

Si l'accompagnement repréſente le corps ſonore, il ne doit rendre que les ſons rendus par le corps ſonore. Or, ces ſons ne forment que des accords parfaits. Pourquoi donc hériſſer l'accompagnement de diſſonances?

Selon M. Rameau, les ſons concomitans rendus par le corps ſonore, ſe bornent à deux; ſavoir la tierce-majeure & la quinte. Si l'accompagnement repréſente le corps ſonore, il faut donc le ſimplifier.

L'instrument dont on accompagne, eſt un corps ſonore lui-même, dont chaque ſon eſt toujours accompagné de ſes harmoniques naturels. Si donc l'accompagnement repréſente le corps ſonore, on ne doit frapper que des uniſſons; car les harmoniques des harmoniques ne ſe trouvent point dans le corps ſonore. En vérité, ſi ce principe que je combats m'étoit venu, & que je l'euſſe trouvé ſolide, je m'en ferois ſervi contre le ſyſtême de M. Rameau, & je l'aurois cru renverſé.

Mais donnons, s'il ſe peut, de la préciſion à ſes idées; nous pourrons mieux en ſentir la juſteſſe ou la fauſſeté.

Pour concevoir ſon principe, il faut entendre que le corps ſonore eſt repréſenté par la Baſſe & ſon accompagnement, de façon que la Baſſe-fondamentale repréſente le ſon générateur, & l'accompagnement ſes productions harmoniques. Or, comme les ſons harmoniques ſont produits par la Baſſe-fondamentale la Baſſe-fondamentale, à ſon tour, eſt produite par le concours des ſons harmoniques : ceci n'eſt pas un principe de ſyſtême, c'eſt un fait d'expérience, connu dans l'Italie depuis long-temps.

Il ne s'agit donc plus que de voir quelles conditions ſont requiſes dans l'accompagnement, pour repréſenter exactement les productions harmoniques du corps ſonore, & fournir par leur concours, la Baſſe-fondamentale qui leur convient.

Il eſt évident que la première & la plus eſſentielle de ces conditions eſt de produire, à chaque accord, un ſon fonda-

mental unique ; car, si vous produisez deux sons fondamentaux, vous représentez deux corps sonores au lieu d'un, & vous avez duplicité d'harmonie, comme il a déja été observé par M. Serre.

Or, l'accord parfait, tierce-majeure, est le seul qui ne donne qu'un son fondamental; tout autre accord le multiplie : ceci n'a besoin de démonstration pour aucun Théoricien, & je me contenterai d'un exemple si simple, que sans figure ni note, il puisse être entendu des Lecteurs les moins versés en Musique, pourvu que les termes leur en soient connus.

Dans l'expérience dont je viens de parler, on trouve que la tierce-majeure produit pour son fondamental, l'octave du son grave, & que la tierce-mineure produit la dixième majeure, c'est-à-dire, que cette tierce-majeure *ut mi* vous donnera l'octave de l'*ut* pour son fondamental, & que cette tierce-mineure *mi sol*, vous donnera encore le même *ut* pour son fondamental. Ainsi, tout cet accord entier *ut mi sol* ne vous donne qu'un son fondamental; car la quinte *ut sol* qui donne l'unisson de sa note grave, peut être censée en donner l'octave, ou bien en descendant ce *sol* à son octave, l'accord est un à la dernière rigueur; car le son fondamental de la sixte-majeure *sol mi* est à la quinte du grave, & le son fondamental de la quarte *sol ut* est encore à la quinte du grave. De cette manière, l'harmonie est bien ordonnée & représente exactement le corps sonore : mais au lieu de diviser harmoniquement la quinte, en mettant la tierce-majeure au grave, & la mineure à l'aigu, transposons cet ordre en la divisant arithmétiquement, nous aurons cet accord parfait tierce-mineure, *ut mi* bémol *sol*, & prenant d'autres notes pour plus de commodité, cet accord semblable *la ut mi*

Alors on trouve la dixième *fa* pour son fondamental de la tierce-mineure *la ut*, & l'octave *ut* pour son fondamental de la tierce-majeure *ut mi*. On ne sauroit donc frapper cet accord complet, sans produire à la fois deux sons fondamantaux. Il y a pis encore, c'est qu'aucun de ces deux sons fondamentaux

n'étant le vrai fondement de l'accord & du mode, il nous faut une troisième Basse *la* qui donne ce fondement. Alors il est manifeste que l'accompagnement ne peut représenter le corps sonore, qu'en prenant seulement les notes deux à deux ; auquel cas on aura *la* pour Basse engendrée sous la quinte *la mi*, *fa* sous la tierce-mineure *la ut*, & *ut* sous la tierce-majeure *ut mi*. Si tôt donc que vous ajouterez un troisième son, ou vous ferez un accord parfait majeur, ou vous aurez deux sons fondamentaux & par conséquent la représentation du corps sonore disparoîtra.

Ce que je dis ici de l'accord parfait mineur, doit s'entendre à plus forte raison de tout accord dissonant complet, où les sons fondamentaux se multiplent par la composition de l'accord, & l'on ne doit pas oublier que tout cela n'est déduit que du principe même de M. Rameau, adopté par supposition. Si l'accompagnement devoit représenter le corps sonore, combien donc n'y devroit-on pas être circonspect dans le choix des sons & des dissonances, quoique régulières & bien sauvées ? Voilà la première conséquence qu'il faudroit tirer de ce principe supposé vrai. La raison, l'oreille, l'expérience, la pratique de tous les peuples qui ont le plus de justesse & de sensiblité dans l'organe, tout suggéroit cette conséquence à M. Rameau. Il en tire pourtant une toute contraire ; &, pour l'établir, il réclame les droits de la nature, mots qu'en qualité d'Artiste il ne devroit jamais prononcer.

Il me fait un grand crime d'avoir dit qu'il falloit retrancher quelquefois des sons dans l'accompagnement, & un bien plus grand encore d'avoir compté la quinte parmi ces sons qu'il falloit retrancher dans l'occasion. *La quinte*, dit-il, *qui est l'arc-boutant de l'harmonie, & qu'on doit par conséquent préférer par tout où elle doit être employée.* A la bonne heure, qu'on la préfère quand elle doit être employée ; mais cela ne prouve pas qu'elle doive toujours l'être : au contraire ; c'est justement parce qu'elle est trop harmonieuse & sonore qu'il la faut souvent retrancher, sur-tout dans les accords trop éloignés des cordes prin-

cipales, de peur que l'idée du ton ne s'éloigne & ne s'éteigne ; de peur que l'oreille incertaine ne partage son attention entre les deux sons qui forment la quinte, ou ne la donne précisément à celui qui est étranger à la mélodie, & qu'on doit le moins écouter. L'ellipse n'a pas moins d'usage dans l'harmonie que dans la grammaire; il ne s'agit pas toujours, de tout dire, mais de se faire entendre suffisamment. Celui qui, dans un accompagnement écrit, voudroit sonner la quinte dans chaque accord où elle entre, feroit une harmonie insupportable, & M. Rameau lui-même s'est bien gardé d'en user ainsi.

Pour revenir au Clavecin, j'interpelle tout homme dont une habitude invétérée n'a pas corrompu les organes; qu'il écoute, s'il peut, l'étrange & barbare accompagnement prescrit par M. Rameau, qu'il le compare avec l'accompagnement simple & harmonieux des Italiens, & s'il refuse de juger par la raison, qu'il juge au moins par le sentiment entre eux & lui. Comment un homme de goût a-t-il pu jamais imaginer qu'il fallût remplir tous les accords pour représenter le corps sonore, qu'il fallût employer toutes les dissonnances qu'on peut employer ? Comment a-t-il pu faire une crime à Correlli de n'avoir pas chiffré toutes celles qui pouvoient entrer dans son accompagnement? Comment la plume ne lui tomboit-elle pas des mains à chaque faute qu'il reprochoit à ce grand harmoniste de n'avoir pas faite ? Comment n'a-t-il pas senti que la confusion n'a jamais rien produit d'agréable, qu'une harmonie trop chargée est la mort de toute expression, & que c'est par cette raison que toute la Musique, sortie de son école, n'est que du bruit sans effet ? Comment ne se reproche-t-il pas à lui-même d'avoir fait hérisser les Basses Françoises de ces forêts de chiffres, qui font mal aux oreilles seulement à les voir? Comment la force des beaux chants qu'on trouve quelquefois dans sa Musique, n'a-t-elle pas désarmé sa main paternelle, quand il les gâtoit sur son Clavecin?

Son systême ne me paroît guères mieux fondé dans les principes de théorie, que dans ceux de pratique. Toute sa génération

ration harmonique ſe borne à des progreſſions d'accords parfaits majeurs; on n'y comprend plus rien, ſitôt qu'il s'agit du mode mineur & de la diſſonance; & les vertus des nombres de Pythagore ne ſont pas plus ténébreuſes que les propriétés phyſiques qu'il prétend donner à de ſimples rapports.

M. Rameau dit que la réſonnance d'une corde ſonore met en mouvement une autre corde ſonore triple ou quintuple de la premiere, & la fait frémir ſenſiblement dans ſa totalité, quoiqu'elle ne réſonne point. Voilà le fait ſur lequel il établit les calculs qui lui ſervent à la production de la diſſonance & du mode mineur. Examinons.

Qu'une corde vibrante, ſe diviſant en ſes aliquotes, les faſſe vibrer & réſonner chacune en particulier, de ſorte que les vibrations plus fortes de la corde en produiſent de plus foibles dans ſes parties, ce phénomene ſe conçoit & n'a rien de contradictoire. Mais qu'une aliquote puiſſe émouvoir ſon tout, en lui donnant des vibrations plus lentes, & conſéquemment plus fortes (22); qu'une force quelconque en produiſe une autre triple & une autre quintuple d'elle-même, c'eſt ce que l'obſervation dément, & que la raiſon ne peut admettre. Si l'expérience de M. Rameau eſt vraie, il faut néceſſairement que celle de M. Sauveur ſoit fauſſe. Car, ſi une corde réſonnant fait vibrer ſon triple & ſon quintuple, il s'enſuit que les nœuds de M. Sauveur ne pouvoient exiſter, que ſur la réſonnance d'une partie, la corde entiere ne pouvoit frémir, que les papiers blancs & rouges devoient également tomber, & qu'il faut rejetter ſur ce fait, le témoignage de toute l'Académie.

Que M. Rameau prenne la peine de nous expliquer ce que c'eſt qu'une corde ſonore qui vibre & ne réſonne pas. Voici certainement une nouvelle phyſique. Ce ne ſont donc plus les vibrations

(22) Ce qui rend les vibrations plus lentes, c'eſt, ou plus de matiere à mouvoir dans la corde, ou ſon plus grand écart de la ligne de repos.

du corps ſonore qui produiſent le ſon, & nous n'avons qu'à chercher une autre cauſe.

Au reſte, je n'accuſe point ici M. Rameau de mauvaiſe foi; je conjecture même comment il a pu ſe tromper. Premiérement, dans une expérience fine & délicate, un homme à ſyſtême voit ſouvent ce qu'il a envie de voir. De plus, la grande corde ſe diviſant en parties égales entr'elles & à la petite, on a vu frémir à la fois toutes ſes parties, & l'on a pris cela pour le frémiſſement de la corde entiere: on n'a point entendu de ſon; cela eſt encore fort naturel. Au lieu du ſon de la corde entiere qu'on attendoit, on n'a eu que l'uniſſon de la plus petite partie, & on ne l'a pas diſtingué. Le fait important, dont il falloit s'aſſurer & dont dépendoit tout le reſte, étoit qu'il n'exiſtoit point de nœuds immobiles: & que, tandis qu'on n'entendoit que le ſon d'une partie, on voyoit frémir la corde dans la totalité; ce qui eſt faux.

Quand cette expérience ſeroit vraie, les origines qu'en déduit M. Rameau, ne ſeroient pas plus réelles: car l'harmonie ne conſiſte pas dans les rapports de vibrations, mais dans le concours des ſons qui en réſultent; & ſi ces ſons ſont nuls, comment toutes les proportions du monde leur donneroient-elles une exiſtence qu'ils n'ont pas?

Il eſt tems de m'arrêter. Voilà juſqu'où l'examen des erreurs de M. Rameau peut importer à la ſcience harmonique. Le reſte n'intéreſſe ni les Lecteurs, ni moi-même. Armé par le droit d'une juſte défenſe, j'avois à combattre deux principes de cet Auteur, dont l'un a produit toute la mauvaiſe Muſique dont ſon école inonde le Public depuis nombre d'années; l'autre le mauvais accompagnement qu'on apprend par ſa méthode. J'avois à montrer que ſon ſyſtême harmonique eſt inſuffiſant, mal prouvé, fondé ſur une fauſſe expérience. J'ai cru ces recherches intéreſſantes. J'ai dit mes raiſons, M. Rameau a dit ou dira les ſiennes; le Public nous jugera. Si je finis ſitot cet écrit, ce n'eſt

pas que la matiere me manque; mais j'en ai dit aſſez pour l'utilité de l'Art & pour l'honneur de la vérité; je ne crois pas avoir à défendre le mien contre les outrages de M. Rameau. Tant qu'il m'attaque en Artiſte, je me fais un devoir de lui répondre, & diſcute avec lui volontiers les points conteſtés. Sitôt que l'homme ſe montre & m'attaque perſonnellement, je n'ai plus rien à lui dire; & ne vois en lui que le muſicien.



PROJET
CONCERNANT
DE
NOUVEAUX SIGNES
POUR
LA MUSIQUE.

PROJET
CONCERNANT
DE
NOUVEAUX SIGNES
POUR
LA MUSIQUE,

Lu par l'Auteur à l'Académie des Sciences, le 22 Août 1742.

CE projet tend à rendre la Musique plus commode à noter, plus aisée à apprendre & beaucoup moins diffuse.

Il paroît étonnant que les signes de la Musique étant restés aussi long-tems dans l'état d'imperfection où nous les voyons encore aujourd'hui, la difficulté de l'apprendre n'ait pas averti le public que c'étoit la faute des caracteres & non pas celle de l'art. Il est vrai qu'on a donné souvent des projets en ce genre, mais de tous ces projets qui, sans avoir les avantages de la Musique ordinaire, en avoient presque tous les inconvéniens, aucun que je sache, n'a jusqu'ici touché le but, soit qu'une pratique trop superficielle ait fait échouer ceux qui l'ont voulu considérer théoriquement, soit que le génie étroit & borné des Musiciens ordinaires les ait empêché d'embrasser un plan général & raisonné, & de sentir les vrais inconvéniens de leur art; de la perfection actuelle duquel ils sont d'ailleurs pour l'ordinaire très-entêtés.

Cette quantité de lignes, de clefs, de transpositions, de dièses, de bémols, de bécarres, de mesures simples & composées, de rondes, de blanches, de noires, de croches, de doubles de triples-croches, de pauses, de demi-pauses, de soupirs, de demi-soupirs, de quarts-de-soupirs, &c. donne une foule de

ſignes & de combinaiſons, d'où réſultent deux inconvéniens principaux, l'un d'occuper un trop grand volume, & l'autre de ſurcharger la mémoire des Ecoliers, de façon que l'oreille étant formée, & les organes ayant acquis toute la facilité néceſſaire, long-tems avant qu'on ſoit en état de chanter à livre ouvert, il s'enſuit que la difficulté eſt toute dans l'obſervation des regles, & non dans l'exécution du chant.

Le moyen qui remédiera à l'un de ces inconvéniens, remédiera auſſi à l'autre ; & dès qu'on aura inventé des ſignes équivalens, mais plus ſimples & en moindre quantité, ils auront par-là même plus de préciſion, & pourront exprimer autant de choſes en moins d'eſpace.

Il eſt avantageux outre cela, que ces ſignes ſoient déja connus, afin que l'attention ſoit moins partagée, & faciles à figurer afin de rendre la Muſique plus commode.

Il faut pour cet effet conſidérer deux objets principaux, chacun en particulier. Le premier doit être l'expreſſion de tous les ſons poſſibles ; & l'autre, celle de toutes les différentes durées, tant des ſons que de leurs ſilences relatifs, ce qui comprend auſſi la différence des mouvemens.

Comme la Muſique n'eſt qu'un enchaînement de ſons qui ſe font entendre ou tous enſemble, ou ſucceſſivement, il ſuffit que tous ces ſons aient des expreſſions relatives qui leur aſſignent à chacun la place qu'il doit occuper par rapport à un certain ſon fondamental, pourvu que ce ſon ſoit nettement exprimé, & que la relation ſoit facile à connoître. Avantages que n'a déja point la Muſique ordinaire, où le ſon fondamental n'a nulle évidence particuliere, & où tous les rapports des notes ont beſoin d'être long-tems étudiés.

Prenant *ut* pour ce ſon fondamental, auquel tous les autres doivent ſe rapporter, & l'exprimant par le chiffre 1, nous aurons à ſa ſuite l'expreſſion des ſept ſons naturels, *ut re mi fa ſol la ſi* par les 7 chiffres, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, de façon que tant que le chant roulera dans l'étendue des ſept ſons, il ſuffira de les noter chacun par ſon chiffre correſpondant, pour les exprimer tous ſans équivoque.

Mais

Mais quand il est question de sortir de cette étendue pour passer dans d'autres Octaves, alors cela forme une nouvelle difficulté.

Pour la résoudre, je me sers du plus simple de tous les signes, c'est-à-dire, du point. Si je sors de l'Octave par laquelle j'ai commencé, pour faire une note dans l'étendue de l'Octave qui est au-dessus & qui commence à l'*ut* d'en-haut, alors je mets un point au-dessus de cette note, par laquelle je sors de mon Octave, & ce point une fois placé, c'est un indice que, non-seulement la note sur laquelle il est, mais encore toutes celles qui la suivront sans aucun signe qui le détruise, devront être prises dans l'étendue de cette Octave supérieure où je suis entré.

Au contraire si je veux passer à l'Octave qui est au-dessous de celle où je me trouve, alors je mets le point sous la note par laquelle j'y entre. En un mot, quand le point est sur la note, vous passez dans l'Octave supérieure; s'il est au-dessous vous passez dans l'inférieure, & quand vous changeriez d'Octave à chaque note, ou que vous voudriez monter ou descendre de deux ou trois Octaves tout d'un coup ou successivement, la regle est toujours générale, & vous n'avez qu'à mettre autant de points au-dessous ou au-dessus que vous avez d'Octaves à descendre ou à monter.

Ce n'est pas à dire qu'à chaque point vous montiez ou descendiez d'une Octave, mais à chaque point vous passez dans une Octave différente de celle où vous êtes par rapport au son fondamental *ut* d'en bas, lequel ainsi se trouve bien dans la même Octave en descendant diatoniquement, mais non pas en montant. Sur quoi il faut remarquer que je ne me sers du mot d'Octave qu'abusivement & pour ne pas multiplier inutilement les termes; parce que proprement cette étendue n'est composée que de notes, l'*ut* d'en-haut qui commence une autre Octave n'y étant pas compris.

Mais cet *ut* qui par la transposition doit toujours être le nom de la tonique dans les tons majeurs & celui de la médiante dans les tons mineurs, peut, par conséquent, être pris sur chacune des douze cordes du système chromatique; & pour

la défigner, il fuffira de mettre à la marge le chiffre qui exprimeroit cette corde fur le clavier dans l'ordre naturel; c'eft-à-dire, que le chiffre de la marge qu'on peut appeller la clef, défigne la touche du clavier qui doit s'appeller *ut* & par conféquent être tonique dans les tons majeurs & médiante dans les mineurs. Mais, à le bien prendre, la connoiffance de cette clef n'eft que pour les inftrumens, & ceux qui chantent n'ont pas befoin d'y faire attention.

Par cette méthode, les mêmes noms font toujours confervés aux mêmes notes : c'eft-à-dire, que l'art de folfier toute Mufique poffible confifte précifément à connoître fept caracteres uniques & invariables qui ne changent jamais ni de nom, ni de pofition, ce qui me paroît plus facile que cette multitude de tranfpofitions & de clefs qui, quoi qu'ingénieufement inventées, n'en font pas moins le fupplice des commençans.

Une autre difficulté qui naît de l'étendue du clavier & des différentes octaves où le ton peut être pris, fe réfout avec la même aifance. On conçoit le clavier divifé par octaves depuis la premiere tonique; la plus baffe octave s'appelle A, la feconde B, la troifieme C, &c, de façon qu'écrivant au commencement d'un air la lettre correfpondante à l'octave dans laquelle fe trouve la premiere note de cet air, fa pofition précife eft connue, & les points vous conduifent enfuite par-tout fans équivoque. De-là découle encore généralement & fans exception le moyen d'exprimer les rapports & tous les intervalles, tant en montant qu'en defcendant, des reprifes & des rondeaux, comme on le verra détaillé dans mon grand projet.

La corde du ton, le mode (car je le diftingue auffi) & l'octave étant ainfi bien défignées, il faudra fe fervir de la tranfpofition pour les inftrumens comme pour la voix, ce qui n'aura nulle difficulté pour les Muficiens inftruits, comme ils doivent l'être, des tons & des intervalles naturels à chaque mode, & de la maniere de les trouver fur leurs inftrumens : il en réfultera, au contraire, cet avantage important, qu'il ne fera pas plus difficile de tranfporter toutes fortes d'airs, un demi-ton ou un ton plus haut ou plus bas, fuivant le befoin, que de

les jouer ſur leur ton naturel, ou, s'il s'y trouve quelque peine, elle dépendra uniquement de l'inſtrument & jamais de la note qui, par le changement d'un ſeul ſigne, repréſentera le même air ſur quelque ton que l'on veuille propoſer; de ſorte, enfin, qu'un Orcheſtre entier, ſur un ſimple avertiſſement du maître, exécuteroit ſur le champ en *mi* ou en *ſol* une piece notée en *fa*, en *la*, en *ſi*, bémol ou en tout autre ton imaginable : choſe impoſſible à pratiquer dans la Muſique ordinaire & dont l'utilité ſe fait aſſez ſentir à ceux qui fréquentent les Concerts. En général, ce qu'on appelle chanter & exécuter au naturel, eſt peut-être ce qu'il y a de plus mal imaginé dans la Muſique. Car ſi les noms des notes ont quelque utilité réelle, ce ne peut être que pour exprimer certains rapports, certaines affections déterminées dans les progreſſions des ſons. Or, dès que le ton change, les rapports des ſons & la progreſſion changeant auſſi, la raiſon dit qu'il faut de même changer les noms des notes en les rapportant par analogie au nouveau ton, ſans quoi l'on renverſe le ſens des noms & l'on ôte aux mots le ſeul avantage qu'ils puiſſent avoir, qui eſt d'exciter d'autres idées avec celles des ſons. Le paſſage du *mi* au *fa*, ou du *ſi* à l'*ut* excite naturellement dans l'eſprit du Muſicien l'idée du demi-ton. Cependant ſi l'on eſt dans le ton de *ſi* ou dans celui de *mi*, l'intervalle du *ſi* à l'*ut*, ou du *mi* au *fa* eſt toujours d'un ton & jamais d'un demi-ton. Donc au lieu de conſerver des noms qui trompent l'eſprit & qui choquent l'oreille exercée par une différente habitude, il eſt important de leur en appliquer d'autres dont le ſens connu, au lieu d'être contradictoire, annonce les intervalles qu'ils doivent exprimer. Or, tous les rapports des ſons du ſyſtême diatonique ſe trouvent exprimés dans le majeur, tant en montant qu'en deſcendant, dans l'octave compriſe entre deux *ut*, ſuivant l'ordre naturel, & dans le mineur, dans l'octave compriſe entre deux *la*, ſuivant le même ordre en deſcendant ſeulement. Car, en montant, le mode mineur eſt aſſujetti à des affections différentes, qui préſentent de nouvelles réflexions pour la théorie, leſquelles

ne ſont pas aujourd'hui de mon ſujet, & qui ne font rien au ſyſtême que je propoſe.

J'en appelle à l'expérience ſur la peine qu'ont les Ecoliers à entonner par les noms primitifs, des airs qu'ils chantent avec toute la facilité du monde, au moyen de la tranſpoſition, pourvu toujours qu'ils aient acquis la longue & néceſſaire habitude de lire les bémols & les dièſes des clefs, qui font avec leurs huit poſitions, quatre-vingt combinaiſons inutiles & toutes retranchées par ma méthode.

Il s'enſuit de-là, que les principes qu'on donne pour jouer des inſtrumens, ne valent rien du tout, & je ſuis ſûr qu'il n'y a pas un bon Muſicien, qui, après avoir préludé dans le ton où il doit jouer, ne faſſe plus d'attention dans ſon jeu au degré du ton où il ſe trouve, qu'au dièſe ou au bémol qui l'affecte. Qu'on apprenne aux Ecoliers à bien connoître les deux modes & la diſpoſition réguliere des ſons convenables à chacun, qu'on les exerce à préluder en majeur & en mineur ſur tous les ſons de l'inſtrument, choſe qu'il faut toujours ſavoir, quelque méthode qu'on adopte. Alors qu'on leur mette ma muſique entre les mains, j'oſe répondre qu'elle ne les embarraſſera pas un quart-d'heure.

On ſeroit ſurpris ſi l'on faiſoit attention à la quantité de livres & de préceptes qu'on a donnés ſur la tranſpoſition ; ces gammes, ces échelles, ces clefs ſuppoſées font le fatras le plus ennuyeux qu'on puiſſe imaginer, & tout cela, faute d'avoir fait cette réflexion très-ſimple que, dès que la corde fondamentale du ton eſt connue ſur le clavier naturel, comme tonique, c'eſt-à-dire, comme *ut* ou *la*, elle détermine ſeule le rapport & le ton de toutes les autres notes, ſans égard à l'ordre primitif.

Avant que de parler des changemens de ton, il faut expliquer les altératious accidentelles des ſons qui s'y préſentent à tout moment.

Le dièſe s'exprime par une petite ligne qui croiſe la note en montant de gauche à droite. *Sol* dièſé, par exemple, s'exprime ainſi 5̸, *fa* dièſé ainſi 4̸. Le bémol s'exprime auſſi par une ſem-

blable ligne qui croise la note en descendant ♯, ♮, & ces signes plus simples que ceux qui sont en usage, servent encore à montrer à l'œil le genre d'altération qu'ils causent.

Le bécarre n'a d'utilité que par le mauvais choix du dièse & du bémol, & dès que les signes qui les expriment seront inhérens à la note, le bécarre deviendra entiérement superflu : je le retranche donc comme inutile ; je le retranche encore comme équivoque, puisque les Musiciens s'en servent souvent en deux sens absolument opposés, & laissent ainsi l'Ecolier dans une incertitude continuelle sur son véritable effet.

A l'égard des changemens de ton, soit pour passer du majeur au mineur, ou d'une tonique à une autre, il n'est question que d'exprimer la premiere note de ce changement, de maniere à représenter ce qu'elle étoit dans le ton d'où l'on sort, & ce qu'elle est dans celui où l'on entre, ce que l'on fait par une double note séparée par une petite ligne horizontale comme dans les fractions, le chiffre qui est au-dessus exprime la note dans le ton d'où l'on sort, & celui de dessous représente la même note dans le ton où l'on entre : en un mot, le chiffre inférieur indique le nom de la note, & le chiffre supérieur sert à en trouver le ton.

Voilà pour exprimer tous les sons imaginables en quelque ton que l'on puisse être ou que l'on veuille entrer. Il faut passer à présent à la seconde partie qui traite des valeurs des notes & de leurs mouvemens.

Les Musiciens reconnoissent au moins quatorze mesures différentes dans la Musique : mesures dont la distinction brouille l'esprit des Ecoliers pendant un tems infini. Or, je soutiens que tous les mouvemens de ces différentes mesures se réduisent uniquement à deux ; savoir, mouvement à deux tems & mouvement à trois tems ; & j'ose défier l'oreille la plus fine d'en trouver de naturels qu'on ne puisse exprimer avec toute la précision possible par l'une de ces deux mesures. Je commencerai donc par faire main basse sur tous ces chiffres bizarres, réservant seulement le deux & le trois, par lesquels, comme on verra tout-à-l'heure, j'exprimerai tous les mouvemens pos-

ſibles. Or, afin que le chiffre qui annonce la meſure ne ſe confonde point avec ceux des notes, je l'en diſtingue en le faiſant plus grand & en le ſéparant par une double ligne perpendiculaire.

Il s'agit à préſent d'exprimer les tems & les valeurs des notes qui les rempliſſent.

Un défaut conſidérable dans la Muſique eſt de répréſenter comme valeurs abſolues, des notes qui n'en ont que de relatives, ou du moins d'en mal appliquer les relations : car il eſt sûr que la durée des rondes, des blanches, noires, croches, &c. eſt déterminée, non par la qualité de la note, mais par celle de la meſure où elle ſe trouve, de-là vient qu'une noire dans une certaine meſure paſſera beaucoup plus vîte qu'une croche dans une autre; laquelle croche ne vaut cependant que la moitié de cette noire; & de-là vient encore que les Muſiciens de Province, trompés par ces faux rapports, donneront aux airs des mouvemens tout différens de ce qu'ils doivent être, en s'attachant ſcrupuleuſement à la valeur abſolue des notes, tandis qu'il faudra quelquefois paſſer une meſure à trois tems ſimples, beaucoup plus vîte qu'une autre à trois-huit, ce qui dépend du caprice du Compoſiteur, & de quoi les Opéra préſentent des exemples à chaque inſtant.

D'ailleurs, la diviſion ſous-double des notes & de leurs valeurs, telle qu'elle eſt établie, ne ſuffit pas pour tous les cas, & ſi, par exemple, je veux paſſer trois notes égales dans un tems d'une meſure à deux, à trois ou à quatre, il faut ou que le Muſicien le devine, ou que je l'en inſtruiſe par un ſigne étranger qui fait exception à la regle.

Enfin, c'eſt encore un autre inconvénient de ne point ſéparer les tems; il arrive de-là que dans le milieu d'une grande meſure, l'Ecolier ne ſait où il en eſt, ſur-tout lorſque, chantant le vocal, il trouve une quantité de croches & de doubles-croches détachées, dont il faut qu'il faſſe lui-même la diſtribution.

La ſéparation de chaque tems par une virgule, remédie à tout cela avec beaucoup de ſimplicité; chaque tems compris

entre deux virgules contient une note ou plusieurs; s'il ne comprend qu'une note, c'est qu'elle remplit tout ce tems-là, & cela ne fait pas la moindre difficulté. Y a-t-il plusieurs notes comprises dans chaque tems, la chose n'est pas plus difficile, Divisez ce tems en autant de parties égales qu'il comprend de notes, appliquez chacune de ces parties à chacune de ces notes & passez-les de sorte que tous les tems soient égaux.

Les notes dont deux égales rempliront un tems, s'appelleront des demis; celles dont il en faudra trois, des tiers; celles dont il en faudra quatre, des quarts, &c.

Mais lorsqu'un tems se trouve partagé, de sorte que toutes les notes n'y sont pas d'égale valeur, pour représenter, par exemple, dans un seul tems une noire & deux croches, je considere ce tems comme divisé en deux parties égales, dont la noire fait la premiere, & les deux croches ensemble la seconde; je les lie donc par une ligne droite que je place au-dessus ou au dessous d'elles, & cette ligne marque que tout ce qu'elle embrasse ne représente qu'une seule note, laquelle doit être subdivisée en deux parties égales, ou en trois, ou en quatre, suivant le nombre des chiffres qu'elle couvre, &c.

Si l'on a une note qui remplisse seule une mesure entiere, il suffit de la placer seule entre les deux lignes qui renferment la mesure, & par la même regle que je viens d'établir, cela signifie que cette note doit durer toute la mesure entiere.

A l'égard des tenues, je me sers aussi du point pour les exprimer; mais d'une maniere bien plus avantageuse que celle qui est en usage: car, au lieu de lui faire valoir précisément la moitié de la note qui le précede, ce qui ne fait qu'un cas particulier, je lui donne, de même qu'aux notes, une valeur qui n'est déterminée que par la place qu'il occupe, c'est-à-dire, que si le point remplit seul un tems ou une mesure, le son qui a précédé doit être aussi soutenu pendant tout ce tems ou toute cette mesure; & si le point se trouve dans un tems avec d'autres notes, il fait nombre aussi bien qu'elles, & doit être compté pour un tiers ou pour un quart, suivant le nombre de notes que renferme ce tems-là en y comprenant le point.

Au reste, il n'est pas à craindre, comme on le verra par les exemples, que ces points se confondent jamais avec ceux qui servent à changer d'octaves, ils en sont trop bien distingués par leur position, pour avoir besoin de l'être par leur figure ; c'est pourquoi j'ai négligé de le faire, évitant avec soin de me servir de signes extraordinaires, qui distrairoient l'attention & n'exprimeroient rien de plus que la simplicité des miens.

Les silences n'ont besoin que d'un seul signe. Le zéro paroît le plus convenable, & les regles que j'ai établies à l'égard des notes étant toutes applicables à leurs silences relatifs, il s'ensuit que le zéro, par sa seule position & par les points qui le peuvent suivre, lesquels alors exprimeront des silences, suffit seul pour remplacer toutes les pauses, soupirs, demi-soupirs, & autres signes bizarres & superflus qui remplissent la musique ordinaire.

Voilà les principes généraux d'où découlent les regles pour toutes sortes d'expressions imaginables, sans qu'il puisse naître à cet égard aucune difficulté qui n'ait été prévue & qui ne soit résolue, en conséquence de quelqu'un de ces principes.

Ce systême renferme, sans contredit, des avantages essentiels par-dessus la méthode ordinaire.

En premier lieu. La musique sera du double & du triple plus aisée à apprendre.

1°. Parce qu'elle contient beaucoup moins de signes.

2°. Parce que ces signes sont plus simples.

3°. Parce que sans autre étude, les caracteres mêmes des notes y représentent leurs intervalles & leurs rapports, au lieu que ces rapports & ces intervalles sont très-difficiles à trouver & demandent une grande habitude par la musique ordinaire.

4°. Parce qu'un même caractere ne peut jamais avoir qu'un même nom, au lieu que dans le systême ordinaire chaque position peut avoir sept noms différens sur chaque clef, ce qui cause une confusion dont les Ecoliers ne se tirent qu'à force de tems, de peine & d'opiniâtreté.

5°. Parce que les tems y sont mieux distingués que dans la musique ordinaire, & que les valeurs des silences & des notes

y font déterminées d'une maniere plus fimple & plus générale.

6°. Parce que le mode étant toujours connu, il eft toujours aifé de préluder & de fe mettre au ton : ce qui n'arrive pas dans la mufique ordinaire, où fouvent les Ecoliers s'embarraffent ou chantent faux, faute de bien connoître le ton où ils doivent chanter.

En fecond lieu, la mufique en eft plus commode & plus aifée à noter, occupe moins de volume; toute forte de papier y eft propre, & les caracteres de l'imprimerie fuffifant pour la noter, les Compofiteurs n'auront plus befoin de faire de fi grands frais pour la gravure de leurs pieces, ni les particuliers pour les acquérir.

Enfin les compofiteurs y trouveroient encore cet autre avantage non moins confidérable, qu'outre la facilité de la note, leur harmonie & leurs accords feroient connus par la feule infpection des fignes & fans ces fauts d'une clef à l'autre, qui demandent une habitude bien longue, & que plufieurs n'atteignent jamais parfaitement.



DISSERTATION
SUR
LA MUSIQUE
MODERNE.

PRÉFACE.

S'IL eſt vrai que les circonſtances & les préjugés décident ſouvent du ſort d'un Ouvrage, jamais Auteur n'a dû plus craindre que moi. Le Public eſt aujourd'hui ſi indiſpoſé contre tout ce qui s'appelle nouveauté, ſi rebuté de ſyſtêmes & de projets, ſur-tout en fait de Muſique, qu'il n'eſt plus gueres poſſible de lui rien offrir en ce genre, ſans s'expoſer à l'effet de ſes premiers mouvemens, c'eſt-à-dire, à ſe voir condamné ſans être entendu.

D'ailleurs, il faudroit ſurmonter tant d'obſtacles, réunis non par la raiſon, mais par l'habitude & les préjugés bien plus forts qu'elle, qu'il ne paroît pas poſſible de forcer de ſi puiſſantes barrieres; n'avoir que la raiſon pour ſoi, ce n'eſt pas combattre à armes égales; les préjugés ſont preſque toujours ſûrs d'en triompher, & je ne connois que le ſeul intérêt capable de les vaincre à ſon tour.

Je ſerois raſſuré par cette derniere conſidération, ſi le Public étoit toujours bien attentif à juger de ſes vrais intérêts : mais il eſt pour l'ordinaire aſſez nonchalant pour en laiſſer la direction à gens qui en ont de tout oppoſés, & il aime mieux ſe plaindre éternellement d'être mal ſervi, que de ſe donner des ſoins pour l'être mieux.

C'eſt préciſément ce qui arrive dans la Muſique; on ſe récrie ſur la longueur des Maîtres & ſur la difficulté de l'Art, & l'on rebute ceux qui propoſent de l'éclaircir & de l'abréger. Tout le monde convient que les caracteres de la Muſique ſont dans un état d'imperfection peu proportionné aux progrès qu'on a faits dans les autres parties de cet Art : cependant on ſe defend contre toute propoſition de les réformer, comme contre un danger affreux : imaginer d'autres ſignes que ceux dont s'eſt

servi le divin Lulli, est non-seulement la plus haute extravagance dont l'esprit humain soit capable, mais c'est encore une espece de sacrilége. Lulli est un Dieu dont le doigt est venu fixer à jamais l'état de ces sacrés caracteres : bons ou mauvais, il n'importe, il faut qu'ils soient éternisés par ses Ouvrages ; il n'est plus permis d'y toucher sans se rendre criminel, & il faudra au pied de la lettre, que tous les jeunes gens qui apprendront désormais la Musique, paient un tribut de deux ou trois ans de peine au mérite de Lulli.

Si ce ne sont pas là les propres termes, c'est du moins le sens des objections que j'ai ouï faire cent fois contre tout projet qui tendroit à réformer cette partie de la Musique. Quoi ! faudra-t-il jetter au feu tous nos Auteurs ? tout renouveller? La Lande, Bernier, Correlli ? Tout cela seroit donc perdu pour nous ? Où prendrions-nous de nouveaux Orphées pour nous en dédommager, & quels seroient les Musiciens qui voudroient se résoudre à redevenir Ecoliers ?

Je ne sais pas bien comment l'entendent ceux qui font ces objections ; mais il me semble qu'en les réduisant en maximes, & en détaillant un peu les conséquences, on en feroit des aphorismes fort singuliers, pour arrêter tout court le progrès des lettres & des beaux-Arts.

D'ailleurs, ce raisonnement porte absolument à faux, & l'établissement des nouveaux caracteres, bien loin de détruire les anciens Ouvrages, les conserveroit doublement par les nouvelles Editions qu'on en feroit, & par les anciennes qui subsisteroient toujours. Quand on a traduit un Auteur, je ne vois pas la nécessité de jetter l'Original au feu. Ce n'est donc ni l'Ouvrage en lui-même, ni les exemplaires qu'on risqueroit de perdre, & remarquez, sur-tout, que quelqu'avantageux que pût être un nouveau systême, il ne détruiroit jamais l'ancien avec assez de rapidité pour en abolir tout d'un coup l'usage ; les Livres en seroient usés avant que d'être inutiles, & quand ils ne serviroient que de

ressource aux opiniâtres, on trouveroit toujours assez à les employer.

Je sais que les Musiciens ne sont pas traitables sur ce chapitre. La Musique pour eux n'est pas la science des sons, c'est celle des noires, des blanches, des doubles-croches, & dès que ces figures cesseroient d'affecter leurs yeux, ils ne croiroient jamais voir réellement de la Musique. La crainte de redevenir Ecoliers, & sur-tout le train de cette habitude, qu'ils prennent pour la science même, leur feront toujours regarder avec mépris ou avec effroi tout ce qu'on leur proposeroit en ce genre. Il ne faut donc pas compter sur leur approbation; il faut même compter sur toute leur résistance dans l'établissement des nouveaux caracteres, non pas comme bons ou comme mauvais en eux-mêmes, mais simplement comme nouveaux.

Je ne sais quel auroit été le sentiment particulier de Lulli sur ce point, mais je suis presque sûr qu'il étoit trop grand-homme pour donner dans ces petitesses; Lulli auroit senti que sa science ne tenoit point à des caracteres; que ses sons ne cesseroient jamais d'être des sons divins, quelques signes qu'on employât pour les exprimer, & qu'enfin, c'étoit toujours un service important à rendre à son Art & au progrès de ses Ouvrages, que de les publier dans une langue aussi énergique, mais plus facile à entendre, & qui par-là deviendroit plus universelle, dût-il en coûter l'abandon de quelques vieux Exemplaires, dont assurément il n'auroit pas cru que le prix fût à comparer à la perfection générale de l'Art.

Le malheur est que ce n'est pas à des Lulli que nous avons à faire. Il est plus aisé d'hériter de sa science que de son génie. Je ne sais pourquoi la Musique n'est pas amie du raisonnement; mais si ces Eleves sont si scandalisés de voir un confrere réduire son Art en principe, l'approfondir, & le traiter méthodiquement, à plus forte raison ne souffriroient-ils pas qu'on osât attaquer les parties même de cet Art.

Pour juger de la façon dont on y feroit reçu, on n'a qu'à se rappeller combien il a fallu d'années de lutte & d'opiniâtreté pour fubftituer l'ufage du *fi* à ces groffieres nuances, qui ne font pas même encore abolies par-tout. On convenoit bien que l'Echelle étoit compofée de fept fons différens; mais on ne pouvoit fe perfuader qu'il fût avantageux de leur donner à chacun un nom particulier, puifqu'on ne s'en étoit pas avifé jufques-là, & que la Mufique n'avoit pas laiffé d'aller fon train.

Toutes ces difficultés font préfentes à mon efprit avec toute la force qu'elles peuvent avoir dans celui des Lecteurs. Malgré cela, je ne faurois croire qu'elles puiffent tenir contre les vérités de démonftration que j'ai à établir. Que tous les fyftêmes qu'on a propofés en ce genre aient échoué jufqu'ici, je n'en fuis pas étonné : même à égalité d'avantages & de défauts, l'ancienne méthode devoit fans contredit l'emporter, puifque pour détruire un fyftême établi, il faut que celui qu'on veut fubftituer lui foit préférable, non-feulement en les confidérant chacun en lui-même & par ce qu'il a de propre, mais encore en joignant au premier toutes les raifons d'ancienneté & tous les préjugés qui le fortifient.

C'eft ce cas de préférence où le mien me paroît être, & où l'on reconnoîtra qu'il eft en effet, s'il conferve les avantages de la méthode ordinaire, s'il en fauve les inconvéniens, & enfin s'il réfout les objections extérieures qu'on oppofe à toute nouveauté de ce genre, indépendamment de ce qu'elle eft en foi-même.

A l'égard des deux premiers points, ils feront difcutés dans le corps de l'Ouvrage, & l'on ne peut favoir à quoi s'en tenir qu'après l'avoir lu ; pour le troifieme, rien n'eft fi fimple à décider. Il ne faut, pour cela, qu'expofer le but même de mon projet & les effets qui doivent réfulter de fon exécution.

Le fyftême que je propofe roule fur deux objets principaux ; l'un

l'un de noter la Musique & toutes ses difficultés d'une maniere plus simple, plus commode, & sous un moindre volume.

Le second & le plus considérable, est de la rendre aussi aisée à apprendre qu'elle a été rebutante jusqu'à présent, d'en réduire les signes à un plus petit nombre, sans rien retrancher de l'expression, & d'en abréger les regles, de façon à faire un jeu de la théorie, & à n'en rendre la pratique dépendante que de l'habitude des organes, sans que la difficulté de la note y puisse jamais entrer pour rien.

Il est aisé de justifier par l'expérience qu'on apprend la musique en deux & trois fois moins de tems par ma méthode que par la méthode ordinaire, que les Musiciens formés par elle, seront plus sûrs que les autres à égalité de science, & qu'enfin sa facilité est telle que quand on voudroit s'en tenir à la musique ordinaire, il faudroit toujours commencer par la mienne, pour y parvenir plus sûrement & en moins de tems. Proposition qui, toute paradoxe qu'elle paroît, ne laisse pas d'être exactement vraie, tant par le fait que par la démonstration. Or, ces faits supposés vrais, toutes les objections tombent d'elles-mêmes & sans ressource. En premier lieu, la musique notée suivant l'ancien systême ne sera point inutile, & il ne faudra point se tourmenter pour la jetter au feu, puisque les Eleves de ma méthode parviendront à chanter à livre ouvert sur la musique ordinaire, en moins de tems encore, y compris celui qu'ils auront donné à la mienne, qu'on ne le fait communément; comme ils sauront donc également l'un & l'autre, sans y avoir employé plus de tems, on ne pourra pas déja dire à l'égard de ceux-là que l'ancienne musique est inutile.

Supposons des Ecoliers qui n'aient pas des années à sacrifier, & qui veuillent bien se contenter de savoir en sept ou huit mois de tems chanter à livre ouvert sur ma note, je dis que la musique ordinaire ne sera pas même perdue pour eux. A la vérité, au bout de ce tems-là, ils ne la sauront pas exé-

cuter à livre ouvert : peut-être même ne la déchiffreront-ils pas ſans peine : mais enfin, ils la déchiffreront ; car, comme ils auront d'ailleurs l'habitude de la meſure & celle de l'intonation, il ſuffira de ſacrifier cinq ou ſix leçons dans le ſeptieme mois, à leur en expliquer les principes par ceux qui leur ſeront déja connus, pour les mettre en état d'y parvenir aiſément par eux-mêmes, & ſans le ſecours d'aucun maître ; & quand ils ne voudroient pas ſe donner ce ſoin, toujours ſeront-ils capables de traduire ſur le champ toute ſorte de muſique par la leur, & par conſéquent, ils ſeroient en état d'en tirer parti, même dans un tems où elle eſt encore indéchiffrable pour les Ecoliers ordinaires.

Les Maîtres ne doivent pas craindre de redevenir Ecoliers : ma méthode eſt ſi ſimple qu'elle n'a beſoin que d'être lue & non pas étudiée, & j'ai lieu de croire que les difficultés qu'ils y trouveroient viendroient plus des diſpoſitions de leur eſprit que de l'obſcurité du ſyſtême, puiſque des Dames à qui j'ai eu l'honneur de l'expliquer, ont chanté ſur le champ & à livre ouvert, de la Muſique notée ſuivant cette méthode, & ont elles-mêmes noté des airs fort correctement, tandis que des Muſiciens du premier ordre auroient peut-être affecté de n'y rien comprendre.

Les Muſiciens, je dis du moins le plus grand nombre, ne ſe piquent guere de juger des choſes ſans préjugés & ſans paſſion, & communément ils les conſiderent bien moins par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, que par le rapport qu'elles peuvent avoir à leur intérêt. Il eſt vrai que, même en ce ſens-là, ils n'auroient nul ſujet de s'oppoſer au ſuccès de mon ſyſtême, puiſque dès qu'il eſt publié, ils en ſont les maîtres auſſi-bien que moi, & que la facilité qu'il introduit dans la Muſique, devant naturellement lui donner un cours plus univerſel, ils n'en ſeront que plus occupés, en contribuant à le répandre. Il eſt cependant très-probable qu'ils ne s'y livreront pas les premiers, & qu'il n'y a que le goût décidé du Public qui puiſſe

les engager à cultiver un ſyſtême dont les avantages paroiſſent autant d'innovations dangereuſes contre la difficulté de leur Art.

Quand je parle des Muſiciens en général, je ne prétends point y confondre ceux d'entre ces Meſſieurs qui font l'honneur de cet Art par leur caractere & par leurs lumieres. Il n'eſt que trop connu que ce qu'on appelle peuple, domine toujours par le nombre dans toutes les ſociétés & dans tous les états ; mais il ne l'eſt pas moins qu'il y a par-tout des exceptions honorables, & tout ce qu'on pourroit dire en particulier contre la profeſſion de la Muſique, c'eſt que le peuple y eſt peut-être un peu plus nombreux, & les exceptions plus rares.

Quoi qu'il en ſoit, quand on voudroit ſuppoſer & groſſir tous les obſtacles qui peuvent arrêter l'effet de mon projet, on ne ſauroit nier ce fait plus clair que le jour, qu'il y a dans Paris deux & trois mille perſonnes qui, avec beaucoup de diſpoſitions, n'apprendront jamais la Muſique, par l'unique raiſon de ſa longueur & de ſa difficulté. Quand je n'aurois travaillé que pour ceux-là, voilà déja une utilité ſans réplique ; & qu'on ne diſe pas que cette méthode ne leur ſervira de rien pour exécuter ſur la Muſique ordinaire ; car, outre que j'ai déja répondu à cette objection, il ſera d'autant moins néceſſaire pour eux d'y avoir recours, qu'on aura ſoin de leur donner des Editions des meilleures pieces de Muſique de toute eſpece, & des recueils périodiques d'airs à chanter & de ſymphonies, en attendant que le ſyſtême ſoit aſſez répandu pour en rendre l'uſage univerſel.

Enfin, ſi l'on outroit aſſez la défiance pour s'imaginer que perſonne n'adopteroit mon ſyſtême, je dis que même dans ce cas-là, il ſeroit encore avantageux aux Amateurs de l'Art de le cultiver pour leur commodité particuliere. Les exemples qu'on trouve notés à la fin de cet Ouvrage, feront aſſez comprendre les avantages de mes ſignes ſur les ſignes ordinaires, ſoit pour la facilité, ſoit pour la préciſion. On peut avoir en cent occa-

ſions des Airs à noter ſans papier réglé ; ma méthode vous en donne un moyen très-commode & très-ſimple. Voulez-vous envoyer en Province des airs nouveaux, des ſcenes entieres d'Opéra, ſans augmenter le volume de vos lettres ? Vous pouvez écrire ſur la même feuille de très-longs morceaux de Muſique. Voulez-vous en compoſant peindre aux yeux le rapport de vos parties, le progrès de vos accords, & tout l'état de votre harmonie, la pratique de mon ſyſtême ſatisfait à tout cela, & je conclus enfin, qu'à ne conſidérer ma méthode que comme cette langue particuliere des Prêtres Egyptiens, qui ne ſervoit qu'à traiter des ſciences ſublimes, elle ſeroit encore infiniment inutile aux initiés dans la Muſique, avec cette différence, qu'au lieu d'être plus difficile, elle ſeroit plus aiſée que la langue ordinaire, & ne pourroit par conſéquent être long-tems un myſtere pour le Public.

Il ne faut point regarder mon ſyſtême comme un projet tendant à détruire les anciens caracteres. Je veux croire que cette entrepriſe ſeroit chimérique, même avec la ſubſtitution la plus avantageuſe ; mais je crois auſſi que la commodité des miens, & ſur-tout leur] extrême facilité, méritent toujours qu'on les cultive indépendamment de ce que les autres pourront devenir.

Au reſte, dans l'état d'imperfection où ſont depuis ſi long-tems les ſignes de la Muſique, il n'eſt point extraordinaire que pluſieurs perſonnes aient tenté de les refondre ou de les corriger. Il n'eſt pas même bien étonnant que pluſieurs ſe ſoient rencontrés dans le choix des ſignes les plus naturels & les plus propres à cette ſubſtitution, tels que ſont les chiffres. Cependant, comme la plupart des hommes ne jugent gueres des choſes que ſur le premier coup-d'œil, il pourra très-bien arriver que, par cette unique raiſon de l'uſage des mêmes caracteres, on m'accuſera de n'avoir fait que copier, & de donner ici un ſyſtême renouvellé. J'avoue qu'il eſt aiſé de ſentir que c'eſt bien moins le genre des ſignes, que la maniere de les employer, qui conſtitue la différence en fait de ſyſtêmes: autrement, il fau-

droit dire, par exemple, que l'Algebre & la Langue Françoise ne sont que la même chose, parce qu'on s'y sert également des lettres de l'alphabet; mais cette réflexion ne sera pas probablement celle qui l'emportera, & il paroît si heureux par une seule objection, de m'ôter à la fois le mérite de l'invention, & de mettre sur mon compte les vices des autres systêmes, qu'il est des gens capables d'adopter cette critique, uniquement à raison de sa commodité.

Quoiqu'un pareil reproche ne me fût pas tout-à-fait indifférent, j'y serois bien moins sensible qu'à ceux qui pourroient tomber directement sur mon systême. Il importe beaucoup plus de savoir s'il est avantageux, que d'en bien connoître l'Auteur; & quand on me refuseroit l'honneur de l'invention, je serois moins touché de cette injustice, que du plaisir de le voir utile au Public. La seule grace que j'ai droit de lui demander, & que peu de gens m'accorderont, c'est de vouloir bien n'en juger qu'après avoir lu mon Ouvrage, & ceux qu'on m'accuseroit d'avoir copié.

J'avois d'abord résolu de ne donner ici qu'un plan très-abrégé, & tel, à peu-près, qu'il étoit contenu dans le Mémoire que j'eus l'honneur de lire à l'Académie Royale des Sciences, le 22 Août 1742. J'ai réfléchi cependant, qu'il falloit parler au Public autrement qu'on ne parle à une Académie, & qu'il y avoit bien des objections de toute espece à prévenir. Pour répondre donc à celles que j'ai pu prévoir, il a fallu faire quelques additions qui ont mis mon Ouvrage en l'état où le voilà. J'attendrai l'approbation du Public pour en donner un autre qui contiendra les principes absolus de ma méthode, tels qu'ils doivent être enseignés aux Ecoliers. J'y traiterai d'une nouvelle maniere de chiffrer l'accompagnement de l'Orgue & du Clavecin, entiérement différente de tout ce qui a paru jusqu'ici dans ce genre; & telle qu'avec quatre signes seulement, je chiffre toutes sortes de Basses continues, de maniere à rendre la modulation & la

Baſſe-fondamentale toujours parfaitement connues de l'accompagnateur, ſans qu'il lui ſoit poſſible de s'y tromper. Suivant cette méthode on peut, ſans voir la Baſſe-figurée, accompagner très-juſte par les chiffres ſeuls, qui, au lieu d'avoir rapport à cette Baſſe-figurée, l'ont directement à la fondamentale; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en dire davantage ſur cet article.

DISSERTATION
SUR
LA MUSIQUE
MODERNE.

— *Immutat animus ad prístina.* -- Lucr.

IL paroît étonnant que les ſignes de la Muſique étant reſtés auſſi long-tems dans l'état d'imperfection où nous les voyons encore aujourd'hui, la difficulté de l'apprendre n'ait pas averti le Public que c'étoit la faute des caracteres & non pas celle de l'Art, ou que s'en étant apperçu, on n'ait pas daigné y remédier. Il eſt vrai qu'on a donné ſouvent des projets en ce genre : mais de tous ces projets, qui, ſans avoir les avantages de la Muſique ordinaire, en avoient les inconvéniens, aucun, que je ſache, n'a juſqu'ici touché le but; ſoit qu'une pratique trop ſuperficielle ait fait échouer ceux qui l'ont voulu conſidérer théoriquement, ſoit que le génie étroit & borné des Muſiciens ordinaires les ait empêchés d'embraſſer un plan général & raiſonné, & de ſentir les vrais défauts de leur Art, de la perfection actuelle duquel ils ſont, pour l'ordinaire, très-entêtés.

La Muſique a eu le ſort des Arts qui ne ſe perfectionnent que ſucceſſivement. Les inventeurs de ſes caracteres n'ont ſongé qu'à l'état où elle ſe trouvoit de leur tems, ſans prévoir celui où elle pouvoit parvenir dans la ſuite. Il eſt arrivé de-là que leur ſyſtême s'eſt bientôt trouvé défectueux, & d'autant plus défectueux que l'Art s'eſt plus perfectionné. A meſure qu'on avançoit, on établiſſoit des regles pour remédier aux inconvéniens préſens, & pour multiplier une expreſſion trop bornée, qui ne pouvoit ſuffire aux nouvelles combinaiſons dont on la chargeoit tous les

jours. En un mot, les inventeurs en ce genre, comme le dit M. Sauveur, n'ayant eu en vue que quelques propriétés des sons, & sur-tout, la pratique du Chant qui étoit en usage de leur tems, ils se sont contentés de faire, par rapport à cela, des systêmes de Musique que d'autres ont peu-à-peu changés, à mesure que le goût de la Musique changeoit. Or, il n'est pas possible qu'un systême, fût-il d'ailleurs le meilleur du monde dans son origine, ne se charge à la fin d'embarras & de difficultés, par les changemens qu'on y fait & les chevilles qu'on y ajoute, & cela ne sauroit jamais faire qu'un tout fort embrouillé & fort mal assorti.

C'est le cas de la méthode que nous pratiquons aujourd'hui dans la Musique, en exceptant, cependant, la simplicité du principe qui ne s'y est jamais rencontrée. Comme le fondement en est absolument mauvais, on ne l'a pas proprement gâté, on n'a fait que le rendre pire, par les additions qu'on a été contraint d'y faire.

Il n'est pas aisé de savoir précisément en quel état étoit la Musique, quand Gui d'Arezze (1) s'avisa de supprimer tous les caracteres qu'on y employoit, pour leur substituer les notes qui sont en usage aujourd'hui. Ce qu'il y a de vraisemblable, c'est que ces premiers caracteres étoient les mêmes avec lesquels les anciens Grecs exprimoient cette Musique merveilleuse, de laquelle, quoi qu'on en dise, la nôtre n'approchera jamais, quant à ses effets ; & ce qu'il y a de sûr, c'est que Gui rendit un fort mauvais service à la Musique, & qu'il est fâcheux pour nous qu'il n'ait pas trouvé en son chemin, des Musiciens aussi indociles que ceux d'aujourd'hui.

Il n'est pas douteux que les lettres de l'Alphabet des Grecs, ne fussent en même tems les caracteres de leur Musique, & les chiffres de leur arithmétique : de sorte qu'ils n'avoient besoin que d'une seule espece de signes, en tout au nombre de vingt-quatre, pour exprimer toutes les variations du discours, tous les rapports des nombres, & toutes les combinaisons des

(1) Soit Gui d'Arezze, soit Jean de Mure, le nom de l'Auteur ne fait rien au systême, & je ne parle du premier que parce qu'il est plus connu.

sons ;

ſons; en quoi ils étoient bien plus ſages ou plus heureux que nous, qui ſommes contraints de travailler notre imagination ſur une multitude de ſignes inutilement diverſifiés.

Mais, pour ne m'arrêter qu'à ce qui regarde mon ſujet, comment ſe peut-il qu'on ne s'apperçoive point de cette foule de difficultés que l'uſage des notes a introduites dans la Muſique, ou que, s'en appercevant, on n'ait pas le courage d'en tenter le remede, d'eſſayer de la ramener à ſa premiere ſimplicité, &, en un mot, de faire pour ſa perfection ce que Gui d'Arezze a fait pour la gâter: car, en vérité, c'eſt le mot, & je le dis malgré moi.

J'ai voulu chercher les raiſons dont cet Auteur dut ſe ſervir pour faire abolir l'ancien ſyſtéme en faveur du ſien, & je n'en ai jamais pu trouver d'autres que les deux ſuivantes: 1. Les notes ſont plus apparentes que les chiffres; 2. Et leur poſition exprime mieux à la vue la hauteur & l'abaiſſement des ſons. Voilà donc les ſeuls principes ſur leſquels notre Aretin bâtit un nouveau ſyſtême de Muſique, anéantit toute celle qui étoit en uſage depuis deux mille ans, & apprit aux hommes à chanter difficilement.

Pour trouver ſi Gui raiſonnoit juſte, même en admettant la vérité de ſes deux propoſitions, la queſtion ſe réduiroit à ſavoir ſi les yeux doivent être ménagés aux dépens de l'eſprit, & ſi la perfection d'une méthode conſiſte à en rendre les ſignes plus ſenſibles en les rendant plus embarraſſans: car c'eſt préciſément le cas de la ſienne.

Mais nous ſommes diſpenſés d'entrer là-deſſus en diſcuſſion, puiſque ces deux propoſitions étant également fauſſes & ridicules, elles n'ont jamais pu ſervir de fondement qu'à un très-mauvais ſyſtême.

En premier lieu; on voit d'abord que les notes de la Muſique rempliſſant beaucoup plus de place que les chiffres auxquels on les ſubſtitue, on peut, en faiſant ces chiffres beaucoup plus gros, les rendre du moins auſſi viſibles que les notes, ſans occuper plus de volume. On voit, de plus, que la Muſique notée ayant des points, des quarts-de-ſoupirs, des lignes, des

clefs, des dièses, & d'autres signes nécessaires autant & plus menus que les chiffres, c'est par ces signes-là, & non par la grosseur des notes, qu'il faut déterminer le point-de-vue.

En second lieu; Gui ne devoit pas faire sonner si haut l'utilité de la position des notes : puisque, sans parler de cette foule d'inconvéniens dont elle est la cause, l'avantage qu'elle procure se trouve déja tout entier dans la Musique naturelle : c'est-à-dire, dans la Musique par chiffres; on y voit du premier coup-d'œil, de même qu'à l'autre, si un son est plus haut ou plus bas que celui qui le précede ou que celui qui le suit, avec cette différence seulement que dans la méthode des chiffres, l'intervalle ou le rapport des deux sons qui le composent, est précisément connu par la seule inspection; au lieu que dans la Musique ordinaire vous connoissez à l'œil qu'il faut monter ou descendre, & vous ne connoissez rien de plus.

On ne sauroit croire quelle application, quelle persévérance, quelle adroite mécanique est nécessaire dans le systême établi pour acquérir passablement la science des intervalles & des rapports : c'est l'ouvrage pénible d'une habitude toujours trop longue & jamais assez étendue, puisque après une pratique de quinze & vingt ans, le Musicien trouve encore des sauts qui l'embarrassent, non-seulement quant à l'intonation, mais encore quant à la connoissance de l'intervalle, sur-tout, lorsqu'il est question de sauter d'une clef à l'autre. Cet article mérite d'être approfondi, & j'en parlerai plus au long.

Le systême de Gui est tout-à-fait comparable, quant à son idée, à celui d'un homme qui, ayant fait réflexion que les chiffres n'ont rien dans leurs figures qui réponde à leurs différentes valeurs, proposeroit d'établir entr'eux une certaine grosseur relative & proportionnelle aux nombres qu'ils expriment. Le deux, par exemple, seroit du double plus gros que l'unité, le trois de la moitié plus gros que le deux, & ainsi de suite. Les défenseurs de ce systême ne manqueroient pas de vous prouver qu'il est très-avantageux dans l'arithmétique d'avoir sous les yeux des caracteres uniformes qui, sans aucune différence par la figure, n'en auroient que par la grandeur, & pein-

droient en quelque ſorte aux yeux les rapports dont ils ſeroient l'expreſſion.

Au reſte, cette connoiſſance oculaire des hauts, des bas, & des intervalles eſt ſi néceſſaire dans la Muſique, qu'il n'y a perſonne qui ne ſente le ridicule de certains projets qui ont été quelquefois donnés pour noter ſur une ſeule ligne, par les caracteres les plus bizarres, les plus mal imaginés, & les moins analogues à leur ſignification; des queues tournées à droite, à gauche, en haut, en bas, & de biais, dans tous les ſens, pour repréſenter des *ut*, des *re*, des *mi*, &c. Des têtes & des queues différemment ſituées pour répondre aux dénominations, *pa*, *ra*, *ga*, *ſo*, *bo*, *lo*, *do*, ou d'autres ſignes tout auſſi ſinguliérement appliqués. On ſent d'abord que tout cela ne dit rien aux yeux & n'a nul rapport à ce qu'il doit ſignifier, & j'oſe dire que les hommes ne trouveront jamais de caracteres convenables ni naturels, que les ſeuls chiffres pour exprimer les ſons & tous leurs rapports. On en connoitra mille fois les raiſons dans le cours de cette lecture; en attendant, il ſuffit de remarquer que les chiffres étant l'expreſſion qu'on a donnée aux nombres, & les nombres eux-mêmes étant les expoſans de la génération des ſons, rien n'eſt ſi naturel que l'expreſſion des divers ſons par les chiffres de l'Arithmétique.

Il ne faut donc pas être ſurpris qu'on ait tenté quelquefois de ramener la Muſique à cette expreſſion naturelle. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur cet Art, non en Muſicien, mais en Philoſophe, on en ſent bientôt les défauts : l'on ſent encore que ces défauts ſont inhérens au fond même du ſyſtême, & dépendans uniquement du mauvais choix & non pas du mauvais uſage de ſes caracteres : car, d'ailleurs, on ne ſauroit diſconvenir qu'une longue pratique, ſuppléant en cela au raiſonnement, ne nous ait appris à les combiner de la maniere la plus avantageuſe qu'ils peuvent l'être.

Enfin, le raiſonnement nous mene encore juſqu'à connoître ſenſiblement que la Muſique, dépendant des nombres, elle devroit avoir la même expreſſion qu'eux, neceſſité qui ne nait

pas ſeulement d'une certaine convenance générale ; mais du fond même des principes phyſiques de cet Art.

Quand on eſt une fois parvenu là, par une ſuite de raiſonnemens bien fondés & bien conſéquens, c'eſt alors qu'il faut quitter la Philoſophie & redevenir Muſicien, & c'eſt juſtement ce que n'ont fait aucun de ceux qui juſqu'à préſent ont propoſé des ſyſtêmes en ce genre. Les uns partant quelquefois d'une théorie très-fine, n'ont jamais ſu venir à bout de la ramener à l'uſage, & les autres, n'embraſſant proprement que le mécanique de leur Art, n'ont pu remonter juſqu'aux grands principes qu'ils ne connoiſſoient pas, & d'où cependant il faut néceſſairement partir pour embraſſer un ſyſtême lié. Le défaut de pratique dans les uns, le défaut de théorie dans les autres, & peut-être, s'il faut le dire, le défaut de génie dans tous, ont fait que juſqu'à préſent aucun des projets qu'on a publiés n'a remédié aux inconvéniens de la Muſique ordinaire, en conſervant ſes avantages.

Ce n'eſt pas qu'il ſe trouve une grande difficulté dans l'expreſſion des ſons par les chiffres, puiſqu'on pourroit toujours les repréſenter en nombre, ou par les degrés de leurs intervalles, ou par les rapports de leurs vibrations ; mais l'embarras d'employer une certaine multitude de chiffres ſans ramener les inconvéniens de la Muſique ordinaire, & le beſoin de fixer le genre & la progreſſion des ſons par rapport à tous les différens modes, demandent plus d'attention qu'il ne paroît d'abord : car la queſtion eſt proprement de trouver une méthode générale pour repréſenter, avec un très-petit nombre de caracteres, tous les ſons de la Muſique conſidérés dans chacun des vingt-quatre modes.

Mais la grande difficulté où tous les inventeurs de ſyſtêmes ont échoué, c'eſt celle de l'expreſſion des différentes durées des ſilences & des ſons. Trompés par les fauſſes regles de la Muſique ordinaire, ils n'ont jamais pu s'élever au-deſſus de l'idée des rondes, des noires & des croches ; ils ſe ſont rendus les eſclaves de cette mécanique, ils ont adopté les mauvaiſes relations qu'elle établit : ainſi, pour donner aux notes des valeurs déterminées, il a fallu inventer de nouveaux ſignes, introduire dans chaque note une complication de figures, par rapport à la

durée, & par rapport au ſon, d'où s'enſuivant des inconvéniens que n'a pas la Muſique ordinaire, c'eſt avec raiſon que toutes ces méthodes ſont tombées dans le décri; mais enfin, les défauts de cet Art n'en ſubſiſtent pas moins, pour avoir été comparés avec des défauts plus grands; & quand on publieroit encore mille méthodes plus mauvaiſes, on en ſeroit toujours au même point de la queſtion, & tout cela ne rendroit pas plus parfaite celle que nous pratiquons aujourd'hui.

Tout le monde, excepté les Artiſtes, ne ceſſe de ſe plaindre de l'extrême longueur qu'exige l'étude de la Muſique, avant que de la poſſéder paſſablement: mais, comme la Muſique eſt une des ſciences ſur lèſquelles on a moins réfléchi, ſoit que le plaiſir qu'on y prend, nuiſe au ſang-froid néceſſaire pour méditer; ſoit que ceux qui la pratiquent ne ſoient pas trop communément gens à réflexions, on ne s'eſt gueres aviſé juſqu'ici de rechercher les véritables cauſes de ſa difficulté, & l'on a injuſtement taxé l'Art même des défauts que l'Artiſte y avoit introduits.

On ſent bien à la vérité, que cette quantité de lignes, de clefs, de tranſpoſitions, de dièſes, de bémols, de bécarres, de meſures ſimples & compoſées, de rondes, de blanches, de noires, de croches, de doubles, de triples-croches, de pauſes, de demi-pauſes, de ſoupirs, de demi-ſoupirs, de quarts-de-ſoupirs, &c. donne une foule de ſignes & de combinaiſons, d'où réſulte bien de l'embarras & bien des inconvéniens: mais quels ſont préciſément ces inconvéniens? Naiſſent-ils directement de la Muſique elle-même, ou de la mauvaiſe maniere de l'exprimer? Sont-ils ſuſceptibles de correction, & quels ſont les remedes convenables qu'on y pourroit apporter? Il eſt rare qu'on pouſſe l'examen juſques-là; & après avoir eu la patience pendant des années entieres, de s'emplir la tête de ſons, & la mémoire de verbiage, il arrive ſouvent qu'on eſt tout étonné de ne rien concevoir à tout cela, qu'on prend en dégoût la Muſique & le Muſicien, & qu'on laiſſe-là l'un & l'autre, plus convaincu de l'ennuyeuſe difficulté de cet Art, que de ſes charmes ſi variés.

J'entreprends de juſtifier la Muſique des torts dont on l'accuſe, & de montrer qu'on peut, par des routes plus courtes & plus

faciles, parvenir à la posséder plus parfaitement, & avec plus d'intelligence, que par la méthode ordinaire, afin que si le Public persiste à vouloir s'y tenir, il ne s'en prenne du moins qu'à lui-même des difficultés qu'il y trouvera.

Sans vouloir entrer ici dans le détail de tous les défauts du systême établi, j'aurai cependant occasion de parler des plus considérables, & il sera bon d'y remarquer toujours que ces inconvéniens étant des suites nécessaires du fond même de la méthode, il est absolument impossible de les corriger autrement que par une refonte générale, telle que je la propose; il reste à examiner si mon systême remédie en effet à tous ces défauts, sans en introduire d'équivalens, & c'est à cet examen que ce petit ouvrage est destiné.

En général, on peut réduire tous les vices de la Musique ordinaire à trois classes principales. La premiere est la multitude des signes & de leurs combinaisons, qui surchargent inutilement l'esprit & la mémoire des commençans, de façon que l'oreille étant formée, & les organes ayant acquis toute la facilité nécessaire, long-tems avant qu'on soit en état de chanter à livre ouvert, il s'ensuit que la difficulté est toute dans l'observation des regles, & nullement dans l'exécution du chant. La seconde est le défaut d'évidence dans le genre des intervalles exprimés sur la même ou sur différentes clefs : défaut d'une si grande étendue, que non-seulement il est la cause principale de la lenteur du progrès des Ecoliers; mais encore qu'il n'est point de Musicien formé qui n'en soit quelquefois incommodé dans l'exécution. La troisieme enfin, est l'extrême diffusion des caracteres & le trop grand volume qu'ils occupent, ce qui, joint à ces lignes & à ces portées si ennuyeuses à tracer, devient une source d'embarras de plus d'une espece. Si le premier mérite des signes d'institution est d'être clair, le second est d'être concis; quel jugement doit-on porter des notes de notre Musique, à qui l'un & l'autre manquent?

Il paroît d'abord assez difficile de trouver une méthode qui puisse remédier à tous ces inconvéniens à la fois. Comment donner plus d'évidence à nos signes sans les augmenter en nombre?

Et comment les augmenter en nombre ſans les rendre d'un coté plus longs à apprendre, plus difficiles à retenir, & de l'autre, plus étendus dans leur volume ?

Cependant, à conſidérer la choſe de près, on ſent bientôt que tous ces défauts partent de la même ſource; ſavoir, de la mauvaiſe inſtitution des ſignes & de la quantité qu'il en a fallu établir pour ſuppléer à l'expreſſion bornée & mal entendue qu'on leur a donnée en premier lieu; & il eſt démonſtratif que dès qu'on aura inventé des ſignes équivalens, mais plus ſimples, & en moindre quantité, ils auront par-là même plus de préciſion & pourront exprimer autant de choſes en moins d'eſpace.

Il ſeroit avantageux, outre cela, que ces ſignes fuſſent déja connus, afin que l'attention fût moins partagée, & faciles à figurer, afin de rendre la Muſique plus commode.

Voilà les vues que je me ſuis propoſées, en méditant le ſyſtême que je préſente au Public. Comme je deſtine un autre ouvrage au détail de ma méthode, telle qu'elle doit être enſeignée aux Ecoliers, on n'en trouvera ici qu'un plan général, qui ſuffira pour en donner la parfaite intelligence aux perſonnes qui cultivent actuellement la Muſique, & dans lequel j'eſpere, malgré ſa briéveté, que la ſimplicité de mes principes ne donnera lieu ni à l'obſcurité, ni à l'équivoque.

Il faut d'abord conſidérer dans la Muſique deux objets principaux, chacun ſéparément. Le premier, doit être l'expreſſion de tous les ſons poſſibles, & l'autre, celles de toutes les différentes durées, tant des ſons que de leurs ſilences relatifs, ce qui comprend auſſi la différence des mouvemens.

Comme la Muſique n'eſt qu'un enchaînement de ſons qui ſe font entendre, ou tous enſemble, ou ſucceſſivement, il ſuffit que tous ces ſons aient des expreſſions relatives qui leur aſſignent à chacun la place qu'il doit occuper, par rapport à un certain ſon fondamental naturel ou arbitraire, pourvu que ce ſon fondamental ſoit nettement exprimé & que la relation ſoit facile à connoître. Avantages que n'a deja point la Muſique ordinaire, où le ſon fondamental n'a nulle évidence particuliere, & où tous les rapports des notes ont beſoin d'être longtems étudiés.

Mais comment faut-il procéder pour déterminer ce ſon fondamental de la maniere la plus avantageuſe qu'il eſt poſſible ; c'eſt d'abord une queſtion qui mérite fort d'être examinée ? On voit déja qu'il n'eſt aucun ſon dans la nature qui contienne quelque propriété particuliere & connue, par laquelle on puiſſe le diſtinguer toutes les fois qu'on l'entendra. Vous ne ſauriez décider ſur un ſon unique, que ce ſoit un *ut* plutôt qu'un *la*, ou un *re*, & tant que vous l'entendrez ſeul, vous n'y pouvez rien appercevoir qui vous doive engager à lui attribuer un nom plutôt qu'un autre. C'eſt ce qu'avoit déja remarqué M. de Mairan. Il n'y a, dit-il, dans la nature, ni *ut*, ni *ſol* qui ſoit quinte ou quarte par ſoi-même, parce que *ut*, *ſol* ou *re* n'exiſtent qu'hypothétiquement ſelon le ſon fondamental que l'on a adopté. La ſenſation de chacun des tons n'a rien en ſoi de propre à la place qu'il tient dans l'étendue du clavier, rien qui le diſtingue des autres pris ſéparément. Le *re* de l'Opéra pourroit être l'*ut* de Chapelle, ou au contraire : la même vîteſſe, la même fréquence de vibrations qui conſtitue l'un, pourra ſervir, quand on voudra, à conſtituer l'autre ; ils ne different dans le ſentiment qu'en qualité de plus haut ou de plus bas, comme huit vibrations, par exemple, different de neuf, & non pas d'une différence ſpécifique de ſenſation.

Voilà donc tous les ſons imaginables réduits à la ſeule faculté d'exciter des ſenſations par les vibrations qui les produiſent, & la propriété ſpécifique de chacun d'eux réduite au nombre particulier de ces vibrations, pendant un tems déterminé : or, comme il eſt impoſſible de compter ces vibrations, du moins d'une maniere directe, il reſte démontré qu'on ne peut trouver dans les ſons aucune propriété ſpécifique par laquelle on les puiſſe reconnoître ſéparément, & à plus forte raiſon qu'il n'y a aucun d'eux qui mérite par préférence d'être diſtingué de tous les autres & de ſervir de fondement aux rapports qu'ils ont entr'eux.

Il eſt vrai que M. Sauveur avoit propoſé un moyen de déterminer un ſon fixe qui eût ſervi de baſe à tous les tons de l'échelle générale : mais ſes raiſonnemens mêmes prouvent qu'il n'eſt point

de

de ſon fixe dans la nature, & l'artifice très-ingénieux & très-impraticable qu'il imagina pour en trouver un arbitraire, prouve encore combien il y a loin des hypotheſes, ou même, ſi l'on veut, des vérités de ſpéculation, aux ſimples regles de pratique.

Voyons, cependant, ſi en épiant la nature de plus près, nous ne pourrons point nous diſpenſer de recourir à l'Art pour établir un ou pluſieurs ſons fondamentaux, qui puiſſent nous ſervir de principe de comparaiſon pour y rapporter tous les autres.

D'abord, comme nous ne travaillons que pour la pratique, dans la recherche des ſons, nous ne parlerons que de ceux qui compoſent le ſyſtême tempéré, tel qu'il eſt univerſellement adopté, comptant pour rien ceux qui n'entrent point dans la pratique de notre Muſique, & conſidérant comme juſtes, ſans exception, tous les accords qui réſultent du tempérament. On verra bientôt que cette ſuppoſition, qui eſt la même qu'on admet dans la Muſique ordinaire, n'ôtera rien à la variété que le ſyſtême tempéré introduit dans l'effet des différentes modulations.

En adoptant donc la ſuite de tous les ſons du clavier, telle qu'elle eſt pratiquée ſur les Orgues & les Clavecins, l'expérience m'apprend qu'un certain ſon auquel on a donné le nom d'*ut*, rendu par un tuyau long de ſeize pieds, ouvert, fait entendre aſſez diſtinctement, outre le ſon principal, deux autres ſons plus foibles, l'un à la tierce majeure, & l'autre à la quinte (1) auxquels on a donné les noms de *mi* & de *ſol*. J'écris à part ces trois noms; & cherchant un tuyau à la quinte du premier, qui rende le même ſon que je viens d'appeller *ſol* ou ſon octave, j'en trouve un de dix pieds huit pouces de longueur, lequel, outre le ſon principal *ſol*, en rend auſſi deux autres, mais plus foiblement; je les appelle *ſi* & *re*, & je trouve qu'ils ſont préciſément en même rapport avec le *ſol*, que le *ſol* & le *mi* l'étoient

(1) C'eſt-à-dire, à la douzieme, qui eſt la réplique de la quinte, & à la dix-ſeptieme, qui eſt la duplique de la tierce majeure. L'octave, même pluſieurs octaves s'entendent auſſi aſſez diſtinctement, & s'entendroient bien mieux encore, ſi l'oreille ne les confondoit quelquefois avec le ſon principal.

avec l'*ut* ; je les écris à la suite des autres, omettant comme inutile d'écrire le *sol* une seconde fois. Cherchant un troisieme tuyau à l'unisson de la quinte *re*, je trouve qu'il rend encore deux autres sons outre le son principal *re*, & toujours en même proportion que les précédens; je les appelle *fa* & *la* (1), & je les écris encore à la suite des précédens. En continuant de même sur le *la*, je trouverois encore deux autres sons : mais comme j'apperçois que la quinte est ce même *mi* qui a fait la tierce du premier son *ut*, je m'arrête-là, pour ne pas redoubler inutilement mes expériences ; & j'ai les sept noms suivans, répondans au premier son *ut* & aux six autres que j'ai trouvés de deux en deux.

Ut, mi, sol, si, re, fa, la.

Rapprochant ensuite tous ces sons par octaves, dans les plus petits intervalles où je puis les placer, je les trouve rangés de cette sorte :

Ut, re, mi, fa, sol, la, si.

Et ces sept notes ainsi rangées, indiquent justement le progrès diatonique affecté au mode majeur, par la nature même : or, comme le premier son *ut* a servi de principe & de base à tous les autres, nous le prendrons pour ce son fondamental que nous avions cherché, parce qu'il est bien réellement la source & l'origine d'où sont émanés tous ceux qui le suivent. Parcourir ainsi tous les sons de cette échelle, en commençant & finissant par le son fondamental, & en préférant toujours les premiers engendrés aux derniers; c'est ce qu'on appelle moduler dans le ton d'*ut* majeur, & c'est-là proprement la gamme fondamentale, qu'on est convenu d'appeller naturelle préféra-

---

(1) Le *fa* qui fait la tierce majeure du *re* se trouve, par conséquent, diése dans cette progression, & il faut avouer qu'il n'est pas aisé de développer l'origine du *fa* naturel considéré comme quatrieme note du ton : mais il y auroit là-dessus des observations à faire qui nous meneroient loin & qui ne seroient pas propres à cet Ouvrage. Au reste, nous devons d'autant moins nous arrêter à cette légere exception, qu'on peut démontrer que le *fa* naturel ne sauroit être traité dans le ton d'*ut* que comme dissonance ou préparation à la dissonance.

blement aux autres, & qui ſert de regle de comparaiſon, pour y conformer les ſons fondamentaux de tous les tons pratiquables. Au reſte : il eſt bien évident qu'en prenant le ſon rendu par tout autre tuyau pour le ſon fondamental *ut*, nous ſerions parvenus par des ſons différens à une progreſſion toute ſemblable, & que, par conſéquent, ce choix n'eſt que de pure convention, & tout auſſi arbitraire que celui d'un tel ou tel méridien pour déterminer les degrés de longitude.

Il ſuit de-la, que ce que nous avons fait en prenant *ut* pour baſe de notre opération, nous le pouvons faire de même en commençant par un des ſix ſons qui le ſuivent, à notre choix, & qu'appellant *ut* ce nouveau ſon fondamental, nous arriverons à la même progreſſion que ci-devant, & nous trouverons tout de nouveau,

Ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi.

Avec cette unique différence que ces derniers ſons étant placés à l'égard de leur ſon fondamental de la même maniere que les précédens l'étoient à l'égard du leur, & ces deux ſons fondamentaux étant pris ſur différens tuyaux, il s'enſuit que leurs ſons correſpondans ſont auſſi rendus par différens tuyaux, & que le premier *ut*, par exemple, n'étant pas le même que le ſecond, le premier *re* n'eſt pas non plus le même que le ſecond.

A préſent l'un de ces deux tons étant pris pour le naturel ; ſi vous voulez ſavoir ce que les différens ſons du ſecond ſont à l'égard du premier, vous n'avez qu'à chercher à quel ſon naturel du premier ton ſe rapporte le fondamental du ſecond, & le même rapport ſubſiſtera toujours entre les ſons de même dénomination de l'un & de l'autre ton dans les octaves correſpondantes. Suppoſant, par exemple, que l'*ut* du ſecond ton ſoit un *ſol* au naturel, c'eſt-à-dire, à la quinte de l'*ut* naturel, le *re* du ſecond ton ſera ſûrement un *la* naturel, c'eſt-à-dire, la quinte du *re* naturel, le *mi* ſera un *ſi*, le *fa* un *ut*, &c., & alors on dira qu'on eſt au ton majeur de *ſol*, c'eſt-à-dire, qu'on

a pris le *sol* naturel pour en faire le son fondamental d'un autre ton majeur.

Mais si, au lieu de m'arrêter en *la* dans l'expérience des trois sons rendus par chaque tuyau, j'avois continué ma progression de quinte en quinte jusqu'à me retrouver au premier *ut* d'où j'étois parti d'abord, ou à l'une de ses octaves, alors j'aurois passé par cinq nouveaux sons altérés des premiers, lesquels font avec eux la somme de douze sons differens, renfermés dans l'étendue de l'octave, & faisant ensemble ce qu'on appelle les douze cordes du systême chromatique.

Ces douze sons repliqués à différentes octaves, font toute l'étendue de l'échelle générale, sans qu'il puisse jamais s'en présenter aucun autre, du moins dans le systême tempéré, puisqu'après avoir parcouru de quinte en quinte tous les sons que les tuyaux faisoient entendre, je suis arrivé à la réplique du premier par lequel j'avois commencé, & que, par conséquent, en poursuivant la même opération, je n'aurois jamais que les répliques, c'est-à-dire, les octaves des sons précédens.

La méthode que la nature m'a indiquée, & que j'ai suivie pour trouver la génération de tous les sons pratiqués dans la Musique, m'apprend donc en premier lieu, non pas à trouver un son fondamental, proprement dit, qui n'existe point, mais à tirer d'un son établi, par convention, tous les mêmes avantages qu'il pourroit avoir s'il étoit réellement fondamental, c'est-à-dire, à en faire réellement l'origine & le générateur de tous les autres sons qui sont en usage, & qui n'y peuvent être qu'en conséquence de certains rapports déterminés qu'ils ont avec lui, comme les touches du clavier à l'égard du *C sol ut*.

Elle m'apprend en second lieu, qu'après avoir déterminé le rapport de chacun de ces sons avec le fondamental, on peut à son tour le considérer comme fondamental lui-même, puisque le tuyau qui le rend, faisant entendre sa tierce majeure & sa quinte aussi bien que le fondamental, on trouve, en partant de ce son-là comme générateur, une gamme qui ne differe en rien, quant à sa progession, de la gamme établie en premier lieu; c'est-à-dire, en un mot, que chaque touche du

clavier peut & doit même être considérée sous deux sens tout-à-fait différens ; suivant le premier, cette touche représente un son relatif au *C sol ut*, & qui, en cette qualité, s'appelle *re*, ou *mi*, ou *sol*, &c. selon qu'il est le second, le troisieme ou le cinquime degré de l'octave renfermée entre deux *ut* naturels. Suivant le second sens elle est le fondement d'un ton majeur, & alors elle doit constamment porter le nom d'*ut*, & toutes les autres touches ne devant être considérées que par les rapports qu'elles ont avec la fondamentale, c'est ce rapport qui détermine alors le nom qu'elles doivent porter suivant le degré qu'elles occupent : comme l'octave renferme douze sons, il faut indiquer celui qu'on choisit, & alors c'est un *la* ou un *re*, &c. naturel, cela détermine le son : mais quand il faut le rendre fondamental & y fixer le ton, alors c'est constamment un *ut*, & cela détermine le progrès.

Il résulte de cette explication que chacun des douze sons de l'octave peut être fondamental ou relatif, suivant la maniere dont il sera employé, avec cette distinction que la disposition de l'*ut* naturel dans l'échelle des tons, le rend fondamental naturellement, mais qu'il peut toujours devenir relatif à tout autre son que l'on voudra choisir pour fondamental ; au lieu que ces autres sons, naturellement relatifs à celui d'*ut*, ne deviennent fondamentaux que par une détermination particuliere. Au reste, il est évident que c'est la nature même qui nous conduit à cette distinction de fondement & de rapports dans les sons, chaque son peut être fondamental naturellement, puisqu'il fait entendre ses harmoniques, c'est-à-dire, sa tierce majeure & sa quinte, qui sont les cordes essentielles du ton dont il est le fondement, & chaque son peut encore être naturellement relatif, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit une des harmoniques ou des cordes essentielles d'un autre son fondamental, & qui n'en puisse être engendré en cette qualité. On verra dans la suite pourquoi j'ai insisté sur ces observations.

Nous avons donc douze sons qui servent de fondement ou de toniques aux douze tons majeurs, pratiqués dans la Musique, & qui, en cette qualité, sont parfaitement semblables, quant

aux modifications qui résultent de chacun d'eux, traité comme fondamental. A l'égard du mode mineur, il ne nous est point indiqué par la nature, & comme nous ne trouvons aucun son qui en fasse entendre les harmoniques, nous pouvons concevoir qu'il n'a point de son fondamental absolu, & qu'il ne peut exister qu'en vertu du rapport qu'il a avec le mode majeur dont il est engendré, comme il est aisé de le faire voir (1).

Le premier objet que nous devons donc nous proposer dans l'institution de nos nouveaux signes, c'est d'en imaginer d'abord un qui désigne nettement, dans toutes les occasions, la corde fondamentale que l'on prétend établir, & le rapport qu'elle a avec la fondamentale de comparaison, c'est-à-dire, avec l'*ut* naturel.

Supposons ce signe déja choisi. La fondamentale étant déterminée, il s'agira d'exprimer tous les autres sons par le rapport qu'ils ont avec elle, car c'est elle seule qui en détermine le progrès & les altérations: ce n'est pas, à la vérité, ce qu'on pratique dans la Musique ordinaire, où les sons sont exprimés constamment par certains noms déterminés, qui ont un rapport direct aux touches des instrumens & à la gamme naturelle, sans égard au ton où l'on est, ni à la fondamentale qui le détermine; mais comme il est ici question de ce qu'il convient le mieux de faire, & non pas de ce qu'on fait actuellement, est-on moins en droit de rejetter une mauvaise pratique, si je fais voir que celle que je lui substitue mérite la préférence, qu'on le seroit de quitter un mauvais guide pour un autre qui vous montreroit un chemin plus commode & plus court? Et ne se moqueroit-on pas du premier s'il vouloit vous contraindre à le suivre toujours, par cette unique raison, qu'il vous égare depuis long-tems?

Ces considérations nous menent directement au choix des chiffres pour exprimer les sons de la Musique, puisque les chiffres ne marquent que des rapports, & que l'expression des sons n'est aussi que celle des rapports qu'ils ont entr'eux. Aussi avons-nous déja remarqué que les Grecs ne se servoient des lettres

(1) *Voyez* M. Rameau, nouv. syst., p. 21, & tr. de l'Harm., p. 12 & 13.

de leur Alphabet à cet ufage, que parce que ces lettres étoient en même tems les chiffres de leur arithmétique, au lieu que les caracteres de notre Alphabet ne portant point communément avec eux les idées de nombre, ni de rapports, ne feroient pas, à beaucoup près, fi propres à les exprimer.

Il ne faut pas s'étonner après cela fi l'on a tenté fi fouvent de fubftituer les chiffres aux notes de la Mufique; c'étoit affurément le fervice le plus important que l'on eût pu rendre à cet Art, fi ceux qui l'ont entrepris avoient eu la patience ou les lumieres néceffaires pour embraffer un fyftéme général dans toute fon étendue. Le grand nombre de tentatives qu'on a faites fur ce point, fait voir qu'on fent depuis long-tems les défauts des caracteres établis. Mais il fait voir encore qu'il eft bien plus aifé de les appercevoir que de les corriger, faut-il conclure de-là que la chofe eft impoffible?

Nous voilà donc déja déterminés fur le choix des caracteres; il eft queftion maintenant de réfléchir fur la meilleure maniere de les appliquer. Il eft fûr que cela demande quelque foin: car s'il n'étoit queftion que d'exprimer tous les fons par autant de chiffres différens, il n'y auroit pas-là grande difficulté: mais auffi n'y auroit-il pas non plus grand mérite, & ce feroit ramener dans la Mufique une confufion encore pire que celle qui naît de la pofition des notes.

Pour m'éloigner le moins qu'il eft poffible de l'efprit de la méthode ordinaire, je ne ferai d'abord attention qu'au clavier naturel, c'eft-à-dire, aux touches noires de l'Orgue & du Clavecin, réfervant pour les autres des fignes d'altération femblables à ceux qui fe pratiquent communément. Ou plutot, pour me fixer par une idée plus univerfelle, je confidérerai feulement le progrès & le rapport des fons affectés au mode majeur, faifant abftraction à la modulation & aux changemens de ton, bien fûr qu'en faifant réguliérement l'application de mes caracteres, la fécondité de mon principe fuffira à tout.

De plus, comme toute l'etendue du clavier n'eft qu'une fuite de plufieurs octaves redoublées, je me contenterai d'en confidérer une à part, & je chercherai enfuite un moyen d'appliquer

ſucceſſivement à toutes, les mêmes caracteres que j'aurai affectés aux ſons de celle-ci. Par-là je me conformerai à la fois à l'uſage qui donne les mêmes noms aux notes correſpondantes des différentes octaves, à mon oreille qui ſe plaît à en confondre les ſons, à la raiſon qui me fait voir les mêmes rapports multipliés entre les nombres qui les expriment ; & enfin, je corrigerai un des grands défauts de la Muſique ordinaire, qui eſt d'anéantir par une poſition vicieuſe, l'analogie & la reſſemblance qui doit toujours ſe trouver entre les différentes octaves.

Il y a deux manieres de conſidérer les ſons & les rapports qu'ils ont entr'eux, l'une, par leur génération, c'eſt-à-dire, par les différentes longueurs des cordes ou des tuyaux qui les font entendre ; & l'autre, par les intervalles qui les ſéparent du grave à l'aigu.

A l'égard de la premiere, elle ne ſauroit être de nulle conſéquence dans l'établiſſement de nos ſignes ; ſoit parce qu'il faudroit de trop grands nombres pour les exprimer ; ſoit enfin, parce que de tels nombres ne ſont de nul avantage pour la facilité de l'intonation, qui doit être ici notre grand objet.

Au contraire, la ſeconde maniere de conſidérer les ſons par leurs intervalles, renferme un nombre infini d'utilités : c'eſt ſur elle qu'eſt fondé le ſyſtême de la poſition, tel qu'il eſt pratiqué actuellement. Il eſt vrai que, ſuivant ce ſyſtême, les notes n'ayant rien en elles-mêmes, ni dans l'eſpace qui les ſépare, qui vous indique clairement le genre de l'intervalle, il faut anoner un tems infini avant que d'avoir acquis toute l'habitude néceſſaire pour le reconnoître au premier coup-d'œil. Mais comme ce défaut vient uniquement du mauvais choix des ſignes, on n'en peut rien conclure contre le principe ſur lequel ils ſont établis, & l'on verra bientôt comment, au contraire, on tire de ce principe tous les avantages qui peuvent rendre l'intonation aiſée à apprendre & à pratiquer.

Prenant *ut* pour ce ſon fondamental, auquel tous les autres doivent ſe rapporter & l'exprimant par le chiffre 1, nous aurons à la ſuite l'expreſſion des ſept ſons naturels, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, par les ſept chiffres, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, de façon que tant

que

que le chant roulera dans l'étendue de ces ſept ſons, il ſuffira de les noter chacun par ſon chiffre correſpondant, pour les exprimer tous ſans équivoque.

Il eſt évident que cette maniere de noter, conſerve pleinement l'avantage ſi vanté de la poſition : car, vous connoiſſez à l'œil, auſſi clairement qu'il eſt poſſible, ſi un ſon eſt plus haut ou plus bas qu'un autre; vous voyez parfaitement qu'il faut monter pour aller de l'1 au 5, & qu'il faut deſcendre pour aller du 4 au 2 : cela ne ſouffre pas la moindre réplique.

Mais je ne m'étendrai pas ici ſur cet article, & je me contenterai de toucher, à la fin de cet Ouvrage, les principales réflexions qui naiſſent de la comparaiſon des deux méthodes; ſi l'on ſuit mon projet avec quelque attention, elles ſe préſenteront d'elles-mêmes à chaque inſtant, &, en laiſſant à mes Lecteurs le plaiſir de me prévenir, j'eſpere de me procurer la gloire d'avoir penſé comme eux.

Les ſept premiers chiffres ainſi diſpoſés, marqueront, outre les degrés de leurs intervalles, celui que chaque ſon occupe à l'égard du ſon fondamental *ut*, de façon qu'il n'eſt aucun intervalle dont l'expreſſion par chiffres ne vous préſente un double rapport, le premier, entre les deux ſons qui le compoſent, & le ſecond, entre chacun d'eux & le ſon fondamental.

Soit donc établi que le chiffre 1 s'appellera toujours *ut*; 2, s'appellera toujours *re*; 3, toujours *mi*, &c. conformément à l'ordre ſuivant.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
Ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi.

Mais quand il eſt queſtion de ſortir de cette étendue, pour paſſer dans d'autres octaves, alors cela forme une nouvelle difficulté; car il faut néceſſairement multiplier les chiffres, ou ſuppléer à cela par quelque nouveau ſigne qui détermine l'octave où l'on chante, autrement l'*ut* d'en-haut étant écrit 1, auſſi-bien que l'*ut* d'en-bas, le Muſicien ne pourroit éviter de les confondre, & l'équivoque auroit lieu néceſſairement.

C'eſt ici le cas où la poſition peut être admiſe, avec tous les avantages qu'elle a dans la Muſique ordinaire, ſans en conſerver

ni les embarras, ni la difficulté. Etabliſſons une ligne horizontale, ſur laquelle nous diſpoſerons toutes les notes renfermées dans la même octave, c'eſt-à-dire, depuis & compris l'*ut* d'en-bas juſqu'à celui d'en-haut excluſivement. Faut-il paſſer dans l'octave qui commence à l'*ut* d'en-haut? Nous placerons nos chiffres au-deſſus de la ligne. Voulons-nous, au contraire, paſſer dans l'octave inférieure, laquelle commence en deſcendant par le *ſi*, qui ſuit l'*ut* poſé ſur la ligne? Alors nous les placerons au-deſſous de la même ligne; c'eſt-à-dire, que la poſition qu'on eſt contraint de changer à chaque degré dans la Muſique ordinaire, ne changera dans la mienne qu'à chaque octave, & aura, par conſéquent, ſix fois moins de combinaiſons. (*Voyez* la Planche, Exemple 1.)

Après ce premier *ut*, je deſcends au *ſol* de l'octave inférieure: je reviens à mon *ut*, &, après avoir fait le *mi* & le *ſol* de la même octave, je paſſe à l'*ut* d'en-haut, c'eſt-à-dire, à l'*ut* qui commence l'octave ſupérieure; je redeſcends enſuite juſqu'au *ſol* d'en-bas par lequel je reviens finir à mon premier *ut*.

Vous pouvez voir dans ces exemples (*voyez* la Pl. Ex. 1 & 2.) comment le progrès de la voix eſt toujours annoncé aux yeux, ou par les différentes valeurs des chiffres, s'ils ſont de la même octave, ou par leurs différentes poſitions, ſi leurs octaves ſont différentes.

Cette mécanique eſt ſi ſimple qu'on la conçoit du premier regard, & la pratique en eſt la choſe du monde la plus aiſée. Avec une ſeule ligne vous modulez dans l'étendue de trois octaves, & s'il ſe trouvoit que vous vouluſſiez paſſer encore au-delà, ce qui n'arrivera gueres dans une Muſique ſage, vous avez toujours la liberté d'ajouter des lignes accidentelles en-haut & en-bas, comme dans la Muſique ordinaire, avec la différence que dans celle-ci il faut onze lignes pour trois octaves, tandis qu'il n'en faut qu'une dans la mienne, & que je puis exprimer l'étendue de cinq, ſix, & près des ſept octaves, c'eſt-à-dire, beaucoup plus que n'a d'étendue le grand clavier, avec trois lignes ſeulement.

Il ne faut pas confondre la poſition, telle que ma méthode

l'adopte, avec celle qui se pratique dans la Musique ordinaire : les principes en sont tous différens. La Musique ordinaire n'a en vue que de vous indiquer des intervalles & de disposer en quelque façon vos organes, par l'aspect du plus grand ou moindre éloignement des notes, sans s'embarrasser de distinguer assez bien le genre de ces intervalles, ni le degré de cet éloignement, pour en rendre la connoissance indépendante de l'habitude. Au contraire, la connoissance des intervalles qui fait proprement le fond de la science du Musicien, m'a paru un point si important, que j'ai cru en devoir faire l'objet essentiel de ma méthode. L'explication suivante montre comment on parvient par mes caracteres à déterminer tous les intervalles possibles par leurs genres & par leurs noms, sans autre peine que celle de lire une fois ces remarques.

Nous distinguons d'abord les intervalles en directs & renversés, & les uns & les autres encore en simples & redoublés.

Je vais définir chacun de ces intervalles considéré dans mon systême.

L'intervalle direct est celui qui est compris entre deux sons, dont les chiffres sont d'accord avec le progrès, c'est-à-dire, que le son le plus haut doit avoir aussi le plus grand chiffre, & le son le plus bas, le chiffre le plus petit. (*Voyez* la Planche, Exemple 3.)

L'intervalle renversé est celui dont le progrès est contrarié par les chiffres, c'est-à-dire, que si l'intervalle monte, le second chiffre est le plus petit, & si l'intervalle descend, le second chiffre est le plus grand. (*Voyez* la pl. Ex. 4.)

L'intervalle simple est celui qui ne passe pas l'étendue d'une octave. (*Voyez* la pl. Ex. 5.)

L'intervalle redoublé est celui qui passe l'étendue d'une octave. Il est toujours la réplique d'un intervalle simple. (*Voyez* exemple 6.)

Quand vous entrez d'une octave dans la suivante, c'est-à-dire, que vous passez de la ligne au-dessus ou au-dessous d'elle, ou *vice-versâ*, l'intervalle est simple s'il est renversé; mais s'il est direct, il sera toujours redoublé.

Cette courte explication ſuffit pour connoître à fond le genre de tout intervalle poſſible. Il faut à-préſent apprendre à en trouver le nom ſur le champ.

Tous les intervalles peuvent être conſidérés comme formés des trois premiers intervalles ſimples, qui ſont la ſeconde, la tierce, la quarte, dont les complémens à l'octave ſont la ſeptieme, la ſixte & la quinte ; à quoi, ſi vous ajoutez cette octave elle-même, vous aurez tous les intervalles ſimples ſans exception.

Pour trouver donc le nom de tout intervalle ſimple direct, il ne faut qu'ajouter l'unité à la différence des deux chiffres qui l'expriment. Soit, par exemple, cet intervalle 1, 5 ; la différence des deux chiffres eſt 4, à quoi ajoutant l'unité, vous avez 5, c'eſt-à-dire, la quinte pour le nom de cet intervalle ; il en ſeroit de même ſi vous aviez eu 2, 6, ou 7, 3, &c. Soit cet autre intervalle 4, 5 ; la différence eſt un, à quoi ajoutant l'unité, vous avez 2, c'eſt-à-dire, une ſeconde pour le nom de cet intervalle. La regle eſt générale.

Si l'intervalle direct eſt redoublé, après avoir procédé comme ci-devant, il faut ajouter 7 pour chaque octave, & vous aurez encore très-exactement le nom de votre intervalle : par exemple, vous voyez déja que — $1\underline{\ ^{3}\ }$ eſt une tierce redoublée ; ajoutez donc 7 à 3, & vous aurez 10, c'eſt-à-dire un dixieme pour le nom de votre intervalle.

Si l'intervalle eſt renverſé, prenez le complément du direct, c'eſt le nom de votre intervalle : ainſi, parce que la ſixte eſt le complément de la tierce, & que cet intervalle — $1\overline{\ _{3}\ }$, eſt une tierce renverſée, je trouve que c'eſt une ſixte : ſi de plus il eſt redoublé, ajoutez-y autant de fois 7 qu'il y a d'octaves. Avec ce peu de regles, dans quelques cas que vous ſoyez, vous pouvez nommer ſur le champ & ſans le moindre embarras, quelqu'intervalle qu'on vous préſente.

Voyons donc, ſur ce que je viens d'expliquer, à quel point nous ſommes parvenus dans l'art de ſolfier, par la méthode que je propoſe.

D'abord toutes les notes ſont connues ſans exception ; il n'a

pas fallu bien de la peine pour retenir les noms de ſept caracteres uniques, qui ſont les ſeuls dont on ait à charger la mémoire pour l'expreſſion des ſons; qu'on apprenne à les entonner juſte en montant & en deſcendant, diatoniquement & par intervalles, & nous voilà tout d'un coup débarraſſés des difficultés de la poſition.

A le bien prendre, la connoiſſance des intervalles, par rapport à la nomination, n'eſt pas d'une néceſſité abſolue, pourvu qu'on connoiſſe bien le ton d'où l'on part, & qu'on ſache trouver celui où l'on va. On peut entonner exactement l'*ut* & le *fa*, ſans ſavoir qu'on fait une quarte: & ſûrement cela ſeroit toujours bien moins néceſſaire par ma méthode, que par la commune, où la connoiſſance nette & préciſe des notes ne peut ſuppléer à celle des intervalles, au lieu que dans la mienne, quand l'intervalle ſeroit inconnu, les deux notes qui le compoſent ſeroient toujours évidentes, ſans qu'on pût jamais s'y tromper dans quelque ton & à quelque clef que l'on fût. Cependant tous les avantages ſe trouvent ici tellement réunis, qu'au moyen de trois ou quatre obſervations très-ſimples, voilà mon Ecolier en état de nommer hardiment tout intervalle poſſible, ſoit ſur la même partie, ſoit en ſautant de l'une à l'autre, & d'en ſavoir plus à cet égard dans une heure d'application, que des Muſiciens de dix ou douze ans de pratique; car on doit remarquer que les opérations dont je viens de parler, ſe ſont tout d'un coup par l'eſprit, & avec une rapidité bien éloignée des longues gradations indiſpenſables dans la Muſique ordinaire, pour arriver à la connoiſſance des intervalles, & qu'enfin les regles ſeroient toujours préférables à l'habitude, ſoit pour la certitude, ſoit pour la briéveté, quand même elles ne feroient que produire le même effet.

Mais ce n'eſt rien d'être parvenu juſqu'ici: il eſt d'autres objets à conſidérer, & d'autres difficultés à ſurmonter.

Quand j'ai ci-devant affecté le nom d'*ut* au ſon fondamental de la gamme naturelle, je n'ai fait que me conformer à l'eſprit de la premiere inſtitution du nom des notes, & à l'uſage général des Muſiciens; & quand j'ai dit que la fondamentale

de chaque ton avoit le même droit de porter le nom d'*ut* que ce premier son, à qui il n'est affecté par aucune propriété particuliere, j'ai encore été autorisé par la pratique universelle de cette méthode, qu'on appelle transposition dans la Musique vocale.

Pour effacer tout scrupule qu'on pourroit concevoir à cet égard, il faut expliquer ma pensée avec un peu plus d'étendue : le nom d'*ut* doit-il être nécessairement & toujours celui d'une touche fixe du clavier, ou doit-il au contraire être appliqué préférablement à la fondamentale de chaque ton ? c'est la question qu'il s'agit de discuter.

A l'entendre énoncer de cette maniere, on pourroit, peut-être, s'imaginer que ce n'est ici qu'une question de mots. Cependant elle influe trop dans la pratique pour être méprisée : il s'agit moins des noms en eux-mêmes, que de déterminer les idées qu'on leur doit attacher, & sur lesquelles on n'a pas été trop bien d'accord jusqu'ici.

Demandez à une personne qui chante, ce que c'est qu'un *ut*, elle vous dira que c'est le premier ton de la gamme : demandez la même chose à un joueur d'instrumens, il vous répondra que c'est une telle touche de son violon ou de son clavecin. Ils ont tous deux raison ; ils s'accordent même en un sens, & s'accorderoient tout-à-fait, si l'un ne se représentoit pas cette gamme comme mobile, & l'autre cet *ut* comme invariable.

Puisque l'on est convenu d'un certain son à-peu-près fixe pour y régler la portée des voix & le diapason des instrumens, il faut que ce son ait nécessairement un nom, & un nom fixe comme le son qu'il exprime ; donnons-lui le nom d'*ut* ; j'y consens. Réglons ensuite sur ce nom-là tous ceux des différens sons de l'échelle générale, afin que nous puissions indiquer le rapport qu'ils ont avec lui & avec les différentes touches des instrumens : j'y consens encore ; & jusques-là le Symphoniste a raison.

Mais ces sons auxquels nous venons de donner des noms, & ces touches qui les font entendre, sont disposés de telle maniere qu'ils ont entr'eux & avec la touche *ut* certains rapports

qui conſtituent proprement ce qu'on appelle ton, & ce ton dont *ut* eſt la fondamentale eſt celui que font entendre les touches noires de l'orgue & du clavecin quand on les joue dans un certain ordre, ſans qu'il ſoit poſſible d'employer toutes les mêmes touches pour quelque autre ton dont *ut* ne ſeroit pas la fondamentale, ni d'employer dans celui d'*ut* aucune des touches blanches du clavier, leſquelles n'ont même aucun nom propre, & en prennent de différens, s'appellant tantôt dièſes & tantôt bémols, ſuivant les tons dans leſquels elles ſont employées.

Or, quand on veut établir une autre fondamentale, il faut néceſſairement faire un tel choix des ſons qu'on veut employer, qu'ils aient avec elle préciſément les mêmes rapports que le *re*, le *mi*, le *ſol*, & tous les autres ſons de la gamme naturelle avec l'*ut*. C'eſt le cas où le Chanteur a droit de dire au Symphoniſte : pourquoi ne vous ſervez-vous pas des mêmes noms pour exprimer les mêmes rapports? Au reſte, je crois peu néceſſaire de remarquer qu'il faudroit toujours déterminer la fondamentale par ſon nom naturel, & que c'eſt ſeulement après cette détermination qu'elle prendroit le nom d'*ut*.

Il eſt vrai qu'en affectant toujours les mêmes noms aux mêmes touches de l'inſtrument & aux mêmes notes de la Muſique, il ſemble d'abord qu'on établit un rapport plus direct entre cette note & cette touche, & que l'une excite plus aiſément l'idée de l'autre, qu'on ne feroit en cherchant toujours une égalité de rapport entre les chiffres des notes & le chiffre fondamental d'un côté; & de l'autre, entre le ſon fondamental & les touches de l'inſtrument.

On peut voir que je ne tâche pas d'énerver la force de l'objection; oſerai-je me flatter à mon tour, que les préjugés n'ôteront rien à celle de mes réponſes?

D'abord, je remarquerai que le rapport fixé par les mêmes noms entre les touches de l'inſtrument & les notes de la Muſique, a bien des exceptions & des difficultés auxquelles on ne fait pas toujours aſſez d'attention.

Nous avons trois clefs dans la muſique, & ces trois clefs ont

huit positions, ainsi, suivant ces différentes positions, voilà huit touches différentes pour la même position, & huit positions pour la même touche & pour chaque touche de l'instrument : il est certain que cette multiplication d'idées nuit à leur netteté ; il y a même bien des Symphonistes qui ne les possedent jamais toutes à un certain point, quoique toutes les huit clefs soient d'usage sur plusieurs instrumens.

Mais renfermons-nous dans l'examen de ce qui arrive sur une seule clef. On s'imagine que la même note doit toujours exprimer l'idée de la même touche, & cependant cela est très-faux: car par des accidens fort communs, causés par les dièses & les bémols, il arrive à tout moment, non-seulement que la note *si* devient la touche *ut*, que la note *mi* devient la touche *fa* & réciproquement, mais encore qu'une note diésée à la clef & diésée par accident, monte d'un ton tout entier, qu'un *fa* devient un *sol*, un *ut*, un *re*, &c. Et qu'au contraire par un double bémol, un *mi* deviendra un *re*, un *si*, un *la*, & ainsi des autres. Où en est donc la précision de nos idées ? Quoi ! je vois un *sol*, & il faut que je touche un *la*! Est-ce là ce rapport si juste, si vanté, auquel on veut sacrifier celui de la modulation?

Je ne nie pas cependant qu'il n'y ait quelque chose de très-ingénieux dans l'invention des accidens ajoutés à la clef, pour indiquer, non pas les différens tons, car ils ne sont pas toujours connus par-là, mais les différentes altérations qu'ils causent. Ils n'expliquent pas mal la théorie des progressions, c'est dommage qu'ils fassent acheter si cher cet avantage par la peine qu'ils donnent dans la pratique du chant & des instrumens. Que me sert, à moi, de savoir qu'un tel demi-ton a changé de place, & que de-là on l'a transporté là pour en faire une note sensible, une quatrieme ou une sixieme note ; si d'ailleurs je ne puis venir à bout de l'exécuter sans me donner la torture, & s'il faut que je me souvienne exactement de ces cinq dièses ou de ces cinq bémols, pour les appliquer à toutes les notes que je trouverai sur les mêmes positions ou à l'octave, & cela précisément dans le tems que l'exécution devient la plus embarrassante par la difficulté particuliere de l'instrument ? Mais ne nous imaginons pas que les

Musiciens se donnent cette peine dans la pratique ; ils suivent une autre route bien plus commode, & il n'y a pas un habile homme parmi eux, qui, après avoir préludé dans le ton où il doit jouer, ne fasse plus d'attention au degré du ton où il se trouve & dont il connoît la progression, qu'au dièse ou au bémol qui l'affecte.

En général, ce qu'on appelle chanter & exécuter au naturel est, peut-être, ce qu'il y a de plus mal imaginé dans la Musique : car si les noms des notes ont quelque utilité réelle, ce ne peut être que pour exprimer certains rapports, certaines affections déterminées dans les progressions des sons. Or, dès que le ton change, les rapports des sons & la progression changeant aussi, la raison dit qu'il faut de même changer les noms des notes en les rapportant par analogie au nouveau ton, sans quoi l'on renverse le sens des noms & l'on ôte aux mots le seul avantage qu'ils puissent avoir, qui est d'exciter d'autres idées avec celles des sons. Le passage du *mi* au *fa* ou du *si* à l'*ut*, excite naturellement dans l'esprit du Musicien l'idée du demi-ton. Cependant, si l'on est dans le ton de *si* ou dans celui de *mi*, l'intervalle du *si* à l'*ut*, ou du *mi* au *fa* est toujours d'un ton & jamais d'un demi-ton. Donc, au lieu de leur conserver des noms qui trompent l'esprit & qui choquent l'oreille exercée par une différente habitude, il est important de leur en appliquer d'autres dont le sens connu ne soit point contradictoire, & annonce les intervalles qu'ils doivent exprimer. Or, tous les rapports des sons du systême diatonique se trouvent exprimés dans le majeur, tant en montant qu'en descendant, dans l'octave comprise entre deux *ut*, suivant l'ordre naturel, & dans le mineur, dans l'octave comprise entre deux *la* suivant le même ordre en descendant seulement, car en montant le mode mineur est assujetti à des affections différentes qui présentent de nouvelles réflexions pour la théorie, lesquelles ne sont pas aujourd'hui de mon sujet, & qui ne font rien au systême que je propose.

Je ne disconviens pas qu'à l'égard des instrumens ma méthode ne s'écarte beaucoup de l'esprit de la méthode ordinaire : mais comme je ne crois pas la méthode ordinaire extrêmement esti-

mable, & que je crois même d'en démontrer les défauts, il faudroit toujours avant que de me condamner par-là, se mettre en état de me convaincre, non pas de la différence, mais du désavantage de la mienne.

Continuons d'en expliquer la mécanique. Je reconnois dans la Musique douze sons ou cordes originales, l'un desquels est le *C sol ut* qui sert de fondement à la gamme naturelle : prendre un des autres sons pour fondamental, c'est lui attribuer toutes les propriétés de l'*ut*; c'est proprement transposer la gamme naturelle plus haut ou plus bas de tant de degrés. Pour déterminer ce son fondamental, je me sers du mot correspondant, c'est-à-dire, du *sol*, du *re*, du *la*, &c. & je l'écris à la marge au haut de l'air que je veux noter : alors ce *sol* ou ce *re* qu'on peut appeller la clef, devient *ut*, & servant de fondement à un nouveau ton & à une nouvelle gamme, toutes les notes de Clavier lui deviennent relatives, & ce n'est alors qu'en vertu du rapport qu'elles ont avec ce son fondamental, qu'elles peuvent être employées.

C'est-là, quoiqu'on en puisse dire, le vrai principe auquel il faut s'attacher dans la composition, dans le prélude, & dans le Chant; & si vous prétendez conserver aux notes leurs noms naturels, il faut néceſſairement que vous les considériez tout à la fois sous une double relation, savoir, par rapport au *C sol ut* & à la gamme naturelle, & par rapport au son fondamental particulier sur lequel vous êtes contraint d'en régler le progrès & les altérations. Il n'y a qu'un ignorant qui joue des dièses & des bémols sans penser au ton dans lequel il est; alors, Dieu sait quelle justesse il peut y avoir dans son jeu!

Pour former donc un éleve suivant ma méthode, je parle de l'instrument, car pour le Chant la chose est si aisée qu'il seroit superflu de s'y arrêter; il faut d'abord lui apprendre à connoître & à toucher par leur nom naturel, c'est-à-dire, sur la clef d'*ut*, toutes les touches de son instrument. Ces premiers noms lui doivent servir de regle pour trouver ensuite les autres fondamentales, & toutes les modulations possibles des tons majeurs auxquels seul il suffit de faire attention, comme je l'expliquerai bientôt.

Je viens enſuite à la clef *ſol*, & après lui avoir fait toucher le *ſol*, je l'avertis que ce *ſol* devenant la fondamentale du ton, doit alors s'appeller *ut*, & je lui fais parcourir ſur cet *ut* toute la gamme naturelle en haut & en bas ſuivant l'étendue de ſon inſtrument : comme il y aura quelque différence dans la touche ou dans la diſpoſition des doigts à cauſe du demi-ton tranſpoſé, je la lui ferai remarquer. Après l'avoir exercé quelque tems ſur ces deux tons, je l'amenerai à la clef *re*, & lui faiſant appeller *ut* le *re* naturel, je lui fais recommencer ſur cet *ut* une nouvelle gamme, & parcourant ainſi toutes les fondamentales de quinte en quinte, il ſe trouvera enfin dans le cas d'avoir préludé en mode majeur ſur les douze cordes du ſyſtême chromatique, & de connoître parfaitement le rapport & les affections différentes de toutes les touches de ſon inſtrument, ſur chacun de ces douze différens tons.

Alors je lui mets de la Muſique aiſée entre les mains. La clef lui montre quelle touche doit prendre la dénomination d'*ut*, & comme il a appris à trouver le *mi* & le *ſol*, &c. c'eſt-à dire, la tierce majeure & la quinte, &c. ſur cette fondamentale, un 3 & un 5 ſont bientôt pour lui des ſignes familiers, & ſi les mouvemens lui étoient connus & que l'inſtrument n'eût pas ſes difficultés particulieres, il ſeroit dès-lors en état d'exécuter à livre ouvert toute ſorte de Muſique, ſur tous les tons & ſur toutes les clefs. Mais avant que d'en dire davantage ſur cet article, il faut achever d'expliquer la partie qui regarde l'expreſſion des ſons.

A l'égard du mode mineur, j'ai déja remarqué que la nature ne nous l'avoit point enſeigné directement. Peut-être vient-il d'une ſuite de la progreſſion dont j'ai parlé dans l'expérience des tuyaux, où l'on trouve qu'à la quatrieme quinte cet *ut* qui avoit ſervi de fondement à l'opération, fait une tierce mineure avec le *la* qui eſt alors le ſon fondamental. Peut être eſt-ce auſſi de-là que naît cette grande correſpondance entre le mode majeur *ut* & le mode mineur de la ſixieme note, & réciproquement entre le mode mineur *la* & le mode majeur de ſa médiante.

De plus; la progreſſion des ſons affectés au mode mineur eſt

précisément la même qui se trouve dans l'octave comprise entre deux *la*, puisque, suivant Monsieur Rameau, il est essentiel au mode mineur d'avoir sa tierce & sa sixte mineures, & qu'il n'y a que cette octave où, tous les autres sons étant ordonnés comme ls doivent l'être, la tierce & la sixte se trouvent mineures naturellement.

Prenant donc *la* pour le nom de la tonique des tons mineurs, & l'exprimant par le chiffre 6, je laisserai toujours à sa médiante *ut* le privilége d'être, non pas tonique, mais fondamentale caractéristique ; je me conformerai en cela à la nature qui ne nous fait point connoître de fondamentale proprement dite dans les tons mineurs, & je conserverai à la fois l'uniformité dans les noms des notes & dans les chiffres qui les expriment, & l'analogie qui se trouve entre les modes majeur & mineur pris sur les deux cordes *ut* & *la*.

Mais cet *ut* qui par la transposition doit toujours être le nom de la tonique dans les tons majeurs, & celui de la médiante dans les tons mineurs, peut, par conséquent, être pris sur chacune des douze cordes du systême chromatique, & pour la désigner, il suffira de mettre à la marge le nom de cette corde prise sur le clavier dans l'ordre naturel. On voit par-là que si le Chant est dans le ton d'*ut* majeur ou de *la* mineur, il faudra écrire *ut* à la marge ; si le Chant est dans le ton de *re* majeur ou de *si* mineur, il faut écrire *re* à la marge ; pour le ton de *mi* majeur ou d'*ut* dièse mineur, on écrira *mi* à la marge, & ainsi de suite, c'est-à-dire, que la note écrite à la marge, ou la clef désigne précisément la touche du clavier qui doit s'appeller *ut*, & par conséquent être tonique dans le ton majeur, médiante dans le mineur & fondamentale dans tous les deux : sur quoi l'on remarquera que j'ai toujours appellé cet *ut* fondamental & non pas tonique, parce qu'elle ne l'est que dans les tons majeurs, mais qu'elle sert également de fondement à la relation & au nom des notes, & même aux différentes octaves dans l'un & l'autre mode : mais à le bien prendre, la connoissance de cette clef n'est d'usage que pour les instrumens, & ceux qui chantent n'ont jamais besoin d'y faire attention.

Il ſuit de-là que la même clef ſous le même nom d'*ut*, déſigne cependant deux tons différents; ſavoir, le majeur, dont elle eſt tonique, & le mineur, dont elle eſt médiante, & dont, par conſéquent, la tonique eſt une tierce au-deſſous d'elle. Il ſuit encore que les mêmes noms des notes, & les notes affectées de la même maniere, du moins en deſcendant, ſervent également pour l'un & l'autre mode, de ſorte que non-ſeulement on n'a pas beſoin de faire une étude particuliere des modes mineurs; mais que même on ſeroit à la rigueur, diſpenſé de les connoître, les rapports exprimés par les mêmes chiffres n'étant point différens, quand la fondamentale eſt tonique, que quand elle eſt médiante: cependant pour l'évidence du ton, & pour la facilité du prélude, on écrira la clef tout ſimplement quand elle ſera tonique, & quand elle ſera médiante, on ajoutera au-deſſous d'elle une petite ligne horiſontale. (*Voyez* la pl. Ex. 7 & 8.)

Il faut parler à préſent des changemens de ton: mais comme les altérations accidentelles des ſons s'y préſentent ſouvent, & qu'elles ont toujours lieu dans le mode mineur, en montant de la dominante à la tonique, je dois auparavant en expliquer les ſignes.

Le dièſe s'exprime par une petite ligne oblique, qui croiſe la note en montant de gauche à droite; *ſol* dièſe, par exemple, s'exprime ainſi, 5. *ſa* dièſe ainſi, 4. Le bémol s'exprime auſſi par une ſemblable ligne, qui croiſe la ligne en deſcendant 7, 3, & ces ſignes, plus ſimples que ceux qui ſont en uſage, ſervent encore à montrer à l'œil le genre d'altération qu'ils cauſent.

Pour le bécarre, il n'eſt devenu néceſſaire que par le mauvais choix du dièſe & du bémol, parce qu'étant des caracteres ſéparés des notes qu'ils alterent, s'il s'en trouve pluſieurs de ſuite, ſous l'un ou l'autre de ces ſignes, on ne peut jamais diſtinguer celles qui doivent être affectées de celles qui ne le doivent pas, ſans ſe ſervir du bécarre. Mais comme par mon ſyſtême, le ſigne de l'altération, outre la ſimplicité de ſa figure, a encore l'avantage d'être toujours inhérent à la note altérée, il eſt clair que toutes celles auxquelles on ne le verra point, de-

vront être exécutées au ton naturel qu'elles doivent avoir ſur la fondamentale où l'on eſt. Je retranche donc le bécarre comme inutile, & je le retranche encore comme équivoque, puiſqu'il eſt commun de le trouver employé en deux ſens tout opposés; car les uns s'en ſervent pour ôter l'altération cauſée par les ſignes de la clef, & les autres, au contraire, pour remettre la note au ton qu'elle doit avoir, conformément à ces mêmes ſignes.

A l'égard des changemens de ton, ſoit pour paſſer du majeur au mineur, ou d'une tonique à une autre, il pourroit ſuffire de changer la clef: mais comme il eſt extrêmement avantageux de ne point rendre la connoiſſance de cette clef néceſſaire à ceux qui chantent, & que d'ailleurs il faudroit une certaine habitude pour trouver facilement le rapport d'une clef à l'autre, voici la précaution qu'il y faut ajouter. Il n'eſt queſtion que d'exprimer la premiere note de ce changement, de maniere à repréſenter ce qu'elle étoit dans le ton d'où l'on ſort, & ce qu'elle eſt dans celui où l'on entre. Pour cela, j'écris d'abord cette premiere note entre deux doubles lignes perpendiculaires, par le chiffre qui la repréſente dans le ton précédent, ajoutant au-deſſus d'elle la clef ou le nom de la fondamentale du ton où l'on va entrer: j'écris enſuite cette même note par le chiffre qui l'exprime dans le ton qu'elle commence. De ſorte qu'eu égard à la ſuite du Chant, le premier chiffre indique le ton de la note, & le ſecond ſert à en trouver le nom.

Vous voyez (pl. Ex. 9.) non-ſeulement que du ton du *ſol* vous paſſez dans celui d'*ut*, mais que la note *fa* du ton précédent eſt la même que la note *ut* qui ſe trouve la premiere dans celui où vous entrez.

Dans cet autre exemple, (*Voyez* Ex. 10.) la premiere note *ut* du premier changement ſeroit *mi* bémol du mode précédent, & la premiere note *mi* du ſecond changement, ſeroit l'*ut* dièſe du mode précédent; comparaiſon très-commode pour les voix & même pour les inſtrumens, leſquels ont de plus l'avantage du changement de clef. On y peut remarquer auſſi que dans les changemens de mode, la fondamentale change toujours,

quoique la tonique reste la même ; ce qui dépend des regles que j'ai expliquées ci-devant.

Il reste dans l'étendue du clavier, une difficulté dont il est tems de parler. Il ne suffit pas de connoître le progrès affecté à chaque mode ; la fondamentale qui lui est propre, si cette fondamentale est tonique ou médiante, ni enfin de la savoir rapporter à la place qui lui convient, dans l'étendue de la gamme naturelle ; mais il faut encore savoir à quelle octave, & en un mot à quelle touche précise du clavier elle doit appartenir.

Le grand clavier ordinaire a cinq octaves d'étendue, & je m'y bornerai pour cette explication, en remarquant seulement qu'on est toujours libre de le prolonger de part & d'autre, tout aussi loin qu'on voudra, sans rendre la note plus diffuse ni plus incommode.

Supposons donc que je sois à la clef d'*ut*, c'est-à-dire, au son d'*ut* majeur, ou de *la* mineur qui constitue le clavier naturel. Le clavier se trouve alors disposé de sorte que depuis le premier *ut* d'en-bas jusqu'au dernier *ut* d'en-haut, je trouve quatre octaves completes outre les deux portions qui restent en haut & en bas entre l'*ut* & le *fa*, qui termine le clavier de part & d'autre.

J'appelle A, la premiere octave comprise entre l'*ut* d'en-bas & le suivant vers la droite, c'est-à-dire, tout ce qui est renfermé entre 1 & 7 inclusivement. J'appelle B l'octave qui commence au second *ut*, comptant de même vers la droite ; C la troisieme, D la quatrieme, &c. jusqu'à E, où commence une cinquieme octave qu'on pousseroit plus haut si l'on vouloit. A l'égard de la portion d'en-bas qui commence au premier *fa*, & se termine au premier *si*, comme elle est imparfaite, ne commençant point par la fondamentale, nous l'appellerons l'octave X ; & cette lettre X servira dans toute sorte de tons, à désigner les notes qui resteront au bas du clavier au-dessous de la premiere tonique.

Supposons que je veuille noter un air à la clef d'*ut*, c'est-à-dire, au ton d'*ut* majeur, ou de *la* mineur ; j'écris *ut* au haut de la page à la marge, & je le rends médiante ou tonique, suivant que j'y ajoute ou non la petite ligne horizontale.

Sachant ainsi quelle corde doit être la fondamentale du ton, il n'est plus question que de trouver dans laquelle des cinq octaves roule davantage le Chant que j'ai à exprimer, & d'en écrire la lettre au commencement de la ligne sur laquelle je place mes notes. Les deux espaces au-dessus & au dessous représenteront les étages contigus, & serviront pour les notes qui peuvent excéder en haut ou en bas l'octave représentée par la lettre que j'ai mise au commencement de la ligne. J'ai déja remarqué que si le chant se trouvoit assez bizarre pour passer cette étendue, on seroit toujours libre d'ajouter une ligne en haut ou en bas, ce qui peut quelquefois avoir lieu pour les instrumens.

Mais comme les octaves se comptent toujours d'une fondamentale à l'autre, & que ces fondamentales sont différentes, suivant les différens tons où l'on est, les octaves se prennent aussi sur différens degrés, & sont, tantôt plus hautes ou plus basses, suivant que leur fondamentale est éloignée du *C sol ut* naturel.

Pour représenter clairement cette mécanique, j'ai joint ici (*Voyez* la Planche) une table générale de tous les sons du clavier, ordonnés par rapport aux douze cordes du systême chromatique, prises successivement pour fondamentales.

On y voit d'une maniere simple & sensible le progrès des differens sons, par rapport au ton où l'on est. On verra aussi par l'explication suivante, comment elle facilite la pratique des instrumens, au point de n'en faire qu'un jeu, non-seulement par rapport aux instrumens à touches marquées, comme le Basson, le Hautbois, la Flûte, la Basse-de-Viole, & le Clavecin, mais encore à l'égard du Violon, du Violoncelle & de toute autre espece sans exception.

Cette table représente toute l'étendue du clavier, combiné sur les douze cordes : le clavier naturel, où l'*ut* conserve son nom propre, se trouve ici au sixieme rang marqué par une étoile à chaque extrémité; & c'est à ce rang que tous les autres doivent se rapporter, comme au terme commun de comparaison. On voit qu'il s'étend depuis le *fa* d'en-bas jusqu'à celui

celui d'en-haut, à la distance de cinq octaves, qui sont ce qu'on appelle le grand clavier.

J'ai déja dit que l'intervalle compris depuis le premier 1 jusqu'au premier 7, qui le suit vers la droite, s'appelle A; que l'intervalle compris depuis le second 1 jusqu'à l'autre 7, s'appelle l'octave B; l'autre, l'octave C, &c. jusqu'au cinquieme 1, où commence l'octave E, que je n'ai porté ici que jusqu'au *fa*. A l'égard des quatre notes qui sont à la gauche du premier *ut*, j'ai dit encore qu'elles appartiennent à l'octave X, à laquelle je donne ainsi une lettre hors de rang, pour exprimer que cette octave n'est pas complete, parce qu'il faudroit, pour parvenir jusqu'à l'*ut*, descendre plus bas que le clavier ne le permet.

Mais si je suis dans un autre ton, comme, par exemple, à la clef de *re*, alors ce *re*, change de nom & devient *ut*, c'est pourquoi l'octave A, comprise depuis la premiere tonique jusqu'à la septieme note, est d'un degré plus élevée que l'octave correspondante du ton précédent, ce qu'il est aisé de voir par la table, puisque cet *ut* du troisieme rang, c'est-à-dire, de la clef de *re*, correspond au *re* de la clef naturelle d'*ut*, sur lequel il tombe perpendiculairement, & par la même raison, l'octave X y a plus de notes que la même octave de la clef d'*ut*, parce que les octaves en s'élevant davantage, s'éloignent de la plus basse note du clavier.

Voilà pourquoi les octaves montent depuis la clef d'*ut* jusqu'à la clef de *mi*, & descendent depuis la même clef d'*ut* jusqu'à celle de *fa*; car ce *fa* qui est la plus basse note du clavier, devient alors fondamentale, & commence, par conséquent, la premiere octave A.

Tout ce qui est donc compris entre les deux premieres lignes obliques vers la gauche, est toujours de l'octave A, mais à différens degrés, suivant le ton où l'on est. La même touche, par exemple, sera *ut* dans le ton majeur de *mi*, *re* dans celui de *re*, *mi* dans celui d'*ut*, *fa* dans celui de *si*, *sol* dans celui de *la*, *la* dans celui de *sol*, *si* dans celui de *fa*. C'est toujours la même touche, parce que c'est la même colonne, & c'est la même octave, parce que cette colonne est renfermée entre les mêmes lignes

obliques. Donnons un exemple de la façon d'exprimer le ton, l'octave & la touche sans équivoque. (*Voyez* la Pl. Exemple 11.)

Cet exemple est à la clef de *re*, il faut donc le rapporter au quatrieme rang, répondant à la même clef, l'octave B, marquée sur la ligne, montre que l'intervalle supérieur dans lequel commence le chant, répond à l'octave supérieure C: ainsi la note 3, marquée d'un *a* dans la table, est justement celle qui répond à la premiere de cet exemple. Ceci suffit pour faire entendre que dans chaque partie on doit mettre sur le commencement de la ligne, la lettre correspondante à l'octave, dans laquelle le chant de cette partie roule le plus, & que les espaces qui sont au-dessus & au-dessous, seront pour les octaves supérieure & inférieure.

Les lignes horizontales servent à séparer, de demi-ton en demi-ton, les différentes fondamentales, dont les noms sont écrits à la droite de la table.

Les lignes perpendiculaires montrent que toutes les notes traversées de la même ligne, ne sont toujours qu'une même touche, dont le nom naturel, si elle en a un, se trouve au sixieme rang, & les autres noms dans les autres rangs de la même colonne suivant les différens tons où l'on est. Ces lignes perpendiculaires sont de deux sortes; les unes noires, qui servent à montrer que les chiffres qu'elles joignent représentent une touche naturelle, & les autres ponctuées, qui sont pour les touches blanches ou altérées, de façon qu'en quelque ton que l'on soit, on peut connoître sur le champ, par le moyen de cette table, quelles sont les notes qu'il faut altérer pour exécuter dans ce ton-là.

Les clefs que vous voyez au commencement, servent à déterminer quelle note doit porter le nom d'*ut*, & à marquer le ton comme je l'ai déja dit; il y en a cinq qui peuvent être doubles, parce que le bémol de la supérieure marqué *b*, & le dièse de l'inférieure marqué *d*, produisent le même effet (1). Il ne sera

(1) Ce n'est qu'en vertu du tempérament que la même touche peut servir de dièse à l'une & de bémol à l'autre, puisque d'ailleurs, personne n'ignore que la somme de deux demi-tons mineurs ne sauroit faire un ton.

pas mal cependant de s'en tenir aux dénominations que j'ai choisies, & qui, abstraction faite de toute autre raison, sont du moins préférables, parce qu'elles sont les plus usitées.

Il est encore aisé, par le moyen de cette table, de marquer précisément l'étendue de chaque partie, tant vocale qu'instrumentale, & la place qu'elle occupera dans ces différentes octaves suivant le ton où l'on sera.

Je suis convaincu qu'en suivant exactement les principes que je viens d'expliquer, il n'est point de Chant qu'on ne soit en état de solfier en très-peu de tems, & de trouver de même sur quelque instrument que ce soit, avec toute la facilité possible. Rappellons un peu en détail ce que j'ai dit sur cet article.

Au lieu de commencer d'abord à faire exécuter machinalement des airs à cet Ecolier; au lieu de lui faire toucher, tantôt des dièses, tantôt des bémols, sans qu'il puisse concevoir pourquoi il le fait, que le premier soin du Maitre soit de lui faire connoitre à fond tous les sons de son instrument, par rapport aux différens tons sur lesquels ils peuvent être pratiqués.

Pour cela, après lui avoir appris les noms naturels de toutes les touches de son instrument, il faut lui présenter un autre point de vue, & le rappeller à un principe général. Il connoit déja tous les sons de l'octave suivant l'échelle naturelle, il est question, à présent, de lui en faire faire l'analyse. Supposons-le devant un clavecin. Le clavier est divisé en soixante & une touches: on lui explique que ces touches prises successivement, & sans distinction de blanches ni de noires, expriment des sons qui, de gauche à droite, vont en s'élevant de demi-ton en demi-ton. Prenant la touche *ut* pour fondement de notre opération, nous trouverons toutes les autres de l'échelle naturelle, disposées à son égard de la maniere suivante.

La deuxieme note, *re*, à un ton d'intervalle vers la droite, c'est-à-dire, qu'il faut laisser une touche intermédiaire entre l'*ut* & le *re*, pour la division des deux demi-tons.

La troisieme, *mi*, à un autre ton du *re* & à deux tons de l'*ut*, de sorte qu'entre le *re* & le *mi*, il faut encore une touche intermédiaire.

La quatrieme, *fa*, à un demi-ton du *mi* & à deux tons & demi de l'*ut* : par conséquent, le *fa* est la touche qui suit le *mi* immédiatement, sans en laisser aucune entre-deux.

La cinquieme, *sol*, à un ton du *fa*, & à trois tons & demi de l'*ut*; il faut laisser une touche intermédiaire.

La sixieme, *la*, à un ton du *sol*, & à quatre tons & demi de l'*ut*; autre touche intermédiaire.

La septieme, *si*, à un ton du *la*, & à cinq tons & demi de l'*ut*; autre touche intermédiaire.

La huitieme, *ut* d'en-haut, à demi-ton du *si*, & à six tons du premier *ut* dont elle est l'octave, par conséquent le *si* est contigu à l'*ut* qui le suit, sans touche intermédiaire.

En continuant ainsi tout le long du clavier, on n'y trouvera que la réplique des mêmes intervalles, & l'Ecolier se les rendra aisément familiers, de même que les chiffres qui les expriment & qui marquent leur distance de l'*ut* fondamental. On lui fera remarquer qu'il y a une touche intermédiaire entre chaque degré de l'octave, excepté entre le *mi* & le *fa*, & entre le *si* & l'*ut* d'en-haut, où l'on trouve deux intervalles de demi-ton chacun, qui ont leur position fixe dans l'échelle.

On observera aussi qu'à la clef d'*ut* toutes les touches noires sont justement celles qu'il faut prendre, & que toutes les blanches sont les intermédiaires qu'il faut laisser. On ne cherchera point à lui faire trouver du mystere dans cette distribution, & l'on lui dira seulement que comme le clavier seroit trop étendu ou les touches trop petites, si elles étoient toutes uniformes, & que d'ailleurs la clef d'*ut* est la plus usitée dans la Musique, on a, pour plus de commodité, rejetté hors des intervalles les touches blanches, qui n'y sont que de peu d'usage. On se gardera bien aussi d'affecter un air savant en lui parlant des tons & des demi-tons majeurs & mineurs, des comma, du tempérament; tout cela est absolument inutile à la pratique, du moins pour ce tems-là; en un mot, pour peu qu'un Maitre ait d'esprit & qu'il possede son Art, il a tant d'occasions de briller en instruisant, qu'il est inexcusable quand sa vanité est à pure perte pour le Disciple.

Quand on trouvera que l'Ecolier possede assez bien son clavier naturel, on commencera alors à le lui faire transposer sur d'autres clefs, en choisissant d'abord celles où les sons naturels sont les moins altérés. Prenons, par exemple, la clef de *sol*.

Ce mot *sol*, direz vous à l'Ecolier, écrit ainsi à la marge, signifie qu'il faut transporter au *sol* & à son octave le nom & toutes les propriétés de l'*ut* & de la gamme naturelle. Ensuite, après l'avoir exhorté à se rappeller la disposition des tons de cette gamme, vous l'inviterez à l'appliquer dans le même ordre au *sol* considéré comme fondamentale, c'est-à-dire, comme un *ut*; d'abord, il sera question de trouver le *re*; si l'Ecolier est bien conduit, il le trouvera de lui-même, & touchera le *la* naturel, qui est précisément par rapport au *sol* dans la même situation que le *re* par rapport à l'*ut*; pour trouver le *mi*, il touchera le *si*; pour trouver le *fa* il touchera l'*ut*, & vous lui ferez remarquer qu'effectivement ces deux dernieres touches donnent un demi-ton d'intervalle intermédiaire, de même que le *mi* & le *fa* dans l'échelle naturelle. En poursuivant de même, il touchera le *re* pour le *sol*, & le *mi* pour le *la*. Jusqu'ici il n'aura trouvé que des touches naturelles pour exprimer dans l'octave *sol* l'échelle de l'octave *ut*; de sorte que si vous poursuivez, & que vous demandiez le *si* sans rien ajouter, il est presque immanquable qu'il touchera le *fa* naturel: alors vous l'arreterez-là, & vous lui demanderez s'il ne se souvient pas qu'entre le *la* & le *si* naturel, il a trouvé un intervalle d'un ton & une touche intermédiaire: vous lui montrerez en même tems cet intervalle à la clef d'*ut*, & revenant à celle de *sol*, vous lui placerez le doigt sur le *mi* naturel que vous nommerez *la* en demandant où est le *si*; alors il se corrigera sûrement & touchera le *fa* dièse; peut-être touchera-t-il le *sol*: mais au lieu de vous impatienter, il faut saisir cette occasion de lui expliquer si bien la regle des tons & demi-tons, par rapport à l'octave *ut*, & sans distinction de touches noires & blanches, qu'il ne soit plus dans le cas de pouvoir s'y tromper.

Alors il faut lui faire parcourir le clavier de haut en bas, & de bas en haut, en lui faisant nommer les touches conformé-

ment à ce nouveau ton, vous lui ferez auſſi obſerver que la touche blanche qu'on y emploie y devient néceſſaire pour conſtituer le demi-ton, qui doit être entre le *ſi* & l'*ut* d'en-haut, & qui ſeroit ſans cela entre le *la* & le *ſi*, ce qui eſt contre l'ordre de la gamme. Vous aurez ſoin, ſur-tout, de lui faire concevoir qu'à cette clef-là, le *ſol* naturel eſt réellement un *ut*, le *la* un *re*, le *ſi* un *mi*, &c. De ſorte que ces noms & la poſition de leurs touches relatives lui deviennent auſſi familieres qu'à la clef d'*ut*, & que tant qu'il eſt à la clef de *ſol*, il n'enviſage le clavier que par cette ſeconde expoſition.

Quand on le trouvera ſuffiſamment exercé, on le mettra à la clef de *re*, avec les mêmes précautions, & on l'amenera aiſément à y trouver de lui-même le *mi* & le *ſi* ſur deux touches blanches : cette troiſieme clef achevera de l'éclaircir ſur la ſituation de tous les tons de l'échelle, relativement à quelque fondamentale que ce ſoit, & vraiſemblablement il n'aura plus beſoin d'explication pour trouver l'ordre des tons ſur toutes les autres fondamentales.

Il ne ſera donc plus queſtion que de l'habitude, & il dépendra beaucoup du Maître de contribuer à la former, s'il s'applique à faciliter à l'Ecolier la pratique de tous les intervalles, par des remarques ſur la poſition des doigts, qui lui en rendent bientôt la mécanique familiere.

Après cela, de courtes explications ſur le mode mineur, ſur les altérations qui lui ſont propres, & ſur celles qui naiſſent de la modulation dans le cours d'une même piece, un Ecolier bien conduit par cette méthode, doit ſavoir à fond ſon clavier ſur tous les tons dans moins de trois mois ; donnons-lui en ſix, au bout deſquels nous partirons de-là pour le mettre à l'exécution, & je ſoutiens que s'il a d'ailleurs quelque connoiſſance des mouvemens, il jouera dès-lors à livre ouvert, les airs notés par mes caracteres, ceux, du moins, qui ne demanderont pas une grande habitude dans le doigter. Qu'il mette ſix autres mois à ſe perfectionner la main & l'oreille, ſoit pour l'harmonie, ſoit pour la meſure ; & voilà dans l'eſpace d'un an un Muſicien du premier ordre, pratiquant également toutes les clefs, connoiſſant les

modes & tous les tons, toutes les cordes qui leur sont propres, toute la suite de la modulation, & transposant toute piece de Musique dans toutes sortes de tons avec la plus parfaite facilité.

C'est ce qui me paroit découler évidemment de la pratique de mon systême, & que je suis prêt de confirmer, non seulement par des preuves de raisonnement, mais par l'expérience, aux yeux de quiconque en voudra voir l'effet.

Au reste, ce que j'ai dit du Clavecin s'applique de même à tout autre instrument, avec quelques légeres différences par rapport aux instrumens à manche, qui naissent des différentes altérations propres à chaque ton : comme je n'écris ici que pour les Maîtres à qui cela est connu, je n'en dirai que ce qui est absolument nécessaire, pour mettre dans son jour une objection qu'on pourroit m'opposer, & pour en donner la solution.

C'est un fait d'expérience que les différens tons de la Musique ont tous certain caractere qui leur est propre & qui les distingue chacun en particulier. L'*A mi la* majeur, par exemple, est brillant ; l'*F ut fa* est majestueux ; le *si* bémol majeur est tragique ; le *fa* mineur est triste ; l'*ut* mineur est tendre ; & tous les autres tons ont de même, par préférence, je ne sais quelle aptitude à exciter tel ou tel sentiment, dont les habiles Maîtres savent bien se prévaloir. Or, puisque la modulation est la même dans tous les tons majeurs, pourquoi un ton majeur exciteroit-il une passion plutôt qu'un autre ton majeur ? Pourquoi le même passage du *re* au *fa* produit-il des effets différens, quand il est pris sur différentes fondamentales, puisque le rapport demeure le même ? Pourquoi cet air joué en *A mi la* ne rend il plus cette expression qu'il avoit en *G re sol* ? Il n'est pas possible d'attribuer cette différence au changement de fondamentale ; puisque, comme je l'ai dit, chacune de ses fondamentales, prise séparément, n'a rien en elle qui puisse exciter d'autre sentiment que celui du son haut ou bas qu'elle fait entendre : ce n'est point proprement par les sons que nous sommes touchés : c'est par les rapports qu'ils ont entr'eux, & c'est uniquement par le choix de ces rapports charmans, qu'une belle composition peut émouvoir le cœur en flattant l'oreille. Or, si le rapport d'un *ut*

à un *ſol*, ou d'un *re* à un *la* eſt le même dans tous les tons, pourquoi produit-il différens effets?

Peut-être trouveroit-on des Muſiciens embarraſſés d'en expliquer la raiſon ; & elle ſeroit, en effet, très-inexplicable, ſi l'on admettoit à la rigueur cette identité de rapport dans les ſons exprimés par les mêmes noms, & repréſentés par les intervalles ſur tous les tons.

Mais ces rapports ont entr'eux de légeres différences, ſuivant les cordes ſur leſquelles ils ſont pris, & ce ſont ces différences, ſi petites en apparence, qui cauſent dans la Muſique cette variété d'expreſſions ſenſible à toute oreille délicate, & ſenſible à tel point, qu'il eſt peu de Muſicien, qui en écoutant un concert, ne connoiſſe en quel ton l'on exécute actuellement.

Comparons, par exemple, le *C ſol ut* mineur, & le *D la re*. Voilà deux modes mineurs deſquels tous les ſons ſont exprimés par les mêmes intervalles & par les mêmes noms, chacun relativement à ſa tonique : cependant l'affection n'eſt point la même, & il eſt inconteſtable que le *C ſol ut* eſt plus touchant que le *D la re*. Pour en trouver la raiſon, il faut entrer dans une recherche aſſez longue dont voici à-peu-près le réſultat. L'intervalle qui ſe trouve entre la tonique *re* & ſa ſeconde note, eſt un peu plus petit que celui qui ſe trouve entre la tonique du *C ſol ut* & ſa ſeconde note ; au contraire, le demi-ton qui ſe trouve entre la ſeconde note & la médiante du *D la re*, eſt un peu plus grand que celui qui eſt entre la ſeconde note & la médiante du *C ſol ut* ; de ſorte que la tierce mineure reſtant à-peu-près égale de part & d'autre, elle eſt partagée dans le *C ſol ut* en deux intervalles un peu plus inégaux que dans le *D la re*, ce qui rend l'intervalle du demi-ton plus petit de la même quantité dont celui du ton eſt plus grand.

On trouve auſſi, par l'accord ordinaire du Clavecin, le demi-ton compris entre le *ſol* naturel & le *la* bémol, un peu plus petit que celui qui eſt entre le *la* & le *ſi* bémol. Or, plus les deux ſons qui forment un demi-ton ſe rapprochent, & plus le paſſage eſt tendre & touchant, c'eſt l'expérience qui nous l'apprend, & c'eſt, je crois, la véritable raiſon pour laquelle le mode mineur

neur du *C sol ut* nous attendrit plus que celui du *D la re* ; que si, cependant, la diminution vient jusqu'à causer de l'altération à l'harmonie, & jetter de la dureté dans le Chant, alors le sentiment se change en tristesse, & c'est l'effet que nous éprouvons dans l'*F ut fa* mineur.

En continuant nos recherches dans ce goût-là, peut-être, parviendrions-nous à-peu-près à trouver par ces différences légeres qui subsistent dans les rapports des sons & des intervalles, les raisons des différens sentimens excités par les divers tons de la Musique. Mais si l'on vouloit aussi trouver la cause de ces différences, il faudroit entrer pour cela dans un détail dont mon sujet me dispense, & qu'on trouvera suffisamment expliqué dans les ouvrages de Monsieur Rameau. Je me contenterai de dire ici en général que, comme il a fallu pour éviter de multiplier les sons, faire servir les mêmes à plusieurs usages, on n'a pu y réussir qu'en les altérant un peu, ce qui fait qu'eu égard à leurs différens rapports, ils perdent quelque chose de la justesse qu'ils devroient avoir. Le *mi*, par exemple, considéré comme tierce majeure d'*ut*, n'est point à la rigueur, le même *mi* qui doit faire la quinte du *la*; la différence est petite, à la vérité, mais enfin elle existe, & pour la faire évanouir il a fallu tempérer un peu cette quinte : par ce moyen on n'a employé que le même son pour ces deux usages : mais de-là vient aussi que le ton du *re* au *mi* n'est pas de la même espece que celui de l'*ut* au *re*, & ainsi des autres.

On pourroit donc me reprocher que j'anéantis ces différences par mes nouveaux signes, & que, par-là même, je détruis cette variété d'expression si avantageuse dans la Musique. J'ai bien des choses à répondre à tout cela.

En premier lieu ; le tempérament est un vrai défaut ; c'est une altération que l'art a causée à l'harmonie, faute d'avoir pu mieux faire. Les harmoniques d'une corde ne nous donnent point de quinte tempérée, & la méchanique du tempérament introduit dans la modulation des tons si durs, par exemple, le *re* & le *sol* dièses, qu'ils ne sont pas supportables à l'oreille. Ce ne seroit donc pas une faute que d'éviter ce défaut, &

ſur-tout dans les caracteres de la Muſique, qui, ne participant pas au vice de l'inſtrument, devroient, du moins par leur ſignification, conſerver toute la pureté de l'harmonie.

De plus; les altérations cauſées par les différens tons, ne ſont point pratiquées par les voix; l'on n'entonne point, par exemple, l'intervalle 45, autrement que l'on entonneroit celui-ci 56, quoique cet intervalle ne ſoit pas tout-à-fait le même, & l'on module en chantant avec la même juſteſſe dans tous les tons, malgré les altérations particulieres que l'imperfection des inſtrumens introduit dans ces différens tons, & à laquelle la voix ne ſe conforme jamais, à moins qu'elle n'y ſoit contrainte par l'uniſſon des inſtrumens.

La nature nous apprend à moduler ſur tous les tons, préciſément dans toute la juſteſſe des intervalles; les voix conduites par elle le pratiquent exactement. Faut-il nous éloigner de ce qu'elle preſcrit pour nous aſſujettir à une pratique défectueuſe, & faut-il ſacrifier, non pas à l'avantage, mais au vice des inſtrumens, l'expreſſion naturelle du plus parfait de tous? C'eſt ici qu'on doit ſe rappeller tout ce que j'ai dit ci-devant ſur la génération des ſons, & c'eſt par-là qu'on ſe convaincra que l'uſage de mes ſignes n'eſt qu'une expreſſion très-fidelle & très-exacte des opérations de la nature.

En ſecond lieu; dans les plus conſidérables inſtrumens, comme l'Orgue, le Clavecin & la Viole, les touches étant fixées, les altérations différentes de chaque ton dépendent uniquement de l'accord, & elles ſont également pratiquées par ceux qui en jouent, quoiqu'ils n'y penſent point. Il en eſt de même des Flûtes, des Hautbois, Baſſons & autres inſtrumens à trous, les diſpoſitions des doigts ſont fixées pour chaque ſon, & le ſeront de même par mes caracteres, ſans que les Ecoliers pratiquent moins le tempérament pour n'en pas connoître l'expreſſion.

D'ailleurs, on ne ſauroit me faire là-deſſus aucune difficulté qui n'attaque en même tems la Muſique ordinaire, dans laquelle bien loin que les petites différences des intervalles de même eſpece ſoient indiquées par quelque marque, les différences

ſpécifiques ne le ſont même pas, puiſque les tierces ou les ſixtes, majeures & mineures, ſont exprimées par les mêmes intervalles & les mêmes poſitions ; au lieu que dans mon ſyſtême les différens chiffres employés dans les intervalles de même dénomination, font du moins connoître s'ils ſont majeurs ou mineurs.

Enfin, pour trancher tout-d'un-coup toute cette difficulté, c'eſt au Maître & à l'oreille à conduire l'Ecolier dans la pratique des différens tons & des altérations qui leur ſont propres : la Muſique ordinaire ne donne point de regles pour cette pratique que je ne puiſſe appliquer à la mienne avec encore plus d'avantage, & les doigts de l'Ecolier ſeront bien plus heureuſement conduits en lui faiſant pratiquer ſur ſon Violon les intervalles, avec les altérations qui leur ſont propres dans chaque ton, en avançant ou reculant un peu le doigt, que par cette foule de dièſes & de bémols qui, faiſant de plus petits intervalles entr'eux, & ne contribuant point à former l'oreille, troublent l'Ecolier par des différences qui lui ſont long-tems inſenſibles.

Si la perfection d'un ſyſtême de Muſique conſiſtoit à y pouvoir exprimer une plus grande quantité de ſons, il ſeroit aiſé, en adoptant celui de M. Sauveur, de diviſer toute l'étendue d'une ſeule octave en 3010 décamérides ou intervalles égaux, dont les ſons ſeroient repréſentés par des notes différemment figurées ; mais de quoi ſerviroient tous ces caracteres, puiſque la diverſité des ſons qu'ils exprimeroient ne ſeroit non plus à la portée de nos oreilles, qu'à celle des organes de notre voix ? Il n'eſt donc pas moins inutile qu'on apprenne à diſtinguer l'*ut* double dièſe, du *re* naturel, dès que nous ſommes contraints de le pratiquer ſur ce même *re*, & qu'on ne ſe trouvera jamais dans le cas d'exprimer en note la différence qui doit s'y trouver, parce que ces deux ſons ne peuvent être relatifs à la même modulation.

Tenons pour une maxime certaine que tous les ſons d'un mode doivent toujours être conſidérés, par le rapport qu'ils ont avec la fondamentale de ce mode-là, qu'ainſi les intervalles

correſpondans devroient être parfaitement égaux dans tous les tons de même eſpece ; auſſi les conſidere-t-on comme tels dans la compoſition, & s'ils ne le ſont pas à la rigueur dans la pratique, les Facteurs épuiſent du moins toute leur habileté dans l'accord, pour en rendre la différence inſenſible.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu de m'étendre davantage ſur cet article: ſi de l'aveu de la plus ſavante Académie de l'Europe, mon ſyſtême a des avantages marqués par-deſſus la méthode ordinaire pour la Muſique vocale, il me ſemble que ces avantages ſont bien plus conſidérables dans la partie inſtrumentale, du moins, j'expoſerai les raiſons que j'ai de le croire ainſi; c'eſt à l'expérience à confirmer leur ſolidité. Les Muſiciens ne manqueront pas de ſe récrier, & de dire qu'ils exécutent avec la plus grande facilité, par la méthode ordinaire, & qu'ils font de leurs inſtrumens tout ce qu'on en peut faire par quelque méthode que que ce ſoit. D'accord ; je les admire en ce point, & il ne ſemble pas en effet qu'on puiſſe pouſſer l'exécution à un plus haut degré de perfection que celui où elle eſt aujourd'hui : mais enfin quand on leur fera voir qu'avec moins de tems & de peine on peut parvenir plus ſurement à cette même perfection, peut-être ſeront-ils contraints de convenir que les prodiges qu'ils operent, ne ſont pas tellement inſéparables des barres, des noires & des croches, qu'on n'y puiſſe arriver par d'autres chemins. Proprement, j'entreprends de leur prouver qu'ils ont encore plus de mérite qu'ils ne penſoient, puiſqu'ils ſuppléent par la force de leurs talens aux défauts de la méthode dont ils ſe ſervent.

Si l'on a bien compris la partie de mon ſyſtême que je viens d'expliquer, on ſentira qu'elle donne une méthode générale pour exprimer ſans exception tous les ſons uſités dans la Muſique, non pas, à la vérité, d'une maniere abſolue, mais relativement à un ſon fondamental déterminé ; ce qui produit un avantage conſidérable en vous rendant toujours préſent le ton de la piece & la ſuite de la modulation. Il me reſte maintenant à donner une autre méthode encore plus facile, pour pouvoir noter tous ces mêmes ſons, de la même maniere, ſur un rang horizontal, ſans avoir jamais beſoin de lignes ni d'intervalles pour exprimer les différentes octaves.

Pour y ſuppléer donc, je me ſers du plus ſimple de tous les ſignes, c'eſt-à-dire, du point; & voici comment je le mets en uſage. Si je ſors de l'octave par laquelle j'ai commencé pour faire une note dans l'étendue de l'octave ſupérieure, & qui commence à l'*ut* d'en-haut, alors je mets un point au-deſſus de cette note, par laquelle je ſors de mon octave, & ce point une fois placé, c'eſt un avis que non-ſeulement la note ſur laquelle il eſt, mais encore toutes celles qui la ſuivront, ſans aucun ſigne qui le détruiſe, devront être priſes dans l'étendue de cette octave ſupérieure où je ſuis entré. Par exemple,

Ut c 1 3 5 i̇ 3 5

Le point que vous voyez ſur le ſecond *ut* marque que vous entrez-là dans l'octave au-deſſus de celle où vous avez commencé, & que par conſéquent le 3 & le 5 qui ſuivent ſont auſſi de cette même octave ſupérieure, & ne ſont point les mêmes que vous aviez entonnés auparavant.

Au contraire, ſi je veux ſortir de l'octave où je me trouve pour paſſer à celle qui eſt au-deſſous, alors je mets le point ſous la note par laquelle j'y entre.

Ut d 5 3 1 5̣ 3 1

Ainſi ce premier 5 étant le même que le dernier de l'exemple précédent, par le point que vous voyez ici ſous le ſecond 5, vous êtes averti que vous ſortez de l'octave où vous étiez monté, pour rentrer dans celle par où vous aviez commencé précédemment.

En un mot, quand le point eſt ſur la note, vous paſſez dans l'octave ſupérieure, s'il eſt au-deſſous vous paſſez dans l'inférieure, & quand vous changeriez d'octave à chaque note, ou que vous voudriez monter ou deſcendre de deux ou trois octaves tout d'un coup ou ſucceſſivement, la regle eſt toujours générale, & vous n'avez qu'à mettre autant de points au-deſſous ou au-deſſus que vous avez d'octaves à deſcendre ou à monter.

Ce n'eſt pas à dire qu'à chaque point vous montiez ou vous deſcendiez d'une octave : mais à chaque point vous entrez

dans une octave différente, dans un autre étage, soit en montant, soit en descendant, par rapport au son fondamental *ut*, lequel ainsi se trouve bien de la même octave, en descendant diatoniquement, mais non pas en montant : le point, dans cette façon de noter, équivaut aux lignes & aux intervalles de la précédente ; tout ce qui est dans la même position appartient au même point, & vous n'avez besoin d'un autre point que lorsque vous passez dans une autre position, c'est-à-dire dans une autre octave. Sur quoi il faut remarquer que je ne me sers de ce mot d'octave qu'abusivement & pour ne pas multiplier inutilement les termes, parce que proprement l'étendue que je désigne par ce mot n'est remplie que d'un étage de sept notes, l'*ut* d'en-haut n'y étant pas compris.

Voici une suite de notes qu'il sera aisé de solfier par les regles que je viens d'établir.

Sol d $1\,\underset{\cdot}{7}\,\dot{1}\,2\,3\,1\,5\,4\,5\,6\,7\,5\,\dot{1}\,\underset{\cdot}{7}\,6\,5\,4\,3\,2\,4\,\dot{2}\,1\,\underset{\cdot}{7}\,6\,5\,3\,4$ d $5\,\underset{\cdot}{5}\,\dot{1}$.

Et voici (V. Pl. Ex. 12.) le même exemple noté suivant la premiere méthode.

Dans une longue suite de chant, quoique les points vous conduisent toujours très-juste, ils ne vous font pourtant connoître l'octave où vous vous trouvez, que relativement à ce qui a précédé ; c'est pourquoi, afin de savoir précisément l'endroit du clavier où vous êtes, il faudroit aller en remontant jusqu'à la lettre qui est au commencement de l'air, opération exacte, à la vérité, mais d'ailleurs un peu trop longue. Pour m'en dispenser, je mets au commencement de chaque ligne la lettre de l'octave où se trouve, non pas la premiere note de cette ligne, mais la derniere de la ligne précédente, & cela afin que la regle des points n'ait pas d'exception.

EXEMPLE.

Fa d $1\,\underset{\cdot}{7}\,\dot{1}\,2\,3\,4\,5\,6\,7\,\underset{\cdot}{5}\,\dot{1}\,\underset{\cdot}{5}\,\dot{2}\,5\,\dot{3}\,1\,4\,3\,2\,1\,\underset{\cdot}{7}\,6\,5\,\dot{5}\,5\,4\,6\,4$

e $4\,2\,\underset{\cdot}{7}\,5\,6\,4\,5\,1$.

L'*e* que j'ai mis au commencement de la seconde ligne, marque que le *fa* qui finit la premiere est de la cinquieme octave, de laquelle je sors pour rentrer dans la quatrieme *d* par le point que vous voyez au-dessous du *si* de cette seconde ligne.

Rien n'est plus aisé que de trouver cette lettre correspondante à la derniere note d'une ligne, & en voici la méthode.

Comptez tous les points qui sont au-dessus des notes de cette ligne : comptez aussi ceux qui sont au-dessous, s'ils sont égaux en nombre avec les premiers, c'est une preuve que la derniere note de la ligne est dans la même octave que la premiere, & c'est le cas du premier exemple de la pénultieme page, où après avoir trouvé trois points dessus & autant dessous, vous concluez qu'ils se détruisent les uns les autres, & que par conséquent la derniere note *fa* de la ligne est de la même octave *d* que la premiere note *ut* de la même ligne, ce qui est toujours vrai, de quelque maniere que les points soient rangés, pourvu qu'il y en ait autant dessus que dessous.

S'ils ne sont pas égaux en nombre, prenez leur différence : comptez depuis la lettre qui est au commencement de la ligne, & reculez d'autant de lettres vers l'*a*, si l'excès est au-dessous, où s'il est au-dessus, avancez au contraire d'autant de lettres dans l'Alphabet, que cette différence contient d'unités, & vous aurez exactement la lettre correspondante à la derniere note.

E X E M P L E.

Ut c $6367\dot{1}21\underset{\cdot}{7}6\dot{1}\underset{\cdot}{5}\dot{1}234321365673\dot{1}$

c $\underset{\cdot}{2}\underset{\cdot}{7}\dot{1}6\underset{\cdot}{7}56\dot{1}43215621\underset{\cdot}{7}6334455671\dot{1}$

d $\underset{\cdot}{2}\underset{\cdot}{7}56$.

Dans la premiere ligne de cet exemple, qui commence à l'étage *c*, vous avez deux points au-dessous, & quatre au-dessus ; par conséquent deux d'excès, pour lesquels il faut ajouter

à la lettre *c* autant de lettres, ſuivant l'ordre de l'Alphabet, & vous aurez la lettre *e* correſpondante à la derniere note de la même ligne.

Dans la ſeconde ligne, vous avez au contraire un point d'excès au-deſſous, c'eſt-à-dire qu'il faut depuis la lettre *e*, qui eſt au commencement de la ligne, reculer d'une lettre vers l'*a*, & vous aurez *d* pour la lettre correſpondante à la derniere note de la ſeconde ligne.

Il faut de même obſerver de mettre la lettre de l'octave après chaque premiere & derniere note des repriſes & des rondeaux, afin qu'en partant de-là on ſache toujours ſûrement ſi l'on doit monter ou deſcendre, pour reprendre ou pour recommencer. Tout cela s'éclaircira mieux par l'exemple ſuivant, dans lequel cette marque ⚜ eſt un ſigne de repriſe.

Mi c 3457123431432176 25 b ⚜ 5 c 55

b 76446275125 71 c.

La lettre *b* que vous voyez après la derniere note de la premiere partie, vous apprend qu'il faut monter d'une ſixte pour revenir au *mi* du commencement, puiſqu'il eſt de l'octave ſupérieure *c*, & la lettre *c* que vous voyez également après la premiere & la derniere note de la ſeconde partie, vous apprend qu'elles ſont toutes deux de la même octave, & qu'il faut par conſéquent monter d'une quinte, pour revenir de la finale à la repriſe.

Ces obſervations ſont fort ſimples & fort aiſées à retenir. Il faut avouer cependant que la méthode des points a quelques avantages de moins que celle de la poſition d'étage en étage que j'ai enſeignée la premiere, & qui n'a jamais beſoin de toutes ces différences de lettres : l'une & l'autre ont pourtant leur commodité, & comme elles s'apprennent par les mêmes regles, & qu'on peut les ſavoir toutes deux enſemble avec la même facilité qu'on a pour en apprendre une ſéparément, on

les

les pratiquera chacune dans les occaſions où elle paroîtra plus convenable. Par exemple, rien ne ſera ſi commode que la méthode des points, pour ajouter l'air à des paroles déja écrites, pour noter de petits airs, des morceaux détachés, & ceux qu'on veut envoyer en province, & en général pour la Muſique vocale. D'un autre côté, la méthode de poſition ſervira pour les partitions & les grandes pieces de Muſique, pour la Muſique inſtrumentale, & ſur-tout pour commencer les Ecoliers, parce que la mécanique en eſt encore plus ſenſible que de l'autre maniere, & qu'en partant de celle-ci déja connue, l'autre ſe conçoit du premier inſtant. Les Compoſiteurs s'en ſerviront auſſi par préférence, à cauſe de la diſtinction oculaire des différentes octaves. Ils ſentiront en la pratiquant, toute l'étendue de ſes avantages, que j'oſe dire tels pour l'évidence de l'harmonie, que, quand ma méthode n'auroit nul cours dans la pratique, il n'eſt point de Compoſiteur qui ne dût l'employer pour ſon uſage particulier, & pour l'inſtruction de ſes éleves.

Voilà ce que j'avois à dire ſur la premiere partie de mon ſyſtême, qui regarde l'expreſſion des ſons; paſſons à la ſeconde, qui traite de leurs durées.

L'article dont je viens de parler, n'eſt pas à beaucoup près, auſſi difficile que celui-ci, du moins dans la pratique qui n'admet qu'un certain nombre de ſons, dont les rapports ſont fixés, & à-peu-près les mêmes dans tous les tons, au lieu que les différences qu'on peut introduire dans leurs durées, peuvent varier preſque à l'infini.

Il y a beaucoup d'apparence que l'établiſſement de la quantité dans la Muſique, a d'abord été relatif à celle du langage, c'eſt-à-dire, qu'on faiſoit paſſer plus vite les ſons par leſquels on exprimoit les ſyllabes breves, & durer un peu plus long-tems ceux qu'on adaptoit aux longues. On pouſſa bientôt les choſes plus loin, & l'on établit à l'imitation de la Poéſie, une certaine régularité dans la durée des ſons, par laquelle on les aſſujettiſſoit à des retours uniformes, qu'on s'aviſa de meſurer par des mouvemens égaux de la main ou du pied; & d'où, à

cauſe de cela, ils prirent le nom de meſures. L'analogie eſt viſible à cet égard, entre la Muſique & la Poéſie. Les vers ſont relatifs aux meſures, les pieds aux tems, & les ſyllabes aux notes. Ce n'eſt pas aſſurément donner dans des abſurdités, que de trouver des rapports auſſi naturels, pourvu qu'on n'aille pas, comme le P. Souhaitti, appliquer à l'une les ſignes de l'autre, & à cauſe de ce qu'elles ont de ſemblable, confondre ce qu'elles ont de différent.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner en Phyſicien, d'où naît cette égalité merveilleuſe que nous éprouvons dans nos mouvemens, quand nous battons la meſure; pas un tems qui paſſe l'autre, pas la moindre différence dans leur durée ſucceſſive, ſans que nous ayons d'autre regle que notre oreille pour la déterminer : il y a lieu de conjecturer qu'un effet auſſi ſingulier part du même principe qui nous fait entonner naturellement toutes les conſonnances. Quoi qu'il en ſoit, il eſt clair que nous avons un ſentiment ſûr pour juger du rapport des mouvemens tout comme celui des ſons, & des organes toujours prêts à exprimer les uns & les autres, ſelon les mêmes rapports, & il me ſuffit, pour ce que j'ai à dire, de remarquer le fait ſans en rechercher la cauſe.

Les Muſiciens font de grandes diſtinctions dans ces mouvemens, non-ſeulement quant aux divers degrés de vîteſſe qu'ils peuvent avoir, mais auſſi quant au genre même de la meſure, & tout cela n'eſt qu'une ſuite du mauvais principe par lequel ils ont fixé les différentes durées des ſons : car pour trouver le rapport des uns aux autres, il a fallu établir un terme de comparaiſon, & il leur a plu de choiſir pour ce terme une certaine quantité de durée qu'ils ont déterminée par une figure ronde; ils ont enſuite imaginé des notes de pluſieurs autres figures, dont la valeur eſt fixée, par rapport à cette ronde, en proportion ſous-double. Cette diviſion ſeroit aſſez ſupportable, quoiqu'il s'en faille de beaucoup qu'elle n'ait l'univerſalité néceſſaire, ſi le terme de comparaiſon, c'eſt-à-dire, ſi la durée de la ronde étoit quelque choſe d'un peu moins vague : mais la ronde va tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, ſuivant le

mouvement de la meſure où l'on l'emploie, & l'on ne doit pas ſe flatter de donner quelque choſe de plus précis, en diſant qu'une ronde eſt toujours l'expreſſion de la durée d'une meſure à quatre, puiſqu'outre que la durée même de cette meſure n'a rien de déterminé, on voit communément en Italie, des meſures à quatre & à deux, contenir deux, & quelquefois quatre rondes.

C'eſt pourtant ce qu'on ſuppoſe dans les chiffres des meſures doubles; le chiffre inférieur marque le nombre des notes d'une certaine valeur contenues dans une meſure à quatre tems, & le chiffre ſupérieur marque combien il faut de ces mêmes notes pour remplir une meſure de l'air que l'on va noter : mais pourquoi ce rapport de tant de différentes meſures à celle de quatre tems, qui leur eſt ſi peu ſemblable, ou pourquoi ce rapport de tant de différentes notes à une ronde dont la durée eſt ſi peu déterminée?

On diroit que les inventeurs de la Muſique ont pris à tâche de faire tout le contraire de ce qu'il falloit : d'un côté, ils ont négligé la diſtinction du ſon fondamental, indiqué par la nature, & ſi néceſſaire pour ſervir de terme commun au rapport de tous les autres; & de l'autre, ils ont voulu établir une durée abſolue & fondamentale, ſans pouvoir en déterminer la valeur.

Faut-il s'étonner ſi l'erreur du principe a tant cauſé de défauts dans les conſéquences; défauts eſſentiels à la pratique, & tous propres à retarder long-tems les progrès des Ecoliers.

Les Muſiciens reconnoiſſent au moins quatorze meſures différentes, dont voici les ſignes : 2, 3, c.

$\frac{3}{2}$, $\frac{2}{4}$, $\frac{3}{4}$, $\frac{6}{4}$, $\frac{9}{4}$, $\frac{12}{4}$, $\frac{3}{8}$, $\frac{6}{8}$, $\frac{9}{8}$, $\frac{12}{8}$, $\frac{3}{16}$, $\frac{6}{16}$, $\frac{3}{2}$.

Or, ſi ces ſignes ſont inſtitués pour déterminer autant de mouvemens différens en eſpece, il y en a beaucoup trop, & s'ils le ſont, outre cela, pour exprimer les différens degrés de vîteſſe de ces mouvemens, il n'y en a pas aſſez. D'ailleurs, pourquoi ſe tourmenter ſi fort pour établir des ſignes qui ne ſervent à rien, puiſqu'indépendamment du genre de la meſure,

on eſt preſque toujours contraint d'ajouter un mot au commencement de l'air, qui détermine l'eſpece & le degré du mouvement.

Cependant, on ne ſauroit conteſter que la diverſité de ces meſures ne brouille les commençans pendant un tems infini, & que tout cela ne naiſſe de la fantaiſie qu'on a de les vouloir rapporter à la meſure à quatre tems, ou d'en vouloir rapporter les notes à la valeur de la ronde.

Donner aux mouvemens & aux notes des rapports entiérement étrangers à la meſure où l'on les emploie, c'eſt proprement leur donner des valeurs abſolues, en conſervant l'embarras des relations; auſſi voit-on ſuivre de-là des équivoques terribles, qui ſont autant de piéges à la préciſion de la Muſique & au goût du Muſicien. En effet, n'eſt-il pas évident qu'en déterminant la durée des rondes, blanches, noires, croches, &c., non par la qualité de la meſure où elles ſe rencontrent, mais par celle de la note même, vous trouvez à tout moment la relation en oppoſition avec le ſens propre. De-là vient, par exemple, qu'une blanche dans une certaine meſure paſſera beaucoup plus vîte qu'une noire dans une autre, laquelle noire ne vaut cependant que la moitié de cette blanche, & de-là vient encore que les Muſiciens de Province, trompés par ces faux rapports, donnent ſouvent aux airs des mouvemens tout différens de ce qu'ils doivent être, en s'attachant ſcrupuleuſement à cette fauſſe relation, tandis qu'il faudra quelquefois paſſer une meſure à trois tems ſimples, plus vîte qu'une autre à trois huit, ce qui dépend du caprice des Compoſiteurs, & dont les Opéra préſentent des exemples à chaque inſtant.

Il y auroit ſur ce point bien d'autres remarques à faire, auxquelles je ne m'arrêterai pas. Quand on a imaginé, par exemple, la diviſion ſous-double des notes, telle qu'elle eſt établie, apparemment qu'on n'a pas prévu tous les cas, ou bien l'on n'a pu les embraſſer tous dans une regle générale; ainſi, quand il eſt queſtion de faire la diviſion d'une note ou d'un tems en trois parties égales; dans une meſure à deux, trois ou à quatre, il faut néceſſairement que le Muſicien le devine, ou bien

qu'on l'en avertiſſe par un ſigne étranger, qui fait exception à la regle.

C'eſt en examinant les progrès de la Muſique, que nous pourrons trouver le remede à ces défauts. Il y a deux cents ans que cet art étoit encore extrêmement groſſier. Les rondes & les blanches étoient preſque les ſeules notes qui y fuſſent employées, & l'on ne regardoit une croche qu'avec frayeur. Une Muſique auſſi ſimple n'amenoit pas de grandes difficultés dans la pratique, & cela faiſoit qu'on ne prenoit pas non plus grand ſoin pour lui donner de la préciſion dans les ſignes ; on négligeoit la ſéparation des meſures, & l'on ſe contentoit de les exprimer par la figure des notes. A meſure que l'Art ſe perfectionna, & que les difficultés augmenterent, on s'apperçut de l'embarras qu'il y avoit, dans une grande diverſité de notes, de faire la diſtinction des meſures, & l'on commença à les ſéparer par des lignes perpendiculaires, on ſe mit enſuite à lier les croches pour faciliter les tems, & l'on s'en trouva ſi bien, que depuis lors, les caracteres de la Muſique ſont toujours reſtés à-peu-près dans le même état.

Une partie des inconvéniens ſubſiſte pourtant encore, la diſtinction des tems n'eſt pas toujours trop bien obſervée dans la Muſique inſtrumentale, & n'a point lieu du tout dans le vocal : il arrive de-là qu'au milieu d'une grande meſure, l'Ecolier ne ſait où il en eſt, ſur-tout lorſqu'il trouve une quantité de croches & de doubles-croches détachées, dont il faut qu'il faſſe lui-même la diſtribution

Une réflexion toute ſimple ſur l'uſage des lignes perpendiculaires pour la ſéparation des meſures, nous fournira un moyen aſſuré d'anéantir ces inconvéniens. Toutes les notes qui ſont renfermées entre deux de ces lignes, dont je viens de parler, ſont juſtement la valeur d'une meſure : qu'elles ſoient en grande ou petite quantité, cela n'intéreſſe en rien la durée de cette meſure, qui eſt toujours la même ; ſeulement ſe diviſe-t-elle en parties égales ou inégales, ſelon la valeur & le nombre des notes qu'elle renferme : mais enfin ſans connoître préciſément le nombre de ces notes, ni la valeur de chacune d'elles, on ſait

certainement qu'elles forment toutes ensemble une durée égale à celle de la mesure où elles se trouvent.

Séparons les tems par des virgules, comme nous séparons les mesures par des lignes, & raisonnons sur chacun de ces tems de la même maniere que nous raisonnons sur chaque mesure : nous aurons un principe universel pour la durée & la quantité des notes, qui nous dispensera d'inventer de nouveaux signes pour la déterminer, & qui nous mettra à portée de diminuer de beaucoup le nombre des différentes mesures usitées dans la Musique, sans rien ôter à la variété des mouvemens.

Quand une note seule est renfermée entre les deux lignes d'une mesure, c'est un signe que cette note remplit tous les tems de cette mesure & doit durer autant qu'elle : dans ce cas, la séparation des tems seroit inutile ; on n'a qu'à soutenir le même son pendant toute la mesure. Quand la mesure est divisée en autant de notes égales qu'elle contient de tems, on pourroit encore se dispenser de les séparer, chaque note marque un tems, & chaque tems est rempli par une note ; mais dans le cas que la mesure soit chargée de notes d'inégales valeurs, alors il faut nécessairement pratiquer la séparation des tems par des virgules, & nous la pratiquerons même dans le cas précédent, pour conserver dans nos signes la plus parfaite uniformité.

Chaque tems compris entre deux virgules, ou entre une virgule & une ligne perpendiculaire, renferme une note ou plusieurs. S'il ne contient qu'une note, on conçoit qu'elle remplit tout ce tems-là, rien n'est si simple : s'il en renferme plusieurs, la chose n'est pas plus difficile ; divisez ce tems en autant de parties égales qu'il comprend de notes : appliquez chacune de ces parties à chacune de ces notes, & passez-les de sorte que tous les tems soient égaux.

Exemple du premier cas.

Re 3 || d 1,2,3 | 7,1,2 | 6,7,1 | 5,4,3 | 1,2,3 | 7,1,2 | 6,7,5 | 6 c.

Exemple du second.

Ut 2 || c 1 7, 1 2 | 3 2, 3 1 | 5 4, 5 6 | 7 6, 7 5 | 1 4, 5 5 | 1 c.

Exemple de tous les deux.

Fa 3 || d 3, 4, 5 | 6 5, 4 3, 2 1 | 2, 5, 1 | 1, 6, 2 | 2, 7, 3 | 3, 1, 4 | 4,

d 3 2, 3 4 | 2 | 3, 4, 5 | 6 5, 4 3, 2 1 | 2, 5, 1 2 | 7 1, 6, 2 3 |

d 1 2, 7, 3 4 | 2 3, 1, 4 5 | 3 4, 2, 5 6 | 4 5, 3, 6 | 6 2, 3, 2 |

d 1, 5 6 7, 1 2 1 | 7 1 7, 6 7 1, 2 3 2 | 1 2 1, 7 1 2, 3 4 3 | 2 3 2,

d 1 2 3, 4 5 4 | 3 4 3, 2 3 4, 5 6 5 | 4 5 4, 3 2, 3 4 | 2, 5 5 6

d 7, 1 | 1 2 1 7, 6 6 7 1, 2 | 2 3 2 1, 7 7 1 2, 3 | 3 4 3 2, 1 1 2 3, 4 | 4 5

d 4 3, 2 2 3 4, 5 | 5 6 5 4, 3 3 4 5, 6 6 7 1 | 1 2, 3, 3, 2 | 1 d.

On voit dans les exemples précédens que je conſerve les cadences & les liaiſons comme dans la Muſique ordinaire, & que pour diſtinguer le chiffre qui marque la meſure d'avec ceux des notes, j'ai ſoin de le faire plus grand & de l'en ſéparer par une double ligne perpendiculaire.

Avant que d'entrer dans un plus grand détail ſur cette méthode, remarquons d'abord combien elle ſimplifie la pratique de la meſure en anéantiſſant tout d'un coup toutes les meſures doubles; car, comme la diviſion des notes eſt priſe uniquement dans la valeur des tems & de la meſure où elles ſe trouvent, il eſt évident que ces notes n'ont plus beſoin d'être comparées à aucune valeur extérieure pour fixer la leur; ainſi la meſure étant uniquement déterminée par le nombre de ſes tems, on la peut très-bien réduire à deux eſpeces; ſavoir meſure à deux & meſure à trois. A l'égard de la meſure à quatre, tout le monde convient qu'elle n'eſt que l'aſſemblage de deux meſures à deux tems: elle eſt traitée comme telle dans la compoſition, & l'on peut compter que ceux qui prétendroient lui trouver quelque propriété particuliere, s'en rapporteroient bien plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles.

Que le nombre des tems d'une meſure naturelle, ſenſible & agréable à l'oreille, ſoit borné à trois, c'eſt un fait d'expérience, que toutes les ſpéculations du monde ne détruiſent pas, on auroit beau chercher de ſubtiles analogies entre les tems de la me-

ſure & les harmoniques d'un ſon, on trouveroit auſſi-tôt une ſixieme conſonnance dans l'harmonie, qu'un mouvement à cinq tems dans la meſure, & qu'elle qu'en puiſſe être la raiſon, il eſt inconteſtable que le plaiſir de l'oreille, & même ſa ſenſibilité à la meſure, ne s'étend pas plus loin.

Tenons-nous en donc à ces deux genres de meſures, à deux & à trois tems : chacun des tems de l'une & de l'autre peuvent de même être partagés en deux ou en trois parties égales, & quelquefois en quatre, ſix, huit, &c. par des ſubdiviſions de celle-ci, mais jamais par d'autres nombres qui ne ſeroient pas multiples de deux ou de trois.

Or, qu'une meſure ſoit à deux ou à trois tems, & que la diviſion de chacun de ſes tems ſoit en deux ou en trois parties égales; ma méthode eſt toujours générale, & exprime tout avec la même facilité. On l'a déja pu voir par le dernier exemple précédent, & l'on le verra encore par celui-ci, dans lequel chaque tems d'une meſure à deux, partagé en trois parties égales, exprime le mouvement de ſix huit dans la Muſique ordinaire.

Ut 2 || d, 361 | 176, 656 | 731, 712 | 176, 2 | 217, 176 | 5, 361 |

d 176, 656 | 731, 147 | 2, 217 | 176, 365 | 6.

Les notes, dont deux égales rempliront un tems, s'appelleront des demis; celles dont il en faudra trois, des tiers; celles dont il en faudra quatre, des quarts, &c.

Mais lorſqu'un tems ſe trouve partagé, de ſorte que toutes les notes n'y ſont pas d'égale valeur : pour repréſenter, par exemple, dans un ſeul tems une noire & deux croches, je conſidere ce tems comme diviſé en deux parties égales, dont la noire fait la premiere, & les deux croches enſemble, la ſeconde; je les lie, donc par une ligne droite que je place au-deſſus ou au-deſſous d'elles, & cette ligne marque que tout ce qu'elle embraſſe ne repréſente qu'une ſeule note, laquelle doit être ſubdiviſée enſuite en deux parties égales ou en trois, ou en quatre, ſuivant le nombre des chiffres qu'elle couvre.

EXEMPLE.

EXEMPLE.

Fa 2 || d, 1768 | 67, 121716 | 73, 17612 | 3232, 1767 | 2121, 7687 |

d 321, 7 | 6.

La virgule qui ſe trouve avant la premiere note dans les deux exemples précédens, déſigne la fin du premier tems, & marque que le chant commence par le ſecond.

Quand il ſe trouve dans un même tems des ſubdiviſions d'inégalités, on peut alors ſe ſervir d'une ſeconde liaiſon; par exemple, pour exprimer un tems composé d'une noire, d'une croche & de deux doubles-croches, on s'y prendroit ainſi.

Sol 2 || d 13, 5121 | 72, 5717 | 61, || c 4676 | 5675, 1231 |

c 46, 1454 || d 35, 1343 | 24, 7232 | 1434, 55 | 1 d

Vous voyez-là que le ſecond tems de la premiere meſure contient deux parties égales, équivalentes à deux noires, ſavoir le 5 pour l'une, & pour l'autre la ſomme des trois notes 1 2 1 qui ſont ſous la grande liaiſon; ces trois notes ſont ſubdiviſées en deux parties égales, équivalentes à deux croches, dont l'une eſt le premier 1, & l'autre les deux notes 2 & 1 jointes par la ſeconde liaiſon, leſquelles ſont ainſi chacune le quart de la valeur compriſe ſous la grande liaiſon & le huitieme du tems entier.

En général, pour exprimer réguliérement la valeur des notes, il faut s'attacher à la diviſion de chaque tems par parties égales, ce qu'on peut toujours faire par la méthode que je viens d'enſeigner, en y ajoutant l'uſage du point dont je parlerai tout-à-l'heure, ſans qu'il ſoit poſſible d'être arrêté par aucune exception. Il ne ſera même jamais néceſſaire, quelque bizarre que puiſſe être une Muſique, de mettre plus de deux liaiſons ſur aucune de ſes notes, ni d'en accompagner aucune de plus de deux points, à moins qu'on ne voulût imaginer dans de grandes iné-

galités de valeurs des quintuples & des sextuples croches, dont la rapidité comparée n'est nullement à la portée des voix ni des instrumens, & dont à peine trouveroit-on d'exemple dans la plus grande débauche de cerveau de nos Compositeurs.

A l'égard des tenues & des syncopes, je puis comme dans la Musique ordinaire, les exprimer avec des notes liées ensemble, par une ligne courbe que nous appellerons liaison de tenue ou chapeau, pour la distinguer de la liaison de valeur dont je viens de parler, & qui se marque par une ligne droite. Je puis aussi employer le point au même usage en lui donnant un sens plus universel, & bien plus commode que dans la Musique ordinaire. Car au lieu de lui faire valoir toujours la moitié de la note qui le précede, ce qui ne fait qu'un cas particulier, je lui donne de même qu'aux notes une valeur déterminée uniquement par la place qu'il occupe, c'est-à-dire, que si le point remplit seul un tems ou une mesure, le son qui a précédé doit être aussi soutenu pendant tout ce tems ou toute cette mesure; & si le point se trouve dans un tems avec d'autres notes, il fait nombre aussi bien qu'elles & doit être compté pour un tiers ou pour un quart, suivant la quantité de notes que renferme ce tems là, en y comprenant le point: en un mot, le point vaut autant, ou plus, ou moins, que la note qui l'a précédé, & dont il marque la tenue, suivant la place qu'il occupe dans le tems où il est employé.

EXEMPLE.

Ut 2 || c, 1 | 5 4, ·3 | ·2, 4 3 | ·2, ·1 | 5 5, ·4 | 6 4, ·2 |
c 5 4 3 2, ·1 | 7 5, 1 | ·, 7 | 1.

Au reste, il n'est pas à craindre, comme on le voit par cet exemple, que ces points se confondent jamais avec ceux qui servent à changer d'octaves, ils en sont trop bien distingués par leur position pour avoir besoin de l'être par leur figure. C'est pourquoi j'ai négligé de le faire, évitant avec soin de me servir de signes extraordinaires qui distrairoient l'attention sans exprimer rien de plus que la simplicité des miens.

A l'égard du degré de mouvement, s'il n'eſt pas déterminé par les caracteres de ma méthode, il eſt aiſé d'y ſuppléer par un mot mis au commencement de l'air, & l'on peut d'autant moins tirer de-là un argument contre mon ſyſtême, que la Muſique ordinaire a beſoin du même ſecours; vous avez, par exemple, dans la meſure à trois tems ſimples, cinq ou ſix mouvemens très-différens les uns des autres, & tous exprimés par une noire à chaque tems; ce n'eſt donc pas la qualité des notes qu'on emploie qui ſert à déterminer le mouvement, & s'il ſe trouve des Maîtres négligens qui s'en fient ſur ce ſujet au caractere de leur Muſique & au goût de ceux qui la liront, leur confiance ſe trouve ſi ſouvent punie par les mauvais mouvemens qu'on donne à leurs airs, qu'ils doivent aſſez ſentir combien il eſt néceſſaire d'avoir à cet égard des indications plus préciſes que la qualité des notes.

L'imperfection groſſiere de la Muſique, ſur l'article dont nous parlons, ſeroit ſenſible pour quiconque auroit des yeux : mais les Muſiciens ne la voient point, & j'oſe prédire hardiment qu'ils ne verront jamais rien de tout ce qui pourroit tendre à corriger les défauts de leur Art. Elle n'avoit pas échappé à M. Sauveur, & il n'eſt pas néceſſaire de méditer ſur la Muſique, autant qu'il l'avoit fait, pour ſentir combien il ſeroit important de ne pas laiſſer aux mouvemens des différentes meſures une expreſſion ſi vague, & de n'en pas abandonner la détermination à des goûts ſouvent ſi mauvais.

Le ſyſtême ſingulier qu'il avoit propoſé, & en général tout ce qu'il a donné ſur l'Acouſtique, quoiqu'aſſez chimérique, ſelon ſes vues, ne laiſſoit pas de renfermer d'excellentes choſes qu'on auroit bien ſu mettre à profit dans tout autre art. Rien n'auroit été plus avantageux, par exemple, que l'uſage de ſon Echométre général, pour déterminer préciſément la durée des meſures & des tems, & cela, par la pratique du monde la plus aiſée, il n'auroit été queſtion que de fixer ſur une meſure connue, la longueur du pendule ſimple, qui auroit fait un tel nombre juſte de vibrations pendant un tems, ou une meſure d'un mouvement de telle eſpece. Un ſeul chiffre mis au commence-

ment d'un air, auroit exprimé tout cela, & par son moyen on auroit pu déterminer le mouvement avec autant de précision que l'Auteur même. Le pendule n'auroit été nécessaire que pour prendre une fois l'idée de chaque mouvement: après quoi, cette idée étant réveillée dans d'autres airs par les mêmes chiffres qui l'auroient fait naître, & par les airs mêmes qu'on y auroit déja chantés, une habitude assurée, acquise par une pratique aussi exacte, auroit bientót tenu lieu de regle, & rendu le pendule inutile.

Mais ces avantages mêmes qui devenoient de vrais inconvéniens, par la facilité qu'ils auroient donnée aux commençans de se passer de Maîtres & de se former le goût par eux-mêmes, ont peut-être été cause que le projet n'a point été admis dans la pratique; il semble que si l'on proposoit de rendre l'Art plus difficile, il y auroit des raisons pour être plutôt écouté.

Quoi qu'il en soit, en attendant que l'approbation du Public me mette en droit de m'étendre davantage sur les moyens qu'il y auroit à prendre pour faciliter l'intelligence des mouvemens, de même que celle de bien d'autres parties de la Musique, sur lesquelles j'ai d'autres remarques à proposer, je puis me borner ici aux expressions de la méthode ordinaire, qui par des mots mis au commencement de chaque air, en indiquent assez bien le mouvement. Ces mots, bien choisis, doivent je crois, dédommager & au-delà de ces doubles chiffres & de toutes ces différentes mesures qui, malgré leur nombre, laissent le mouvement indéterminé, & n'apprennent rien aux Ecoliers; ainsi, en adoptant seulement le 2 & le 3 pour les signes de la mesure, j'ôte la confusion des caracteres sans altérer la variété de l'expression.

Revenons à notre projet. On sait combien de figures étrangeres sont employées dans la Musique pour exprimer les silences; il y en a autant que de différentes valeurs, & par conséquent, autant que de figures différentes dans les notes relatives: on est même contraint de les employer à proportion en plus grande quantité, parce qu'il n'a pas plû à leurs inventeurs d'admettre le point après les silences de la même maniere & au même usage

qu'après les notes, & qu'ils ont mieux aimé multiplier des soupirs, des demi-soupirs, des quarts-de-soupirs à la file les uns des autres, que d'établir entre des signes relatifs une analogie si naturelle.

Mais, comme dans ma méthode il n'est point nécessaire de donner des figures particulieres aux notes pour en déterminer la valeur, on y est aussi dispensé de la même précaution pour les silences, & un seul signe suffit pour les exprimer tous sans confusion & sans équivoque. Il paroît assez indifférent dans cette unité de figures, de choisir tel caractere qu'on voudra pour l'employer à cet usage. Le zéro a cependant quelque chose de si convenable à cet effet, tant par l'idée de privation qu'il porte communément avec lui, que par sa qualité de chiffre, & surtout par la simplicité de sa figure, que j'ai cru devoir le préférer. Je l'emploierai donc de la même maniere & dans le même sens, par rapport à la valeur, que les notes ordinaires, c'est-à-dire, que les chiffres 1, 2, 3, &c., & les regles que j'ai établies à l'égard des notes étant toutes applicables à leurs silences relatifs, il s'ensuit que le zéro, par sa seule position & par les points qui le peuvent suivre, lesquels alors exprimeront des silences, suffit seul pour remplacer toutes les pauses, soupirs, demi-soupirs & autres signes bisarres & superflus qui remplissent la Musique ordinaire.

Exemple tiré des leçons de M. Monteclair.

Fa 2 || ₀d 1 | 2 | 3, 1 | 5 | 3 | 5, 6 | 1̇ 7, 5 | ⁴₀ | ·, 5̣ | 1̇, 0 7̣ | 6, 0 5 | 4, ⁰ 3 2 1 |
d 7̣, 0 1̇ 2 3 | 4 3, 2 · 1 | 1.

Les chiffres 4 & 2 placés ici sur des zéros, marquent le nombre de mesures que l'on doit passer en silence.

Tels sont les principes généraux d'où découlent les regles, pour toutes sortes d'expressions imaginables, sans qu'il puisse naître à cet égard aucune difficulté qui n'ait été prévue, & qui ne soit résolue en conséquence de quelqu'un de ces principes.

Je finirai par quelques observations qui naissent du parallele des deux systêmes.

Les notes de la Musique ordinaire sont-elles plus ou moins avantageuses que les chiffres qu'on leur substitue ? C'est proprement le fond de la question.

Il est clair, d'abord, que les notes varient plus par leur seule position, que mes chiffres par leur figure & par leur position tout ensemble; qu'outre cela, il y en a de sept figures différentes, autant que j'admets de chiffres pour les exprimer ; que les notes n'ont de signification & de force que par le secours de la clef : & que les variations des clefs donnent un grand nombre de sens tout différens aux notes posées de la même maniere.

Il n'est pas moins évident que les rapports des notes, & les intervalles de l'une à l'autre n'ont rien dans leur expression par la Musique ordinaire qui en indique le genre, & qu'ils sont exprimés par des positions difficiles à retenir, & dont la connoissance dépend uniquement de l'habitude & d'une très-longue habitude : car quelle prise peut avoir l'esprit pour saisir juste & du premier coup d'œil un intervalle de sixte, de neuvieme, de dixieme dans la Musique ordinaire, à moins que la coutume n'ait familiarisé les yeux à lire tout d'un coup ces intervalles ?

N'est-ce pas un défaut terrible dans la Musique, de ne pouvoir rien conserver dans l'expression des octaves, de l'analogie qu'elles ont entr'elles ? Les octaves ne sont que les répliques des mêmes sons ; cependant ces répliques se présentent sous des expressions absolument différentes de celles de leur premier terme. Tout est brouillé dans la position à la distance d'une octave, la réplique d'une note qui étoit sur une ligne se trouve dans un espace, celle qui étoit dans l'espace a sa réplique sur une ligne ; montez-vous ou descendez-vous de deux octaves ? Autre différence toute contraire à la premiere : alors les répliques sont placées sur des lignes ou dans des espaces, comme leurs premiers termes : ainsi la difficulté augmente en changeant d'objets, & l'on n'est jamais assuré de connoître au juste l'espece d'un intervalle traversé par un si grand nombre de lignes; de sorte qu'il faut se faire d'octave en octave des regles particulieres qui ne finissent point, & qui font de l'étude des intervalles,

le terme effrayant & très-rarement atteint de la ſcience du Muſicien.

De-là cet autre défaut preſque auſſi nuiſible, de ne pouvoir diſtinguer l'intervalle ſimple dans l'intervalle redoublé ; vous voyez une note poſée entre la premiere & la ſeconde ligne, & une autre note poſée ſur la ſeptieme ligne, pour connoître leur intervalle vous décomptez de l'une à l'autre, & après une longue & ennuyeuſe opération, vous trouvez une douzieme ; or, comme on voit aiſément qu'elle paſſe l'octave, il faut recommencer une ſeconde recherche pour s'aſſurer enfin que c'eſt une quinte redoublée, encore pour déterminer l'eſpece de cette quinte faut-il bien faire attention aux ſignes de la clef qui peuvent la rendre juſte ou fauſſe ſuivant leur nombre & leur poſition.

Je ſais que les Muſiciens ſe font communément des regles plus abrégées pour ſe faciliter l'habitude & la connoiſſance des intervalles : mais ces regles mêmes prouvent le défaut des ſignes, en ce qu'il faut toujours compter les lignes des yeux, & en ce qu'on eſt contraint de fixer ſon imagination d'octave en octave pour ſauter de-là à l'intervalle ſuivant, ce qui s'appelle ſuppléer de génie au vice de l'expreſſion.

D'ailleurs quand à force de pratique on viendroit à bout de lire aiſément tous les genres d'intervalles, de quoi vous ſervira cette connoiſſance, tant que vous n'aurez point de regle aſſurée pour en diſtinguer l'eſpece ? Les tierces & les ſixtes majeures & mineures, les quintes & les quartes diminuées & ſuperflues, & en général tous les intervalles de même nom, juſtes ou altérés, ſont exprimés par la même poſition indépendamment de leur qualité, ce qui fait que ſuivant les différentes ſituations des deux demi-tons de l'Octave qui changent de place à chaque ton & à chaque clef les intervalles changent auſſi de qualité ſans changer de nom ni de poſition, de-là l'incertitude ſur l'intonation & l'inutilité de l'habitude dans les cas où elle ſeroit la plus néceſſaire.

La méthode qu'on a adoptée pour les inſtrumens, eſt viſiblement une dépendance de ces défauts, & le rapport direct qu'il a fallu établir entre les touches de l'inſtrument & la poſition des

notes, n'eſt qu'un méchant pis-aller pour ſuppléer à la ſcience des intervalles & des *relations toniques*, ſans laquelle on ne ſauroit jamais être qu'un mauvais Muſicien.

Quelle doit être la grande attention du Muſicien dans l'exécution ? C'eſt ſans doute, d'entrer dans l'eſprit du Compoſiteur, & de s'approprier ſes idées pour les rendre avec toute la fidélité qu'exige le goût de la Piece. Or, l'idée du Compoſiteur dans le choix des ſons, eſt toujours relative à la tonique, & par exemple, il n'employera point le *fa* dièſe comme une telle touche du clavier, mais comme faiſant un tel accord, ou un tel intervalle avec ſa fondamentale. Je dis donc que ſi le Muſicien conſidere les ſons par les mêmes rapports, il fera ſes mêmes intervalles plus exacts, & exécutera avec plus de juſteſſe qu'en rendant ſeulement les ſons les uns après les autres, ſans liaiſon & ſans dépendance que celle de la poſition des notes qui ſont devant ſes yeux, & de ces foules de dièſes & de bémols qu'il faut qu'il ait inceſſamment préſens à l'eſprit; bien entendu qu'il obſervera toujours les modifications particulieres à chaque ton, qui ſont, comme je l'ai déja dit, l'effet du tempérament, & dont la connoiſſance pratique, indépendante de tout ſyſtême, ne peut s'acquérir que par l'oreille & par l'habitude.

Quand on prend une fois un mauvais principe, on s'enfile d'inconvéniens en inconvéniens, & ſouvent on voit évanouir les avantages mêmes qu'on s'étoit propoſés. C'eſt ce qui arrive dans la pratique de la Muſique inſtrumentale; les difficultés s'y préſentent en foule. La quantité de poſitions différentes, de dièſes, de bémols, de changemens de clefs, y ſont des obſtacles éternels au progrès des Muſiciens; & après tout cela, il faut encore perdre, la moitié du tems, cet avantage ſi vanté du rapport direct de la touche à la note, puiſqu'il arrive cent fois par la force des ſignes d'altération ſimples ou redoublés, que les mêmes notes deviennent relatives à des touches toutes différentes de ce qu'elles repréſentent, comme on l'a pu remarquer ci-devant.

Voulez-vous pour la commodité des voix, tranſpoſer la piece un demi-ton, ou un ton plus haut ou plus bas ? voulez-vous préſenter à ce Symphoniſte de la Muſique notée ſur une clef

étrangere à son instrument ? le voilà embarrassé, & souvent arrêté tout court, si la musique est un peu travaillée. Je crois, à la vérité, que les grands Musiciens ne seront pas dans le cas ; mais je crois aussi que les grands Musiciens ne le sont pas devenus sans peine, & c'est cette peine qu'il s'agit d'abréger. Parce qu'il ne sera pas tout-à-fait impossible d'arriver à la perfection par la route ordinaire, s'ensuit-il qu'il n'en soit point de plus facile ?

Supposons que je veuille transposer & exécuter en *B fa si*, une piece notée en *C sol ut*, à la clef de *sol*, sur la premiere ligne : voici tout ce que j'ai à faire ; je quitte l'idée de la clef de *sol*, & je lui substitue celle de la clef d'*ut*, sur la troisieme ligne : ensuite j'y ajoute les idées de cinq dièses posés, le premier sur le *fa*, le second sur l'*ut*, le troisieme sur le *sol*, le quatrieme sur le *re*, & le cinquieme sur le *la* ; à tout cela je joins enfin l'idée d'une octave au-dessus de cette clef d'*ut*, & il faut que je retienne continuellement toute cette complication d'idées pour l'appliquer à chaque note, sans quoi me voilà à tout instant hors de ton. Qu'on juge de la facilité de tout cela !

Les chiffres employés de la maniere que je le propose, produisent des effets absolument différens. Leur force est en eux-mêmes, & indépendante de tout autre signe. Leurs rapports sont connus par la seule inspection, & sans que l'habitude ait à y entrer pour rien ; l'intervalle simple est toujours évident dans l'intervalle redoublé : une leçon d'un quart d'heure doit mettre toute personne en état de solfier, ou du moins de nommer les notes dans quelque Musique qu'on lui présente ; un autre quart-d'heure suffit pour lui apprendre à nommer de même & sans hésiter, tout intervalle possible, ce qui dépend, comme je l'ai déja dit, de la connoissance distincte de trois intervalles, de leurs renversemens, & réciproquement du renversement de ceux-ci, qui revient aux premiers. Or, il me semble que l'habitude doit se former bien plus aisément quand l'esprit en a fait la moitié de l'ouvrage, & qu'il n'a lui-même plus rien à faire.

Non-seulement les intervalles sont connus par leur genre dans

mon ſyſtême, mais ils le ſont encore par leur eſpece. Les tierces & les ſixtes ſont majeures ou mineures, vous en faites la diſtinction ſans pouvoir vous y tromper; rien n'eſt ſi aiſé que de ſavoir une fois que l'intervalle 24 eſt une tierce mineure; l'intervalle 24, une ſixte majeure; l'intervalle 31, une ſixte mineure; l'intervalle 31, une tierce majeure, &c; les quartes & les tierces, les ſecondes, les quintes & les ſeptiemes; juſtes, diminuées ou ſuperflues, ne coûtent pas plus à connoître; les ſignes accidentels embarraſſent encore moins, & l'intervalle naturel étant connu, il eſt ſi facile de déterminer ce même intervalle, altéré par un dièſe ou par un bémol, par l'un & l'autre tout-à-la-fois, ou par deux d'une même eſpece, que ce ſeroit prolonger le diſcours inutilement que d'entrer dans ce détail.

Appliquez ma méthode aux inſtrumens, les avantages en ſeront frappans. Il n'eſt queſtion que d'apprendre à former les ſept ſons de la gamme naturelle, & leurs différentes octaves ſur un *ut* fondamental, pris ſucceſſivement ſur les douze cordes (1) de l'échelle; ou plutôt, il n'eſt queſtion que de ſavoir ſur un ſon donné, trouver une quinte, une quarte, une tierce majeure, &c. & les octaves de tout cela, c'eſt-à-dire, de poſſéder les connoiſſances qui doivent être le moins ignorées des Muſiciens, dans quelque ſyſtême que ce ſoit. Après ces préliminaires ſi faciles à acquérir, & ſi propres à former l'oreille, quelques mois donnés à l'habitude de la meſure, mettent tout d'un coup l'Ecolier en état d'exécuter à livre ouvert: mais d'une exécution incomparablement plus intelligente & plus sûre que celle de nos Symphoniſtes ordinaires. Toutes les clefs lui ſeront également familieres; tous les tons auront pour lui la même facilité, & s'il s'y trouve quelque différence,

(1) Je dis les douze cordes, pour n'omettre aucune des difficultés poſſibles, puiſqu'on pourroit ſe contenter des ſept cordes naturelles, & qu'il eſt rare qu'on établiſſe la fondamentale d'un ton ſur un des cinq ſons altérés, excepté, peut-être, le *ſi* bémol. Il eſt vrai qu'on y parvient aſſez fréquemment par la ſuite de la modulation : mais alors, quoiqu'on ait changé de ton, la même fondamentale ſubſiſte toujours, & le changement eſt amené par des altérations particulieres.

elle ne dépendra jamais que de la difficulté particuliere de l'instrument, & non d'une confusion de dièses, de bémols & de positions différentes, si facheuses pour les commençans.

Ajoutez à cela une connoissance parfaite des tons & de toute la modulation, suite nécessaire des principes de ma méthode; & sur-tout l'universalité des signes, qui rend avec les mêmes notes les mêmes airs dans tous les tons par le changement d'un seul caractere, d'où résulte une facilité de transposer un air en tout autre ton, égale à celle de l'exécuter dans celui où il est noté; voilà ce que saura en très-peu de tems un Symphoniste formé par ma méthode. Toute jeune personne avec les talens & les dispositions ordinaires, & qui ne connoitroit pas une note de Musique, doit, conduite par ma méthode, être en état d'accompagner du Clavecin, à livre ouvert, toute Musique qui ne passera pas en difficulté celle de nos Opéra, au bout de huit mois, & au bout de dix de celle de nos Cantates.

Or, si dans un si court espace on peut enseigner à-la-fois assez de Musique & d'accompagnement pour exécuter à livre ouvert, à plus forte raison un Maître de flûte ou de violon, qui n'aura que la note à joindre à la pratique de l'instrument, pourra-t-il former un Eleve dans le même tems, par les mêmes principes.

Je ne dis rien du Chant en particulier, parce qu'il ne me paroît pas possible de disputer la supériorité de mon systême à cet égard, & que j'ai sur ce point des exemples à donner, plus forts & plus convaincans que tous les raisonnemens.

Après tous les avantages dont je viens de parler, il est permis de compter pour quelque chose le peu de volume qu'occupent mes caracteres, comparé à la diffusion de l'autre Musique, & la facilité de noter sans tout cet embarras de papier rayé, où les cinq lignes de la portée ne suffisant presque jamais, il en faut ajouter d'autres à tout moment, qui se rencontrent quelquefois avec les portées voisines, ou se mêlent avec les paroles, & causent une confusion à laquelle ma Musique ne sera jamais exposée. Sans vouloir en établir le prix sur cet avantage,

il ne laiſſe pas cependant d'avoir une influence à mériter de l'attention; combien ſera-t-il commode d'entretenir des correſpondances de Muſique, ſans augmenter le volume des lettres? Quel embarras n'évitera-t-on point dans les Symphonies & dans les Partitions, de tourner la feuille à tout moment? Et quelle reſſource d'amuſement n'aura-t-on pas de pouvoir porter ſur ſoi des livres & des recueils de Muſique, comme on en porte de Belles-Lettres, ſans ſe ſurcharger par un poids ou par un volume embarraſſant, & d'avoir, par exemple à l'Opéra, un extrait de la Muſique joint aux paroles, preſque ſans augmenter le prix ni la groſſeur du livre? Ces conſidérations ne ſont pas, je l'avoue, d'une grande importance, auſſi ne les donné-je que comme des acceſſoires; ce n'eſt, au reſte, qu'un tiſſu de ſemblables bagatelles, qui fait les agrémens de la vie humaine, & rien ne ſeroit ſi miſérable qu'elle, ſi l'on n'avoit jamais fait d'attention aux petits objets.

Je finirai mes remarques ſur cet article, en concluant qu'ayant retranché tout d'un coup, par mes caracteres, les ſoixante & dix combinaiſons que la différente poſition des clefs & des accidens produit dans la Muſique ordinaire; ayant établi un ſigne invariable & conſtant pour chaque ſon de l'octave dans tous les tons; ayant établi de même une poſition très-ſimple pour les différentes octaves; ayant fixé toute l'expreſſion des ſons par les intervalles propres au ton où l'on eſt; ayant conſervé aux yeux la facilité de découvrir du premier regard ſi les ſons montent ou deſcendent; ayant fixé le degré de ce progrès avec une évidence que n'a point la Muſique ordinaire; & enfin, ayant abrégé de plus des trois quarts, & le tems qu'il faut pour apprendre à ſolfier, & le volume des notes, il reſte démontré que mes caracteres ſont préférables à ceux de la Muſique ordinaire.

Une ſeconde queſtion qui n'eſt gueres moins intéreſſante que la premiere, eſt de ſavoir ſi la diviſion des tems, que je ſubſtitue à celle des notes qui les rempliſſent, eſt un principe général, plus ſimple & plus avantageux que toutes ces différences de noms & de figures qu'on eſt contraint d'appliquer

aux notes, conformément à la durée qu'on veut leur donner.

Un moyen sûr pour décider cela, seroit d'examiner *à priori* si la valeur des notes est faite pour régler la longueur des tems, ou si ce n'est point, au contraire, par les tems mêmes de la mesure, que la durée des notes doit être fixée. Dans le premier cas, la méthode ordinaire seroit incontestablement la meilleure, à moins qu'on ne regardât le retranchement de tant de figures comme une compensation suffisante d'une erreur de principe, d'où résulteroient de meilleurs effets. Mais dans le second cas, si je rétablis également la cause & l'effet pris jusqu'ici l'un pour l'autre, & que par-là je simplifie les regles, & j'abrege la pratique, j'ai lieu d'espérer que cette partie de mon systême, dans laquelle, au reste, on ne m'accusera d'avoir copié personne, ne paroîtra pas moins avantageuse que la précédente.

Je renvoie à l'Ouvrage dont j'ai déja parlé, bien des détails que je n'ai pu placer dans celui-ci. On y trouvera, outre la nouvelle méthode d'accompagnement dont j'ai parlé dans la Préface, un moyen de reconnoître au premier coup-d'œil les longues tirades de notes en montant ou descendant, afin de n'avoir besoin de faire attention qu'à la premiere & à la derniere; l'expression de certaines mesures syncopées qui se trouvent quelquefois dans les mouvemens vifs à trois tems; une table de tous les mots propres à exprimer les différens degrés du mouvement; le moyen de trouver d'abord la plus haute & la plus basse note d'un air, & de préluder en conséquence; enfin, d'autres regles particulieres, qui toutes ne sont toujours que des développemens des principes que j'ai proposés ici; & surtout, un systême de conduite pour les Maitres qui enseigneront à chanter & à jouer des instrumens, bien différent dans la méthode, & j'espere dans le progrès, de celui dont on se sert aujourd'hui.

Si donc, aux avantages généraux de mon systême, si à tous ces retranchemens de signes & de combinaisons, si au développement précis de la théorie, on ajoute les utilités que ma méthode présente pour la pratique; ces embarras de lignes & de portées tous supprimés, la Musique rendue si courte à ap-

prendre, ſi facile à noter, occupant ſi peu de volume, exigeant moins de frais pour l'impreſſion, & par conſéquent, coûtant moins à acquérir; une correſpondance plus parfaite, établie entre les différentes parties, ſans que les ſauts d'une clef à l'autre ſoient plus difficiles que les mêmes intervalles pris ſur la même clef; les accords & les progrès de l'harmonie offerts avec une évidence à laquelle les yeux ne peuvent ſe refuſer; le ton nettement déterminé; toute la ſuite de la modulation exprimée, & le chemin que l'on a ſuivi, & le point où l'on eſt arrivé, & la diſtance où l'on eſt du ton principal; mais ſur-tout l'extrême ſimplicité des principes, jointe à la facilité des regles qui en découlent; peut-être trouvera-t-on dans tout cela de quoi juſtifier la confiance avec laquelle j'oſe préſenter ce projet au Public.



MENUET DE DARDANUS.

Re VOLEZ, plaiſirs, volez, Amour prête-leur tes char-
3 || d 3, 4 3, 2 3 | 4,˙, 3 | 2, 3 2, 1 2 | 3, ˙,
mes, répare les alarmes qui nous ont trou-blés.
d 2 | 1, 2 1, 7 6 | 5, 4, 3 | 6, 5, 1 | 7 c ‡
Que ton empire eſt doux, vien, vien, nous voulons
c 5 c, 4 3, 4 5 | 6 | 4 | 5 | 1, 3 2,
tous ſentir tes coups, enchaîne-nous; mais ne te ſers
d 1 | 1, 3 2, 1 | 1, 3 2, 1 | 6 | 4 5, 6
que de ces chaînes dont les peines ſont des bienfaits.
c 7, 1 2 | 3 4, 5 6, 7 1 | 4, 5, 7 | 1 d.

CARILLON MILANOIS, EN TRIO.

Ut ‖ Campana che ſona da lu to è da feſ———

1er Deſſus. ‖ c » 3 | 6, 7, 1 | 7, 6, 5̸ | 6, 7, 1 | ·, 2, 7 | 1, 2, 3 |

Campana che

2d. Deſſus. 3 ‖ c » 0 | · | · | · | ·, ·, 3 | 6, 7, 1 |

Baſſe. ‖ b » 0 | · | · | · | · | · |

——————————— ta Fa

d 2, 1, 7 | 1, 2, 3 | ·, 2, 1 | ·, 7, 0 | · | 4 |

ſona da lu to è da feſta Fa

d 7, 6, 5̸ | 6, 7, 1 | ·, 7, 6 | 6, 5̸, 0 | · | 2 |

Fa romper la teſ———

b 0 | · | · | ·, ·, 3 | 6, 7, 1 | 2, 3, 4 |

romper la teſ——————— ta, Din di ra din di

d 4, 3, 2 | 3 | ·4, 5, 3 | ·, 2, 5 | 5, 4, 3 | 2,

romper la teſ——————— ta, Din di ra din di

d 2, 1, 7 | 1 | ·2, 3, 1 | ·, 7, 5 | 3, 2, 1 | 7,

——————————— ta don

b 5, 6, 7 | 1, 2, 3 | ·, 2, 1 | 5, 5, 0 | · | 5,

ra din di ra din don don don, dan di ra din

d 3, 4 | 5, 4, 3 | 2 | 3 | ·4, ·, 3 | 4, 3, 2 |

ra din di ra din don don don, dan di ra din

c 1, 2 | 3, 2, 1 | 7 | 1 | 2, ·, 1 | 2, 1, 7 |

don don don don dan di ra din

b ·, · | 5 | 5 | 1 | 6, ·, 1 | 4, 2, 5,

don don don.
d 3 | 3 | 3, ·, d.
don don don.
d i | i | i, ·, d.
don don don don don don don.
b 1, 3, 5 | i, 5, 3 | 1, ·, b.

Campa na che so na da lu———to è da fes-
d 5 | 5, 32, 34 | 5, 32, 34 | 5 | ·, 4, 3 | 4,
Campa na che so na da lu———to è da fes-
d 3 | 3, 17, i2 | 3, 17, 12 | 3 | ·, 2, 1 | 2,
Fa romper la tes-
b o | : | : | , ·, ·6 | 6, 6, 6 | 2,

———ta, din di
d 2 1, 2 3 | 4, 2 1, 23 | 4 | ·, 3, 2 | 3, 3, 3 | 3,
———ta, din di
d 7 6, 7 i | 2, 7 6, 7 i | 2 | ·, 1, 7 | i, 1, 1 | 1,
ta Fa romper la testa
c 2, o | : | ·, ·, 5 | 5, 5, 5 | i, 1, o | ·,

ra din di ra din di ra din don, Fa romper la tes-
d 2, 1 | 7, 1, 2 | 3, 2, 1 | 7, ·, 3 | 3, 2, 3 | 4,
ra din di ra din di ra din don, Fa romper la tes-
d 7, 6 | 5, 6, 7 | i, 7, 6 | 5, ·, i | 1, 7, i | 2,
don don don, Fa romper la tes-
b o, · | 3 | 3 | 3, ·, 3 | 6, 7, i | 2,

d · , · | · 5 , 4 3 , 4 2 | 3 | · 4 , 3 2 , 3 1 | 2 |

d . , · | · 3 , 2 1 , 2 7 | i | · 2 , 1 7 , i 6 | 7 |

b 3 , 4 | 5 , 6 , 7 | 1 , 2 , 3 | 4 , 5 , 6 | 7 , i , 2 |

———— ta din di ra din di ra din di ra din
d · 3 , 2 1 , 2 7 | i , 1 , 3 | 3 , 2 , 1 | 7 , i , 2 | 3 , 2 , 1 |
———— ta din di ra din di ra din di ra din
c · i , 7 6 , 7 ꝟ | 6 , 6 , i | 1 , 7 , 6 | ꝟ , 6 , 7 | i , 7 , 6 |
———— ta don don
b 3 , ♯4 , ꝟ | 6 , 6 , 0 | 1 | 3 | 3 |

don don don dan di ra din don
d 7 | i | 2 , · , 1 | 2 , 1 , 7 | i |
don don don dan di ra din don
c ꝟ | 6 | 7 , · , 6 | 7 , 6 , ꝟ | 6 |
don don don dan di ra din don don don
b 3 | 6 | 4 , · , 1 | 4 , 2 , 3 | 6 , i , 3 |

don don.
d 1 | 1 , · , d ||
don don.
c 6 | 6 , · , c ||
don don don don.
b 6 , 3 , 1 | 6 , · , a ||

ARIETTE DES TALENS LYRIQUES.

Vivement.

Mi

Symphonie. 2 | c o . 5 , 5 . 1 | 1 7 0 , 5 6 4 5 | 3 . 2 , 1 2 3 4 |
Baſſe-continue. | b o 1 , 3 1 | 5 5 , 7 5 | 1 1 , 1 1 |

c 5 1 5 , · 6 ♯ 5 | 6 5 6 , · 7 1 6 | 2 5 2 , · 7 | 3 3 2 , 1 7 6 5 |
b 7 7 , 7 7 | 6 6 , 6 6 | 5 5 , 7 5 | 1 1 , 3 1 |

c ♯ 6 2 , o 2 6 1 | 7 2 5 7 , 6 1 ♯ 6 | 7 2 5 6 , 6 . 5 6 |
b 2 2 , ♯ 2 | 5 , ♯ 2 | 5 5 , ♯ 2

c 7 2 5 6 , 6 · 5 6 | 7 2 5 6 , 6 · 5 6 | 5 7 5 , 2 5 7 2 |
a 5 , ♯ 2 | 5 7 1 , 2 2 | 5 7 5 , 2 5 7 2 |

c 5 , o 5 3 | 6 4 1 1 , · 4 6 | 5 1 1 , · 5 3 | 6 4 1 1 , · 4 6 |
b 5 5 4 , 3 1 | 4 4 , 4 4 | 3 3 , 3 3 | 4 4 , 4 4 |

c 5 1 1 , · 5 3 | 6 6 , · 7 1 | 2 1 , · 7 6 | 7 6 , 5 5 2 4 |
a 1 , o 3 | 4 4 , 4 4 | ♯ ♯ , ♯ ♯ | 5 5 , 7 5 |

d 3 5 1 3 , 2 5 7 2 | 3 5 1 2 , 2 · 1 2 | 3 5 1 2 , 2 · 1 2 |
b 1 1 , 7 5 | 1 , 7 5 | 1 1 , 7 5 |

L'objet qui

d 3 5 1 2 , 2 . 1 2 | 1 3 1 , 5 1 3 5 | 1 || b , o 5 | 5 , · 1 |
b 1 , 4 5 | 1 3 1 , 5 1 3 5 | 1 , o | o 1 , 3 1 |

ré————————————————gne dans mon

c 1 7 6 , 5 6 4 5 | 3 · 2 , 1 2 3 4 | 5 , · 6 ♯ 5 | 6 · 7 , 1 · 6 |
b 5 5 , 7 5 | 1 1 , 1 1 | 7 7 , 7 7 | 6 6 , 6 6 |

ame des mortels & des Dieux doit être le vain-
b 2, 2 1 7 | 1, 1 ·2 | 3, · 1 | 6, 6 6 7 |
a 5, · 4 | 3, · 2 | 1, · 3 | 2, 2 |

c 0, · 5 3 | 6 4 1 1, · 4 6 | 5 1 1, · 5 3 |
queur, chaque inf-
b 5, 0 | : | :, 5 5 |
a 5 5 4, 3 2 | 4 4, 4 4 | 3 3, 3 3 |

c 6 4 1 1, · 4 6 | 5 1 1, · 5 3 | 6 6 4, 7 7 5 | 1 3 1, 5 1 3 5 |
tant il m'en flam—————————————me
b 6, 7 1 | 5, · 6 5 | 5, · 4 3 | 3 |
a 4 4, 4 4 | 3 3, 3 3 | 2 2, 5 5 | 1, 0 |

c 1, 0 | 0 4 3, 2 4 6 1 | 7 2 5, 0 | · | · 2 5 7,
d'une nouvel - le ar deur, il m'enflam-----
b 6, 6 5 | 5, 4 3 | 2 | 2, 2 | 2
a 4, · 5 | 6, · 4 | 5 | 0 | · 5,

c, 6 1 ♯4 6 | 7 2 5 6, 6 · 5 6 | 7 2 5 6, 6 · 5 6 | 7 2 7,
-------------------------------me il m'en flam-
c, · | · , 2 0 | 2, 2 | 5,
b, ♯2 | 5 5, ♯2 | 5 5, ♯2 | 7,

c, 5 7 2 5 | 3 · ♯, ♯ · 3 4 | 5 2 2, 0 | 0 2,
————————————————————————————————————
b, · 6 ♯5 | 6 5 ♯5, 6 7 5 6 | 7 2 5 7, 5 1 4 5 | · 2 5 6,
a, · | 1, 2 | 5 5, ♯2 | 5 5,

d, 2 | 0 | 0 3 2, 1 7 6 5 | 1 1 7,

b, 6 · 5 6 | 7 1 7 1, 2 3 1 2 | 3 | · ,
a, ✱ 2 | 5 , 7 | 1, 1 7 | 6 ,

c, 6 5 ✱ 3 | ✱, 2 · 5 | 5, ✱ · 5 | 5, · 2 7 | 3 3 1, ✱ ✱ 2 |
me d'u ne nouvel-le ardeur
c, 3 0 | 6, 7 · 1 | 7, 6 · 5 | 5 | 0 |
a, 0 6 | 2, 5 · 1 | 2, 2 | 5, · 7 | 1, 2 |

d 5 ✱ 3, 2 3 1 2 | 7 6 5, 2 4 | 5 | 0 1 7, 6 5 4 3 |
l'objet qui
b 0 | · | · , 0 · 5 | 5, · 1 |
b 3, ✱ · 3 ✱ | 5 1, 2 2 | 5 5 4, 3 4 3 2 | 1 1, 3 1 |

c 2 , 0 · 5 | 5 3 1, 1 3 1 | 5 7 5, 2 | · 1 6,
ré———————————————————gne
c 1 7 6, 5 6 4 5 | 3 · 2, 1 2 3 4 | 5, · 6 ✱ 5 | 6 · 7,
b 5, · 5 | 1 1, 1 1 | 7 7, 7 7 | 6 6,

c, ✱ 1 6 | 5 5 2, 5 2 7 2 | 5 | 5 1 3, 5 |
dans mon ame des mor tels & des Dieux doit
b, 1 · 6 | 2, 2 1 7 | 1, 1 · 2 | 3, · 1 |
a, 6 6 | 5, · 4 | 3, · 2 | 1, · 6 |

d ·, 5 · ✱ | 5 5 2, 7 5 2 7 | 5, 0 | ·, · 2 6 7 |
être le vainqueur. Chaque instant il m'en-
b 6 · 6, 6 2 | 7 | 0, 2 3 | 4, 4 5 |
x 2, 2 | 5 | 0, · 5 | 2 2, 0 2 |

b 1, · 2 1 2 | 3 5 3, 1 | · 5 3, 5 | · 4 1, 4 3 | 2 5 1, 6 |
flam————————————————————
b 3, · 4 3 4 | 5, · 6 5 6 | 7, · 1 5 7 | 6, · 7 6 7 | 1, · 2 6 1 |
a 6 6, 0 6 | 3, 0 | 3 3, 3 3 | 4, 0 | 4 4, 4 4 |

d · 4 1, 5 | · 4 3, 4 | · 3 2, 2 · 3 | 7 2 5, 2 7 5 2 | 7, 1 |
———me d'une nou- velle ar- deur il m'en-
c 7, 5 | 6, 7 1 | 1, 7 1 | 2 | 4, 3 |
b 5, 3 | 4, · 3 2 | 5, · 1 | 5 | 0 |

c 5 | 0 5 1 3, 2 5 7 2 | 3 5 1 2, 2 · 1 2 | 3 5 1 2, 2 · 1 2 |
flam me il m'en-
c 2, · 5 | 5 | 0 | 5, 5 |
a 5, 4 | 3 1, 7 5 | 1 1, 7 5 | 1 1, 7 5 |

d 3 5 3, 1 3 5 1 | 6 · 7, 7 · 6 7 | 1 5 5, 0 |
flam————————————————————
b 1, · 2 7 1 | 2 1 7 1, 2 3 1 2 | 3 5 1 3, 2 4 7 2 |
a 3 | 4, 5 | 1 1, 7 5 |

c 0 5, 5 | 0, 5 | · 6 5, 4 3 2 1 | 4 |
————————————————————me il m'en-
c 3 5 1 2, 2 · 1 2 | 3 4 3, 1 2 5 7 | 6, 6 0 | 1, 1 |
b 1 1, 7 5 | 1, 1 | 4, 6 | · 1 7, 6 5 4 3 |

d 0 6 5, 4 3 2 1 | 7 2 1, 7 1 7 6 | 5 | 2, 3 · 4 |
flam————————————————————me d'une nou-
c 4 | · | ·, 4 0 | 7, 5 · 1 |
b 2 | 5 | 0 5 6, 7 1 2 3 | 4, 3 · 1 |

d 3, 2 · 1 | 1, 0 5 3 | 6 4 1 1, · 4 6 | 5 1 1, · 5 3 |
vel--le ardeur
c 1, 7 · 1 | 1 | 0 | · |
b 5, 5 | 1 1, 1 1 | 4 4, 4 4 | 3 3, 3 3 |

c 6 4 1 1, · 4 6 | 5 1 1, · 5 3 | 6 6, · 7 1 | 2 1, · 7 6 |
a 4 4, 4 4 | 1, o | 4 4, 4 4 | 4 4, 4 4 |

c 7 6, 5 5 2 4 | 3 5 1 3, 2 5 7 2 | 3 5 1 2, 2 · 1 2 |
a 5, o | o 1, 7 5 | 1 1, 7 5 |

d 3 5 1 2, 2 · 1 2 | 3 5 1 2, 2 · 1 2 | 1 3 1, 5 1 3 5 | 1 Fin.
a 1 1, 7 5 | 1, 4 5 | 1 3 1, 5 1 3 5 | 1 Fin.

Je m'a ban don ne à mon a mour ex trê me, & je
c o · 3, 3 6 | 5 | 6, 7 · 1 | 2, · 7 | 1 | 6, 1 · 2 |
a 6, 1 6 | 3, 2 | 1, 2 · 1 | 7, 3 | 6 | o, 6 |

c o | · 3 6 1, 7 3 5 7 | 1 3 6 7, 7 · 6 7 | 1 3 6 7;
fixe à ja mais————————————————
c 7, 7 · 6 | 3 | | · ,
b 5, 4 | 3 6, 5 3 | 6 6, 5 3 | 6 ;

c, 7 · 6 7 | 1 3 1, 6 1 4 6 | 3, 2 · 3 | 3 | 5 5, 5 5 |
mes plai firs en ces lieux : C'eſt où l'on
c, 7 · 1 | 7, · 6 5 | 5, 4 · 3 | 3 | 1, 1 · 5 |
a, 5 | 6 | 7, 7 | 3 | 3 3, 3 3 |

c 5 5, 4 3 | 2, o | · | 7 7, 7 7 | 3 | 6 ;
ai me que font les Cieux : c'eſt où l'on aime que
b 6, 6 o | 2, · 1 2 | 7 | 3, · 3 7 | 1, 1 o | 2 ;
b 4, o | 4 4, 4 4 | 5, o | 5 5, 5 5 | 6, 5 | 4,

c, · 6 7 | 5 | o · 5, 5 · 1 | 1 7 6, 5 6 4 5 | 3 1 7, 6 5 4 3 | ✪
font les Cieux. L'ob jet qui
c, · 1 · 2 | 3 | o | ·, · 5 | 5, · 1 |
b, · | 3 | o | o 5, 7 5 | 1 1, 3 1 | ✪

LETTRE
A M. BURNEY
SUR
LA MUSIQUE,

Avec Fragmens d'Observations sur l'Alceste Italien de M. le Chevalier Gluck.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

LES Pieces ſuivantes ne ſont que des Fragmens d'un Ouvrage que M. Rouſſeau n'acheva point. Il donna ſon Manuſcrit, preſque indéchiffrable, à M. Prévoſt de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, qui a bien voulu nous le remettre. Il y a joint la Copie qu'il en fit lui-même ſous les yeux de M. Rouſſeau, qui la corrigea de ſa main, & diſtribua ces Fragmens dans l'ordre où nous les donnons. M. Prévoſt, connu du Public par une excellente Traduction de l'Oreſte d'Euripide, a ſuppléé, dans les Obſervations ſur l'Alceſte; quelques paſſages dont le ſens étoit reſté ſuſpendu, & qui ne ſembloit point ſe lier avec le reſte du Diſcours; nous avons fait écrire ces paſſages en Italiques; ſans cette précaution, il auroit été difficile de les diſtinguer du texte de M. Rouſſeau.

LETTRE

LETTRE DE J. J. ROUSSEAU A M. LE DOCTEUR BURNEY,

Auteur de l'Histoire générale de la Musique.

Vous m'avez fait successivement, Monsieur, plusieurs cadeaux précieux de vos écrits, chacun desquels méritoit bien un remercîment exprès. La presque absolue impossibilité d'écrire m'a jusqu'ici empêché de remplir ce devoir; mais le premier volume de votre histoire générale de la Musique, en ranimant en moi un reste de zele pour un Art auquel le votre vous a fait employer tant de travaux, de tems, de voyages & de dépenses, m'excite à vous en marquer ma reconnoissance en m'entretenant quelque tems avec vous du sujet favori de vos recherches, qui doit immortaliser votre nom chez les vrais amateurs de ce bel Art.

Si j'avois eu le bonheur d'en conférer avec vous un peu à loisir, tandis qu'il me restoit quelques idées encore fraiches, j'aurois pu tirer des vôtres bien des instructions, dont le Public pourra profiter, mais qui seront perdues pour moi, désormais privé de mémoire & hors d'état de rien lire. Mais je puis du moins consigner ici sommairement quelques-uns des points sur lesquels j'aurois desiré vous consulter, afin que les Artistes ne soient pas privés des éclaircissemens qu'ils leur vaudront de votre part, & laissant bavarder sur la Musique en belles phrases, ceux qui, sans en savoir faire, ne laissent pas d'étonner le Public de leurs savantes spéculations; je me bornerai à ce qui tient plus immédiatement à la pratique, qui ne donne pas une prise si commode aux oracles des beaux esprits, mais dont l'étude est seule utile aux véritables progrès de l'Art.

1°. Vous vous en êtes trop occupé, Monsieur, pour n'avoir pas souvent remarqué combien notre maniere d'écrire la Musique est confuse, embrouillée, & souvent équivoque; ce qui est une des causes qui rendent son étude si longue & si difficile. Frappé de ces inconvéniens, j'avois imaginé, il y a une quarantaine d'années, une maniere de l'écrire par chiffres, moins volumineuse, plus simple, &, selon moi, beaucoup plus claire. J'en

lus le projet en 1742, à l'Académie des Sciences, & je le proposai l'année suivante au Public, dans une brochure que j'ai l'honneur de vous envoyer. Si vous prenez la peine de la parcourir, vous y verrez à quel point j'ai réduit le nombre & simplifié l'expression des signes. Comme il n'y a dans l'échelle que sept notes diatoniques, je n'ai non plus que sept caractères pour les exprimer. Toutes les autres, qui n'en sont que les répliques, s'y présentent à leur degré, mais toujours sous le signe primitif; les intervalles majeurs, mineurs, superflus & diminués ne s'y confondent jamais de position, comme dans la Musique ordinaire, mais chacun a son caractere inhérent & propre, qui, sans égard à la position ni à la clef, se présente au premier coup-d'œil; je proscris le bécarre comme inutile; je n'ai jamais ni bémol ni dièse à la clef; enfin, les accords, l'harmonie & l'enchaînement des modulations s'y montrent dans une partition, avec une clarté qui ne laisse rien échapper à l'œil; de sorte que la succession en est aussi claire aux regards du Lecteur, que dans l'esprit du Compositeur même.

Mais la partie la plus neuve & la plus utile de ce systême, & celle cependant qu'on a le moins remarquée, est celle qui se rapporte aux valeurs des notes & à l'expression de la durée & des quantités dans le tems. C'est la grande simplicité de cette partie qui l'a empêché de faire sensation. Je n'ai point de figures particulieres pour les rondes, blanches, noires, croches, doubles-croches, &c. tout cela, ramené par la position seule à des aliquotes égales, présente à l'œil les divisions de la mesure & des tems, sans presque avoir besoin, pour cela, de signes propres. Le zéro seul suffit pour exprimer un silence quelconque; le point, après une note ou un zéro, marque tous les prolongemens possibles d'un silence ou d'un son. Il peut représenter toutes sortes de valeurs; ainsi, les pauses, demi-pauses, soupirs, demi-soupirs, quarts-de-soupirs, &c. sont proscrits ainsi que les diverses figures de notes. J'ai pris en tout le contre-pied de la note ordinaire; elle représente les valeurs par des figures, & les intervalles par des positions; moi, j'exprime les valeurs par la position seule, & les intervalles par des chiffres, &c.

Cette maniere de noter n'a point été adoptée; comment au-

roit-elle pu l'être ? elle étoit nouvelle & c'étoit moi qui la proposois ? Mais ses défauts, que j'ai remarqué le premier, n'empêchent pas qu'elle n'ait de grands avantages sur l'autre, sur-tout pour la pratique de la composition, pour enseigner la Musique à ceux qui ne la savent pas, & pour noter commodément, en petit volume, les airs qu'on entend & qu'on peut desirer de retenir. Je l'ai donc conservée pour mon usage, je l'ai perfectionnée en la pratiquant, & je l'emploie sur-tout à noter la Basse sous un chant quelconque, parce que cette Basse, écrite ainsi par une ligne de chiffres, m'épargne une portée, double mon espace, & fait que je suis obligé de tourner la moitié moins souvent.

2°. En perfectionnant cette maniere de noter, j'en ai trouvé une autre avec laquelle je l'ai combinée, & dont j'ai maintenant à vous rendre compte.

Dans les exemples que vous avez donnés du chant des Juifs, vous les avez, avec raison, notés de droite à gauche. Cette direction des lignes est la plus ancienne, & elle est restée dans l'écriture orientale. Les Grecs eux-mêmes la suivirent d'abord ; ensuite ils imaginerent d'écrire les lignes en sillons, c'est-à-dire, alternativement de droite à gauche, & de gauche à droite. Enfin, la difficulté de lire & d'écrire, dans les deux sens, leur fit abandonner tout-à fait l'ancienne direction, & ils écrivirent, comme nous faisons aujourd'hui, uniquement de gauche à droite, revenant toujours à la gauche pour recommencer chaque ligne.

Cette marche a un inconvénient dans le saut que l'œil est forcé de faire de la fin de chaque ligne au commencement de la suivante, & du bas de chaque page au haut de celle qui suit. Cet inconvénient, que l'habitude nous rend insensible dans la lecture, se fait mieux sentir en lisant la Musique, où les lignes étant plus longues, l'œil a un plus grand saut à faire, & où la rapidité de ce saut fatigue à la longue, sur-tout dans les mouvemens vîtes ; en sorte qu'il arrive quelquefois dans un Concerto, que le Symphoniste se trompe de portée, & que l'exécution est arrêtée.

J'ai pensé qu'on pourroit remédier à cet inconvénient, & rendre la Musique plus commode & moins fatigante à lire, en

renouvellant pour elle la méthode d'écrire par sillons, pratiquée par les anciens Grecs, & cela d'autant plus heureusement que cette méthode n'a pas pour la Musique, la même difficulté que pour l'écriture ; car la note est également facile à lire dans les deux sens, & l'on n'a plus de peine, par exemple, à lire le plain-chant des Juifs, comme vous l'avez noté, que s'il étoit noté de gauche à droite comme le nôtre. C'est un fait d'expérience que chacun peut vérifier sur le champ, que qui chante à livre ouvert de gauche à droite, chantera de même à livre ouvert de droite à gauche sans s'y être aucunement préparé. Ainsi point d'embarras pour la pratique.

Pour m'assurer de cette méthode par l'expérience, prévoir toutes les objections & lever toutes les difficultés, j'ai écrit de cette maniere beaucoup de Musique tant vocale qu'instrumentale, tant en parties séparées qu'en partition, m'attachant toujours à cette constante regle, de disposer tellement la succession des lignes & des pages, que l'œil n'eût jamais de saut à faire, ni de droite à gauche, ni de bas en haut, mais qu'il recommençât toujours la ligne ou la page suivante, même en tournant, du lieu même où finit la précédente; ce qui fait procéder alternativement la moitié de mes pages de bas en haut, comme la moitié de mes lignes de gauche à droite.

Je ne parlerai point des avantages de cette maniere d'écrire la Musique, il suffit d'exécuter une Sonate notée de cette façon pour les sentir. A l'égard des objections, je n'en ai pu trouver qu'une seule & seulement pour la Musique vocale ; c'est la difficulté de lire les paroles écrites à rebours, difficulté qui revient de deux en deux lignes, & j'avoue que je ne vois nul autre moyen de la vaincre, que de s'exercer quelques jours à lire & écrire de cette façon, comme font les Imprimeurs, habitude qui se contracte très-promptement. Mais quand on ne voudroit pas vaincre ce léger obstacle pour les parties de chant, les avantages resteroient toujours tous entiers sans aucun inconvénient pour les parties instrumentales & pour toute espece de symphonies; & certainement dans l'exécution d'une Sonate ou d'un Concerto, ces avantages sauveront toujours beaucoup de fatigue aux Concertans, & sur-tout à l'instrument principal

3°. Les deux façons de noter dont je viens de vous parler, ayant chacune ses avantages, j'ai imaginé de les réunir dans une note combinée des deux, afin sur-tout d'épargner de la place & d'avoir à tourner moins souvent. Pour cela je note en Musique ordinaire, mais à la Grecque, c'est-à-dire, en sillons les parties chantantes & obligées, & quant à la Basse qui procede ordinairement par notes plus simples & moins figurés, je la note de même en sillons, mais par chiffres dans les entrelignes qui séparent les portées. De cette maniere chaque accolade a une portée de moins, qui est celle de la Basse, & comme cette Basse est écrite à la place où l'on met ordinairement les paroles, j'écris ces paroles au-dessus du chant, au lieu de les mettre au-dessous, ce qui est indifférent en soi, & empêche que les chiffres de la Basse ne se confondent avec l'écriture. Quand il n'y a que deux parties, cette maniere de noter épargne la moitié de la place.

4°. Si j'avois été à portée de conférer avec vous avant la publication de votre premier volume, où vous donnez l'histoire de la Musique ancienne, je vous aurois proposé, Monsieur, d'y discuter quelques points concernant la Musique des Grecs, desquels l'éclaircissement me paroît devoir jetter de grandes lumieres sur la nature de cette Musique, tant jugée & si peu connue; points qui néanmoins n'ont jamais excité de question chez nos érudits, parce qu'ils ne se sont pas même avisés d'y penser.

Je ne renouvelle point, parmi ces questions, celle qui regarde notre harmonie, demandant si elle a été connue & pratiquée des Grecs, parce que cette question me paroît n'en pouvoir faire une pour quiconque a quelque notion de l'art : & de ce qui nous reste sur cette matiere, dans les Auteurs Grecs, il faut laisser chamailler là-dessus les érudits, & se contenter de rire. Vous avez mis, sous l'air antique d'une Ode de Pindare, une fort bonne Basse. Mais je suis très-sûr qu'il n'y avoit pas une oreille Grecque que cette Basse n'eût écorchée au point de ne la pouvoir endurer.

Mais j'oserois demander, 1°. si la Poésie Grecque étoit susceptible d'être chantée de plusieurs manieres; s'il étoit possible de faire plusieurs airs différens sur les mêmes paroles, & s'il y a quelque exemple que cela ait été pratiqué? 2°. Quelle étoit la

diſtinction caractériſtique de la Poéſie lyrique, ou accompagnée, d'avec la Poéſie purement oratoire? Cette diſtinction ne conſiſtoit-elle que dans le mettre & dans le ſtyle, ou conſiſtoit-elle auſſi dans le ton de la récitation? N'y avoit-il rien de chanté dans la Poéſie qui n'étoit pas lyrique, & y avoit-il quelques cas où l'on pratiquât, comme parmi nous, le rhythme cadencé ſans aucune mélodie? Qu'eſt-ce que c'étoit proprement que la Muſique inſtrumentale des Grecs? avoient-ils des ſymphonies proprement dites, compoſées ſans aucunes paroles? Ils jouoient des airs qu'on ne chantoit pas, je ſais cela; mais n'y avoit-il pas originairement des paroles ſur tous ces airs, & y en avoit-il quelqu'un qui n'eût point été chanté, ni fait pour l'être? Vous ſentez que cette queſtion ſeroit bien ridicule, ſi celui qui la fait, croyoit qu'ils euſſent des accompagnemens ſemblables aux nôtres, qui euſſent fait des parties différentes de la vocale; car en pareil cas, ces accompagnemens auroient fait de la Muſique purement inſtrumentale. Il eſt vrai que leur note étoit différente pour les inſtrumens & pour les voix, mais cela n'empêchoit pas, ſelon moi, que l'air nôté des deux façons ne fût le même.

J'ignore ſi ces queſtions ſont ſuperficielles; mais je ſais qu'elles ne ſont pas oiſeuſes. Elles tiennent toutes par quelque côté à d'autres queſtions intéreſſantes. Comme de ſavoir s'il n'y a qu'une Muſique, comme le prononcent magiſtralement nos Docteurs, ou ſi peut-être, comme moi & quelques autres eſprits vulgaires avons oſé le penſer, il y a eſſentiellement & néceſſairement une Muſique propre à chaque langue, excepté pour les langues, qui, n'ayant point d'accent & ne pouvant avoir de Muſique à elles, ſe ſervent comme elles peuvent de celle d'autrui, prétendant, à cauſe de cela, que ces Muſiques étrangeres qu'elles uſurpent au préjudice de nos oreilles, ne ſont à perſonne, où ſont à tous: comme encore à l'éclairciſſement de ce grand principe de l'*unité de Mélodie*, ſuivi trop exactement par Pergoleſe & par Léo, pour n'avoir pas été connu d'eux; ſuivi très-ſouvent encore, mais par inſtinct & ſans le connoître, par les Compoſiteurs Italiens modernes; ſuivi très-rarement par haſard, par quelques Compoſiteurs Allemands,

mais ni connu par aucun Compoſiteur François, ni ſuivi jamais dans aucune autre Muſique Françoiſe que le ſeul Devin de Village, & propoſé par l'Auteur de la Lettre ſur la Muſique Françoiſe, & du Dictionnaire de Muſique, ſans avoir été ni compris ni ſuivi, ni peut-être lu par perſonne ; principe dont la Muſique moderne s'écarte journellement de plus en plus, juſqu'à ce qu'enfin elle vienne à dégénérer en un tel charivari, que les oreilles ne pouvant plus la ſouffrir, les Auteurs ſoient ramenés de force à ce principe ſi dédaigné, & à la marche de la nature.

Ceci, Monſieur, me meneroit à des diſcuſſions-techniques qui vous ennuieroient peut-être par leur inutilité, & infailliblement par leur longueur. Cependant, comme il pourroit ſe trouver par haſard, dans mes vieilles rêveries Muſicales, quelques bonnes idées, je m'étois propoſé d'en jetter quelques-unes dans les remarques que M. Gluck m'avoit prié de faire ſur ſon Opéra Italien d'Alceſte, & j'avois commencé cette beſogne quand il me retira ſon Opéra, ſans me demander mes remarques qui n'étoient que commencées, & dont l'indéchiffrable brouillon n'étoit pas en état de lui être remis. J'ai imaginé de tranſcrire ici ce fragment dans cette occaſion, & de vous l'envoyer, afin que ſi vous avez la fantaiſie d'y jetter les yeux, mes informes idées ſur la Muſique lyrique, puiſſent vous en ſuggérer de meilleures, dont le Public profitera dans votre hiſtoire de la Muſique moderne.

Je ne puis ni compléter cet extrait, ni donner à ſes membres épars la liaiſon néceſſaire, parce que je n'ai plus l'Opera ſur lequel il a été fait. Ainſi je me borne à tranſcire ici ce qui eſt fait. Comme l'Opéra d'Alceſte a été imprimé à Vienne, je ſuppoſe qu'il peut aiſément paſſer ſous vos yeux, & au pis aller, il peut ſe trouver par-ci, par-là, dans ce fragment, quelque idée générale qu'on peut entendre ſans exemple & ſans application. Ce qui me donne quelque confiance dans les jugemens que je portois ci-devant dans cet extrait, c'eſt qu'ils ont été preſque tous confirmés depuis lors par le Public, dans l'Alceſte François que M. Gluck nous a donné cette année à l'Opera, & où il a, avec raiſon, employé tant qu'il a pu, la même Muſique de ſon Alceſte Italien.

FRAGMENS D'OBSERVATIONS

Sur l'Alceste Italien de M. le Chevalier Gluck.

L'EXAMEN de l'Opéra d'Alceste de M. Gluck, est trop au-dessus de mes forces, sur-tout dans l'état de dépérissement où sont depuis plusieurs années, mes idées, ma mémoire & toutes mes facultés, pour que j'eusse eu la présomption d'en faire de moi-même la pénible entreprise, qui d'ailleurs ne peut être bonne à rien; mais M. Gluck m'en a si fort pressé, que je n'ai pu lui refuser cette complaisance, quoiqu'aussi fatiguante pour moi, qu'inutile pour lui. Je ne suis plus capable de donner l'attention nécessaire à un Ouvrage aussi travaillé. Toutes mes observations peuvent être fausses & mal fondées; &, loin de les lui donner pour de regles, je les soumets à son jugement, sans vouloir, en aucune façon, les défendre: mais quand je me serois trompé dans toutes, ce qui restera toujours réel & vrai, c'est le témoignage qu'elles rendent à M. Gluck de ma déférence pour ses desirs, & de mon estime pour ses Ouvrages.

En considérant d'abord la marche totale de cette piece, j'y trouve une espece de contre-sens général, en ce que le premier acte est le plus fort de Musique & le dernier le plus foible; ce qui est directement contraire à la bonne gradation du Drame, où l'intérêt doit toujours aller en se renforçant. Je conviens que le grand pathétique du premier acte seroit hors de place dans les suivans, mais les forces de la Musique ne sont pas exclusivement dans le pathétique, mais dans l'énergie de tous les sentimens, & dans la vivacité de tous les tableaux. Par-tout où l'intérêt est plus vif, la Musique doit être plus animée, & ses ressources ne sont pas moindres dans les expressions brillantes & vives, que dans les gémissemens & les pleurs.

Je conviens qu'il y a plus ici de la faute du Poëte que du Musicien; mais je n'en crois pas celui-ci tout-à-fait disculpé. Ceci demande un peu d'explication.

Je ne connois point d'Opéra où les passions soient moins variées que dans l'Alceste; tout y roule presque sur deux sentimens,

ſentimens, l'affliction & l'effroi ; & ces deux ſentimens toujours prolongés, ont dû coûter des peines incroyables au Muſicien, pour ne pas tomber dans la plus lamentable monotonie. En général, plus il y a de chaleur dans les ſituations & dans les expreſſions, plus leur paſſage doit être prompt & rapide, ſans quoi la force de l'émotion ſe ralentit dans les Auditeurs ; & quand la meſure eſt paſſée, l'Acteur a beau continuer de ſe démener, le Spectateur s'attiédit, ſe glace, & finit par s'impatienter.

Il réſulte de ce défaut, que l'intérêt, au lieu de s'échauffer par degrés dans la marche de la piece, s'attiédit au contraire juſqu'au dénouement, qui, n'en déplaiſe à Euripide lui-même, eſt froid, plat & preſque riſible à force de ſimplicité.

Si l'Auteur du Drame a cru ſauver ce défaut par la petite fête qu'il a miſe au ſecond acte, il s'eſt trompé. Cette fête, mal placée & ridiculement amenée, doit choquer à la repréſentation, parce qu'elle eſt contraire à toute vraiſemblance & à toute bienſéance, tant à cauſe de la promptitude avec laquelle elle ſe prépare & s'exécute, qu'à cauſe de l'abſence de la Reine, dont on ne ſe met point en peine, juſqu'à ce que le Roi s'aviſe à la fin d'y penſer (1).

J'oſerai dire que cet Auteur, trop plein de ſon Euripide, n'a pas tiré de ſon ſujet ce qu'il pouvoit lui fournir pour ſoutenir l'intérêt, varier la ſcene & donner au Muſicien de l'étoffe pour de nouveaux caracteres de Muſique. Il falloit faire mourir Alceſte au ſecond acte, & employer tout le troiſieme à préparer, par un nouvel intérêt, ſa réſurrection ; ce qui pouvoit amener un coup de théatre auſſi admirable & frappant que ce froid retour eſt inſipide. Mais, ſans m'arrêter à ce que l'Auteur du Drame auroit dû faire, je reviens ici à la Muſique.

Son Auteur avoit donc à vaincre l'ennui de cette uniformité de paſſion, & à prévenir l'accablement qui devoit en être l'effet. Quel étoit le premier, le plus grand moyen qui ſe préſentoit pour cela ? C'étoit de ſuppléer à ce que n'avoit pas fait

(1) J'ai donné, pour mieux encadrer cette fête & la rendre touchante & déchirante par ſa gaîté même, une idée dont M. Gluck a profité dans ſon Alceſte François.

l'Auteur du Drame, en graduant tellement sa marche, que la Musique augmentât toujours de chaleur en avançant, & devînt enfin d'une véhémence qui transportât l'Auditeur; & il falloit tellement ménager ce progrès, que cette agitation finît ou changeât d'objet avant de jetter l'oreille & le cœur dans l'épuisement.

C'est ce que M. Gluck me paroît n'avoir pas fait, puisque son premier acte, aussi fort de Musique que le second, l'est beaucoup plus que le troisieme, qu'ainsi la véhémence ne va point en croissant; &, dès les deux premieres scenes du second acte, l'Auteur ayant épuisé toutes les forces de son Art, ne peut plus dans la suite que soutenir foiblement des émotions du même genre, qu'il a trop tôt portées au plus haut degré.

L'objection se présente ici d'elle-même. C'étoit à l'Auteur des paroles de renforcer, par une marche graduée, la chaleur & l'intérêt : celui de la Musique n'a pu rendre les affections de ses personnages que dans le même ordre & au même degré que le Drame les lui présentoit. Il eût fait des contre-sens, s'il eût donné à ses expressions d'autres nuances que celles qu'exigeoient de lui les paroles qu'il avoit à rendre. Voilà l'objection : voici ma réponse. M. Gluck sentira bientôt qu'entre tous les Musiciens de l'Europe, elle n'est faite que pour lui seul.

Trois choses concourent à produire les grands effets de la Musique dramatique; savoir, l'accent, l'harmonie & le rhythme. L'accent est déterminé par le Poëte, & le Musicien ne peut guere, sans faire des contre-sens, s'écarter en cela, ni pour le choix, ni pour la force de la juste expression des paroles. Mais, quant aux deux autres parties qui ne sont pas de même inhérentes à la langue, il peut, jusqu'à certain point, les combiner à son gré, pour modifier & graduer l'intérêt, selon qu'il convient à la marche qu'il s'est prescrite. . . . .

J'oserai même dire que le plaisir de l'oreille doit quelquefois l'emporter sur la vérité de l'expression; car la Musique ne sauroit aller au cœur que par le charme de la mélodie, & s'il n'étoit question que de rendre l'accent de la passion, l'art de la déclamation suffiroit seul, & la Musique, devenue inutile, seroit plutôt importune qu'agréable : voilà l'un des écueils que

le Compoſiteur, trop plein de ſon expreſſion, doit éviter ſoigneuſement. Il y a, dans tous les bons Opéra, & ſur-tout dans ceux de M. Gluck, mille morceaux qui ſont couler des larmes par la Muſique, & qui ne donneroient qu'une émotion médiocre ou nulle, dépourvus de ſon ſecours, quelque bien déclamés qu'ils puſſent être. . . . .

Il ſuit de-là que, ſans altérer la vérité de l'expreſſion, le Muſicien qui module long-tems dans les mêmes tons, & n'en change que rarement, eſt maître d'en varier les nuances par la combinaiſon des deux parties acceſſoires qu'il y fait concourir; ſavoir, l'harmonie & le rhythme. Parlons d'abord de la premiere. J'en diſtingue de trois eſpeces. L'harmonie diatonique, la plus ſimple des trois, & peut-être la ſeule naturelle. L'harmonie chromatique, qui conſiſte en de continuels changemens de ton, par des ſucceſſions fondamentales de quintes. Et enfin l'harmonie que j'appelle pathétique, qui conſiſte en des entrelacemens d'accords ſuperflus & diminués, à la faveur deſquels on parcourt des tons qui ont peu d'analogie entr'eux; on affecte l'oreille d'intervalles déchirans, & l'ame d'idées rapides & vives, capables de la troubler.

L'harmonie diatonique n'eſt nulle part déplacée, elle eſt propre à tous les caracteres, à l'aide du rhythme & de la mélodie, elle peut ſuffire à toutes les expreſſions; elle eſt néceſſaire aux deux autres harmonies, & toute Muſique où elle n'entreroit point, ne pourroit jamais être qu'une Muſique déteſtable.

L'harmonie chromatique entre de même dans l'harmonie pathétique; mais elle peut fort bien s'en paſſer & rendre, quoiqu'à ſon défaut, peut-être plus foiblement les expreſſions les plus pathétiques. Ainſi, par la ſucceſſion ménagée de ces trois harmonies, le Muſicien peut graduer & renforcer les ſentimens de même genre que le Poëte a ſoutenus trop long-tems au même degré d'énergie.

Il a pour cela, une ſeconde reſſource dans la mélodie, & ſur-tout dans ſa cadence diverſement ſcandée par le rhythme. Les mouvemens extrêmes de viteſſe & de lenteur, les meſures contraſtées, les valeurs inégales, mêlées de lenteur & de ra-

pidité, tout cela peut de même se graduer pour soutenir & ranimer l'intérêt & l'attention. Enfin, l'on a le plus ou moins de bruit & d'éclat, l'harmonie plus ou moins pleine, les silences de l'Orcheſtre, dont le perpétuel fracas seroit accablant pour l'oreille, quelques beaux qu'en puſſent être les effets.

Quant au rhythme, en quoi consiste la plus grande force de la Musique, il demande un grand art pour être heureusement traité dans la vocale. J'ai dit & je le crois, que les Tragédies Grecques étoient de vrais Opéra. La langue Grecque, vraiment harmonieuse & musicale, avoit par elle-même un accent mélodieux, il ne falloit qu'y joindre le rhythme, pour rendre la déclamation Musicale; ainsi, non-seulement les Tragédies, mais toutes les Poésies étoient néceſſairement chantées; les Poëtes disoient avec raison, *je chante*, au commencement de leurs Poëmes; formules que les nôtres ont très-ridiculement conservées: mais nos langues modernes, production des Peuples Barbares, n'étant point naturellement musicales, pas même l'Italienne, il faut, quand on veut leur appliquer la Musique, prendre de grandes précautions pour rendre cette union supportable, & pour la rendre aſſez naturelle dans la Musique imitative, pour faire illusion au théâtre; mais de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne parviendra jamais à persuader à l'Auditeur que le chant qu'il entend n'eſt que de la parole; & si l'on y pouvoit parvenir, ce ne seroit jamais qu'en fortifiant une des grandes puiſſances de la Musique, qui eſt le rhythme musical, bien différent pour nous du rhythme poétique, & qui ne peut même s'aſſocier avec lui que très-rarement & très-imparfaitement.

C'eſt un grand & beau problême à résoudre, de déterminer jusqu'à quel point on peut faire chanter la langue & parler la Musique. C'eſt d'une bonne solution de ce problême que dépend toute la théorie de la Musique Dramatique. L'inſtinct seul a conduit sur ce point les Italiens dans la pratique, auſſi bien qu'il étoit poſſible, & les défauts énormes de leurs Opéra, ne viennent pas d'un mauvais genre de Musique, mais d'une mauvaise application d'un bon genre.

L'accent oral par lui-même, a sans doute une grande force,

mais c'eſt ſeulement dans la déclamation ; cette force eſt indépendante de toute Muſique ; & avec cet accent ſeul, on peut faire entendre une bonne Tragédie, mais non pas un bon Opéra. Si-tôt que la muſique s'y mêle, il faut qu'elle s'arme de tous ſes charmes pour ſubjuger le cœur par l'oreille ; ſi elle n'y déploie toutes ſes beautés, elle y ſera importune, comme ſi l'on faiſoit accompagner un Orateur par des inſtrumens ; mais en y mêlant ſes richeſſes, il faut pourtant que ce ſoit avec un grand ménagement, afin de prévenir l'épuiſement où jetteroit bientôt nos organes, une longue action toute en Muſique.

De ces principes il ſuit qu'il faut varier dans un Drame, l'application de la Muſique, tantot en laiſſant dominer l'accent de la langue & le rhythme poétique, & tantôt en faiſant dominer la Muſique à ſon tour, & prodiguant toutes les richeſſes de la mélodie, de l'harmonie & du rhythme muſical, pour frapper l'oreille & toucher le cœur par des charmes auxquels il ne puiſſe réſiſter. Voilà les raiſons de la diviſion d'un Opéra, en récitatif ſimple, récitatif obligé & airs.

Quand le diſcours, rapide dans ſa marche, doit être ſimplement débité, c'eſt le cas de s'y livrer uniquement à l'accent de la déclamation, & quand la langue a un accent, il ne s'agit que de rendre cet accent appréciable, en le notant par des intervalles muſicaux ; en s'attachant fidélement à la proſodie, au rhythme poétique & aux inflexions paſſionnées qu'exige le ſens du diſcours. Voilà le récitatif ſimple, & ce récitatif doit être auſſi près de la ſimple parole qu'il eſt poſſible ; il ne doit tenir à la Muſique que parce que la Muſique eſt la langue de l'Opéra, & que parler & chanter alternativement, comme on fait ici dans les Opéra comiques, c'eſt s'énoncer ſucceſſivement dans deux langues différentes ; ce qui rend toujours choquant & ridicule le paſſage de l'une à l'autre, & qu'il eſt ſouverainement abſurde qu'au moment où l'on ſe paſſionne, on change de voix pour dire une chanſon. L'accompagnement de la Baſſe eſt néceſſaire dans le récitatif ſimple, non-ſeulement pour ſoutenir & guider l'acteur, mais auſſi pour déterminer l'eſpece des intervalles, & marquer avec préciſion les entrelacemens de modulation qui font tant d'effet dans un beau récitatif : mais loin qu'il ſoit néceſſaire de rendre cet

accompagnement éclatant, je voudrois au contraire qu'il ne se fît point remarquer, & qu'il produisît son effet sans qu'on y fît aucune attention. Ainsi je crois que les autres instrumens ne doivent point s'y mêler, quand ce ne seroit que pour laisser reposer, tant les oreilles des Auditeurs que l'Orchestre qu'on doit tout-à-fait oublier, & dont les rentrées bien ménagées font par-là un plus grand effet ; au lieu que quand la symphonie regne tout le long de la piece, elle a beau commencer par plaire, elle finit par accabler. Le récitatif ennuie sur les théâtres d'Italie, non-seulement parce qu'il est trop long, mais parce qu'il est mal chanté & plus mal placé. Des scenes vives, intéressantes, comme doivent toujours être celles d'un Opéra, rendues avec chaleur, avec vérité, & soutenues d'un jeu naturel & animé, ne peuvent manquer d'émouvoir & de plaire à la faveur de l'illusion; mais débitées froidement & platement par des castrates, comme des leçons d'écolier, elles ennuieront sans doute & sur-tout quand elles seront trop longues ; mais ce ne sera pas la faute du récitatif.

Dans les momens où le récitatif, moins récitant & plus passionné, prend un caractere plus touchant, on peut y placer avec succès un simple accompagnement de notes tenues qui, par le concours de cette harmonie, donnent plus de douceur à l'expression. C'est le simple récitatif accompagné, qui revenant par intervalles rares & bien choisis, contraste avec la sécheresse du récitatif nud, & produit un très-bon effet.

Enfin, quand la violence de la passion fait entre-couper la parole par des propos commencés & interrompus, tant à cause de la force des sentimens qui ne trouvent point de termes suffisans pour s'exprimer, qu'à cause de leur impétuosité qui les fait succéder en tumulte les uns aux autres, avec une rapidité sans suite & sans ordre, je crois que le mélange alternatif de la parole & de la symphonie peut seul exprimer une pareille situation. L'acteur livré tout entier à sa passion n'en doit trouver que l'accent. La mélodie trop peu appropriée à l'accent de la langue, & le rhythme musical qui ne s'y prête point du tout, affoibliroient, énerveroient toute l'expression en s'y mêlant ; cependant ce rhythme & cette mélodie ont un grand charme pour l'oreille,

& par elle une grande force sur le cœur. Que faire alors pour employer à la fois toutes ces especes de forces? Faire exactement ce qu'on fait dans le récitatif obligé; donner à la parole tout l'accent possible & convenable à ce qu'elle exprime, & jetter dans les ritournelles de symphonie toute la mélodie, toute la cadence & le rhythme qui peuvent venir à l'appui. Le silence de l'acteur dit alors plus que ses paroles, & ces récitences bien placées, bien ménagées & remplies d'un côté par la voix de l'Orchestre, & d'un autre par le jeu muet d'un Acteur qui sent & ce qu'il dit & ce qu'il ne peut dire, ces réticences, dis-je, font un effet supérieur à celui même de la déclamation, & l'on ne peut les ôter sans lui ôter la plus grande partie de sa force. Il n'y a point de bon Acteur qui, dans ces momens violens, ne fasse de longues pauses, & ces pauses remplies d'une expression analogue par une ritournelle mélodieuse & bien ménagée, ne doivent-elles pas devenir encore plus intéressantes que lorsqu'il y regne un silence absolu? Je n'en veux pour preuve que l'effet étonnant que ne manque jamais de produire tout récitatif obligé bien placé & bien traité.

Persuadé que la langue Françoise, destituée de tout accent, n'est nullement propre à la Musique, & principalement au récitatif, j'ai imaginé un genre de Drame, *dans lequel les paroles & la Musique, au lieu de marcher ensemble, se font entendre successivement, & où la phrase parlée est en quelque sorte annoncée & preparée par la phrase musicale. La scene de Pigmalion est un exemple de ce genre de composition, qui n'a pas eu d'imitateurs. En perfectionnant cette methode, on réuniroit le double avantage de soulager l'Acteur par de frequens repos, & d'offrir au Spectateur François l'espece de melodrame le plus convenable à sa langue. Cette réunion de l'art declamatoire avec l'art musical, ne produira qu'imparfaitement tous les effets du vrai récitatif, & les oreilles délicates s'appercevront toujours desagreablement du contraste qui regne entre le langage de l'Acteur & celui de l'Orchestre qui l'accompagne; mais un Acteur sensible & intelligent, en rapprochant le ton de sa voix & l'accent de sa déclamation de ce qu'exprime le trait musical, mêle ces couleurs etrangeres avec tant d'art, que le spectateur n'en peut discerner les nuances. Ainsi cette espece d'ouvrage pourroit constituer un genre moyen entre la simple declamation & le veritable mélodrame, dont il n'atteindra jamais la beauté. Au reste, quelques diffi-*

cultés qu'offre la langue, elles ne sont pas insurmontables ; l'Auteur du Dictionnaire de Musique(1) *a invité les Compositeurs François à faire de nouveaux essais, & à introduire dans leurs Opéra, le récitatif obligé qui, lorsqu'on l'emploie à propos, produit les plus grands effets.*

D'où naît le charme du récitatif obligé, qu'est-ce qui fait son énergie? L'accent oratoire & pathétique de l'acteur produiroit-il seul autant d'effet? Non, sans doute. Mais les traits alternatifs de symphonie, réveillant & soutenant le sentiment de la mesure que le seul récitatif laisseroit éteindre, joignent à l'expression purement déclamatoire toute celle du rhythme musical qui la renforce. Je distingue ici le rythme & la mesure, parce que ce sont en effet deux choses très-différentes. La mesure n'est qu'un retour périodique de tems égaux, le rythme est la combinaison des valeurs ou quantités qui remplissent les mêmes tems, appropriée aux expressions qu'on veut rendre, & aux passions qu'on veut exciter. Il peut y avoir mesure sans rhythme, mais il n'y a point de rhythme sans mesure.... *C'est en approfondissant cette partie de son art, que le Compositeur donne l'essor à son génie, toute la science des accords ne peut suffire à ses besoins.*

Il importe ici de remarquer, contre le préjugé de tous les Musiciens, que l'harmonie par elle-même, ne pouvant parler qu'à l'oreille, & n'imitant rien, ne peut avoir que de très-foibles effets. Quand elle entre avec succès dans la Musique imitative, ce n'est jamais qu'en représentant, déterminant & renforçant les accens mélodieux qui, par eux-mêmes, ne sont pas toujours assez déterminés sans le secours de l'accompagnement. Des intervalles absolus n'ont aucun caractere par eux-mêmes ; une seconde superflue & une tierce-mineure, une septieme mineure & une sixte superflue, une fausse quinte & un triton, sont le même intervalle, & ne prennent les affections qui les déterminent, que par leur place dans la modulation, & c'est à l'accompagnement de leur fixer cette place, qui resteroit souvent équivoque par le seul chant. Voilà quel est l'usage & l'effet de l'harmonie dans la Musique imitative & théâtrale. C'est par les accens de la mélodie, c'est par la cadence du rhythme que la Musique, imitant les in-

(1) Dict, de Musiq. art. *Récitatif obligé.*

flexions

flexions que donnent les paſſions à la voix humaine, peut pénétrer juſqu'au cœur & l'émouvoir par des ſentimens ; au lieu que la ſeule harmonie n'imitant rien, ne peut donner qu'un plaiſir de ſenſation. De ſimples accords peuvent flatter l'oreille comme de belles couleurs flattent les yeux ; mais ni les uns, ni les autres ne porteront jamais au cœur la moindre émotion, parce que ni les uns, ni les autres n'imitent rien, ſi le deſſin ne vient animer les couleurs, & ſi la mélodie ne vient animer les accords. Mais, au contraire, le deſſin par lui-même peut, ſans coloris, nous repréſenter des objets attendriſſans, & la mélodie imitative peut de même nous émouvoir ſeule, ſans le ſecours des accords. . . . .

. . . .

Voilà ce qui rend toute la Muſique Françoiſe ſi languiſſante & ſi fade, parce que dans leurs froides ſcenes, pleins de leurs ſots préjugés & de leur ſcience, qui, dans le fond, n'eſt qu'une ignorance véritable, puiſqu'ils ne ſavent pas en quoi conſiſtent les plus grandes beautés de leur Art, les Compoſiteurs François ne cherchent que dans les accords, les grands effets dont l'énergie n'eſt que dans le rhythme. M. Gluck ſait mieux que moi que le rhythme ſans harmonie, agit bien plus puiſſamment ſur l'ame, que l'harmonie ſans rhythme ; lui qui, avec une harmonie à mon avis un peu monotome, ne laiſſe pas de produire de ſi grandes émotions, parce qu'il ſent & qu'il emploie, avec un art profond, tous les preſtiges de la meſure & de la quantité. Mais je l'exhorte à ne pas trop ſe prévenir pour la déclamation, & à penſer toujours qu'un des défauts de la Muſique purement déclamatoire, eſt de perdre une partie des reſſources du rhythme, dont la plus grande force eſt dans les airs. . . . .

J'ai rempli la partie la moins penible de la tâche que je me ſuis impoſée ; une obſervation générale ſur la marche de l'Opera d'Alceſte, m'a conduit à traiter cette queſtion vraiment intéreſſante : quelle eſt la liberté qu'on doit accorder au Muſicien qui travaille ſur un Poëme, dont il n'eſt pas l'Auteur ? J'ai diſtingué les trois parties de la Muſique imitative, & en convenant que l'accent eſt déterminé par le Poëte, j'ai fait voir que l'harmonie, & ſur-tout le rhythme offroient au Muſicien des reſſources dont il devoit profiter.

Il faut entrer dans les détails ; c'eſt une grande fatigue pour moi de ſuivre des partitions un peu chargées ; celle d'Alceſte l'eſt beaucoup, & de plus très-embrouillée, pleine de fauſſes clefs, de fauſſes notes, de parties entaſſées confuſément. . . .

En examinant le Drame d'Alceſte, & la maniere dont M. Gluck s'eſt cru obligé de le traiter, on a peine à comprendre comment il en a pu rendre la repréſentation ſupportable. Non que ce Drame, écrit ſur le plan des Tragédies Grecques, ne brille de ſolides beautés, non que la Muſique n'en ſoit admirable, mais par les difficultés qu'il a fallu vaincre dans une ſi grande uniformité de caracteres & d'expreſſions, pour prévenir l'accablement & l'ennui, & ſoutenir juſqu'au bout l'intérêt & l'attention. . . . .

L'ouverture d'un ſeul morceau d'une belle & ſimple ordonnance y eſt bien & réguliérement deſſinée ; l'Auteur a eu l'intention d'y préparer les ſpectateurs à la triſteſſe, où il alloit les plonger dès le commencement du premier acte & dans tout le cours de la Piece. Et pour cela il a modulé ſon ouverture preſque toute entiere, en mode mineur, & même avec affectation, puiſqu'il n'y a, dans tout ce morceau qui eſt aſſez long, que la premiere accolade de la page 4, & la premiere accolade relative de la page 9 qui ſoient en majeur. Il a d'ailleurs affecté les diſſonances ſuperflues & diminuées, & des ſons ſoutenus & forcés dans le haut, pour exprimer les gémiſſemens & les plaintes ; tout cela eſt bon & bien entendu en ſoi, puiſque l'ouverture ne doit être employée qu'à diſpoſer le cœur du ſpectateur au genre d'intérêt, par lequel on va l'émouvoir, mais il en réſulte trois inconvéniens : le premier, l'emploi d'un genre d'harmonie trop peu ſonore pour une ouverture deſtinée à éveiller le ſpectateur, en rempliſſant ſon oreille & le préparant à l'attention ; l'autre, d'anticiper ſur ce même genre d'harmonie qu'on ſera forcé d'employer ſi long-tems, & qu'il faut par conſéquent ménager très-ſobrement pour prévenir la ſatiété ; & le troiſieme, d'anticiper auſſi ſur l'ordre des tems, en nous exprimant d'avance une douleur qui n'eſt pas encore ſur la ſcene, & qu'y va ſeulement faire naître l'annonce du Héraut public, & je ne crois pas qu'on doive marquer dans un ordre rétrograde, ce qui eſt à venir comme

déja paſſé. Pour remédier à tout cela, j'aurois imaginé de compoſer l'ouverture de deux morceaux de caractere différent; mais tous deux traités dans une harmonie ſonore & conſonnante; le premier, portant dans les cœurs le ſentiment d'une douce & tendre gaîté, eût repréſenté la félicité du regne d'Admete & les charmes de l'union conjugale; le ſecond, dans une meſure plus coupée & par des mouvemens plus vifs & un phraſé plus interrompu, eût exprimé l'inquiétude du Peuple ſur la maladie d'Admete, & eût ſervi d'introduction très-naturelle au début de la piece & à l'annonce du Crieur. . . . .

Page 12. Après les deux mots qui ſuivent ces mots *Udite*, je ferois ceſſer l'accompagnement juſqu'à la fin du récitatif. Cela exprimeroit mieux le ſilence du peuple écoutant le Crieur, & les Spectateurs curieux de bien entendre cette annonce, n'ont pas beſoin de cet accompagnement; la Baſſe ſuffit toute ſeule, & l'entrée du chœur qui ſuit en feroit plus d'effet encore. Ce chœur alternatif avec les petits ſolos d'Evandre & d'Iſmene, me paroît un très-beau début & d'un bon caractere. La ritournelle de quatre meſures qui s'y reprend pluſieurs fois eſt triſte ſans être ſombre & d'une ſimplicité exquiſe. Tout ce chœur ſeroit d'un très-bon ton s'il ne s'y mêloit ſouvent, & dès la ſeconde meſure, des expreſſions trop pathétiques. Je n'aime gueres non plus le coup de tonnerre de la page 14, c'eſt un trait joué ſur le mot & qui me paroît déplacé. Mais j'aime fort la maniere dont le même chœur, repris page 34, s'anime enſuite à l'idée du malheur prêt à le foudroyer. . . . .

E vuoi morire o miſera. Cette lugubre pſalmodie eſt d'une ſimplicité ſublime & doit produire un grand effet. Mais la même tenue répétée de la même maniere ſur ces autres paroles, *Altro non puoi raccogliere*, me paroît froide & preſque plate. Il eſt naturel à la voix de s'élever un peu quand on parle pluſieurs fois de ſuite à la même perſonne; ſi l'on eût donc fait monter la ſeconde fois cette même pſalmodie, ſeulement d'un ſemi-ton, ſur *dis*, c'eſt-à-dire, ſur *mi* bémol, cela eût pu ſuffire pour la rendre plus naturelle & même plus énergique: mais je crois qu'il falloit un peu la varier de quelque maniere. Au reſte il y a dans la huitieme & dans la dixieme meſure un triton qui n'eſt ni ne peut

être ſauvé, quoiqu'il paroiſſe l'être la deuxieme fois par le ſecond violon; cela produit une ſucceſſion d'accords qui n'ont pas un bon fondement & ſont contre les regles. Je ſais qu'on peut tout faire ſur une tenue, ſur-tout en pareil cas; & ce n'eſt pas que je déſapprouve le paſſage quoique j'en marque l'irrégularité. . . . .

(Fin d'une obſervation ſur le chœur *fuggiamo*, dont le commencement eſt perdu).

Ce ne doit pas être une fuite de précipitation, comme devant l'ennemi, mais une fuite de conſternation qui, pour ainſi dire, doit être honteuſe & clandeſtine plutôt qu'éclatante & rapide. Si l'Auteur eût voulu faire de la fin de ce chœur une exhortation à la joie, il n'eût pas pu mieux réuſſir. . . . .

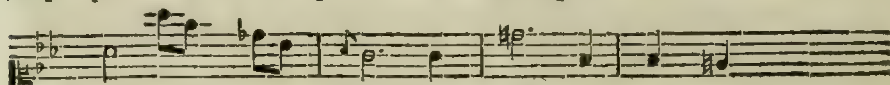
Après le chœur *fuggiamo* j'aurois fait taire entiérement tout l'Orcheſtre, & déclamer le récitatif *ove ſon* avec la ſimple Baſſe. Mais immédiatement après ces mots : *V'è chi t'anca à tal ſegno*, j'aurois fait commencer un récitatif obligé par une ſymphonie noble, éclatante, ſublime qui annonçât dignement le parti que va prendre Alceſte; qui diſpoſât l'Auditeur à ſentir toute l'énergie de ces mots *ah vi ſon io*, trop peu annoncés par les deux meſures qui précedent. Cette ſymphonie qui auroit offert l'image de ces deux vers, *qui tolle alla mia mente luminare ſi moſtra*; la grande idée eût été ſoutenue avec le même éclat durant toutes les ritournelles de ce récitatif. J'aurois traité l'air qui ſuit *ombre larve* ſur deux mouvemens contraſtés, ſavoir un allegro ſombre & terrible juſqu'à ces mots *non voglio pieta*, & un adiago ou largo plein de triſteſſe & de douceur. Sur ceux-ci, *ſe vi tolgo l'amato conſorte*; M. Gluck qui n'aime pas les rondeaux, me permettra de lui dire que c'étoit ici le cas d'en employer un bien heureuſement, en faiſant du reſte de ce monologue la ſeconde partie de l'air, & reprenant ſeulement l'allegro pour finir. . . . . . .

L'air *eterni Dei* me paroît d'une grande beauté, j'aurois deſiré ſeulement qu'on n'eût pas été obligé d'en varier les expreſſions par des meſures différentes. Deux, quand elles ſont néceſſaires, peuvent former des contraſtes agréables, mais trois c'eſt trop, & cela rompt l'unité. Les oppoſitions ſont bien plus belles & font plus d'effet quand elles ſe font ſans changer de meſure & par les

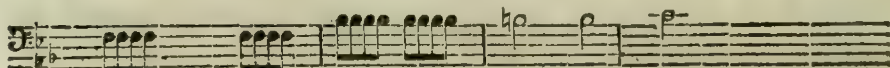
ſeules combinaiſons de valeur & de quantité. La raiſon pourquoi il vaut mieux contraſter ſur le même mouvement que d'en changer, eſt, que pour produire l'illuſion & l'intérêt, il faut cacher l'art autant qu'il eſt poſſible, & qu'auſſi-tôt qu'on change le mouvement, l'art ſe décele & ſe fait ſentir. Par la même raiſon, je voudrois que dans un même air, l'on changeât de ton le moins qu'il eſt poſſible, qu'on ſe contentât autant qu'on pourroit, des deux ſeules cadences principale & dominante, & qu'on cherchât plutôt les effets dans un beau phraſé & dans les combinaiſons mélodieuſes, que dans une harmonie recherchée & des changemens de ton. . . . .

L'air *io non chiedo eterni Dei*, eſt ſur-tout dans ſon commencement d'un chant exquis, comme ſont preſque tous ceux du même Auteur. Mais où eſt dans cet air l'unité de deſſein, de tableau, de caractere? Ce n'eſt point-là, ce me ſemble, un air, mais une ſuite de pluſieurs airs: les enfans y mêlent leur chant à celui de leur mere, ce n'eſt pas ce que je déſapprouve. Mais on y change fréquemment de meſure, non pour contraſter & alterner les deux parties d'un même motif, mais pour paſſer ſucceſſivement par des chants abſolument différens: on ne ſauroit montrer dans ce morceau aucun deſſein commun qui le lie & le faſſe un. Cependant c'eſt ce qui me paroît néceſſaire pour conſtituer véritablement un air. L'Auteur après avoir modulé dans pluſieurs tons, ſe croit néanmoins obligé de finir en *F ut fa* comme il a commencé. Il ſent donc bien lui-même que le tout doit être traité ſur un même deſſein & former unité. Cependant je ne puis la voir dans les différens membres de cet air, à moins qu'on ne veuille la trouver dans la répétition modifiée de l'allegro *non comprende i mali miei*, par laquelle finit ce morceau; ce qui ne me paroît pas ſuffiſant pour faire liaiſon entre tous les membres dont il eſt compoſé. J'avoue que le premier changement de meſure rend admirablement le ſens & la ponctuation des paroles. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'on pouvoit y parvenir ſans en changer, qu'en général ces changemens de meſure dans tin même aïr, doivent faire contraſte & changer auſſi le mouvement; & qu'enfin celui-ci amene deux fois de ſuite cadence ſur la même dominante, ſorte de monotonie qu'on doit éviter

autant qu'il se peut. Je prendrai encore la liberté de dire que la derniere mesure de la page 27, me paroît d'une expression bien foible pour l'accent du mot qu'elle doit rendre. Cette quinte que le chant fait sur la Basse & la tierce-mineure qui s'y joint, font à mon oreille un accord un peu languissant. J'aurois mieux aimé rendre le chant un peu plus animé, & substituer la sixte à la quinte, à-peu-près de la maniere suivante, que je n'ai pas l'impertinence de donner comme une correction, mais que je propose seulement pour mieux expliquer mon idée.



miei ne il ter--- ror che m'empie il petto



(Ici vient le Chœur des Prêtres d'Apollon).

Le seul reproche que j'aie à faire à ce récitatif, est qu'il est trop beau. Mais dans la place où il est, ce reproche en est un. Si l'Auteur commence dès-à-présent à prodiguer l'enharmonique, que fera-t-il donc dans les situations déchirantes qui doivent suivre? Ce récitatif doit être touchant & pathétique, je le sais bien, mais non pas, ce me semble, à un si haut degré, parce qu'à mesure qu'on avance, il faut se ménager des coups de force pour réveiller l'Auditeur, quand il commence à se lasser même des belles choses. Cette gradation me paroit absolument nécessaire dans un Opéra.

Page 55. Le récitatif du Grand-Prêtre est un bel exemple de l'effet du récitatif obligé; on ne peut mieux annoncer l'oracle & la majesté de celui qui va le rendre. La seule chose que j'y desirerois, seroit une annonce qui fût plus brillante que terrible; car il me semble qu'Apollon ne doit ni paroître, ni parler comme Jupiter. Par la même raison, je ne voudrois pas donner à ce Dieu qu'on nous représente sous la figure d'un beau jeune blondin, une voix de Basse-taille. . . . .

Page 39. *Dilegua il nero turbine*
Me freme al trono intorno,

O faretrato Apoline
Col chiaro tuo ſplendor.

Tout ce Chœur en rondeau pourroit être mieux ; ces quatre vers doivent être d'abord chantés par le Grand-Prêtre, puis répétés entiers par le Chœur, ſans en excepter les deux derniers que l'Auteur fait dire ſeul au grand-Prêtre. Au contraire le grand-Prêtre doit dire ſeul les vers ſuivans :

Sai che ramingo, eſule,
T'accolſe Admetto un di,
Che del anfriſo al margine
Tu foſti il ſuo paſtor.

Et le Chœur, au lieu de ces vers qu'il ne doit pas répéter non plus que le grand-Prêtre, doit reprendre les quatre premiers. Je trouve auſſi que la réponſe des deux premieres meſures en eſpece d'imitation, n'a pas aſſez de gravité. J'aimerois mieux que tout le Chœur fût ſyllabique.

Au reſte, j'ai remarqué, avec grand plaiſir la maniere également agréable, ſimple & ſavante dont l'Auteur paſſe du ton de la médiante à celui de la ſeptieme note du ton dans les trois dernieres meſures de la page 39. . . . .

Et, après y avoir ſéjourné aſſez long-tems, revient par une marche analogue à ſon ton principal, en repaſſant derechef par la médiante dans la 2, 3 & 4[e]. meſure de la page 43 ; mais ce que je n'ai pas trouvé ſi ſimple à beaucoup près, c'eſt le récitatif *nume eterno*, page 52. . . . .

Je ne parlerai point de l'air de danſe de la page 17, ni de tous ceux de cet ouvrage. J'ai dit dans mon article *Opera*, ce que je penſois des Ballets coupant les pieces & ſuſpendant la marche de l'intérêt. Je n'ai pas changé de ſentiment depuis lors ſur cet article, mais il eſt très-poſſible que je me trompe. . .

Je ne voudrois point d'accompagnement que la Baſſe au récitatif d'Evandre, pages 20, 21 & 22. . . . .

Je trouve encore le Chœur, page 21, beaucoup trop pathétique, malgré les expreſſions douloureuſes dont il eſt plein : mais les alternatives de la droite & de la gauche, & les réponſes des divers inſtrumens me paroiſſent devoir rendre cette Muſique très-intéreſſante au théâtre. . . . .

Popoli di Teſſaglia, page 24. Je citerai ce récitatif d'Alceſte

en exemple d'une modulation touchante & tendre ſans aller juſqu'au pathétique, ſi ce n'eſt tout à la fin. C'eſt par des renverſemens d'une harmonie aſſez ſimple, que M. Gluck produit ces beaux effets. Il eût été le maître de ſe tenir long-tems dans la même route ſans devenir languiſſant & froid. Mais on voit par le récitatif accompagné *nume eterno* de la page 52, qu'il ne tarde pas à prendre un autre vol. . . . .

EXTRAIT D'UNE RÉPONSE

DU PETIT FAISEUR A SON PRÉTE-NOM,

Sur un morceau de l'Orphée de M. le Chevalier Gluck.

QUANT au paſſage enharmonique de l'Orphée de M. Gluck, que vous dites avoir tant de peine à entonner & même à entendre, j'en ſais bien la raiſon : c'eſt que vous ne pouvez rien ſans moi, & qu'en quelque genre que ce puiſſe être, dépourvu de mon aſſiſtance vous ne ſerez jamais qu'un ignorant. Vous ſentez du moins la beauté de ce paſſage, & c'eſt déja quelque choſe ; mais vous ignorez ce qui la produit ; je vais vous l'apprendre.

C'eſt que du même trait, & qui plus eſt, du même accord, ce grand Muſicien a ſu tirer dans toute leur force les deux effets les plus contraires ; ſavoir, la raviſſante douceur du chant d'Orphée, & le *ſtridor* déchirant du cri des furies. Quel moyen a-t-il pris pour cela ? Un moyen très-ſimple ; comme ſont toujours ceux qui produiſent les grands effets. Si vous euſſiez mieux médité l'article *enharmonique* que je vous dictai jadis, vous auriez compris qu'il falloit chercher cette cauſe remarquable, non ſimplement dans la nature des intervalles & dans la ſucceſſion des accords, mais dans les idées qu'ils excitent, & dont les plus grands ou moindres rapports, ſi peu connus des Muſiciens, ſont pourtant, ſans qu'ils s'en doutent, la ſource de toutes les expreſſions qu'ils ne trouvent que par inſtinct.

Le morceau dont il s'agit eſt en *mi* bémol majeur, & une choſe digne d'être obſervée eſt que cet admirable morceau eſt, autant

autant que je puis me le rappeller, tout entier dans le même ton, ou du moins ſi peu moudulé que l'idée du ton principal ne s'efface pas un moment. Au reſte, n'ayant plus ce morceau ſous les yeux & ne m'en ſouvenant qu'imparfaitement, je n'en puis parler qu'avec doute.

D'abord ce *nò* des furies, frappé & réitéré de tems à autre pour toute réponſe, eſt une des plus ſublimes inventions en ce genre que je connoiſſe, & ſi peut-être elle eſt due au Poëte, il faut convenir que le Muſicien l'a ſaiſie de maniere à ſe l'approprier. J'ai ouï dire que dans l'exécution de cet Opéra, l'on ne peut s'empêcher de frémir à chaque fois que ce terrible *no* ſe répete, quoi qu'il ne ſoit chanté qu'à l'uniſſon ou à l'octave, & ſans ſortir dans ſon harmonie de l'accord parfait juſqu'au paſſage dont il s'agit. Mais au moment qu'on s'y attend le moins, cette dominante diéſée forme un glapiſſement affreux auquel l'oreille & le cœur ne peuvent tenir, tandis que dans le même inſtant, le chant d'Orphée redouble de douceur & de charme, & ce qui met le comble à l'étonnement eſt qu'en terminant ce court paſ-ſage, on ſe retrouve dans le même ton par où l'on vient d'y entrer, ſans qu'on puiſſe preſque comprendre comment on a pu nous tranſporter ſi loin & nous ramener ſi proche avec tant de force & de rapidité.

Vous aurez peine à croire que toute cette magie s'opere par un paſſage tacite ou mode majeur au mineur, & par le retour ſubit au majeur. Vous vous en convaincrez aiſément ſur le Clavecin. Au moment que la Baſſe, qui ſonnoit la dominante avec ſon accord, vint à frapper l'*ut* bémol, vous changez non de ton mais de mode, & paſſez en *mi* bémol tierce mineure : car non-ſeulement cet *ut*, qui eſt la ſixieme note du ton, prend le bémol qui appartient au mode mineur, mais l'accord précé-dent qu'il garde à la fondamentale près, devient pour lui celui de ſeptieme diminuée ſur le *re* naturel, & l'accord de ſeptieme diminuée ſur le *re* appelle naturellement l'accord parfait mineur ſur le *mi* bémol. Le chant d'Orphée, *furie, larve*, appartenant également au majeur & au mineur, reſte le même dans l'un & dans l'autre; mais aux mots *ombre ſdegnoſe*, il détermine tout à-fait le mode mineur : c'eſt probablement pour n'avoir pas pris

aſſez tôt l'idée de ce mode, que vous avez eu peine à entonner juſte ce trait dans ſon commencement; mais il rentre en finiſſant en majeur; c'eſt dans cette nouvelle tranſition, à la fin du mot *ſdegnoſe* qu'eſt le grand effet de ce paſſage, & vous éprouverez que toute la difficulté de le chanter juſte s'évanouit quand, en quittant le *la* bémol, on reprend à l'inſtant l'idée du mode majeur pour entonner le *ſol* naturel qui en eſt la médiante.

Cette ſeconde ſuperflue ou ſeptieme diminuée, ſe ſuſpend en paſſant alternativement & rapidement du majeur au mineur, & *vice-verſâ*, par l'alternation de la Baſſe entre la dominante *ſi* bémol & la ſixieme note *ut* bémol, puis il ſe réſout enfin tout-à-fait ſur la tonique dont la Baſſe ſonne la médiante *ſol*, après avoir paſſé par la ſous-dominante *la* bémol portant tierce mineure & triton, ce qui fait toujours le même accord de ſeptieme diminuée ſur la note ſenſible *re*.

Paſſons maintenant au glapiſſement *nò* des furies ſur le *ſi* bécarre. Pourquoi ce *ſi* bécarre & non pas *ut* bémol comme à la Baſſe? Parce que ce nouveau ſon, quoi qu'en vertu de l'enharmonique il entre dans l'accord précédent, n'eſt pourtant point dans le même ton & en annonce un tout différent. Quel eſt le ton annoncé par ce *ſi* bécarre? C'eſt le ton d'*ut* mineur dont il devient note ſenſible. Ainſi l'âpre diſcordance du cri des furies vient de cette duplicité de ton qu'il fait ſentir, gardant pourtant, ce qui eſt admirable, une étroite analogie entre les deux tons: car l'*ut* mineur, comme vous devez au moins ſavoir, eſt l'analogue correſpondant du *mi* bémol majeur, qui eſt ici le ton principal.

Vous me ferez une objection. Toute cette beauté, me direz-vous, n'eſt qu'une beauté de convention & n'exiſte que ſur le papier; puiſque ce *ſi* bécarre n'eſt réellement que l'octave de l'*ut* bémol de la Baſſe: car comme il ne ſe réſout point comme note ſenſible, mais diſparoît ou redeſcend ſur le *ſi* bémol dominante du ton, quand on le noteroit par *ut* bémol comme à la Baſſe, le paſſage & ſon effet ſeroit le même abſolument au jugement de l'oreille. Ainſi toute cette merveille enharmonique n'eſt que pour les yeux.

Cette objection, mon cher Prête-Nom, seroit solide si la division tempérée de l'Orgue & du Clavecin étoit la véritable division harmonique, & si les intervalles ne se modifioient dans l'intonation de la voix sur les rapports dont la modulation donne l'idée & non sur les altérations du tempérament. Quoi qu'il soit vrai que sur le Clavecin le *si* bécarre est l'octave de l'*ut* bémol, il n'est pas vrai qu'entonnant chacun de ces deux sons, relativement au mode qui le donne, vous entonniez exactement ni l'unisson, ni l'octave. Le *si* bécarre comme note sensible s'éloignera davantage du *si* bémol dominante, & s'approchera d'autant par excès de la tonique *ut* qu'appelle ce bécarre; & l'*ut* bémol, comme sixieme note en mode mineur, s'éloignera moins de la dominante qu'elle quitte, qu'elle rappelle, & sur laquelle elle va retomber. Ainsi le semi-ton que fait la Basse en montant du *si* bémol à l'*ut* bémol, est beaucoup moindre que celui que font les furies en montant du *si* bémol à son bécarre. La septieme superflue que semblent faire deux sons surpasse même l'octave, & c'est par cet excès que se fait la discordance du cri des furies; car l'idée de note sensible jointe au bécarre, porte naturellement la voix plus haut que l'octave de l'*ut* bémol, & cela est si vrai que ce cri ne fait plus son effet sur le Clavecin comme avec la voix, parce que le son de l'instrument ne se modifie pas de même.

Ceci, je le sais bien, est directement contraire aux calculs établis & à l'opinion commune, qui donne le nom de semi-ton mineur au passage d'une note à son dièse ou à son bémol, & de semi-ton majeur au passage d'une note au bémol supérieur ou au dièse inférieur. Mais dans ces dénominations on a eu plus d'égard à la différence du degré qu'au rapport de l'intervalle, comme s'en convaincra bientôt tout homme qui aura de l'oreille & de la bonne foi. Et quant au calcul, je vous développerai quelque jour; mais à vous seul, une théorie plus naturelle, qui vous fera voir combien celle sur laquelle on a calculé les intervalles est à contre-sens.

Je finirai ces observations par une remarque qu'il ne faut pas omettre; c'est que tout l'effet du passage que je viens d'examiner, lui vient de ce que le morceau dans lequel il se trouve est

en mode majeur : car s'il eût été mineur, le chant d'Orphée restant le même eût été sans force & sans effet, l'intonation des furies par le bécarre eût été impossible & absurde, & il n'y auroit rien eu d'enharmonique dans le passage. Je parierois tout au monde qu'un François ayant ce morceau à faire, l'eût traité en mode mineur. Il y auroit pu mettre d'autres beautés, sans doute, mais aucune qui fût aussi simple & qui valût celle-là.

Voilà ce que ma mémoire a pu me suggérer sur ce passage & sur son explication. Ces grands effets se trouvent par le génie qui est rare, & se sentent par l'organe sensitif, dont tant de gens sont privés; mais ils ne s'expliquent que par une étude réfléchie de l'art. Vous n'auriez pas besoin maintenant de mes analyses, si vous aviez un peu plus médité sur les réflexions que nous faisions jadis quand je vous dictois notre Dictionnaire. Mais, avec un naturel très-vif, vous avez un esprit d'une lenteur inconcevable. Vous ne saisissez aucune idée que long-tems après qu'elle s'est présentée à vous, & vous ne voyez aujourd'hui que ce que vous avez regardé hier. Croyez-moi, mon cher Prête-Nom, ne nous brouillons jamais ensemble; car sans moi vous êtes nul. Je suis complaisant, vous le savez, je ne me refuse jamais au travail que vous desirez, quand vous vous donnez la peine de m'appeller & le tems de m'attendre : mais ne tentez jamais rien sans moi dans aucun genre ; ne vous mêlez jamais de l'impromptu en quoi que ce soit, si vous ne voulez gâter en un instant, par votre ineptie, tout ce que j'ai fait jusqu'ici pour vous donner l'air d'un homme pensant.

LETTRE
A M. L'ABBÉ RAYNAL.

Au sujet d'un nouveau Mode de Musique, inventé par M. Blainville,

Paris, le 30 Mai 1751, au sortir du Concert.

VOUS êtes bien aise, Monsieur, vous le Panégyriste & l'ami des Arts, de la tentative de M. Blainville, pour l'introduction d'un nouveau Mode dans notre Musique. Pour moi, comme

mon ſentiment là-deſſus ne fait rien à l'affaire, je paſſe immédiatement au jugement que vous me demandez ſur la découverte même.

Autant que j'ai pu ſaiſir les idées de M. Blainville, durant la rapidité de l'exécution du morceau que nous venons d'entendre, je trouve que le Mode qu'il nous propoſe, n'a que deux cordes principales, au lieu de trois qu'ont chacun des deux Modes uſités. L'une de ces deux cordes eſt la tonique, l'autre eſt la quarte au-deſſus de cette tonique; & cette quarte s'appellera, ſi l'on veut, *dominante.* L'auteur me paroît avoir eu de fort bonnes raiſons pour préférer ici la quarte à la quinte, & celle de toutes ces raiſons qui ſe préſente la premiere, en parcourant ſa gamme, eſt le danger de tomber dans les fauſſes relations.

Cette gamme eſt ordonnée de la maniere ſuivante; il monte d'abord d'un ſemi-ton majeur de la tonique ſur la ſeconde note, puis d'un ton ſur la troiſieme: & montant encore d'un ton, il arrive à ſa dominante ſur laquelle il établit le repos, ou, s'il m'eſt permis de parler ainſi, l'hémiſtiche du Mode. Puis recommençant ſa marche un ton au-deſſus de la dominante, il monte enſuite d'un ſemi-ton majeur, d'un ton, & encore d'un ton, & l'octave eſt parcourue ſelon cet ordre de notes, mi, fa, ſol, la: ſi, ut, re, mi. Il redeſcend de même, ſans aucune altération.

Si vous procédez diatoniquement, ſoit en montant, ſoit en deſcendant de la dominante d'un Mode mineur à l'octave de cette dominante, ſans dièſes ni bémols accidentels, vous aurez préciſément la gamme de M. Blainville; par où l'on voit, 1°. que ſa marche diatonique eſt directement oppoſée à la nôtre, où, partant de la tonique, on doit monter d'un ton, ou deſcendre d'un ſemi-ton; 2°. qu'il a fallu ſubſtituer une autre harmonie à l'accord ſenſible uſité dans nos Modes, & qui ſe trouve exclus du ſien; 3°. trouver, pour cette nouvelle gamme, des accompagnemens différens de ceux que l'on emploie dans la regle de l'octave; 4°. & par conſéquent d'autres progreſſions de baſſe fondamentale que celles qui ſont admiſes.

La gamme de ſon Mode eſt préciſément ſemblable au diagramme des Grecs; car ſi l'on commence par la corde [illegible], en montant, ou par la nete en deſcendant, à parcourir diato-

niquement deux tétracordes disjoints, on aura précisément la nouvelle gamme; c'est notre ancien Mode plagal, qui subsiste encore dans le Plain-chant; c'est proprement un Mode mineur dont le diapason se prendroit, non d'une tonique à son octave, en passant par la dominante; mais d'une dominante à son octave, en passant par la tonique; & en effet, la tierce majeure que l'Auteur est obligé de donner à sa finale, jointe à la maniere d'y descendre par semi-ton, donne à cette tonique tout-à-fait l'air d'une dominante. Ainsi, si l'on pouvoit, de ce côté-là, disputer à M. Blainville le mérite de l'invention, on ne pourroit du moins lui disputer celui d'avoir osé braver, en quelque chose, la bonne opinion que notre siecle a de soi-même, & son mépris pour tous les autres âges en matiere de sciences & de goût.

Mais ce qui paroît appartenir incontestablement à M. Blainville, c'est l'harmonie qu'il affecte à un Mode institué dans des tems où nous avons tout lieu de croire qu'on ne connoissoit point l'harmonie dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Personne ne lui disputera, ni la science qui lui a suggéré de nouvelles progressions fondamentales, ni l'art avec lequel il l'a su mettre en œuvre pour ménager nos oreilles, bien plus délicates sur les choses nouvelles, que sur les mauvaises choses.

Dès qu'on ne pourra plus lui reprocher de n'avoir pas trouvé ce qu'il nous propose, on lui reprochera de l'avoir trouvé. On conviendra que sa découverte est bonne, s'il veut avouer qu'elle n'est pas de lui: s'il prouve qu'elle est de lui, on lui soutiendra qu'elle est mauvaise; & il ne sera pas le premier contre lequel les artistes auront argumenté de la sorte. On lui demandera sur quel fondement il prétend déroger aux loix établies, & en introduire d'autres de son autorité.

On lui reprochera de vouloir ramener à l'arbitraire, les regles d'une science qu'on a fait tant d'effort pour réduire en principes; d'enfreindre dans ses progressions la liaison harmonique, qui est la loi la plus générale & l'épreuve la plus sûre de toute bonne harmonie.

On lui demandera ce qu'il prétend substituer à l'accord sensible, dont son Mode n'est nullement susceptible, pour an-

noncer les changemens de ton. Enfin on voudra savoir encore pourquoi, dans l'essai qu'il a donné au Public, il a tellement entre-mêlé son Mode avec les deux autres, qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs, dont l'oreille exercée & attentive, ait démêlé ce qui appartient en propre à son nouveau systême.

Ses réponses, je crois les prévoir à-peu-près. Il trouvera aisément en sa faveur des analogies, du moins aussi bonnes que celles dont nous avons la bonté de nous contenter. Selon lui, le Mode mineur n'aura pas de meilleurs fondemens que le sien. Il nous soutiendra que l'oreille est notre premier maître d'harmonie, & que, pourvu que celui-là soit content, la raison doit se borner à chercher pourquoi il l'est, & non à lui prouver qu'il a tort de l'être. Qu'il ne cherche, ni à introduire dans les choses l'arbitraire qui n'y est point, ni à dissimuler celui qu'il y trouve. Or, cet arbitraire est si constant que, même dans la regle de l'octave, il y a une faute contre les regles; remarque qui ne sera pas, si l'on veut, de M. Blainville, mais que je prends sur mon compte.

Il dira encore que cette liaison harmonique qu'on lui objecte, n'est rien moins qu'indispensable dans l'harmonie, & il ne sera pas embarrassé de le prouver.

Il s'excusera d'avoir entre-mêlé les trois Modes, sur ce que nous sommes sans cesse dans le même cas avec les deux notres, sans compter que, par ce mélange adroit, il aura eu le plaisir, diroit Montagne, de faire donner à nos Modes des nazardes sur le nez du sien. Mais quoi qu'il fasse, il faudra toujours qu'il ait tort, par deux raisons sans réplique; l'une qu'il est inventeur, l'autre qu'il a à faire à des Musiciens.

Fin du premier Volume des Œuvres Posthumes.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table des Matieres.

La fin du Tome 10eme

TABLE GÉNÉRALE

De tous les Tons et de toutes les Clefs.

	X … A … B … C … D
Clef de Fa	1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1
de Mi	2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1
de Mi B	2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2
de Re	3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2
d'Ut D	3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3
d'Ut	4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4
de Si	5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4
de Si B	5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5
de La	6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5
de La B	6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6
de Sol	7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6
de Fa D	7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7/1 2 3 4 5 6 7
	A … B … C … D … E

1. *Exemple*, *Page* 464 .... 1 5 1 3 5 1 5 3 1 5 1

2. *Ex*. *P*. 464 .... 3 1 5 3 6 5 4 3 2 1 5 6 1 4 6 2 7 5 3 5 2 4 1 3 7 2 6 1 5 5 1 3 6 2 5 1 4 6 1 6 5 1 4 1 3 1 2 7 1

3. *Ex. des intervalles directs*, *P*. 465 .... 1 5 4 2 6 5, 7 1. 2 3 .5 3

4. *Ex. des interv. renversés*, *P*. 465 .... 1 5·4 2. 6 5. 7 1. 2 3. 5 3

5. *Ex. des int. simples*, *P*. 465 .... 1 2. 2 4. 5 5. 6 4. 7 1

6. *Ex. des int. redoublés*, *P*. 465 .... 1 2. 2 4 5 5 6 4. 7 1

7. *Ex. pour le Mode majeur de Sol*, *P*. 475 .... Sol 1 3 2 1 5 5 7 5 1 3 6 6 2 4 7 5 1 1

8. *Ex. pour le Mode mineur de Sol*, *P*. 475 .... Si b 1 7 6 3 4 6 2 1 7 6 4 7 3 6 2 7 1 7 6

9. *Ex. du passage d'un ton à un autre*, *P*. 476 .... Sol 1 2 3 2 1 2 3 1 4 3 2 3 4 2 5 5, 1 ‖ ut 4 ‖ 1 2 3 2 1 2 3 1 4 3 2 3 4 2 5 5 1

10. *Ex. du passage du majeur au mineur*, *et vice versâ*, *P*. 476. Si 3 4 5 3 2 1 6 4 5 3 2 1 2 7 1 ‖ re 2 ‖ 1 7 6 5 6 7 2 4 5 7 3 5 4 6 5 7 6 5 7 6 5 6 ‖ Si 1 ‖ 3 5 6 1 6 4 5 7 1

11. *Ex*. *P*. .... Re b 3 2 1 5 4 3 2 5 5 4 5 2 1 7 1

12. *Ex. de la P. transcrit par la p.re Méthode*, *P*. 492 .... Sol d 1 7 1 2 3 1 5 4 5 6 7 1 7 6 5 4 3 2 4 2 1 7 6 5 4 3 4 5 5 1

1fl

